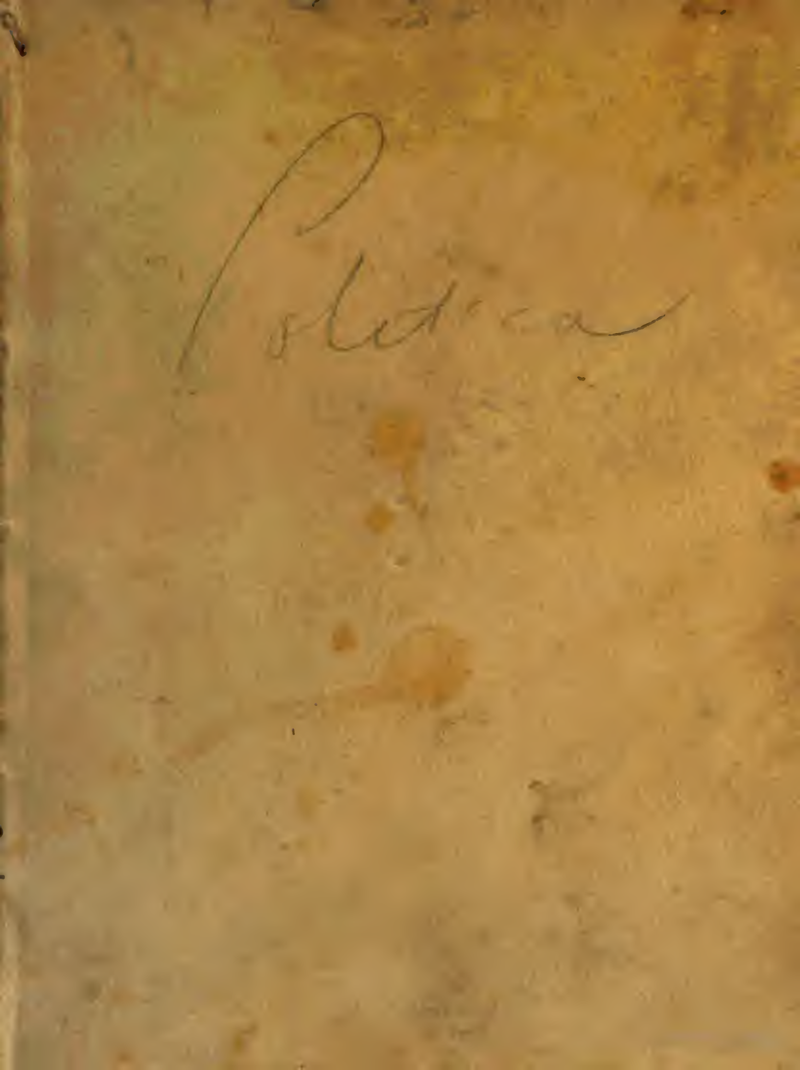
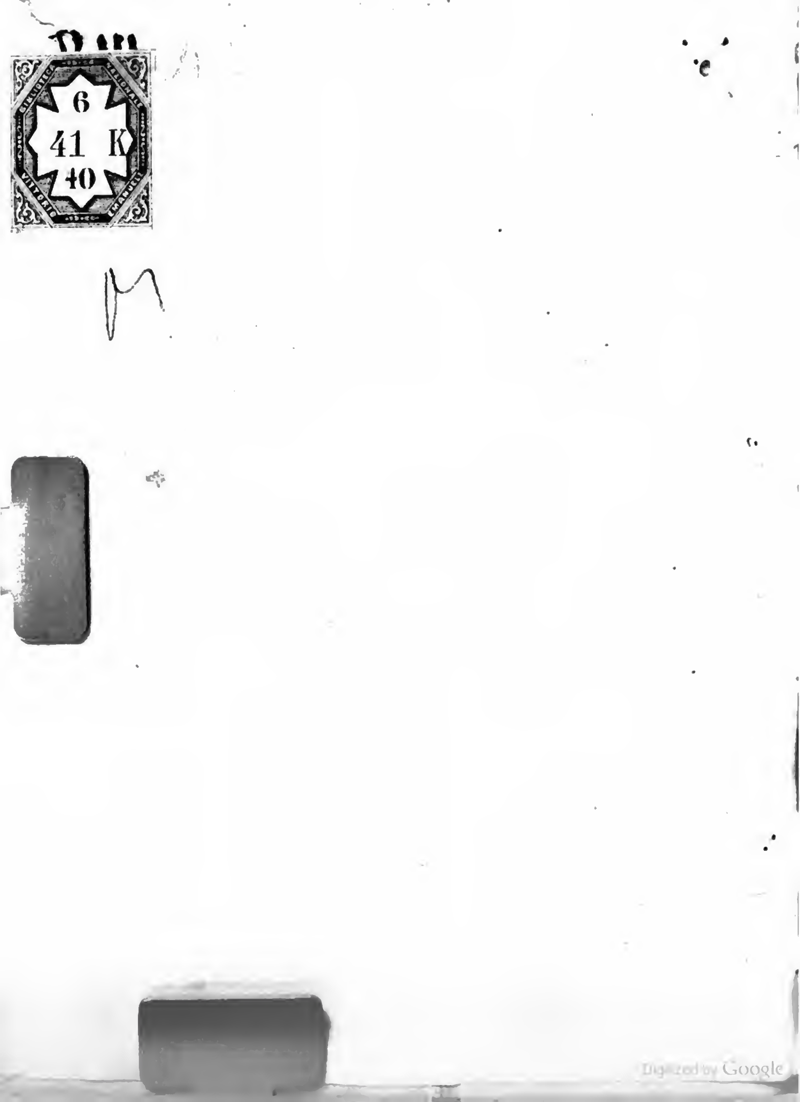

Politica


BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
41 K
40

LE MINISTRE D'ESTAT, AVEC LE VERITABLE VSAGE DE LA POLITIQVE MODERNE.

SECONDE PARTIE.

Par SILHON.

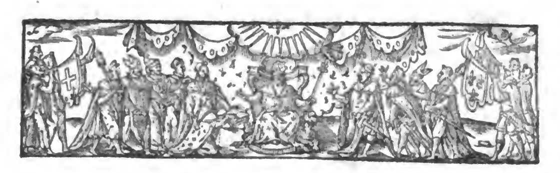


À PARIS,
Par P. ROCOLET, Impr. & Libr. ordin.
du Roy, au Palais, aux Armes du
Roy, & de la Ville.

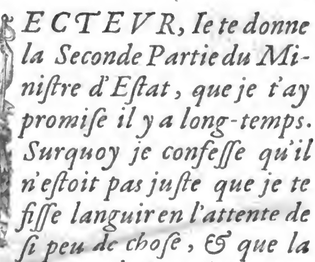


M. DC. XLIII.

Auec Priuilege de sa Majesté.



AV LECTEVR.



ECTEVR, Ie te donne la Seconde Partie du Ministre d'Estat, que je t'ay promise il y a long-temps. Surquoy je confesse qu'il n'estoit pas juste que je te fisse languir en l'attente de si peu de chose, & que la bonté auec laquelle tu as receu la Premiere, meritoit bien que je fisse vn effort, pour reconnoistre par la prontitude du trauail, ce que je ne pouuois payer par l'excellence de l'œuure. Mais ce qui m'a fait vser de remise, & suspendre l'execution de ma promesse; a esté la condition du temps, & l'estat present des affaires de l Europe. M'estant proposé d'en traiter, & d'en faire le fondement & la base de mes Raisonnemens; Ie

me trouuois außi empeſché pour l'execution de ce deſſein, que celuy qui n'auroit que du ſable mouuant pour baſtir deſſus : & les Reuolutions frequentes & ineſperées que la guerre a perpetuellement produites, m'ont ſouuent fait perdre les viſées que je prenois, & deſrobé le pied que je commençois à donner à mon ouurage. Mais enfin pour deſgager ma parole, j'ay franchy ces mauuais pas, & j'ay coulé entre ces eſcueils, pour arriuer au lieu où je voulois aller, & où j'eſtois attendu par les ſouhaits trop fauorables & trop obligeans de quantité de perſonnes. C'eſt bien plus j'ay fait ſeruir à mon deſſein le mal-heur du temps & la condition des affaires, & je ſuis entré en vne Carriere que la guerre ſeule me pouuoit ouurir auec bien-ſeance, & que la paix fermera à ſon auenement, en deſarmant les Eſprits d'aigreur, & en emouſſant außi bien la pointe des Plumes, que celle des Armes. I'euſſe de bon cœur deſiré que l'Ambition de nos Ennemis euſt eſté moins effrenée, & que tant d'attentats & d'inuaſions qu'ils faiſoient ſur les Eſtats & la Liberté de nos Alliez, n'euſſent point laſſé la patience du Roy, ny contraint ce genereux Prince de ſe metre ſur les rangs, & de courir de ſes

armes ceux qu'il n'auoit pû defendre par ses intercessions & ses offices.

Toutefois puis que le sort en est jetté, & que la Iustice a tiré l'espée pour venger les injures, que la raison ny la douceur n'ont sceu faire reparer; I'ay creu que ma forme de vie ne me permettant pas de seruir le Roy dans ses Armées; Ie le deuois seruir d'vne autre façon, & qu'il y auoit encore moyen d'incommoder ses Ennemis, sans employer la violence. I'ay creu que la Maison d'Austriche qui est le grand Aduersaire qu'il a en teste, ayant tousiours fait estat d'esleuer la grandeur où elle aspiroit sur deux Machines LA FORCE *&* L'ARTIFICE, *& cette derniere quoy que plus immaterielle ne laissant pas de remuer quelquefois des fardeaux, & de renuerser des masses qui eussent esté inesbranlables à l'autre; Ie ne ferois pas peu si je la pouuois rendre inutile ou moins puissante, & si je pouuois guerir les Esprits des autres Princes & de leurs sujets, de tant d'erreurs dont cette Maison les a preocupez à son auantage, & rompre les charmes dont elle les tient pris au grand prejudice de la Republique Chrestienne. I'ay creu que pour cét effet la fortune du Roy pourroit peut-estre*

inſpirer à mes Eſcrits, la meſme vertu & le meſme bon-heur, qu'euſt autrefois vn Diſcours auec lequel Monſieur de Langey changea la creance & les inclinations d'vne partie de l'Allemagne; où Charles le Quint auoit donné de ſi malignes impreßions contre ſon Maiſtre, qu'à grand' peine y trouua-t'il perſonne au commencement, qui luy voulût donner audience. Nous ne ſommes pas tout à fait en cette peine, & la corruption des ſentimens n'eſt pas ſi generale; qu'elle eſtoit alors en ce pays-là. Il y a pourtant bien encore & là & ailleurs des enchantemens à deffaire, & des tenebres à dißiper, qui ſont fauorables à la Maiſon d'Auſtriche. Et c'eſt à quoy je trauaille ſelon le peu d'intelligence que Dieu m'a donné, & le peu de connoiſſance que j'ay aquis des choſes du monde.

Voyez les Memoires de du Belley.

La maniere auec laquelle j'attaque cette Maiſon, que je reuere d'ailleurs hors l'intereſt du Roy & de ma patrie; ne ſçauroit eſtre plus douce ſans eſtre molle: & j'ajouſte tant de courtoiſie à la guerre que je luy fais; que je ne doute point que pluſieurs ne m'acuſent de trop de moderation, veu principalement l'impudence & le venin de tant de Libelles que ſes Partiſans ont

fait voler de tous costez contre le Roy & ses Ministres. Mais l'imitation n'est pas vne excuse valable aux mauuaises procedures, & toute sorte de reuanche n'est pas seante aux honnestes gens. Les tesmoignages que je rends aux bonnes qualitez des Princes de cette Maison, & ce qu'il y a de loüable en la forme de leur Gouuernement que je ne dissimule point; font assez voir qu'il n'y a que la verité & l'interest du public, qui m'ont forcé à reueler des defauts qu'il importe au public de connoistre, & dont il seroit à souhaiter que ces Princes eussent esté exempts pour la paix du monde & pour leur propre repos. Il seroit dis-je à souhaiter qu'ils n'eussent point attendu que d'autres eussent mis des bornes à leur ambition, & que pour paruenir aux fins qu'ils s'estoient proposées; Ils n'eussent point employé toute sorte de moyens. Que si nonobstant cela ils sont mal satisfaits de moy, & s'ils entrent en mauuaise humeur contre mon Liure; Ie ne le trouueray point estrange, & je sçay fort bien qu'on ne sçauroit manier des blessures sans faire de la douleur, ny publier certaines veritez sans s'aquerir de la hayne.

Comme donc c'est auec quelque sorte de regret

que je me suis porté, à tirer le rideau dont la Maison d'Austriche couure ses defauts, & à designer le plastre dont elle desguise ses taches; I'auoüe aussi que c'est auec vne joye indicible, que j'ay tasché de representer la conduite toute contraire du Roy : que c'est auec vne satisfaction incroyable, que je rends l'hommage & paye le tribut en sa personne, qui sont deus de droit naturel à l'excellente Vertu, & que ce ne m'est pas vne petite complaisance de sentir, que ce petit essay que j'ay fait pour son seruice ; vient plus de mon election & du Zele que j'ay pour sa gloire ; que d'aucun deuoir precis que la Sujetion apporte. En effet qui ne seroit rauy de voir les merueilles, dont brille la vie de ce Prince de quelque costé qu'on la regarde, & qui pourroit se proposer vn spectacle plus agreable que celuy de son Regne ; où la vertu & la fortune semblent disputer à l'enuy, à qui produira de plus belles actions, & à qui fournira de plus grandes recompenses: à qui meritera dauantage, & à qui sçaura reconnoistre plus auantageusement le Merite: à qui s'appliquera à de plus hautes Entreprises, & à qui leur donnera des Euenemens plus heureux?

Ce n'est pas tout, ce Regne qui est en soy si admirable

mirable, & du ſein duquel ſort tant de lumiere qui luy eſt propre; reçoit encore vn plus grand luſtre, & de nouueaux ſujets d'admiration, de l'oppoſition du Regne de nos Voyſins, & du parallele de leurs affaires auec les noſtres. C'eſt ſurquoy je ne me veux point eſtendre, ny m'amuſer à prouuer ce qui n'eſt point conteſté, & qu'on connoiſtra mieux dans quelque temps, & apres que les nuages que la guerre met neceſſairement deuant noſtre felicité, ayant eſté chaſſez; Elle ſe monſtrera toute entiere, & auec cette abondance de biens dont la Paix la doit couronner.

Cependant comme apres Dieu le Roy eſt la principale ſource, & le premier principe des merueilles dont nous parlons; c'eſt auſsi à luy à qui j'en attribuë le premier honneur & la principale gloire. Quoy qu'il s'en reflechiſſe beaucoup ſur ceux qui ont eſté les Inſtrumens d'vn ſi beau Regne, & qui ont ſecondé de leur conſeil & de leur action cét excellent Prince: qui ont aydé à manier le gouuernail de l'Eſtat, & à conduire ce Vaiſſeau au port glorieux où nous le voyons; Ie n'ay point voulu deſcendre à ce particulier, ny préocuper l'eſprit de perſonne. Ie n'ay point voulu faire la diſtribution de cette gloire, ny

ster au Lecteur le droit d'en faire part à qui il voudra, & qu'il en jugera digne. Ie luy laisse donc ce droit tout entier, & la liberté de faire ce jugement comme il luy semblera bon. Ce n'est pas que je croye auoir peché contre la justice, quand j'ay vsé de ce droit, & que la mesme bonne foy & la mesme sincerité n'ayent aussi bien regné en ce que j'ay escrit par le passé, qu'en ce que j'escris maintenant, & que j'escriray à l'auenir: & c'est le peu de bien qu'il y a dans mes Ouurages de cette nature, ou au moins celuy dont j'ose me glorifier.

De sorte que ceux-là me font grand tort, qui en ont acusé quelques vns d'intemperance de loüanges, & de complaisance immoderée. Cela est fort contraire à mon humeur, & je veux bien qu'ils sçachent qu'il me seroit aussi peu possible de loüer à faux, que de blasmer sans sujet, & de chercher du fard pour ce qui est laid, que de jetter de l'ancre sur vn beau visage. Si j'ay escrit, j'ay pensé de mesme: les paroles de dehors ont esté tirées sur celles de l'Ame: la peinture n'a rien presté au sujet qu'elle represente. C'est vn procedé que je ne quitteray jamais, & la fortune n'a pas assez d'esperance à me donner,

ny assez de bien à me faire; pour m'obliger à trahir mes sentimens, & à commetre la plus grande de toutes les laschetez qui est le mensonge. La Posterité parlera bien plus auantageusement que je n'ay fait, des actions que j'ay louées: Les Estrangers encherissent sur tout ce que j'en ay dit, & ceux là mesmes qui s'en allarment & à qui elles font mal à la veuë; en font le mesme iugement que moy: leur conscience s'acorde auec mes paroles: Il n'y a contrarieté qu'au langage.

Si j'ay trompé en la question du fait, & posé des fondemens imaginaires, pour esleuer dessus des Eloges & des Panegyriques; Ie confesse que je suis preuaricateur, & que je merite punition. Si j'ay peché contre les Regles du bon sens, & si mes Raisonnemens se trouuent foibles; on m'obligera bien fort de les reformer & de m'instruire. C'est vne courtoisie qui n'est pas à rejetter, & vn Aueugle seroit bien mal heureux, qui refuseroit d'estre guidé par vn homme qui auroit bonne veuë. Cette Seconde Partie & la Troisiéme qui la suiura bien-tost; ouuriront encore vn plus beau champ, & fourniront vne plus ample matiere, à ceux qui me voudront faire cet-

te faueur. On y trouuera plus de mysteres politiques, & plus profondement touchez qu'en la Premiere, & on y verra des traits plus vifs & plus naturels de cette incomparable Conduite, qui ne receura son juste prix que du temps futur, & de la vieillesse du monde.

Tu excuseras Lecteur, cette petite Apologie, que j'ay creu ne deuoir refuser à la principale & meilleure condition de mes ouurages, qui est la bonne foy. Ie viens au particulier de celuy-cy, dont les deux premiers Liures ont pour Tiltre & pour sujet, LE CONSEIL DE GVERRE DV PRINCE. *Ce n'est pas que j'aye pretendu d'y expliquer les preceptes de l'Art militaire, ny d'y monstrer l'ordre d'vn siege & d'vne bataille. Cela n'est ny de ma profession ny de ma force. Mon dessein a seulement esté, d'y donner quelques notions & quelques lumieres, dont ceux qui aspirent à l'honneur d'estre du Conseil du Prince doiuent estre munis, pour y pouuoir opiner sur la plus jalouse de toutes les actions humaines, & la plus importante de toutes les affaires Politiques, qui est la Guerre. Il est certain que puis qu'on n'est pas appellé à l'exercice de la Iustice qui se distribuë aux*

particuliers, & sur tout de la Criminelle, sans estude precedente, & sans suffisance esprouuée; On ne doit pas à plus forte raison monter temerairement & sans preparation; à ce seuere & redoutable Tribunal de la justice que le Prince se fait à luy-mesme, & qu'il doit exercer contre les autres Princes; de ce Tribunal dis-je où l'on ne sçauroit resoudre vne guerre, sans donner vn Arrest de mort contre vne infinité de personnes innocentes, qui sont obligées de perir pour les querelles justes ou injustes de leurs Maistres.

Ie passe de là au Troisiéme Liure, & y descens dans cét ordre. Supposant que les Armes du Prince ne sçauroient auoir de plus juste employ, que de purger l'Estat de guerres Ciuiles, & d'en destourner celles que les Estrangers y pourroient porter: & apres auoir designé que le Roy a tary la grande source des troubles de son Royaume, en supprimant la Faction Huguenote; Ie monstre qu'il a desconcerté le grand dessein de la Monarchie de la Maison d'Austriche, sous lequel estoit necessairement enuelopée la ruine de la France. Apres ces deux merueilleux Euenemens; Ie pense qu'on ne sçauroit

rien dire de si auantageux de ce Prince, qui ne soit au dessous de cette gloire, & que la Rhetorique n'a point de figure, ny l'Art des Sophistes de hardiesse, qui puisse esgaler la grandeur de ces deux succez.

Or d'autant que le dessein de cette pretenduë Monarchie, que tant de personnes & depuis si long-temps attribuent à la Maison d'Austriche; passe dans l'esprit de quelques vns pour vne inuention & pour vne fable; Ie me suis resolu de tirer cette verité des tenebres où elle estoit cachée, & d'esclairer la creance des Princes & des Nations, des lumieres que l'Histoire nous en fournit, & de ce qui en resulte de concluant des desseins & des entreprises des Princes de cette Maison. En quoy j'ay essayé de leur rendre le plus d'honneur qu'il m'a esté possible, les faisant agir le plus raisonnablement que j'ay pû, en l'assortissement & proportion des moyens auec les fins qu'ils ont eües. Car au reste tout le monde juge bien que je n'ay point esté du Conseil de Ferdinand, ny de celuy de Charles le Quint & de ses autres descendans.

I'ay encore Lecteur à te dire deux ou trois choses auant que de finir, qu'il m'importe que

tu sçaches. La premiere est qu'en parlant du Souleuement des Catalans, & particulierement de celuy des Portugais qui en est vne suite; Il semble que je m'y pique de presage, & que j'y fasse le Prophete des choses passées. A quoy je respons que j'ay bien preueu qu'on me pourroit objecter cela, & que je n'eusse point esté si hardy de m'exposer à cette attaque, si plusieurs personnes de grande condition & de grand merite; n'eussent veu les mesmes choses en vn Discours que je fis dés le commencement & comme à l'apparition de cette occurrence, & auant que les Portugais se fussent destachez de la domination d'Espagne. La seconde chose est, que les Estrangers se pourroient peut-estre formaliser, de ce que je touche quelquefois quelque defaut de ceux de leur Nation, & que j'en descouure quelque tache. Mais je m'asseure qu'ils se satisferont aisement, s'ils considerent que ce n'est ny par esprit de mépris ny par mouuement de hayne, & que la maniere auec laquelle je les traite; n'est pas differente de celle auec laquelle je traite ma Patrie; dont je ne cache point les defauts, ny ne supprime les taches, quand la verité & la necessité du discours m'obligent

à les exposer & à les produire. La troisiéme chose est, que dans les Narrations que je fais, il s'est coulé vne fausse datte, qui est celle du Traité de Smalchalde, & peut-estre d'autres Anacronismes qui ne sont d'aucune importance pour mon dessein, & qu'il m'a suffy que les Faits sur lesquels j'ay fondé & basty mes Raisonnemens fussent veritables, sans me soucier du temps auquel ils estoient arriuez. Apres ces Auis Lecteur, tu feras à ce Liure le traitement qu'il te plaira. Quel qu'il soit je ne m'en mets point en peine; estant certain que personne ne me sçauroit frustrer de la premiere Recompense, & de la principale fin que je me suis proposée en escriuant; qui est la satisfaction d'auoir tasché de seruir mon Prince & ma Patrie.





SECONDE PARTIE DV MINISTRE D'ESTAT.

DV CONSEIL DE GVERRE DV PRINCE.

Liure Premier.

DISCOVRS PREMIER.

D'où vient que les Bestes d'vne mesme espece ne se font pas la guerre entre-elles mesmes comme font les Hommes. Que les passions dérreglées sont la cause de ce desordre. Que les Duëls sont contre le droit des Gens, & particulierement contre l'authorité du Prince.

IL y a d'abord dequoy s'estonner qu'on voye des Guerres parmy les Hommes, & qu'il se soit inuenté des Regles, & dressé vn Art pour les conduire. Il y a dequoy s'estonner, qu'entre tous les Arts

qui s'exercent dans la ſocieté, il n'y en ayt point qui jette tant d'eſclat, ny qui recueille vne ſi grande portion que celuy-cy, de la gloire qui s'y diſtribuë. Il y a dequoy s'eſtonner que dans l'Ancienne Loy, la guerre s'y trouue ſi ſolennellement authoriſée, & comme en quelque façon conſacrée par les Commandemens de Dieu meſme, & que parmy ſes plus pompeux & auguſtes Tiltres; il ayt choiſi celuy de Dieu des Armées. L'inclination qu'ont naturellement la plus-part des choſes, non ſeulement à conſeruer leur Eſtre, mais encore à le multiplier; eſt éuidemment contraire à cette apparente folie, qui pouſſe les Hommes à la deſtruction les vns des autres, & nous ne voyons pas que les autres animaux de meſme eſpece, facent entre-eux des combats particuliers aſſignez: ou qu'ils s'aſſemblent en troupes pour decider quelque different, par le meurtre, & par le carnage de la plus part de leurs ſemblables.

Cét abandonnement & cette proſtitution pour le dire ainſi, que font les hommes de la vie preſente, & les ſujets pour leſquels ils la ſacrifient ſi volontiers, qui ne ſont

quelquefois qu'vn peu de fumée & d'opinion ; ne sont-ce pas des effets d'vn instinct caché qu'ils ont, qu'elle n'est pas leur plus grand bien, ny leur derniere felicité; ce qu'elle seroit sans doute, s'il n'y en auoit pas vne autre ? Et les guerres que Dieu permet, ou qu'il commande, où elle est donnée en proye à tant d'accidens qui la destruisent ; ne sont-elles pas vn clair argument, & vne conuiction manifeste du peu de conte qu'il en fait, & que ce n'est ny le plus beau present qu'il face aux hommes, ny le sujet où s'accomplisse la fin pour laquelle il leur donne l'Estre ?

Mais pour ne nous esgarer pas dés l'entrée de nostre chemin, & pour faire cesser l'estonnement, dont nous auons proposé les causes; Ie dis qu'il ne faut point trouuer estrange, que les hommes entrent si souuent en querelle auec leurs semblables ; puis que si rarement ils sont d'accord auec eux-mesmes : puis qu'ils ne sont presque jamais au dedans libres de trouble & de brouillerie, & que leur ame propre est le champ des combats qui se donnent, & loge tousiours en elle-mesme les ennemis qui se font la guerre. Ce desordre qui

arriue en la condition des Hommes, & n'arriue pas en celle des Bestes, au dedans desquelles on ne voit point esleuer de discorde, ny naistre de contrarieté de partis; a plusieurs sources d'où il découle. La premiere est, comme tout le monde sçait, la constitution de leur nature, & les diuers ordres des parties qui la composent. Les inclinations de l'vne sont d'ordinaire si opposées aux inclinations de l'autre, & leurs appetits agitez de mouuemens si contraires; que ceux qui font monter le feu, ne sont pas dauantage opposez à ceux qui font descendre la terre. De sorte qu'il n'y a ny Paix, ny Bonace dans l'interieur de l'Homme, qu'autant de temps que la Partie Superieure est obeïe des Passions, & que l'Appetit où elles se forment souffre son ioug, & ne resiste pas à ses ordres.

Que s'il arriue, & c'est la seconde source du desordre, que dans ces Guerres Intestines, & apres les efforts qui deschirent l'Ame, la victoire demeure à la partie Inferieure; le calme & le repos ne suiuent pas pour cela cette funeste victoire. Au contraire elle y suscite de plus grands mouuemens, & des tempestes

plus dangereuses. Et comme il y a des peuples d'vn naturel si inquiet, & d'vne humeur si turbulante; qu'ils ne peuuent jamais demeurer en paix, & il faut necessairement qu'ils remüent au dedans, quand ils n'ont rien à faire au dehors, & qu'ils allument des Guerres Ciuiles, lors qu'ils ont finy les Estrangeres. De mesme quand les Passions ne trouuent plus de resistance du costé de la Raison, & qu'elles n'ont de sa part ny de bride qui les retienne, ny de barriere qui les arreste; Elles n'appaisent pas pour cela leur inquietude: Elles tournent leurs forces contre elles-mesmes: Elles se troublent & s'empeschent les vnes les autres en la poursuite de leurs objets. L'Amour alentit l'actiuité de l'Ambition: l'Auarice retarde les progrez de l'Amour, & la pauure Ame qui est le sujet que ces furies tourmentent, & la Mer que ces vents agitent; souffre plus qu'il ne se peut dire de leur violence. I'ajouste que la Raison n'est presque jamais si pleinement obscurcie, ny si generalement desarmée par les Passions; qu'il ne luy reste tousiours quelque rayon qui fait voir à l'Ame, au moins à certaines rencontres, la desformi-

té de l'eſtat où elle ſe trouue, & quelque aiguillon qui la pique de honte & de remors, de s'y eſtre ſi laſchement abandonnée.

Ie pourrois apporter icy, s'il n'eſtoit vn peu hors de propos, quoy qu'il ne fuſt pas ſans vtilité, vne autre cauſe du malheur où ſe jette l'homme, qui ſe liure à la mercy des paſſions, & leur laiſſe prendre l'aſcendant ſur la Raiſon, qu'elle deuroit auoir ſur elles. C'eſt que ne pouuant ſe defaire de l'appetit d'eſtre heureux, que la Nature a planté au fons de ſon Ame, ny s'empeſcher d'agir pour le contenter, quand meſme il n'y penſeroit pas. Et d'ailleurs, ne pouuant ny le remplir ny le calmer, qu'en la poſſeſſion de la fin pour laquelle il reçoit l'Eſtre, qui eſt le Principe qui le luy donne: ou en l'exercice des moyens qui l'y conduiſent, qui ſont les Vertus; Il arriue qu'apres qu'il a obtenu les autres Biens qu'il a pourſuiuis, & joüy des autres objets qu'il a recherchez; il trouue que c'eſt à recommencer, & qu'il n'eſt pas moins vuide, qu'il eſtoit auparauant: qu'au lieu d'aller tout droit; il a tourné le dos à la Felicité où il aſpire, & que de tout cela il ne luy reſte, quand meſme il n'y

auroit rien plus à craindre ; qu'vne Sacieté pesante qui l'accable : qu'vne profonde lassitude d'esprit qui le rend insupportable à luy mesme, & que ce chagrin ineuitable qui ronge ceux qui tombent de leurs esperances.

Comme donc les passions effrenées, sont la cause des troubles intestins que les hommes souffrent, & de la mauuaise intelligence qu'ils sentent au dedans d'eux-mesmes ; Elles le sont aussi des querelles qui se forment parmy les Particuliers, & des guerres qui s'esmeuuent entre les Princes. Les entreprises que l'Ambition, l'Auarice, & semblables mouuemens desordonnez, font faire aux vns au prejudice des autres, & les obstacles que ceux-cy opposent à leur violence, & à leur rapidité ; mettent toute la Societé ciuile en combustion, & coupent tous les liens du Corps Politique. Ce seroit perdre mes paroles, & abuser de la patience du Lecteur, que de me mettre en peine de confirmer vne verité, que l'experience fait sentir par tout : que la raison fait toucher au doigt, & dont l'Histoire rend de perpetuels tesmoignages.

Quant aux Beſtes, ce n'eſt pas merueille, ſi elles ne ſont point ſujettes à ces grands fleaux, & à ces furieux orages dont Dieu a permis que l'humaine condition fuſt battuë. Leur ame n'eſt pas diuiſée par ſes puiſſances en des Regions oppoſées, & ne fait pas en Elle la conjonction de deux Mondes differens, du Spirituel & du Corporel; comme fait l'Ame de l'homme. Elle & toutes ſes inclinations & facultez, ſont tirées du ſein & de la puiſſance de la matiere, comme parlent les Philoſophes: Elle n'a point d'appetit qui ne ſoit borné, & que peu de choſe ne rempliſſe: Et comme la Nature le guide par vne lumiere qui ne peut tromper, vers les objets qui luy ſont propres, & luy preſcrit le degré de la joüiſſance qui luy eſt conuenable, qu'il ne peut outrepaſſer; Elle luy prepare auſſi ces objets en vne telle abondance, & d'vne aquiſition ſi facile; que de tous les Indiuidus d'vne meſme eſpece, il n'y en a point qui n'en trouue ce qui luy en faut, & qui ne le trouue ſans peine.

Pour diuertir ces maux dont nous auons dit que l'humaine condition eſtoit affligée: ou

pour

pour en corriger la malignité, & en émousser la pointe; la diuine Prouidence ne l'a pas destituée de moyens & de remedes conuenables. Si cela eust esté, elle eust laissé vne tache trop honteuse & trop visible, sur cette belle œconomie auec laquelle elle gouuerne le monde, & cette admirable Bien-seance qu'elle a gardée en toutes les autres parties qui le composent; se fust dementie en celle qui en est la plus noble. Elle eust agy auec la mesme imprudence que feroit vn Artisan, qui desployeroit toute la force & toutes les delicatesses de son Art, sur vne matiere vile, & prendroit grand soin de bien mettre en œuure vn morceau de verre; & qui ne se soucieroit pas de faire des fautes enormes sur vn sujet de grand prix, & de mal enchasser vn gros diamant, qui donneroit du lustre à son Art, & feroit honneur à la Nature.

Mais cela n'est pas arriué. Car pour ce qui est du principal Bien de l'homme, qui est le calme du dedans & la tranquillité de l'Ame, & de la victoire de la Raison sur les passions, d'où naissent cette tranquillité & ce calme; le moyen de les obtenir est en sa main, & en ce-

la il ne depend ny du caprice de la Fortune, ny des passions des autres hommes. Il est vray que depuis l'infidelité d'Adam, & le malheureux destin de la nature corrompuë; il y a tousiours de grands combats à faire, & quelquefois d'estranges difficultez à surmonter, pour paruenir à cette victoire. Mais aussi il y a de grands secours à attendre, & de notables subuentions à reçeuoir de la Philosophie, & beaucoup plus de la Religion; & la Grace de Dieu ne manque jamais à ceux qui ne manquent pas à eux-mesmes, & les bons succez de cette guerre suiuent tousiours les bons desseins, & les resistances possibles.

Pour ce qui est du degast que les Passions font au dehors, & des mouuemens impetueux dont elles esbranlent la societé; si c'est contre les particuliers qu'elles se desbordent; & si d'vn costé elles y produisent des iniures & des outrages, & si de l'autre la Reuanche que prendroient par leurs mains les personnes offensées, & les Reparations qu'elles se feroient elles-mesmes; deuoient estre de nouueaux & plus grands excez qui succederoient aux premiers; Les Preseruatifs & les Remedes contre

ces Maux se trouuent dans la mesme Societé, où on les voit pulluler & croistre. C'est pourquoy il n'y a point de Gouuernement dans le monde, de quelque Esprit qu'il soit animé, & sous quelque forme qu'il se maintienne; qui n'ayt retiré d'entre les mains des particuliers l'vsage de la Vengeance, pour le transporter à des personnes desinteressées, comme sont les Magistrats. Et de peur encore que la Corruption ne penetrast jusqu'aux fonctions de leurs Charges, & que la Iustice qu'ils doiuent distribuer, ne fust alterée par quelque teinture de passion, qui s'y pourroit imperceptiblement glisser; On a voulu que la Dispensation s'en fist par le ministere des Loix qui sont incorruptibles, & qui n'estant capables de sentiment ny de connoissance; sont par consequent incapables de passions, & inaccessibles à l'Amour & à la Hayne, à la Faueur & aux Richesses. Bref affin qu'il ny eust point de Puissance dans l'Estat, qui ne pliat sous celle des Loix, ny de si petit particulier, qui ne peut auoir raison du plus grand qui l'offenceroit; on a laissé au Souuerain la disposition des forces publiques, auec lesquelles

il n'euſt point de Sujet ſi refractaire & farouche; qu'il ne peut ranger ſous le droit commun, & contenir dans les bornes de l'Equité & de la Iuſtice.

On peut voir par là que l'vſage des Duëls, par où les Particuliers taſchent de ſe faire Iuſtice à eux-meſmes, & de tirer raiſon par leurs propres mains des Torts qu'ils reçoiuent des autres Particuliers; eſt vne manifeſte violation du droit des Gens, & vne particuliere Inuaſion de celuy des Princes. Auſſi ce mal qui a commencé par le pernicieux Exemple que François premier & Charles le Quint en ont propoſé, & par la funeſte permiſſion que Henry Second en a accordée; s'eſt accreu merueilleuſement durant nos Guerres Ciuiles, & dans cette generale deprauation qu'elles contiennent, de l'obeïſſance & de la fidelité, que les Sujets doiuent au Prince. Du depuis il a monté à ſon comble, & s'eſt multiplié à l'infiny, par l'Indulgence de Henry le Grand, & durant la Paix de ſon Regne. Et comme les Terres fertiles & graſſes, ſi l'on n'y jette de bonnes Semences pour ocuper leur fecondité; produiſent

des Chardons & des Ronces, & d'autres herbes mal-faisantes. Il est arriué de mesme parmy nous, que les hommes de cœur manquans de matiere pour engendrer pour le dire ainsi, des Actes legitimes de Vaillance; se sont adonnez à des productions illicites, & n'en pouuant attraper le corps, en ont poursuiuy le fantosme dans ces combats particuliers, où la France a perdu plus de sang noble en vn peu d'années de paix; qu'Elle n'auoit fait en plusieurs années de guerre.

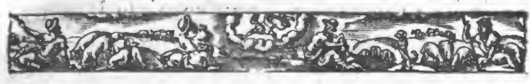
Mais on a beau prescher nostre Noblesse sur ce Texte, & beau déclamer contre cét Abus & ce débordement de courage. On a beau chercher des Remedes dans la Philosophie & dans la Religion, contre vne si brutale Maladie. On a beau representer, que le sang que Henry 2. laissa verser au combat de Iarnac & de la Chasteneraye; ayant demandé vengeance au Ciel l'a obtenuë, & que ce Prince, que sa qualité exemtoit du hazart des Duëls; a laissé la vie dans vn Ieu qui en estoit l'Image. Que les plus belliqueuses Nations du monde, excepté la nostre; n'ont jamais admis chez eux cette bastarde vaillan-

ce, ou pour le moins ne l'ont pas naturalisée. Que les Lacedemoniens qui ont fait vne profession plus expresse de la veritable, que les autres Grecs, & dont le Gouuernement semble n'auoir eü pour Ame, que cette vertu; ne l'ont pas connuë. Que les Romains qui ont esté les Conquerans de tant de pays & de tant de peuples; l'ont resignée à la plus vile espece d'hommes qu'ils eussent, & ne luy ont assigné pour objet, que des vies Criminelles. Que les Espagnols qui ont conçeu ce grand dessein de la Monarchie, qui les agite depuis plus d'vn Siecle, & qui pour cela ayant declaré & fait la Guerre à tant d'autres Nations; ont par consequent besoin de la Vaillance, plus que de nulle autre Vertu; se moquent de la nostre Moderne, & si quelquefois il en eschape à Eux ou à d'autres de nos Voysins quelque legere imitation; ce n'est qu'vne estincelle qui saute chez Eux, du grand feu qui nous deuore.

Bref que c'est vne Injustice horrible, qu'vn homme qui aura blanchy sous les Armes, & sera sorty Victorieux d'vne infinité de Combats de Batailles & de Sieges; soit

obligé de mettre en Compromis ſa Reputation & ſa gloire, contre vn jeune fou, qui n'aura veu d'autre Champ de Bataille, que la Sale d'vn Maiſtre d'Eſcrime, & dont le courage ne ſe ſouſtient, que ſur l'agilité de ſon Corps & la viteſſe de ſes mains, & ſur vn long exercice qu'il aura fait d'attaquer & de ſe deffendre. On a dis-je beau repreſenter tout cela à noſtre Nobleſſe ; on ne la conuertira jamais, & jamais on ne la guerira; ſi Elle-meſme ne ſe guerit de cette folie: Si Elle ne ceſſe de conſtituer ſon honneur en cette fauſſe & furieuſe Vaillance où Elle l'a mis, & ſi Elle n'abat de ſes propres mains, l'Idole qu'elle s'eſt erigée pour l'adorer. Que cecy ſoit dit par ocaſion.





DISCOVRS SECOND.

Pourquoy Dieu a laissé aux Princes le droit de se faire Iustice Eux-mesmes, quand ils sont offensez par les autres Princes. Que la Guerre legitime est dans l'ordre des Vertus, & vne branche de la Justice. D'où vient qu'elle est appellée Vn Fleau *de l'Jre de Dieu.*



CE que nous venons de dire au discours precedent, est vn des Motifs qui ont obligé les Particuliers à se faire des Superieurs, & le Deuoir que Ceux-cy ont de leur distribuer la Iustice; vne partie du prix de la Liberté, qu'ils ont quittée pour l'amour d'Eux. Mais cela ne suffiroit pas pour la perfection de la fin qu'ils se sont proposée en les establissant, & ce n'est pas assez pour la seureté & le bon-heur d'vn pays exposé aux rauages de la Mer & des Riuie-

res,

res; de baſtir des Chauſſées contre les debordemens de celles-cy, ſi l'on ne prepare des Digues & des Ecluſes contre les Inondations de l'autre. Les inuaſions que font les Souuerains ſur les Eſtats des autres Souuerains, & les ruines qu'ils y apportent quand ils y entrent à main armée; ſont bien des maux d'vn autre poids & d'vne autre ſuite, que ceux que les Particuliers ſouffrent des autres Particuliers: Et il faut bien d'autres trauaux & d'autres efforts, pour arreſter le cours de ces Sources publiques de deſolation, quand elles s'ouurent; que pour eſtouffer les menus deſordres, & apaiſer les petites broüilleries, qui arriuent entre les perſonnes priuées.

On voit clairement par là, que puis que les Princes n'ont point de Superieur en terre, qui leur faſſe raiſon des torts qu'ils ſouffrent des autres Princes; Ils ſe la peuuent faire eux-meſmes, & que le droit de Nature qui permet à chacun l'exercice de la Vengeance, quand elle eſt juſte; n'eſt pas ſuſpendu en eux par le droit des Gens, qui l'oſte aux Particuliers, pour les raiſons que nous auons dites. D'où

il s'ensuit encore, que Dieu ayant retrenché ce droit à ceux-cy à cause de l'Ignorance qui d'ordinaire les acompagne, ou des passions dont ils sont la proye : à cause que marchant dans l'obscurité ; ils auroient peine de trouuer le chemin de la Iustice, ou qu'en pesant les torts reçeus & les satisfactions deües, le mouuement perpetuel où ils viuent, les empescheroit de tenir la Balance droite ; Il à laissé ce droit aux Souuerains auec cette precise obligation, que chez Eux & dans leur Conseil, la Raison joüiroit de toute la pureté de sa lumiere : Que les Passions n'auroient point d'entrée dans leur Cabinet, & que ce Saint lieu seroit comme la haute Region de l'Air, qui est tousiours sans agitation & sans trouble. Mais le malheur est que leur Cabinet au lieu de ressembler à cette haute Region ; n'est que trop souuent l'Image de la Moyene, & qu'au lieu du calme & de la serenité qui y doiuent regner ; on n'y entend quelquefois que bruire des Passions, & on n'y voit que l'esclat que font l'Ambition & l'Auarice, & les autres grands déuoyemens de l'esprit humain.

Bien que cela ſoit ainſi, & que les maux ne ſoient jamais petits, qui naiſſent du deſreglement des Cauſes publiques; C'eſt neantmoins le plus doux Deſtin, & le plus fauorable traitement, que puiſſe reçeuoir la condition preſente des hommes. Apres la perte de l'Innocence primitiue & de la Iuſtice Originelle; la Prouidence a ſuffiſament pourueu à cét inconuenient, & ſuffiſament reparé la Societé contre les deſſeins de l'Iniuſtice, & les rauages de la Violence; en inſpirant aux hommes l'ordre Politique, & le mouuement de ſe faire des Souuerains, qui fuſſent obligez de les deffendre contre la force des Eſtrangers, & contre les entrepriſes iniuſtes de leurs Concitoyens, & de leurs Compatriotes. En impoſant à ceux-cy vne obligation d'autant plus eſtroite, & des loix d'autant plus ſeueres de faire leur deuoir; qu'elle s'eſt reſeruée à elle ſeule la faculté d'en faire la Iuſtice, & d'en prendre la Vengeance, s'ils y contreuiennent. Enfin Dieu n'a pas ſeulement acheué de remplir la meſure du bien qu'il faiſoit aux hommes; Mais il l'a encore comblée, en leur enuoyant la Loy de la Cha-

rité, & faiſant deſcendre du Ciel ce feu ſacré, qui deſſeche juſqu'à la ſource, & conſume juſqu'à la racine, tout ce qui pourroit s'eſleuer d'aigre & de violent contre le prochain, dans les Ames où il tombe.

Que ſi apres tant de Preſeruatifs & tant de Remedes, & vne ſi large effuſion de graces & de ſecours, dont il a muny les hommes; ils tombent ſi ſouuent malades, & meurent ſi ſouuent au bien: s'ils ſont vaincus par les Vices, & menez en triomphe par les Paſſions. Si l'Injuſtice & la Force dominent, au lieu de la Raiſon & de l'Equité, & enuelopent quelquefois enſemble & Innocens & Coupables; Il l'a permis ainſi, pour n'oſter pas aux hommes l'vſage de la Liberté dont il leur a fait preſent: pour ne leur deſrober pas la matiere du merite, en leur imprimant la neceſſité de faire du bien: Affin que les Meſchans ſoient punis par leurs ſemblables, & les Gens de bien exercez par leurs contraires; & affin que tous apprennent qu'il n'eſt rien de plus vil & mépriſable que cette Vie: qu'il n'y a que vanité & affliction d'Eſprit, & qu'on ne prenne point de l'amour pour vn pays, qui pour vn peu de

fleurs qu'il porte; produit tant de ronces & d'espines, & n'ayant qu'vn sentier estroit qui mene à la vie; a tant de grands chemins & de larges routes qui conduisent à la mort, & finissent en precipices. Que cecy soit dit à l'honneur de la diuine Prouidence. Reuenons à nostre sujet.

Il est aisé de conclurre de ce que nous venons d'establir; que comme Dieu est l'Autheur de la Iustice, que les Souuerains distribuent à leurs Peuples; Il l'est aussi de celle qu'ils se font eux-mesmes contre les autres Souuerains: que l'vne & l'autre a le sceau de son Approbation, & que l'vsage des Armes quand il est legitime; n'est pas moins vne vertu que celuy des Loix, quand elles sont bien dispensées. Au contraire ce premier genre de Iustice demeurant dans les termes de sa nature, & ne sortant point de l'enceinte du droit des Gens; est plus noble & plus auguste que l'autre: Est vn trait plus vif de la puissance que Dieu communique aux Princes, & vne marque plus illustre de l'honneur qu'ils ont d'estre ses Images en terre; comme je l'ay monstré ailleurs. Ce n'est donc pas merueille

En la Preface du parfait Capitaine de Mõsieur de Rohan.

ſi dans l'Ancienne Loy, il a quelquefois commandé de faire la guerre, & s'il y eſt appellé le Dieu des Armées; C'eſt à dire de cette Iuſtice dont nous venons de parler, & dont nous tirerons le plan & dreſſerons la figure, aux Diſcours qui ſuiuent.

On demandera peut-eſtre, ſi la doctrine que je viens de poſer eſt veritable, & s'il eſt vray que la Guerre ſoit vne branche & vn ruiſſeau de la Iuſtice, & par conſequent dans l'ordre & dans la claſſe des Vertus; d'où vient qu'elle eſt appellée dans la Bible, vn des Fleaux de la cholere de Dieu, & pourquoy dans la Nouuelle Loy; Il ne prend point le Tiltre de Dieu des Armées, dont il ſemble ſe parer, & releuer ſa Majeſté dans l'Ancienne. Quant à la premiere difficulté, elle n'eſt pas mal-aiſée à reſoudre, & l'on peut appporter pluſieurs Raiſons pour l'eſclaircir. La premiere, que la Iuſtice que les Souuerains ſe font eux-meſmes, eſt appellée VN FLEAV, à comparaiſon de celle qu'ils rendent à leurs Sujets; d'autant que l'Adminiſtration de celle-cy eſtant interdite aux Particuliers, & commiſe à des perſonnes Tierces, & de condition deſintereſ-

ſée ; eſt par conſequent moins ſujette à corruption que l'autre, où les Parties ſont Iuges en leur propre Cauſe, & où il eſt dangereux que l'Amour propre entrant dans le Conſeil de Guerre, auec les paſſions dont il a couſtume d'eſtre ſuiuy ; n'y faſſe couler l'Iniuſtice. La ſeconde eſt, d'autant qu'encore qu'il n'y ait que le Droit & l'Equité, qui preſident au projet & à la naiſſance de la guerre ; il ſuruient quelquefois en la ſuite & au progrez, des Accidens impreueus, qui la font changer de nature, & degenerer ou en vn ſimple aſſouuiſſement de Vengeance, ou en vn pur mouuement d'Ambition ; & il eſt certain que l'Appetit s'irrite par la facilité qu'on a de le contenter, & que l'abondance des viandes qu'on a deuant ; fait franchir les limites de la Temperance.

La troiſiéme Raiſon eſt, pource qu'au lieu que la Iuſtice que les Souuerains diſtribuent à leurs Sujets ; ſe rend ſans effuſion de ſang & ſans violence, au moins aux affaires Ciuiles ; Celle qu'ils exercent contre les autres Souuerains ; ne ſe conduit jamais qu'auec la force & auec les armes : ne reſpire que meurtres &

carnage, & ne fust-il question que d'vn pouce de terre, ou d'vn filet d'eau; il faut qu'vne infinité de Sujets perissent de part & d'autre, pour les querelles justes ou injustes de leurs Maistres. Ce qui pourtant ne doit point estre trouué estrange; d'autant que les Souuerains estans les Testes des Corps, dont les Sujets sont les Membres, & comme tels ne pouuant agir que de concert & conjointement auec eux; Il est aussi necessaire qu'il se fasse entre eux, vne indiuisible communion de toutes choses, & qu'on ne puisse attaquer la Teste, sans fraper les Membres qui en dependent: & que la Teste ne puisse se deffendre, sans exposer aux coups les Parties, qui font vn Corps auec elle.

De sorte que la maniere auec laquelle cette Iustice s'exerce, qui est toute pleine de sang de desolation & de ruine; se peut justement nommer VN FLEAV, comme le feu & le poison qu'on employe dans la Medecine, se pourroient appeller de ce nom; au prix des autres moyens dont elle se sert, pour guerir les maladies ordinaires. Car au reste il ne faut point dissimuler, que la Iustice qui se rend

se rend aux Particuliers, ne soit sujette, quoy que non pas si souuent ny si dangereusement, aux mesmes inconueniens que l'autre, & exposée aussi bien qu'elle, aux attaques & aux embusches des vices qui luy sont contraires. Il faut confesser que la Raison & l'Equité n'y font pas tousiours pancher la Balance: qu'il y a de mauuais Iuges, aussi bien que de meschans Princes, & qu'en l'vne aussi bien qu'en l'autre; les Grands oppriment les Petits, & les pauures sont la proye & les victimes de ceux qui sont riches. Et à dire vray, puis que c'est le sort & le partage commun des Vertus Morales, de loger entre deux extremitez blasmables, & de confiner à deux vices opposez; ce n'est pas merueille, que l'homme ait de la peine de se contenir au milieu de ces deux confins, & de n'entrer pas au pays des vices; où de tous costez il trouue les auenuës faciles, & où les erreurs & les inclinations au dedans, & les objets & les Exemples au dehors; le pressent continuellement de passer.

La quatriéme Raison est, d'autant qu'effectiuement Dieu a quelquefois commandé à vn Peuple, de faire la guerre à d'autres Peu-

ples, pour les exterminer de dessus la face de la terre, & pour la purger auec le fer & auec le feu des crimes, dont ils flestrissoient sa Diuinité: dont ils deshonoroient la Nature, & dont ils defiguroient le Corps Politique. De cela nous auons plusieurs Exemples dans l'ancien Testament, & parmy le Peuple Iuif. D'autant encore qu'outre les commandemens expres qu'il a donnez de faire la guerre; il a quelquefois sousleué & fait armer des Souuerains & des Peuples, par des moyens occultes & inconnus qu'il n'est pas icy le lieu de rechercher, pour chastier d'autres Peuples & d'autres Souuerains qui l'auoient offensé: Et que vouloit dire autre chose le choix qu'il donna à Dauid des trois Fleaux de sa Cholere, la Peste la Famine & la Guerre; pour expier la trop grande complaisance qu'il auoit euë, & l'orgueil dont il s'estoit enflé, à la veuë de ce nombre innombrable de peuple dont il se trouuoit le Maistre? D'autant en troisiéme lieu qu'il fait naistre quand il luy plait des Accidens & des Conjonctures, qui poussent à la guerre les Princes, qui voudroient demeurer en paix, & rompent les chaines de la con-

corde qui les lie; bien qu'ils fassent tout ce qu'ils peuuent pour la maintenir, comme je le pourrois prouuer par plusieurs Exemples, si je n'auois peur d'estre trop long, & si je n'en auois desia apporté quelques vns en la premiere Partie. D'autant enfin qu'apres que la guerre est allumée entre deux Princes, & que tous deux harassez du trauail d'vn chemin si penible & rude, ne soupirent qu'apres la paix & le repos; il les empesche d'y paruenir par des cas inesperez qui pullulent continuellement l'vn de l'autre, & que lors qu'on pense gaigner le port; il suscite quelque vent contraire qui remet au large, & rejette plus fortement que jamais dans la tourmente. Ces considerations & plusieurs autres que j'ignore, sont cause que toute Guerre quelque juste qu'elle soit, peut estre appellée VN FLEAV DE L'IRE DE DIEV, & vn effet de sa Prouidence irritée.

On demandera en suite de cela; puis que la guerre peut entrer dans la classe des vertus, & est des appartenances de la Iustice; d'où vient que Dieu ne prend point en la Nouuelle Loy, ce Tiltre esclatant & redoutable de

DIEV DES ARMÉES, comme il a fait en l'Ancienne. A cela certes la responſe eſt fort aiſée; & qui eſt celuy qui ne ſçache, s'il a ſeulement receu quelque teinture, & appris les premiers Elemens du Chriſtianiſme; que la Loy Nouuelle n'eſt qu'vne Loy de paix, & de dilection enuers le prochain. Que les Diſciples de Ieſus Chriſt ne ſe connoiſſent qu'à cette marque, & ne ſe diſtinguent des autres hommes, que par ce ſacré caractere. Que le Pere ne pouuoit donner vn plus grand Exemple, de l'amour qu'il portoit aux hommes; qu'en donnant pour leur rachapt ſon Fils vnique. Que le Fils auoit rendu la plus haute preuue de charité qui ſe puiſſe rendre; s'eſtant immolé volontairement, & ayant mis ſa vie en ſacrifice pour l'amour d'eux. Que le ſaint Eſprit ne s'y eſtoit fait voir, que ſous la forme d'vne Colombe, ou ſous la figure de langues de feu, & que l'Egliſe ſon Eſpouſe faiſoit entrer l'Huile & le Baume, & non pas les matieres violentes, dans l'vſage des Sacremens & des autres choſes ſaintes. Cela veut dire que l'Eſprit de la Nouuelle Loy, n'eſt qu'Eſprit de douceur d'indulgence & de paix, & qu'elle

ne commande ny ne conseille d'autre guerre; que celle qu'il faut faire aux passions & aux vices. Que bien loin de souffrir qu'on vsurpe ou qu'on retienne le bien d'autruy; elle ne permet pas qu'on le conuoite, & qu'elle n'ordonne pas seulement de faire Iustice à son prochain; mais qu'elle conseille mesme d'en supporter plustot l'injustice & des injures; que d'en poursuiure la reparation deuant les Puissances legitimes, & de rauir à la Religion les preuues de cette belle Maxime qui est toute sienne; Que l'action y est quelque chose de moins noble, que la souffrance.

Si donc la Iustice que la Loy Nouuelle recommande si fort, & qui à vray dire est l'esprit vital & la chaleur naturelle du Corps ciuil; estoit obseruée comme elle deuroit, & beaucoup plus si la Charité qui couure les taches, que la Iustice exposeroit quelquefois au jour, & ferme les bresches que quelquefois l'autre laisseroit ouuertes, estoit suiuie des Chrestiens; Ceux-cy pour le moins n'auroient besoin entre-eux, que des droits de la Paix, & des conseils de l'Equité naturelle, & il n'eust pas fallu prescrire aux particuliers, des formes

pour plaider, ny aux Princes des Loix pour faire la guerre. On n'euſt pas eü à faire de Iuges ny de Capitaines. Tout ce qui euſt eſté enfermé dans l'enceinte de la Religion, n'euſt reſpiré qu'vn air doux & pacifique. La reuanche des outrages, n'euſt eſté exercée que par la retribution des Bien-faits, & on n'euſt pas eſté en peine d'y implorer, comme c'eſtoit ſon intention, le bras du Dieu des Armées, du Dieu puiſſant & terrible; on euſt ſeulement inuoqué le Nom du Dieu de la Paix, & du Pere des Miſericordes.

Mais le mal eſt que la Iuſtice diſent les Poëtes; n'a pas demeuré long-temps parmy les hommes, & qu'ayant emporté la balance dans le Ciel, où elle s'eſt retirée; elle n'a laiſſé en Terre que l'eſpée, dont l'Injuſtice & la Violence ſe ſont ſaiſies. Le mal eſt que la Charité qui eſt vne vertu d'vnion, & la grande vertu du Chriſtianiſme; n'a gueres regné que parmy les premiers fideles: que ſon feu eſt touſjours allé en diminuant, & nous voyons que les Chreſtiens d'aujourd'huy ſont plus diuiſez entre-eux, que des Mahometans, & qu'au lieu d'agir contre cét immortel Ennemy de leur

Religion, & ce public detenteur de leurs Estats; il semble qu'ils n'ayent esprit ny courage ny puissance, que pour se faire du mal, & pour se destruire. Peut-estre que la victoire luy cousteroit trop quand il les attaquera, s'il les trouuoit vnis, & si leurs forces estoient entieres, ils la luy veulent rendre facile par leur discorde, & par la diminution de leurs forces. Ils veulent que le sang qu'ils versent, & le bien qu'ils consument; luy soit vn gage de leur dessein, & vne preuue que s'ils n'ont pas encore assez de resolution pour se donner; ils ont pour le moins beaucoup d'enuie de se laisser prendre. Le Lecteur excusera cette petite digression, & cette plainte hors d'œuure, que le zele du bien public m'a forcé de faire.





DISCOVRS TROISIEME.

Que les Princes doiuent imiter Dieu en l'vsage, du droit qu'il leur a laissé de se faire Iustice eux-mesmes. Que cela est fort difficile, mesme pour les Princes qui ayment & entendent leurs affaires. Ce qui se confirme par deux Exemples, l'vn de Henry second, l'autre de Philippe second.



OVS auons monstré au Discours precedent, que le droit que Dieu a laissé aux Princes, de se faire Iustice eux-mesmes; est la plus riche effusion qu'il fasse sur eux de sa puissance, & le plus beau rayon qu'il leur communique de sa lumiere. D'où nous pouuons conclurre; qu'affin que cette representation soit en quelque façon parfaite, & que la copie ne s'esloigne point de l'original sur lequel elle est tirée; Il est aussi necessaire

ſaire qu'ils imitent la conduite, & marchent ſur les veſtiges de ſa Prouidence, en l'vſage de ce triſte droit, & en la diſpenſation de cette ſanglante Iuſtice. En premier lieu comme Dieu ne deſcend jamais à ce lugubre exercice, ou preuenu d'erreur, ou troublé de paſſion; ils doiuent faire s'il ſe peut le meſme. Ils y doiuent voir clair auant que de s'y embarquer, & eſtre aſſeurez qu'ils ne font rien, qu'il ne leur ſoit loiſible de faire. Pour cela ils doiuent faire en ſorte autant qu'il ſe peut, qu'il n'y ait que la Raiſon qui trouue place dans leur Conſeil, & que ce grand Tribunal où ſe prennent des reſolutions ſi importantes, & où ne ſe donnent que des Arreſts de vie & de mort; ne ſe tienne que dans cette haute Region de l'Ame, où il ne monte point de fumée de la baſſe, comme nous l'auons deſigné cy deſſus.

Toutefois comme cecy eſt fort aiſé à dire; il eſt autant mal-aiſé à mettre en prattique, & il n'eſt gueres moins poſſible de deffendre l'entrée de la Mer aux vents qui s'y rendent; que de fermer la porte du Conſeil des Princes à leurs paſſions, ou à celles de leurs Miniſtres.

Ie ne veux point parler icy, puis que je l'ay desia fait en la premiere partie, des mouuemens opposez & des inclinations contraires, des gens d'Espée & des gens de Robe, qui y sont admis. Les premiers panchent d'ordinaire vers la guerre, comme vers leur élement, & comme vers le champ où se fait la principale moisson de leur grandeur & de leur gloire. Les autres tendent presque tousiours à la paix comme à leur centre, & comme à la saison qui leur donne leurs plus beaux jours, & où leurs bonnes qualitez se mettent particulierement en parade, & sont proprement en leur lustre. Tout le monde sçait le Schisme perpetuel pour le dire ainsi, qui diuisoit les sentimens du Connestable de Montmorancy, & du Chancelier de l'Hospital, sur le sujet des troubles qui trauaillerent la minorité des enfans de Henry second. Tout le monde sçait la fameuse Responce, que fit le dernier à l'autre, qui luy reprochoit, que ce n'estoit à luy ny à ceux de son mestier de se mesler des affaires de la guerre. *Que ce n'estoit pas à luy veritablement ny à ses semblables, qu'il appartenoit de faire la guerre; mais qu'il luy appartenoit & à ses semblables, de juger du temps au-*

quel il la falloit faire. Perſonne n'ignore encore l'obſtinée & inuincible auerſion qu'auoit de la Paix, le vieux Mareſchal de Biron, & ce qu'il dit vn jour à ſon Fils, qui n'eſtant pas ſi grand Politique que luy, ny ſi preuoyant de l'auenir; agiſſoit comme s'il euſt voulu promtement eſteindre & finir la guerre, que le Pere taſchoit touſiours d'allonger & de nourrir; *Qu'il ſe reſolut ſi la Paix venoit, d'aller planter des choux à Biron, & de renoncer à la Cour & à la Fortune.*

En cela certes il n'y a rien qui ne ſoit fort ordinaire, & il n'eſt que trop naturel que chacun ayme ſon meſtier, & ce qui contribuë dauantage à ſon auancement & à ſa fortune. Mais cecy eſt bien eſtrange, que des Princes intelligens abandonnent quelquefois leurs intereſts, pour eſpouſer ceux d'autruy, & ſoient indulgens à la jalouſie ou à l'ambition de leurs Miniſtres, au prejudice de leurs affaires. En voicy deux Exemples memorables, l'vn tiré de noſtre Hiſtoire, & l'autre de celle d'Eſpagne. Henry ſecond fuſt ſans doute vn Prince bien inſtruit en l'Art de Regner, & lors qu'il vint au Gouuernement de l'Eſtat, fort capable de le conduire. Sa prudence & ſa va-

leur esclaterent esgalement aux premieres années de son Regne, & sa fortune preualut à celle de Charles le Quint, & l'on peut en quelque façon dire, que l'Orient de sa gloire; fust le Couchant de celle de l'autre. Apres auoir esté par tout victorieux de ses armes, & auoir par tout triomphé de ses artifices, comme nous monstrerons en vn autre endroit; il vit le cours d'vne guerre heureuse, suspendu par vne Treue qui couronnoit ce bon-heur d'vne grande vtilité, & d'vne Reputation incroyable.

Mais comme les choses du monde ne peuuent demeurer long temps en vn mesme estat, & que les faueurs de la Fortune ne sont pas fixes. Ou pour mieux dire, comme les hommes ont coustume de se lasser de leur propre felicité, & d'aymer à changer de bien; Il arriua que Henry ne demeura pas ferme en ce poste, que le Ciel sembloit luy auoir choisi pour le rendre heureux. Apres la promotion de Paul IV. au Pontificat; l'Ambition de ses Neueux eschauffa demesurément la haine qu'il portoit naturellement aux Espagnols, & ils luy mirent en la teste de prattiquer vne Li-

gue auec Henry; pour les chasser du Royaume de Naples, & le faire tomber à vn fils de France, auec des conditions qui leur estoient fort auantageuses, comme il se peut voir aux Articles de cette Ligue. La chose estoit extremement difficile, & ce n'estoit pas vne petite affaire, de vouloir engager Henry à vne entreprise, qui offensoit la conscience par la violation manifeste de la Foy publique, & qui estoit euidemment nuisible à l'Estat, en le faisant sortir du port où il estoit arriué auec tant d'honneur & de profit, pour l'exposer derechef à l'infidelité de la Mer, & au danger des tourmentes. D'ailleurs Henry auoit la veuë trop bonne, pour ne discerner pas les apparences, dont on tascheroit de l'esbloüir, & il auoit dans son Conseil des personnes qui estoient à l'espreuue des subtilitez des Esprits d'Italie, & de la force de ceux de Lorraine. *L'an 1555.*

Cela n'empescha point, que les Caraffes & Messieurs de Guyse ne dressassent leurs batteries pour rompre la Treue, & que le Roy ne fust attaqué de toutes parts, & par toute sorte de machines, pour l'y faire condescendre. La proposition en fut d'abord mal receuë, pour

les raisons que nous auons dites. Le Conne-stable de Montmorancy principal Ministre & principal Fauory; s'y opposa courageusement & auec constance. Le Mareschal de Brissac grand homme d'Estat & grand Capitaine; en escriuit des Remonstrances de Piedmont, qui eussent esté capables de persuader, tout ce qui estoit capable de se rendre à la Raison & de ceder à la Verité; & il n'y auoit point d'apparence, que la Raison & la Verité ne preualussent dans l'esprit de Henry, sur leurs contraires.

Elles n'y preualurent pas neantmoins, & ce que l'vn des Caraffes qui estoit venu à la Cour, ne pût obtenir auec l'authorité de son Oncle dont il estoit armé: ce que l'Adresse & l'Eloquence du Cardinal de Lorraine: ce que le Credit & la Reputation du Duc de Guyse, qui estoit le second Fauory, & le Riual du Connestable, ne sceurent gagner; La Duchesse de Valentinois l'emporta, & cette femme que Messieurs de Guyse auoient jettée dans leurs interests l'ayant attirée dans leur Alliance, & qui estoit le Demon pour le dire ainsi, dont le Roy estoit souuerainement pos-

ſedé; le contraignit de ſe rendre apres s'eſtre long temps deffendu, & de conſentir à ce qu'elle vouloit, ou pluſtot à ce que deſiroient Meſſieurs de Guyſe & les Caraffes; quoy qu'il choquat l'honneſteté, & fuſt contraire au bien de l'Eſtat. Auſſi le temps fit voir l'imprudence de ce deſſein, & rompit le charme que la raiſon n'auoit pû deffaire. Noſtre entrepriſe ſur le Royaume de Naples s'eſchoüa d'abord qu'elle fut embarquée, & nous y receuſmes des affronts, au lieu d'y faire des conqueſtes. La France qui s'eſtoit dégarnie de ſes plus belles & meilleures forces, & du plus clair de ſes Finances pour les bailler à Monſieur de Guyſe; ſe trouua foible pour reſiſter à l'orage, qui vint fondre ſur la Picardie du coſté de Flandres, & qui n'ayant pas eſté preueu, pour auoir eſté ſourdement formé; fit en la ſurprenant vne impreſſion plus dangereuſe. Le Conneſtable fuſt vaincu & pris priſonnier deuant Saint Quentin, & quelque temps apres le Mareſchal de Termes deffait pres de Grauellines.

Bien que la France fuſt eſtourdie de ces deux grands coups; Elle n'en fuſt pas pour ce-

la abatuë, & ces malheurs entassez l'vn sur l'autre, au lieu d'estouffer sa vertu; la reueillerent, & la firent songer aux moyens d'en reuenir, & de se tirer auec honneur du mauuais pas, où son imprudence l'auoit jettée. Pour cét effet le Roy rappella d'Italie Monsieur de Guyse, où il n'auoit rien perdu de sa Reputation, bien qu'il n'y eust point fait de progrez, & qui ne fut pas plustot arriué en France, qu'il n'enleuat Calais aux Anglois, & Thionuille aux Flamens, qui tous obeissoient à vn mesme Maistre. Ces grands commencemens estoient les presages d'vne suite de succez encore plus grands, & il y auoit lieu de croire, que la jonction de l'armée du Duc Iean de Saxe à la nostre qui estoit tres-belle; rameneroit chez nous la victoire, dont nos ennemis sembloient estre en possession, & nous rendroit auec vsure la gloire perduë, sous vn Chef si vaillant & si sage, que le Duc de Guyse. Mais voicy derechef vn dessein aussi imprudent de faire la paix, qui saisit le Roy, qu'auoit esté celuy de retourner à la guerre; Et bien que selon toutes les Regles de la prudence ciuile, & selon toutes les Maximes de Reputation

&

& d'Vtilité; il la fallut continuer, quoy qu'elle eust esté mal commencée; On l'arresta au fort de la prosperité qui l'acompagnoit, & on repoussa la fortune, qui se pressoit de nous estre fauorable. Celuy qui s'estoit si genereusement opposé à l'ouuerture d'vne guerre injuste; fust l'autheur & l'instrument d'vne paix pernitieuse, & donna vn exemple illustre de l'humeur ordinaire de la plus-part des meilleurs seruiteurs; qui est de seconder les interests du Maistre, quand ils s'acordent auec les leurs, & qu'ils vont de compagnie: Mais qui les quitent volontiers dés qu'ils ne peuuent compatir ensemble, & asseurent leur fortune particuliere, quand il ne se peut faire autrement, au despens de la publique.

Il y auoit long temps que la gloire du Duc de Guyse, faisoit mal au cœur au Connestable, & qu'il sentoit que son Genie auoit de l'ascendant sur le sien, & que l'eleuation de l'autre, estoit son abaissement & sa decadence. Il vouloit par le moyen de la paix, quelque desauantageuse qu'elle pût estre; luy soustraire le moyen que la guerre luy fournissoit de s'auancer, & de faire progrez dans

l'eſprit de Roy, & dans l'eſtime de toute la France. Il regagnoit auſſi par meſme moyen la liberté, ſans laquelle il ne pouuoit ſe faire valoir que par la patience; qui eſt vne vertu qui n'eſt pas de grand merite ny de grand eſclat dans la vie ciuile, & reprenoit la place qu'il tenoit auparauant en la direction des affaires. Et ainſi Henry pour eſtre trop complaiſant à l'auarice d'vne Maiſtreſſe, & à la jalouſie d'vn Fauory; fit vne paix & vne guerre mal à propos, & donna à l'Amour & à l'Amitié, les Intereſts de la Royauté & le deuoir de ſa Charge, qui eſtoient des choſes inalienables. Son Pere l'entendoit bien mieux, & il teſmoigna vne paſſion bien plus forte pour ſon Eſtat; lors que preſſé de receuoir ſa liberté, à des conditions ruineuſes & exorbitantes; il proteſta qu'il aymoit mieux mourir en priſon, que de reprendre vne Couronne notablement mutilée, & de laiſſer à ſes Succeſſeurs vn Royaume plus petit, qu'il ne l'auoit receu de ſes Anceſtres.

Le ſecond Exemple eſt de Philippe ſecond, que tout le monde ſçait auoir eſté ſi eſperdument eſpris de l'amour de la Souueraineté,

& du bien de ſes affaires; qu'il ne pardonna pas meſme à ſon propre ſang, ny à la vie de ſon fils vnique, ſur l'auis qu'on luy donna qu'il meditoit de la broüillerie, & qu'il deuoit paſſer en Flandres pour s'y eſtablir. Et neantmoins ce Prince ſi amoureux de ſa grandeur, & ſi jaloux de ſes Intereſts; n'a pas laiſſé de relaſcher quelquefois de cette ſi forte inclination en faueur de ſes Miniſtres, & d'eſtre indulgent à leur paſſion à ſon prejudice. Apres que les Flamens eurent commencé à ſe ſouleuer contre luy, & à ouurir cette fameuſe Scene, ſur laquelle s'eſt du depuis reſpandu tant de ſang domeſtique & eſtranger; Marguerite Princeſſe de Parme leur Gouuernante, les auoit reduits partie auec la douceur & l'adreſſe, partie auec la Iuſtice & les armes, à vn aſſez bon repos. Mais d'autant que cette tranquillité n'eſtoit pas bien affermie, & que tous les vents qui la pouuoient troubler, n'eſtoient pas entierement apaiſez; On mit en deliberation au Conſeil de Philippe, ce qu'il falloit faire en cette occurrence. Ce Conſeil eſtoit mi-party, & comme deſchiré en deux Factions oppoſées. Le Chef de l'vne eſtoit Roderico

Gomez Prince d'Eboly, qui auoit pour Sectateurs le Duc de Feria, esgallement bon Ministre de paix & de guerre, & Antonio Perez, non moins celebre par la longue & ardente persecution qu'il a soufferte; que par la charge de premier Secretaire d'Estat d'Espagne, qu'il a long temps exercée. Gomez n'estoit gueres propre que pour le Cabinet, & les affaires estoient plus son element, que la guerre. Mais sa meilleure qualité estoit l'inclination que Philippe auoit pour luy, & l'art auec lequel il sçauoit admirablement s'ajuster à toutes les humeurs, & à tous les sentimens de son Maistre.

Le Chef de l'autre Faction estoit le Duc d'Alue, dont le nom porte en soy assez de reputation & de lumiere, sans qu'il soit besoin d'autre chose pour le faire connoistre. Ses Adherans estoient le Cardinal de Spinosa, qui auoit autrefois si absolument gouuerné Philippe; qu'on l'appelloit le Monarque de l'Espagne, & Granuelle Euesque d'Arras, qui nourrit tousiours des Esprits guerriers sous la robe d'vn Prelat, & qui en vouloit particulierement aux Flamens, dont il auoit esté

mal-traité, & qui n'ayant pû souffrir son Administration; auoient contraint Philippe de le rappeller. Le Duc d'Alue ne reüssissoit pas mal dans le Cabinet, & n'estoit pas mal propre pour l'Intrigue; Mais son principal talent, & comme le grand Theatre de sa vertu; estoit la guerre. Personnage au reste plus considerable à son Maistre, à cause des seruices qu'il auoit rendus à l'Espagne, & qu'il luy pouuoit encore rendre; qu'agreable pour les conditions de sa personne, & qui estant d'vn Temperament superbe & farouche; n'estoit pas mesme aymé de ceux à qui il faisoit du bien.

Sur la Relation donc qui fust enuoyée par la Princesse de Parme, de l'estat des affaires de Flandres; Chacun de ces Chefs de Part donne ses auis, & opine en apparence & auec des raisons colorées, conformement au bien de Philippe; mais en effet & dans le fons de ses intentions, conformement à sa passion, & à ses fins particulieres. Le Prince d'Eboly craignant que si Philippe alloit au Pays Bas, pour y renger auec la force les Flamens souleuez, & les remetre auec les armes sous le joug qu'ils auoient secoüé; Le Duc

d'Alue ne fust en trop grande consideration aupres du Roy; à cause de la necessité qu'il auroit de son seruice, & n'attirat à soy la plus-part des braues gens & la meilleure partie de la Cour; à cause du rang où il monteroit, & du principal employ qu'il auroit dans l'armée; Rejette absolument la voye des armes, & conseille celle de la douceur, & de laisser esteindre de soy-mesme & sans violence, le peu de chaleur qui restoit à l'inquietude des Rebelles. D'autre costé le Duc d'Alue, qui voyoit que la paix le metoit presque hors d'œuure, ou le laissoit sur les degrez pendant que Gomez demeuroit au faiste; soustient qu'il n'y auoit que le fer & la presence du Roy, qui pûssent guerir la maladie des Flamens, & qu'il falloit oster aux Rebelles la puissance de remuer; pour s'asseurer qu'il n'y auroit plus de Rebellion, & couper l'arbre à la racine; pour empescher les branches de pousser & de produire.

Philippe enfermé entre ces deux auis contraires, & ne voyant que trop clair dans l'intention de ces deux Ministres, dont il aymoit cherement l'vn, & estimoit extremement

l'autre; oublie ses Maximes, & se départ de sa propre inclination qui estoit le bien de ses affaires; pour contenter la passion de ses Ministres par vn temperament qui luy fust funeste. Il se resout donc pour la satisfaction de Gomez, de ne quiter point l'Espagne, sous couleur que sa presence y estoit necessaire, pour contenir les Morisques, & empescher son fils Charles de broüiller durant son absence. Et pour applaudir à l'humeur indocile & imperieuse du Duc d'Alue; Il le destine Gouuerneur des Pays Bas; & luy donne le commandement d'vne armée capable de les subjuguer tous, quand mesme ils seroient tous reuoltez, & de metre à la raison tout ce qui luy pourroit estre contraire. Gomez trouuoit largement son conte au premier de ces deux partis, & demeurant le plus puissant du Conseil; il demeuroit en quelque façon Superieur au Duc d'Alue, qui en deuoit receuoir les ordres, & aux actions duquel il pourroit donner la face qu'il luy plairoit, n'estant pas esclairées des yeux du Prince. Le Duc d'Alue aussi auoit dequoy estre content du dessein que le Roy auoit fait, de l'enuoyer comman-

der vne puiſſante armée, & exercer vne grande charge, en vn pays où il ne verroit perſonne au deſſus de luy, & où il ſeroit l'Arbitre du deſtin d'vne infinité de peuple, & de dixſept belles prouinces.

Mais l'intereſt de Philippe & les Loix de la bonne Politique requeroient; qu'il n'euſt point d'eſgart à l'inclination de Gomez, ny à celle du Duc d'Alue, & qu'il allat luy meſme en perſonne, & auec vne bonne armée aux Pays Bas; pour y confirmer la tranquillité encore mal aſſeurée, & pour y diſpenſer la rigueur & la clemence, ſelon la diſpoſition des eſprits, & l'exigence des Conjonctures. Ou bien certes s'il n'eſtoit pas expedient pour des conſiderations importantes, de ſortir de l'Eſcurial, & de rompre les chaiſnes qui l'attachoient à l'Eſpagne; Il ne deuoit jamais rappeller de Flandres la Gouuernante, qui euſt pû facilement acheuer, ce qu'elle y auoit heureuſement commencé, & qui n'auoit beſoin pour cela que d'vn peu plus de forces qu'elle n'auoit, pour rendre ſon Adminiſtration vn peu plus redoutable qu'elle n'eſtoit aux Flamens, qui auoient d'ailleurs de l'amour &
de la

de la reuerence pour ſa perſonne.

On voit par ces Exemples, combien il eſt mal-aiſé que les Miniſtres des Princes entrent dans leur Conſeil, libres de paſſion particuliere; puis que les Princes les plus abiles & les plus intereſſez; ſe frapent quelquefois de cette contagion, & gaſtent leurs affaires par complaiſance. Cela n'empeſche pas que ceux dont nous venons de parler; n'ayent eſté grands perſonnages, quoy que quelquefois ils ayent fait des fautes: ny que leurs Vies ne ſoient d'excellens Miroirs pour ceux qui gouuernent, quoy que ces Miroirs ne ſoient pas ſans tache. Il eſt des Regnes illuſtres, comme des Temples auguſtes & des Palais magnifiques. Bien qu'on ait fait profuſion de richeſſes, & choiſi les meilleurs Architectes du monde, pour les baſtir; on y trouue touſjours quelque defaut apres qu'ils ſont faits, & les choſes de l'Art ont cela de commun auec les Naturelles, de n'eſtre jamais de tout point parfaites. Comme en l'œconomie des mœurs de l'homme; la Raiſon ne tient pas touſiours tellement l'aſcendant ſur les paſſions; que les paſſions ne le prennent quelque-

fois ſur la Raiſon, & que ce qui eſt du domaine de l'Eſprit; ne cede à ce qui eſt des appartenances de la Beſte. De meſme quoy que les Princes s'attachent le plus fortement qu'ils pourront, à repreſenter les perſonnages de Princes; ils ne ſçauroient s'empeſcher de temps en temps, de joüer celuy de particuliers, & que les inclinations de la Nature ne gaignent le deſſus, ſur les deuoirs de la Charge. L'immobilité au bien; n'eſt pas du ſort & du partage de cette miſerable vie, & la conſtance qui n'eſt coupée que de quelque petit changement; eſt dans mon ſens vne des grandes merueilles qu'on y voye. Il n'y a point d'Ame ſi mediocre, qui ne ſoit capable de quelque fougue & de quelque boutade de vertu heroïque; Mais il n'y en a point de ſi heroïque, qui puiſſe maintenir ſans relaſche la roideur du vol qu'elle aura pris, & tenir toutes choſes au deſſous de ſoy, ſans jamais ſe metre au deſſous d'elles. Celles qui approchent de plus prez de cét eſtat, & qui ſe hauſſent & baiſſent quoy qu'il arriue, moins rarement que les autres; ſont ſans doute les plus nobles & les plus belles de toutes les Ames, &

cette égalité de conduite telle qu'on la peut aquerir en cette vie; eſt quelque choſe de plus admirable & de plus grand prix en elle meſme, quoy que non pas de ſi grand eſclat ny de ſi grande vtilité; que la Science de faire la guerre, de conduire des Negotiations, & de gouuerner des Empires.

La ſeconde Regle que les Princes doiuent ſuiure, en l'vſage de cette dure Iuſtice dont nous faiſons le portrait; c'eſt que comme Dieu ne punit pas les Pecheurs d'abord qu'ils l'ont offenſé, ny ne jette pas ſa foudre ſur les premiers crimes des hommes; Les Souuerains auſſi ne doiuent pas ſe haſter de venir aux remedes extremes, & de prendre les armes, apres qu'ils ont receu quelque injure. Ils doiuent ſe repreſenter que de tous les employs & de toutes les entrepriſes humaines; Il n'y en a point où la précipitation ſoit ſi dangereuſe, qu'à commencer vne guerre: ny où il faille ſonder plus de paſſages, & reconnoiſtre plus de chemins, auant qu'on y entre. Ils ſe doiuent ſouuenir, qu'outre cette triſte neceſſité qui eſt inſeparable de la plus innocente guerre du monde, de deuorer vne infinité

de bien & de vies; Il n'y en a point où les Reuolutions soient si subites, & les Conclusions si incertaines. Vne Roüe qu'on esbranle auec roideur, ne met pas plus viste en bas ce qui estoit en haut. La Mer n'est pas plus infidele, & n'altere pas plus prontement sa bonace, & l'esperance des Laboureurs, n'est pas si souuent trompée par la sterilité des Moissons; que les prosperitez des armes changent, & les entrées de la guerre sont démenties par les issuës. Bref qu'il arriue assez souuent, qu'apres beaucoup de feux allumez, & de tempestes excitées: apres vne quantité immense de sang versé, & de Richesses englouties; On trouue qu'il faut rentrer de nouueau dans la Carriere, ou reuenir au lieu d'où l'on estoit party, apres auoir long temps tournoyé; ce qui est tout chemin de desolation & de ruine.





DISCOVRS QVATRIEME.

Qu'il faut obseruer quelque Iustice aussi bien en la forme qu'en la matiere de la guerre. Qu'il faut garder la Foy aux Heretiques & aux Infideles. Que les Chrestiens ont d'assez justes sujets de faire la guerre au Turc sans se seruir du pretexte de la Religion.



POVR éuiter cette précipitation si dangereuse, dont nous venons de parler, & pour ne s'embarquer pas en cecy mal à propos, & metre hors de saison la voile au vent; Il ne suffit pas qu'on connoisse que la guerre qu'on veut entreprendre est juste; si l'on ne juge aussi qu'elle est necessaire, & que c'est le bien de l'Estat qu'on l'entreprenne. Il faut qu'en cette ocasion plus qu'en nulle autre s'il est possible, l'Honneste & l'Vtile mar-

chent enſemble, & que ce ſoient les deux Poles, ſur leſquels tout le cours de la guerre tourne. Mais le mal eſt, que cette ſeconde. condition n'eſt pas touſiours au pouuoir des Princes, comme la premiere, & qu'il n'y a point de Regle certaine, ny d'Eſpreuue eſtablie pour s'en aſſeurer, comme de l'autre. Nous ne laiſſerons pas pourtant d'eſſayer, d'apporter quelque jour à vne matiere ſi obſcure, & de donner quelques adreſſes pour empeſcher qu'on ne s'eſgare en vn pays ſi peu connu; apres que nous aurons dit quelque choſe de la Iuſtice.

Pour ce qui eſt de celle-cy; Ie dis en premier lieu, qu'il eſt neceſſaire qu'elle regne s'il ſe peut, ſur toute l'eſtenduë de la guerre, & s'eſpande auſſi bien ſur les accidens que ſur la ſubſtance, & ſur la forme que ſur la matiere des actions militaires. Par exemple pour dire vn mot de la maniere & de la forme, auec laquelle on les doit conduire. (Car il y a des matieres que je veux traiter à fons, & d'autres que je ne veux que legerement toucher;) Il eſt certain qu'il eſt indigne d'vn homme de cœur, de ſe ſalir du ſang d'vn Ennemy qui eſt

hors de combat, & que c'eſt vne choſe honteuſe, que les pieds foulent ce que les mains ont abatu, & qu'on oſte la vie à qui la demãnde. Il faut contenir ſa chaleur & ſa bile dans les bornes de la victoire, & ne les porter pas au delà; Si ce n'eſt peut-eſtre qu'on en ait beſoin pour l'aſſeurer, ce qui arriue rarement; ou par quelque droit de Reuanche, qui exige qu'on ne donne point quartier, à ceux de qui on ne le reçoit pas, & permet qu'on faſſe ceſſer les rauages par les degats, & les embraſemens par les incendies. Encore y a t'il des actions ſur leſquelles la Reuanche ne peut s'eſtendre, & il n'eſt pas loiſible d'imiter les violemens & les ſacrileges, ny peut-eſtre de donner aux Ennemis des morts inhumaines, à leur exemple. En vn mot il y a des Loix qu'on appelle de la bonne guerre, que le Mareſchal de Briſſac a autrefois rendu ſi fameuſes en Piedmont, qu'il faut obſeruer affin qu'elle ſoit vne action de Iuſtice, ſelon l'intention du Dieu des armées; & non pas vne pure violence, & vne corruption manifeſte du droit des gens; ſuiuant les ſuggeſtions du Dieu de ce monde & du Prince des tene-

bres; pour vser des termes de la Bible.

Il est donc vray qu'vn Prince ne doit jamais auoir les armes à la main, que la Iustice ne les luy mete, ny les manier que sous quelque forme d'honnesteté, & sous quelque air de bien-seance. Il est encôre vray qu'il ne doit pas faire vne mesme chose de l'Vtile & de l'Honneste; puis qu'ils ne le sont pas: ny confondre deux qualitez si distinctes; comme ont fait quelques vns des Anciens,& comme font quelques Modernes. L'ocasion de s'acroistre, & la facilité de conquerir, ne doiuent point l'esbranler; s'il ne peut s'acroistre en conscience, & conquerir legitimement. Vne telle moderation sera plus courageuse & magnanime; que ne seroit aucun acte de vaillance, & il n'y a point de victoire à obtenir sur les Ennemis, qui soit si belle & de si grand prix; que celle qu'en cecy il obtiendra sur luy-mesme.

Mais pour sortir des termes de la generalité qui est trop vague & indefinie, & descendre à des considerations particulieres, qui sont plus instructiues & plus touchantes, que les generales; Ie dis en second lieu, qu'il se doit

doit bien donner de garde de juger par l'euenement, de la Iustice ou Injustice de quelque entreprise, & d'attendre de l'appeller bonne ou mauuaise, selon qu'elle aura reüssi, & qu'elle aura eü le vent propice, ou le temps contraire. Il regardera auec auersion la pensée de cét honnest'homme d'Espagnol, qui suiuant le party des Communes de son pays souleuées contre leur Roy Charles, escriuit à vn sien amy de party contraire; Que le gain ou la perte de la bataille qui se deuoit donner le lendemain, declareroient qui auroit le droit ou le tort de son costé, & que la marque & le prix de la Iustice du bon party, seroit la victoire. Il aura horreur du conseil que donnoit l'Admiral de Chastillon au Prince de Condé, de ne faire point difficulté de violer le Traité, par lequel il s'estoit obligé de sortir du Royaume, si Messieurs de Guyse se retiroient de la Cour, & de charger l'armée du Roy, qui endormie de cette esperance, & se reposant sur sa parole; ne se tiendroit pas sur ses gardes. Que la victoire s'il l'obtenoit rendroit sa cause honneste & ses armes justes, & si elle demeuroit au Roy; toute autre Iustice seroit

pour luy ridicule, & toute autre raiſon vaine. Cela s'il eſt vray, comme peut-eſtre il ne l'eſt point, & ſi Dauila qui le rapporte ne trompe pas; c'eſtoit entendre comme il faut la Maxime de Machiauel, de n'eſtre point meſchant à demy, & ſçauoir combler la malice: c'eſtoit quelque choſe de plus, que de coudre la peau du Renart à celle du Lyon: ce n'eſtoit pas faire la guerre à l'ordinaire; c'eſtoit la faire auec des armes empoiſonnées. C'eſt donc vn point fixe, & vne Maxime conſtante de Moralle & de Politique; que comme on ne juge pas touſjours de la prudence d'vne entrepriſe, par le bon-heur de l'euenement; on ne doit jamais juger de l'honneſteté d'vne action, par le bon ſuccez qu'elle aura eü: ny de la Iuſtice d'vne guerre, par la victoire dont elle ſera couronnée.

Ie dis en troiſiéme lieu, que comme il n'y a point de guerre d'vne neceſſité ſi forte, & qui ait le dehors ſi ſpecieux; que lors que la Pieté s'y trouue jointe à la Iuſtice, & qu'on deffend les Autels en maintenant ſes intereſts; Il faut bien éuiter auſſi d'intereſſer Dieu en ſes deſſeins, ſi veritablement il n'y eſt intereſ-

ſé, & d'imiter Ferdinand de Caſtille, qui faiſoit quelquefois bien pis que de prendre ſon Nom en vain; puis qu'il ne manquoit jamais de l'employer, pour donner couleur au mal qui luy eſtoit vtile: & ſes deſcendans auroient ſouuent eſté bien empeſchez de pallier leur Ambition & leur Auarice; s'il n'y auoit point eü de Religion, ou s'il n'y auoit point eü d'Infidelité ou d'Hereſie dans le monde. On ne doit pas encore croire, comme quelques vns ſe le ſont perſuadez, ou ont taſché de le perſuader aux Princes; que la bonté d'vne fin, fuſt-ce la gloire de Dieu ou le ſalut des Ames; puiſſe rectifier les moyens qui ſont mauuais en eux-meſmes: ny que le venin & la malignité d'vne cauſe; ſe corrige & ſe tempere, par ce qu'il y a de bien-faiſant & de ſalutaire dans l'effet; comme nous le monſtrerons en vn autre endroit.

Ie paſſe outre & dis en quatriéme lieu, que bien qu'il faille extremement deferer à l'authorité de ceux, que Dieu a commis au plus haut miniſtere de la Religion, & à la plus abſoluë direction des Conſciences; Il ne leur faut pas pourtant deferer tout en toutes cho-

ſes, comme ils ne le pretendent pas auſſi: ny croire qu'ils puiſſent diſpenſer de faire du mal, & deliurer d'vne obligation, du premier ou du ſecond droit de Nature. Si Ladiſlas Roy de Hongrie euſt eü la force de reſiſter au Legat, qui le porta à rompre ſans ſujet, ou ſans autre ſujet que de bien-ſeance; la paix qu'il auoit faite auec Amurat Empereur des Turcs, & s'il ne ſe fuſt laiſſé eſbloüir à cette pretenduë puiſſance, que l'autre diſoit auoir de deſlier ce Nœu que le droit des gens auoit formé; Il n'euſt pas laiſſé la vie à Varnes auec la perte de la bataille, & Amurat auoit raiſon, lors qu'au milieu du combat & au fort de la meſlée, la victoire ſembloit incliner du coſté de Ladiſlas; d'appeller Ieſus Chriſt à la punition d'vn crime qui le regardoit, & à la vengeance d'vn Traité violé, où l'on auoit interpoſé ſon Nom pour le confirmer. Si Henry ſecond euſt pluſtot ſuiuy l'auis du Conneſtable de Montmorancy, & du Mareſchal de Briſſac, qui l'exhortoient à obſeruer la Treue qu'il auoit faite auec l'Empereur; que les ſuggeſtions de Meſſieurs de Guyſe & de la Ducheſſe de Valentinois, qui l'en diuertirent,

ſous pretexte que le Pape l'en diſpenſoit ; Il n'euſt pas expié cette Infraction par le malheureux ſuccez de ſes armes dedans & dehors le Royaume, & par cette longue & peſante chaiſne de maux, dont depuis la France fuſt enuelopée.

La Religion n'eſt pas deſcenduë du Ciel, pour eſteindre les vertus qu'elle a trouuées en Terre, ny pour démolir le plus admirable ouurage que la Raiſon y ait produit, qui eſt la Societé ; en deſtruiſant ſon premier fondement & ſa principale Baſe, qui eſt la bonne Foy. Que ſi elle deffend quelquefois le commerce & la communication, auec les Heretiques & auec les Infideles ; c'eſt lors que cette communication peut eſtre contagieuſe à l'Eſprit, & qu'il y a danger que les erreurs & les vices ne ſe tranſportent, & ne paſſent conjointement auec les choſes permiſes. Et cela n'eſt pas tant vn droit nouueau & poſitif, que la Religion introduiſe ; que cét ancien commandement du droit de Nature *de fuïr les ocaſions du mal*, qu'elle renouuelle : ou pluſtot que ce commandement vague & illimité qu'elle determine, & qu'elle applique à

vn vſage particulier, & à vne matiere certaine. Mais ſans cela, puis qu'apres que le Genre humain s'eſt deſchiré en Creances & en Couſtumes ; Il luy eſt encore demeuré des Loix generales, & vn Droit commun. Puis que l'Infidelité ny l'Hereſie, n'empeſchent pas les Souuerains , d'eſtre Seigneurs legitimes de leurs Eſtats, ny les Particuliers d'eſtre veritables proprietaires de leurs biens ; Et par conſequent que l'vſage de la Iuſtice Commutatiue & celuy de la Diſtributiue, ne ſoit eſgalement ouuert , & le commerce pour les choſes temporelles dont ils ont beſoin entre-eux, permis à tous les Princes & à tous les Peuples, aux Chreſtiens & aux Infideles, aux Catholiques & aux Heretiques ; Les Catholiques entre tous les autres , comme faiſans profeſſion d'vne Doctrine plus celeſte , & d'vne vie plus innocente; ſont obligez d'en obſeruer plus inuiolablement les Loix , & d'en maintenir plus religieuſement les Priuileges : de ne donner point d'exemple d'infidelité & de tromperie, que les Meſchans pourroient reflechir ſur la Religion ; & de faire touſiours luire cette belle marque de la ſaincteté de leur Creance,

qui eſt la ſincerité de leur conduite.

En vn mot pour ne m'enfoncer pas fort auant en vne matiere, dont je traite amplement en vn autre endroit; Ie me contenteray en ſuite de ce que je viens de dire, de metre icy cét Argument, pour demonſtrer la neceſſité qu'il y a de garder la Foy aux Heretiques & aux Infideles. Qu'à tous ceux auec qui on peut traiter & faire commerce en conſcience; on eſt obligé en conſcience de tenir les choſes promiſes, quand le Traité s'eſt fait ſans fraude & ſans violence, & ſans cette juſte crainte, qui tombe dans l'Ame des gens de cœur, & qui ne leur laiſſe qu'vne liberté mutilée. Cette concluſion coule ſi naturellement & ſi neceſſairement de ſes principes; qu'il ne faut point d'autres preuues pour l'eſtablir, ny d'autres lumieres pour l'eſclairer.

Et neantmoins cela n'empeſche pas, que comme il n'y a point de jour ſi ſerein, qui ne ſoit terny de quelque nuage; Cette verité ſi claire naturellement, & ſi conforme à la raiſon & à l'honneſteté; n'ait eſté expoſée à l'Art des Sophiſtes. Mais qui ne ſçait que cette de-

prauation de ſentimens, a procedé d'vn zele chaut & aueugle, qui ſaiſit quelquefois les plus grands Docteurs : ou d'vne complaiſance laſche & proſtituée, qu'on a voulu rendre aux Princes, qui vouloient bien eſtre parjures, d'autant que cela les acommodoit ; Mais qui ne le vouloient pas paroiſtre, à cauſe que cela les euſt trop deſcriez. Auſſi certes cette Doctrine, qui n'eſt jamais venuë au monde que fortuitement, & n'a paru au jour que dans la violence de quelques ocaſions qui l'y ont pouſſée; a touſiours diſparu auec les cauſes qui l'ont produite, & ſaint Louys dont la pieté ne peut eſtre reuoquée en doute que par les Impies; n'en eſtoit point frapé lors qu'il a traité auec les Sarraſins : & ceux qui s'en ſeruent ſeroient bien marris qu'on leur rendit la pareille, & que ceux qui n'ont pas, quoy qu'à faux, de moindres penſées qu'eux, de la verité de la Religion qu'ils profeſſent ; creuſſent qu'il leur eſtoit permis de faire le meſme en leur endroit ſous ce pretexte. Nous examinerons au long en vn autre lieu la force & le poids de cette conſequence.

Que ſi l'on oppoſe à cette verité, que ce qu'on

qu'on promet aux hommes ; n'apporte pas vne obligation plus estroite, ny ne forme vn nœu plus indissoluble, que ce qu'on promet à Dieu ; dont il est certain que le Pape peut dispenser en certaines ocasions, & pour des causes importantes. On respondra qu'il est certain que le Pape le peut, & qu'il peut deliurer de l'obseruation du vœu d'vne bonne chose, pour vne autre qui sera meilleure, ou qui sera esgalement bonne. Mais qu'en cecy il ne fait rien qu'ayant charge de la part de Dieu, & qu'en vertu de cette Commission generale & particuliere qu'il a, de rechercher tousiours ce qui est de sa plus grande gloire, & du plus grand bien des Ames. Il ne fait rien que mesnager ses Interests : qu'ayder à faire valoir le talent des fideles, & qu'estre ce bon œconome, & ce prudent dispensateur du bien & des graces de son Maistre, dont parle la Bible. Que de changer vne chose de moindre valeur, auec vne de plus grand prix ; c'est tousjours gagner au change, & que d'en receuoir vne qui n'est pas inferieure en valeur & en bonté à celle qu'on quitte ; ce n'est rien perdre pour Dieu, & c'est s'acommoder au besoin des

Ames, & vser d'vne indulgence raisonnable. C'est suiure les intentions du Maistre, & la douceur de sa conduite: c'est agir dans l'humeur de ce genereux Creancier, qui n'exige pas à la rigueur de ses Creatures, ce qu'elles luy doiuent; Mais qui leur fait tousiours la composition qu'elles luy demandent, & ne leur demande que ce qu'elles luy peuuent donner commodement, & sans violence. Mais pour ce qui est des droits & des Interests des Heretiques & des Infideles; ils n'en ont pas constitué le Pape maistre ou arbitre, comme tout le monde sçait. C'est pourquoy il ne peut aussi ny rien ordonner, ny dispenser de rien à leur prejudice, de ce qui aura esté traité de bonne foy, & selon le droit commun, en ces matieres de commerce ciuil & de police temporelle.

Ie passe de cette matiere à vne autre, auec laquelle elle s'enchaisne naturellement, & dis en cinquiéme lieu, que la Religion toute seule, soit pour la planter aux lieux où elle n'est pas: soit pour la deffendre dans les Estats où elle est persecutée; ne peut estre le fondement d'vne juste guerre. Que si les Escrits de quel-

ques saints personnages, ne sont semez que d'exhortations aux Chrestiens de prendre les armes contre les Turcs, & si les Predicateurs taschent tous les jours de les enflammer de ce saint zele. Si les Papes ont autrefois publié des Croisades pour ce sujet, & si les plus grands Princes de la Chrestienté s'y sont enrollez, & ont mis pour cela sur pied de formidables armées; il ne faut point s'imaginer, que ç'ait esté directement pour exterminer la Secte de Mahomet, & pour abolir l'Alcoran, qu'on ait pris les armes. Il ne faut point croire, que ç'ait esté pour contraindre les Mescreans de changer de Religion, ny pour imprimer le Christianisme dans leur esprit auec le fer; qu'on ait fait la guerre. Cela est fort esloigné du genie de nostre Religion, & fort contraire aux mœurs de la primitiue Eglise, qui n'opposoit jamais que la patience à la force, ny ne laissoit respandre d'autre sang, que celuy de ses enfans, quand elle estoit outragée; comme nous le dirons en vn autre endroit, où nous reseruons les preuues du second membre de la proposition que nous auons auancée.

C'eſt donc dans les limites de l'Intereſt temporel, que la guerre contre le Turc eſt premierement reſtreinte. C'eſt directement contre la puiſſance des Ottomans, & non pas contre les erreurs de Mahomet; que les Chreſtiens tirent l'eſpée. Et pour cecy ils n'ont pas faute de droit, ny ne manquent pas de tiltres vallables. Les vſurpations que ce Tyran a faites, des plus beaux membres de leur Empire, & les deſpoüilles de tant d'Eſtats qu'il leur a volez, dont il ſe pare; ſont des ſujets qui ne laiſſent pas douter, qu'ils ne puiſſent legitimement armer pour recouurer leurs pertes, & pour retirer d'entre ſes mains les pieces qu'il a recueillies de leur debris. Outre cela le deſſein conſtant qu'il a fait, & le vœu perpetuel dont ſa Religion le lie, de trauailler à deſtruire le Chriſtianiſme: & l'eſprit de cette barbare Religion, qui ne dreſſe qu'à la rapine & aux meurtres, & qui a proſcrit & confiſqué les biens & les vies de tous ceux qui n'en ſont pas; ne permetent que trop aux Chreſtiens, non ſeulement de ſe deffendre quand il les attaque, & de reſiſter à l'orage lors qu'il eſclate de ce coſté-là; Mais encore d'attaquer & de

preuenir, ſi quelque autre conſideration ne s'y oppoſe.

Que ſi le cours de la guerre & le ſort des armes portent quelquefois, qu'il ſe concluë ou Paix ou Treue entre le Turc & quelque Prince Chreſtien; Celuy-cy en doit obſeruer legalement les conditions, tant que l'autre les obſeruera de ſon coſté, & ne venir pas à rupture; s'il ne commence, ou s'il ne ſe prepare à rompre. Ou bien certes ſi le Turc qui ne laiſſe jamais ſes armes ſans employ, ny ſes gens de guerre ſans exercice: qui ne fait que courir & tournoyer touſiours, pour attraper quelque proye; ſe ruë ſur l'Eſtat de quelque autre Prince Chreſtien; Le premier le peut ſecourir en conſcience, & agir contre l'autre legitimement, & ſans eſtre violateur de ſa foy, ny deſerteur de ſa parole. Car outre le deuoir que la Charité impoſe, & cette generale obligation que le droit des gens aporte, de ne laiſſer pas opprimer les foibles par les plus forts; on entre alors dans les termes de la deffenſe, qui eſt touſiours permiſe bien qu'elle ſoit indirecte, & ne laiſſe pas d'eſtre juſte, quoy qu'elle ſoit anticipée. Et à dire vray que fait

alors autre chose vn Prince Chrestien, en repoussant la violence qu'on fait à autruy; que d'aller au deuant de celle, qui se prepare contre luy-mesme: que se haster d'esteindre le feu qui brusle la maison de son voysin, auant qu'il s'attache à la sienne, & ayder à faire des remparts & des digues contre la Mer, qui inonderoit son pays apres auoir submergé celuy de ses Alliez.

Hors de là, & pendant que le dessein de sa ruine repose en l'Ame du Turc, & que l'execution du vœu dont nous auons parlé cy dessus, est suspenduë; il doit garder inuiolablement les conditions du Traité qu'il aura fait aueque luy, & n'estre pas le premier infracteur du Sceau du Commerce public, & du principal lien de la vie ciuile, qui est la bonne Foy. Il est aisé à inferer de ce que je viens de dire; que les Chrestiens en general, n'ont que trop de sujets formez, & trop de voyes parées, pour entrer quand ils voudront en vne juste guerre contre le Turc, & il y a dequoy s'estonner, comme j'ay remarqué au premier Discours, de ce qu'au lieu de tourner leurs armes, contre

vn Ennemy qui n'eſt pas moins puiſſant qu'irreconciliable; Ils les conuertiſſent contre eux-meſmes: Ils les plongent dans leurs propres entrailles, & les enyurent, s'il m'eſt permis d'vſer de cette hardieſſe Poëtique, du ſang de leurs freres.



DISCOVRS CINQVIEME.

Que la deffense de la Reputation offensée est le sujet d'vne juste guerre. En quoy consiste cette Reputation. Que le Roy n'a pû éuiter auec honneur de rompre auec les Espagnols, qui auoient fait surprendre la ville & l'Electeur de Treues, qui estoient sous sa protection.

IL ne faut pas pourtant s'imaginer que la deffense de l'Estat, soit directe ou indirecte, en la façon que nous l'auons circonscrite; soit le seul tiltre qui rende les armes du Prince justes. Il y a encore d'autres tiltres & d'autres considerations, qui les luy metent legitimement en main. Il y a encore d'autres playes à fermer, & d'autres bresches à refaire, que la ruïne de ses sujets. Il y a à venger les outrages qu'on fait à l'honneur, & à purger les taches qu'on imprime à la Reputation de la Couronne qu'il porte. Il y a à empescher

empeſcher que celle-cy qui eſt vne des Colomnes qui en ſouſtiennent la grandeur; ne prenne coup & ne tombe. Mais d'autant qu'on ſe pourroit équiuoquer ſur ce mot de *Reputation*, & prendre pour ce ſujet vn change de dangereuſe conſequence; Il ne ſera pas hors de propos de l'eſclaircir & demeſler; ce qui ſe fera par vne diſtinction fort facile, & que j'ay deſia aucunement deſignée.

Il eſt donc certain qu'il y a deux ſortes de Reputation qui ſont propres des Eſtats, & qui entrent dans l'ordre des biens qui leur appartiennent. L'vne conſiſte au bruit que fait la puiſſance au dehors, & en l'eſclat qu'elle y jette. Celle-cy ſe forme du merite & de la fortune du Prince: du nombre & de la vertu de ſes ſujets: des deuoirs de la ſujection & des droits de la Souueraineté: de l'eſtenduë du pays & de ſon aſſiete: de la fertilité du terroir: de la commodité du commerce, de la fecondité des Mines: des fortereſſes des armes & des munitions de guerre &c. L'opinion donc qui emane & rejallit de ces choſes & d'autres ſemblables, dans l'eſprit des hommes; eſt la Reputation dont je parle & de la-

quelle il n'y a point de doute, que le Prince ne doiue eſtre extremement jaloux, comme d'vne choſe qui fait quelquefois de grands coups quand la Puiſſance eſt infirme, & que quelqu'vn a comparée fort à propos au credit des Marchands, qui les maintient en honneur & en luſtre; bien qu'effectiuement ils ſoient pauures, & leur donne ſouuent moyen de remplir le vuide caché de leurs affaires, & de reparer le foible de leur fortune, qui ne paroit point.

Cela ne fait pas neantmoins, que quand on bleſſe vn Prince en cét endroit, & qu'on deſcrie ſa Puiſſance: quand on diminuë ſes proſperitez, & qu'on enfle ſes diſgraces: quand on taſche d'abaiſſer ce brillant de grandeur & de force, dont il frape les yeux des Eſtrangers, & de couurir de tenebres la face exterieure de ſes affaires; ce ſoit vn ſujet de juſte guerre. La raiſon de cela eſt, d'autant qu'il ne faut jamais venir aux remedes forts que contre les maux extremes, ny employer la violence contre les accidens, qu'on peut vaincre auec l'induſtrie. Il faut qu'il y ait quelque proportion entre les armes auec leſquelles on reſiſte, & celles

dont on nous attaque. On nous combat auec les forces de l'eſprit; Il n'eſt pas raiſonnable d'apporter celles du corps à noſtre deffenſe. On ſeme par tout de faux bruits qui nous ſont deſauantageux; ayons ſoin de faire luire par tout la verité qui leur eſt contraire. Si nous ſommes vigilans & ingenieux; nous n'aurons rien à craindre de ces artifices, & les deſſeins de nos Ennemis, auront vn ſort pareil à celuy des Mines; qui ne font point de mal ſi on les éuente.

Mais il y a vne autre eſpece de Reputation, & vne autre ſorte d'Honneur, dont le Prince ne doit point ſouffrir la fleſtriſſeure, & dont il doit pourſuiure la reparation auec les armes, s'il ne la peut auoir autrement, quand on l'outrage. C'eſt pour le dire en vn mot la dignité de la Couronne, & l'honneur de la Souueraité. Ce ſont certains priuileges & certaines prerogatiues, que le droit des gens y a attachées; auſquelles il ne doit point laiſſer toucher ſans s'en reſſentir, ny permetre qu'on les viole & qu'on les effleure, ſans s'y oppoſer auec la force. L'injure par exemple faite à vn Ambaſſadeur, dont la perſonne eſt ſainte &

consacrée par le droit commun, & du consentement de tous les peuples & de tous les âges; est le sujet d'vne guerre legitime, & François premier ne sçauroit estre blasmé, d'auoir rompu auec l'Empereur Charles, à cause de l'assassinat de Ringon & de Fregose ses Ambassadeurs, que le Marquis de Gast auoit fait commetre, & dont il ne pût jamais tirer raison, en quelque deuoir qu'il se fust mis pour la demander.

L'Infraction d'vn Traité, qui est vne marque du mépris qu'on fait du Prince, ou du peu de consideration en laquelle on a son Estat; est vn autre tiltre de juste guerre. Que si les personnes des Ambassadeurs sont inuiolables, & doiuent estre vniuersellement respectées, à cause que ce sont les liens viuans du commerce, & les instrumens animez de la correspondance des Princes; par la mesme raison les Traitez qui sont les sceaux inanimez, & les attaches mortes, pour le dire ainsi, de ce commerce & de cette correspondance; doiuent estre sacrez, & les infracteurs chastiez de la peine que le droit des gens permet de prendre. Outre que comme il n'est pas possible,

que l'vn des Princes ne tire auantage de la violation du Traité qu'il a promis d'obſeruer; Il eſt impoſſible auſſi par vne conſequence neceſſaire, que l'autre n'en reçoiue du dommage, & qu'il n'aquiere vn droit & vne faculté, de tirer raiſon de cette injure les armes à la main; ſi l'on refuſe de la luy faire ciuilement & à l'amiable. On peut voir par là, que la guerre que le Roy a faite au Duc Charles; n'eſt pas vne injuſte violence, ny la conqueſte de la Lorraine vne inuaſion illicite; puis qu'elles ont eſté attirées par la violation de pluſieurs Traitez faits auec la France : Et qui pourroit trouuer mauuais, s'il n'a perdu tout ſentiment de bien, & le gouſt de tout ce qui eſt juſte; que ce qui a eſté laiſſé pour gage & pour ſeureté de quelque choſe promiſe, demeure lors que cette choſe manque, & que le depoſt ſoit retenu, quand on contreuient à la condition, ſous laquelle il doit eſtre reſtitué ? Mais je reſerue à traiter amplement cette matiere, en la troiſiéme partie, & à en oſter là le voile que j'y laiſſe icy; au moins ſi la condition du temps le ſouffre, & que la prudence le conſeille.

Voicy vn autre Point essentiel, où la Reputation est offensée, & pour lequel on peut legitimement prendre les armes, & faire la guerre. C'est pour redimer de vexation vn Prince qu'on opprime pour la haine qu'on nous porte, & à cause que ses interests ont quelque conjonction, & quelque attachement auec les nostres. Ainsi le Roy a eü juste sujet de couurir de sa protection & de ses armes le Duc de Mantoüe, contre le dessein que les Espagnols auoient fait de le despoüiller, pour cela seulement qu'il estoit né son sujet, & qu'ils ne pouuoient permetre, qu'vn François fust Souuerain en Italie. Combien profondement l'honneur de la France estoit blessé de ce coup, & quelle honteuse reflexion il se faisoit de cét attentat, sur la dignité de la Couronne; Il n'y a personne qui ne le juge, sans qu'il soit besoin de l'expliquer. Il n'y a personne s'il n'est tout à fait aueuglé de passion pour l'Espagne, qui puisse approuuer que par tout où ils ont projetté d'establir leur domination, & d'estendre leur Monarchie; ils y vueillent fermer la porte, & deffendre l'entrée aux François, quelque justice qui la leur

ouure, & quelque droit qui les y appelle : & que ceux qui prennent à toutes mains & vſurpent de tous coſtez ; ne puiſſent ſouffrir que les vrays & legitimes Maiſtres joüiſſent de leur bien, ou recueillent ce qui leur appartient ; s'ils ſont amis de la France. Ie remets à vn autre endroit à repreſenter les autres raiſons que le Roy a eües, & les autres motifs qui l'ont excité, à eſpouſer la protection, & entreprendre la deffenſe du Duc de Mantoüe.

L'Honneur oblige encore vn Souuerain, outre les autres deuoirs qui l'y peuuent conuier, de faire valoir la protection qu'il aura donnée à vn Prince foible, & de faire reſpecter l'azile qu'il aura offert à vn malheureux. Ie veux expliquer cette propoſition par vn exemple. Apres que le feu Roy de Suede fuſt entré en Allemagne, auec cét extreme bonheur qui acompagnoit ſa vertu, & qu'il euſt appris à la Maiſon d'Auſtriche, qu'elle n'eſtoit pas inuincible ; Apres qu'eſtourdie des coups, qu'elle receut des mains de ce Conquerant ; elle ne ſongeoit plus qu'à s'empeſcher de tomber, & à rallier comme dans vn naufrage

quelques tables, pour y ſauuer ce qui luy eſtoit demeuré de bien, & ce qui luy reſtoit d'eſperance; Le Roy qui ſeul pouuoit metre vn frein à l'Ambition de ce braue Prince, & conjurer la tempeſte qui menaçoit les Catholiques amis de cette Maiſon deſolée; leur offrit ſa Royalle protection, & l'ombre de ſon authorité; hors de laquelle il n'y auoit point pour eux de ſalut ny de reſſource. L'Electeur de Treues, qui ne creut pas eſtre obligé de perir auec ceux qui apparemment ne pouuoient pas ſe ſauuer, ny de ſe laiſſer tomber, pour tomber ſeulement de compagnie; accepta la protection de ſa Majeſté. Apres cela qui doute que le Roy ne fuſt obligé d'honneur & de Reputation, de deffendre les Eſtats & la perſonne de cét Electeur, de toute impreſſion ennemie, & de tourner meſme ſes armes contre les Suedois; en cas qu'ils ne conſideraſſent pas comme ils deuoient ſa protection, & qu'ils vinſſent à violer ſa ſauuegarde. Et de fait il a eſté ſi religieux de ce coſté-là, & a ſi peu conſideré l'vtile au prix de l'honneſte, & le bien de ſes affaires, à comparaiſon de l'honneur de ſa parole; qu'il eſt vne fois entré en quelque froideur

froideur auec eux, à cause qu'ils differoient de luy donner sur cela toute la satisfaction qu'il desiroit, & de luy remetre entre les mains vne place, qu'il s'estoït obligé de faire rendre à l'Electeur, apres qu'ils l'auroient conquise. Philisbourg.

Que s'il a eü raison d'vser de cette procedure à l'endroit de ses Alliez, & de leur tenir cette petite rigueur pour ce sujet; Il est visible qu'il a esté en des termes bien plus forts de justice & de deuoir, pour rompre auec ceux qui ont donné des auis & presté leurs armes, non seulement pour entreprendre sur les Estats de l'Electeur de Treues; Mais encore pour attenter sur sa liberté, & qui ont fait vn captif d'vn Prelat & d'vn Souuerain, auec qui ils n'auoient rien à demesler: qui ne les auoit point offensez, & à qui ils n'auoient point declaré la guerre. Que peuuent-ils alleguer pour adoucir cette violence? & quel plastre trouueront-ils, pour déguiser & rendre plausible vn Cas si atroce? Si c'est pour l'amour de nous, & à cause de la protection que nous luy auions acordée, qu'ils ont opprimé vn innocent; Il faut confesser que la hayne qu'ils nous por-

tent, eſt non ſeulement bien implacable, mais encore bien injuſte; puis qu'elle jette ſon feu & exhalle ſon venin, ſur les bonnes actions meſmes que nous faiſons, qui ne leur ſont pas contraires: puis qu'elle ne peut permetre que nous aſſiſtions ceux qu'ils ne ſçauroient ſecourir, & leur ſeruions d'abry contre la tourmente, dont ils ſont batus & mal-traitez les premiers: puis qu'elle nous veut interdire juſqu'aux deuoirs de Charité qui emanent du droit de Nature, & nous oſter toute ſorte de commerce auec les autres Princes, juſqu'à celuy des bien-faits.

Cela eſtant, comme il n'en faut pas douter; je laiſſe à juger au Lecteur libre & non paſſionné, ſi ce ſont eux ou nous qui ont en cecy commencé la broüillerie: qui ont eſté les infracteurs de la paix de Veruins, & les premiers autheurs de la guerre. N'ont-ils pas fait la meſme choſe, que s'ils auoient contreuenu aux clauſes expreſſes de ce Traité, quand ils ont violé celles pour leſquelles on ne traite jamais, & qui s'entendent aſſez ſans qu'on les y mette? Que l'vne Couronne n'attentera point contre la dignité de l'autre, ny ne l'of-

fenſera en la perſonne de ceux qu'elle protege, & qu'elle couure de ſon authorité & de ſes armes. Puis donc qu'ils n'ont pas reſpecté les noſtres, & que ce que la paix de Veruins metoit à couuert, ne leur a pas eſté inuiolable; peut-on nier qu'ils n'ayent eſté les Agreſſeurs en cette querelle? qu'ils n'ayent allumé le flambeau de la diſſention dont les deux Couronnes bruſlent, & commencé la guerre par ſurpriſes & par vols, que nous auons continuée ouuertement, & apres l'auoir declarée. Certes s'ils ſe ſouuiennent de la moderation de noſtre conduite, & de la grace que nous fiſmes, qui n'eſtoit pas moindre que de la vie, aux troupes Imperiales qui auoient ocupé Heildelberg; Ils verront que nous auons touſiours éuité auec grand ſoin, de rompre auec ceux-la meſme, qui ne nous aymoient point, & que n'ayans jamais craint les forces de nos Ennemis; Nous auons touſiours aprehendé les ruines que la guerre traiſne, & le deluge des maux qu'elle verſe.

Que s'ils veulent dire qu'ils ne nous ont pas attaquez immediatement, & ne ſont pas venus à nous de droit fil, & qu'ils n'ont viſé qu'à

l'Electeur de Treues, qu'ils auoient droit de chastier, pour s'estre départy de la protection qu'il estoit obligé de reçeuoir de la Maison de Luxembourg, dont ils sont les Heritiers, & auoir eü recours à vne protection estrangere, ce qui est vne espece de Felonnie. Que c'est le crime qu'ils ont poursuiuy, & leur honneur offensé qu'ils ont voulu reparer, aux despens de celuy qui en estoit coupable. Voila certes le fondement qui porte & qui soustient toute la justice de leur cause: voila le pretexte specieux dont ils la pallient: voila la belle couleur dont ils la fardent. Il n'est rien pourtant de si aisé, que de ruiner ce fondement: que de destruire ce pretexte: que de deffaire & d'effacer cette couleur. Car quand bien il seroit vray, comme on dit qu'il ne l'est pas, & qu'il n'y auroit point d'exemple, comme on asseure qu'il y en a, contraire à ce qu'ils pretendent; que l'Electorat de Treues est sous la protection de la Maison de Luxembourg qu'ils ont recueillie; oseroient-ils nier, que lors que cette protection se trouue foible pour le deffendre, & cét azile mal-asseuré pour le garentir; il ne luy soit pas permis de

recourir à vne autre protection plus puiſſante, & de chercher vn azile plus conſiderable? Vne premiere protection en exclut-elle vne ſeconde? N'y a-t'il dans le monde qu'vn ſeul azile ouuert contre la perſecution? & ne ſe peut-il point faire de ſocieté, ny former d'intelligence entre deux biens de meſme nature? La ville de Geneue a-t'elle outragé le Canton de Berne, & bleſſé la dignité de cette Republique, de qui elle a receu ſa premiere protection contre les Ducs de Sauoye; lors qu'elle a recherché la noſtre, & qu'elle s'eſt miſe à l'abry & ſous le couuert de cette Couronne? Le Roy a-t'il perſecuté & pourſuiuy à outrance le Duc de Mantoüe, pour auoir obtenu la protection des Venitiens, au meſme temps qu'il joüiſſoit de la ſienne? & Ceux-cy luy ont-ils fait la guerre, & ont-ils entrepris ſur ſes Eſtats & ſur ſa perſonne, pour auoir imploré ſi ſouuent celle du Pape? Sur tout il n'eſt rien de plus compatible ny de plus ſociable, qu'vne protection extraordinaire qui ne dure point, & qui paſſe & ceſſe auec le peril qui l'a attirée; auec vne protection permanente & ordinaire: & vn Prince eſt bien mal-

heureux ou fort imprudent, qui est reduit à vn seul moyen de se conseruer qui peut manquer, & qui pour sortir d'vn embaras & d'vne violence d'affaires; ne sçait qu'vne issuë qui n'est pas tousiours libre, & n'a qu'vne porte, dont il n'est pas tousiours le maistre.

Mais puis que le salut des Peuples, est la souueraine Loy de ceux qui gouuernent, & que les autres Loix des Estats n'ont d'esprit ny de vie, que ce qui leur en vient de ce principe; qui pourroit se figurer, qu'vn Prince eust fait vn Traité, par lequel il se fust obligé de perir, toutes les fois qu'vn autre Prince n'auroit pas la puissance de le sauuer, & fust entré en vne dependance, par laquelle il eust renoncé à tous les moyens de pouruoir à la conseruation de ses sujets, qui ne seroient pas au gré de l'autre? Tels & semblables Traitez, seroient plustot des prodiges & des Monstres à exterminer dans la Politique; que des actes vallables & legitimes, qui eussent procedé de l'authorité des Princes, qui n'est pas instituée pour destruire & pour demolir les Estats, mais pour en destourner la cheute, & en restablir les ruines. I'ajouste à cela que le mot de Protection

designe assez, quelle en doit estre l'operation & l'vsage, & que n'ayant pour fin & pour but, que la seureté des Estats & le bien des personnes protegées ; elle cesse d'estre ce qu'elle estoit, si elle tombe en impuissance, & si elle n'a plus ny force ny vertu, pour conseruer & pour deffendre : Qu'elle change d'espece, & passe en vne autre nature contraire à la sienne ; si elle deuient vn principe de ruine, à ceux à qui elle doit seruir de ressource contre le malheur, & si elle degenere en poison, de preseruatif qu'elle deuroit estre.

Concluons donc, que puis que la Maison d'Austriche n'estoit pas en estat de garentir personne du mauuais temps, dont elle mesme estoit batuë, & que mesme ceux qui estoient embarquez dans le mesme vaisseau auec elle, couroient fortune de se perdre, s'ils ne s'en separoient ; L'Electeur de Treues ne l'a point offensée, de s'estre adressé à la France qui seule luy pouuoit seruir de port, & le metre à couuert des vents esmeus & de la Mer irritée. Ie dis bien dauantage, qu'il n'a pas seulement fait vne action de deuoir à l'endroit de ses sujets ; d'auoir destourné par nostre entremise,

l'infaillible desolation qui leur pendoit sur la teste : ou vn acte de pieté enuers l'Eglise; d'auoir sauué par nostre moyen les lieux saints & les personnes sacrées; mais qu'il n'a pas encore peu merité de la Maison d'Austriche, si elle estoit capable de quelque sentiment de reconnoissance, & de se laisser toucher de quelque bien-fait; d'auoir empesché par preuoyance & par adresse, que son grand & formidable Aduersaire; ne deuint plus puissant par la conqueste de ses Estats, & ne fit vne dangereuse conjonction du Rhin auec la Mozelle, pour pouuoir en mesme temps estendre ses bras en Flandre & en Allemagne. Et partant que le monde juge sur ces Faits veritables & pertinens, si cét Electeur a merité le traitement qu'il a reçeu pour l'amour de nous, & si le Roy l'a deu souffrir sans ressentiment, & sans declarer la guerre à ceux qui l'ont si hautement offensé en la personne d'vn de ses Alliez, & au veu & sceu de toute l'Europe.

Cét exemple & plusieurs autres que je rapporteray en leur lieu; feront voir clairement, que le Roy n'est entré en toutes les guerres, dont la miserable Chrestienté est trauaillée

depuis

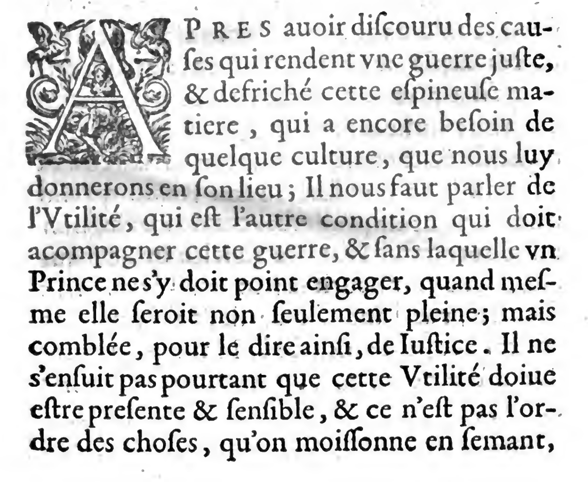
depuis tant d'années; que pour proteger les foibles contre les plus forts, & que la Maiſon d'Auſtriche eſt celle qui par ſon indontable Ambition, a rompu par tout les liens de la concorde publique, & allumé les feux dont peut-eſtre elle ſentira le rauage autant que nulle autre, auant que l'embraſement ceſſe. Dieu ſeul peut ſçauoir quel ſera l'euenement de tant d'armes conjurées, & où ſe terminera l'agitation de tant de Nations eſmeües. Mais le Roy doit auoir cette ſatisfaction, & ce repos de conſcience, qu'il n'a pas eſté l'autheur de ces deplorables mouuemens: qu'il a fait ce qu'il a pû pour les diuertir: qu'il n'a rien eſpargné pour les arreſter, & qu'ayant tant trauaillé & tant pris de peine, pour fonder & affermir la tranquillité de ſon Royaume; Il n'auoit point de plus viue & ardente paſſion; que de procurer l'entiere felicité de ſes peuples, & de voir fleurir la paix qu'il leur auoit donnée, par l'abondance dont il la vouloit couronner; s'il euſt eſté le Maiſtre du cœur des Eſtrangers, & l'Arbitre du deſtin des choſes.

M



DISCOVRS SIXIEME.

Qu'il ne ſuffit pas qu'vne guerre ſoit juſte, ſi elle n'eſt encore vtile à celuy qui s'y embarque. Quelques Regles que les Princes doiuent obſeruer, quand ils ſecourent leurs Alliez.



APRES auoir diſcouru des cauſes qui rendent vne guerre juſte, & defriché cette eſpineuſe matiere, qui a encore beſoin de quelque culture, que nous luy donnerons en ſon lieu; Il nous faut parler de l'Vtilité, qui eſt l'autre condition qui doit acompagner cette guerre, & ſans laquelle vn Prince ne s'y doit point engager, quand meſme elle ſeroit non ſeulement pleine; mais comblée, pour le dire ainſi, de Iuſtice. Il ne s'enſuit pas pourtant que cette Vtilité doiue eſtre preſente & ſenſible, & ce n'eſt pas l'ordre des choſes, qu'on moiſſonne en ſemant,

ny que les premiers remedes guerissent quand on est malade, ny qu'vne peinture s'acheue lors qu'elle s'esbauche. Dieu seul en donnant le premier trait, peut donner la derniere main à ses ouurages, & finir en commençant. Encore ne l'a-t'il pas tousiours fait, & il a mis six jours à créer le Monde, & à produire & estaller les pieces de cette merueilleuse machine.

Mais pour les œuures des hommes; il faut du temps & de la patience pour en voir la fin. Il y a plusieurs degrez à monter auant que d'arriuer au faiste, & d'ordinaire il en est comme de celles de la Nature; où la generation des plus excellentes choses, n'est que la suite d'vne corruption qui la precede. Il suffit donc que ce soit vne vtilité future, affin qu'elle oblige à agir, & qu'elle soit connuë telle, non pas auec infallibilité & certitude, ce qui n'appartient qu'à Dieu; Mais autant qu'on le peut juger par la disposition des Causes secondes, & par les Regles de la prudence ciuile; qui est tout ce qu'on peut exiger de la conduite des hommes, & du sort de cette vie. Nous ne traiterons icy que de l'vtilité qui

doit reuenir, de la guerre que l'on fait en faueur de ses Amis & Alliez, & du secours qu'on leur preste. Pour les autres; Ou il n'y a point de difficulté, ou ce que nous dirons de celle-cy, esclaircira ce qu'il y pourroit auoir de trouble.

Pour cela je donneray quelques Regles, qui feront voir aux Princes les routes qu'ils auront à tenir, & les escueils qu'il leur faudra éuiter; quand ils s'embarqueront en de semblables assistances. La premiere Regle est, que l'vtilité qu'ils doiuent poursuiure, & proposer à leurs armes, lors qu'ils les prennent en faueur de leurs amis; ne doit pas estre mercenaire, ny de la nature de celle que les Marchands recherchent, lors qu'ils trafiquent. La derniere fin où ceux-cy aspirent, & le principal objet qui excite leur industrie; est l'augmentation des richesses. Ils hazardent peu pour gagner beaucoup: Ils font comme les Laboureurs, qui ne sement pas seulement pour recouurer leur semence, mais pour la multiplier, & ce n'est pas pour fermer à la pauureté la porte de leur maison, qu'ils trauaillent; mais pour y introduire l'abondan-

ce. La Reputation mesme d'intelligens & d'abiles en leur profession; ne les touche point, ou les touche peu. Ils ne se soucient que d'estre heureux, & le seul gain fait toute la gloire de leur exercice, & tout le prix de leur course. Il y a eü de tout temps des Princes qui ont agy de cette sorte, & qui ont esté possedez de cette basse passion, que la grandeur de l'objet & l'enormité du mal; ont fait appeller illustre. Mais ceux qui se piquent de l'amour de la veritable sagesse, & du desir de la belle Reputation; doiuent aller d'vn autre vent, & suiure vne route toute differente.

Que cecy soit donc vn principe constant & indubitable; qu'vn Prince ne doit jamais se porter à la deffense d'vn autre Prince, ny armer en sa faueur, par esprit d'auarice, & par vne auidité de s'acroistre à ses despens: de s'enrichir de sa despoüille, & de garder les gages que l'autre luy aura mis en main, pour asseurance de sa foy, ou pour luy seruir de retraite. Autrement si cela estoit; il ne se trouueroit personne, qui n'aymat mieux esprouuer tout seul le sort des armes, & courir la fortune de la guerre, dont les euenemens sont douteux &

incertains; que s'expoſer à la perte infallible de tous ſes Eſtats, ou d'vne notable partie.

Outre que il n'y a point de doute, que comme les coups qu'on reçoit durant la chaleur d'vn combat, & par vn Ennemy à qui l'on fait le pis que l'on peut; ſont moins ſenſibles & douloureux, que ceux qu'on reçoit de ſang froid, & par vn amy à qui l'on ſe fie. De meſme les pertes qui nous arriuent de la part de ceux qui nous en deuroient garentir; ſont de plus mauuais gouſt & de plus dure digeſtion; que celles que nous cauſent ceux qui nous ont declaré la guerre, & ont entrepris de nous ruiner, & le feu Roy euſt raiſon, apres que l'Archiduc euſt aſſiegé Calais, & que la Reyne d'Angleterre luy euſt enuoyé offrir ſon armée de Mer à des conditions exorbitantes; de refuſer ce ſecours, & de luy faire dire, *Qu'il aymoit mieux que ſes Ennemis le deſpoüillaſſent, que ſes Amis.*

C'eſt pourtant par ce chemin, que les Romains ont en partie marché à la conqueſte du monde, & qu'entre deux peuples qui ſe faiſoient la guerre; Ils ont retenu le pays de celuy qui les appelloit à ſon ſecours, & ſubjugué

le pays de l'autre. C'est par là que les miserables Grecs ont acheué de se perdre, & que leurs diuisions & leurs broüilleries, les ont liurez à l'ambition de ce peuple, qui ne trouua point de meilleur moyen de terminer leurs differens, & d'esteindre leurs partialitez ; que de leur oster la puissance de se quereller, & de les priuer de leurs Estats, qui estoient le sujet de toutes leurs haynes. C'est auec ce pernitieux artifice & cette trompeuse charité; que la Maison Ottomane a enuahy quelques membres de l'Empire des Chrestiens, & fait tomber dans ses filets la plus belle portion de la Hongrie. Le passage de la protection à l'vsurpation est si doux pour les Conquerans, & leurs limites si proches; que les plus religieux ne manquent gueres de les franchir, & de confondre ces deux actions, en les distinguant seulement de nom, & laissant cette ombre de difference, à ce qui n'est en effet qu'vne mesme chose.

Nous auons vne Puissance dans la Chrestienté, qui estant frapée de la mesme maladie, que les anciens Romains, & les Ottomans d'aujourd'huy, c'est à dire du dessein de

la Monarchie ; a marché autant qu'elle a pû ſur leurs veſtiges, & joüé parmy les Chreſtiens de ſemblables pieces. Sa couſtume a eſté de prendre part dans toutes leurs affaires, & d'acourir au moindre bruit de diſcorde qu'elle a oüy leuer parmy eux, & à la moindre flamme de diuiſion qu'elle y a veu luire. Elle n'a jamais ſceu que c'eſtoit que garder Neutralité, tant qu'il y a eü de la guerre parmy ſes voyſins: & n'a pas tant conſideré la Iuſtice du Party où elle s'eſt jettée, que le moyen qu'il y auoit d'en profiter, & d'y trouuer ou quelque gage à garder, ou quelque conqueſte à faire. Les protections qu'elle a données, ont eſté autant de jougs qu'elle a impoſez, & où elle n'a point apporté de la ſujetion ; elle a eſtably vne dependence qui n'eſtoit gueres moins peſante, & qui luy eſtant moins onereuſe; ne luy aſſeuroit pas moins ceux qui dependoient d'elle, & les tenoit par des liens auſſi forts & indiſſolubles.

Il ne faut point ſortir de l'Europe ny du Siecle preſent, pour confirmer cette verité par des exemples anciens ou eſloignez. L'Allemagne & l'Italie ont eſté les Theatres, où elle a aſſez

a assez paru de nostre temps, & elle est entrée auec pompe & esclat, en deux des plus remarquables actions, qu'on y ait representées. Il ne se peut gueres voir d'exemple de cette nature, plus illustre par la nouueauté des incidens, & par la rareté des circonstances qui s'y rencontrent; que celuy qui est arriué en la Succession du Duc de Cleues, recueillie par le Duc de Neubourg qui fust protegé par les Espagnols, & par le Marquis de Brandebourg, que les Hollandois appuyerent. Mais d'autant que je donne vn Traité exact & ample de cette affaire, en la troisiéme Partie; j'y renuoye le Lecteur pour parler d'vn autre exemple que l'Italie nous a fourny, apres que la Succession de Mantoüe & du Montferrat, fust ouuerte au Duc de Neuers, contre lequel les Espagnols dresserent toutes leurs machines, & firent tous leurs efforts pour l'en exclurre.

Pour paruenir donc à leur fin, & pour toucher à leur but; ils se seruirent d'vn double artifice, & mirent ces deux pieces en batterie. La premiere de susciter le Prince de Guastalde, pour s'immiscer pour vser de ce terme de

prattique, dans cette Succeſſion, & pour oppoſer à vn droit clair & indubitable, comme eſtoit celuy du Duc de Neuers; vne pretention apocryphe & imaginaire, comme eſtoit la ſienne. Si ce qu'on publia en ce temps-là en Italie eſt veritable; Il n'eſt pas juſqu'à vn Baſtard du Duc precedent nommé Yacinthe, qu'ils n'ayent taſché d'enleuer, pour le faire interuenir dans la querelle, en le purgeant du vice de ſa naiſſance, ſous des pretextes qui auoient quelque couleur, mais qui choquoient directement vne Conſtitution du Concile de Trente reçeüe dans l'Italie. Mais laiſſons à part le fait d'Yacinthe qui eſt peut-eſtre faux; pour nous tenir à celuy de Guaſtalde, qui ne reçoit point de difficulté, & qui a eſté eſclairé des yeux de toute l'Europe, & a excité du ſcandale juſques dans Conſtantinople meſme.

Le ſecond artifice eſt, qu'ils ont abuſé du nom & de l'authorité de l'Empereur, pour contraindre le Duc de Mantoüe, de metre en depoſt ſes fortereſſes, entre les mains d'vn Commiſſaire qui eſtoit leur ſujet; juſqu'à ce que l'Empereur euſt prononcé ſur le different

C'eſtoit le Conte Iean de Naſſau.

esmeu, & fait droit aux parties interessées. C'est à dire que pendant ce temps-là; ils eussent formé tant d'incidens, & suscité tant de chicane, pour estendre & perpetuer la matiere contentieuse; que la longueur de la poursuite, & le desespoir du succez, en vne Cour où les parties estoient les Iuges; eussent forcé le Duc de Mantoüe, de consentir à ce qu'ils vouloient, & de laisser vn tiltre apparent de Iustice, à ce qui n'estoit qu'vne pure oppression, & qu'vne violence effectiue.

La fin donc de l'assistance qu'ils auoient offerte à Guastalde, ou que celuy-cy si l'on veut, auoit implorée; ne tendoit pas à l'esleuer à la Souueraineté de Mantoüan & du Montferrat; Mais à se rendre maistres de la Citadelle de Cazal, & à se deliurer de la jalousie que cette forteresse donne, & de l'ombre qu'elle fait à l'Estat de Milan, pour lequel ils ont tant d'amour & tant de tendresse. Et affin que leur injustice regnast en toutes les parties, & fust espanduë comme son Ame, dans tout le corps de cette affaire: Affin qu'il n'y eust ny principal ny accessoire, où elle ne laissast quelque impression de son venin, & quel-

que teinture de ſa violence; Il eſt à conſiderer, qu'auant que Guaſtalde euſt intenté ſon action, & formé ſes plaintes à la Cour Imperialle : Pendant que le Prince de Mantoüe, y rendoit de la part de ſon Pere les deuoirs neceſſaires, & y faiſoit les ſoumiſſions requiſes : Pendant qu'on luy donnoit à Vienne de belles paroles & de bonnes eſperances. Lors meſme que la plus-part du monde croyoit, que l'Empereur qui ne péchoit pas volontiers, que par ignorance, & qu'on n'euſt pas aiſement induit à faire du mal, que ſous le maſque du bien, ne ſeroit pas contraire au droit du Duc de Mantoüe; Le Gouuerneur de Milan deſoloit le Montferrat auec vne armée, & peu s'en fallut qu'il n'enleuaſt Cazal par l'intelligence d'vn Traiſtre, qu'il auoit prattiqué de longue main, pour luy vendre cette place.

Spadin Major dans la place.

Ils n'en demeurerent pas là, & puis qu'ils auoient mis la voile au vent; il falloit pourſuiure la nauigation, & eſſayer d'acheuer auec honneur, la courſe qu'ils auoient commencée auec ſi peu de ſuccez. Apres donc qu'ils eurent veu qu'ils auoient failly leur coup: que la guerre pourroit tirer en vne lon-

gueur dommageable, & que peut-estre ils pourroient ne trouuer au bout, que la honte & le desplaisir, que laissent les entreprises injustes, quand elles ne sont pas heureuses; Ils firent joüer d'autres mines, & presser le Duc de Mantoüe, d'accepter vn dédommagement pour Cazal, dans la Franche Conté ou dans le Cremonois, en n'y comprenant pas pourtant la Citadelle de Cremone. C'est à dire que de Prince indépendant & absolu qu'il estoit en son pays; ils en vouloient faire ailleurs leur sujet ou leur dépendant, & troquer vn Reuenu limité, & du bien qui se pouuoit prendre à toute heure; contre celuy de la Souueraineté qui n'a point de prix, & contre vne forteresse presque imprenable.

De mesme les grands efforts qu'ils ont du depuis faits, & l'extreme ardeur qu'ils ont tesmoignée, à faire valoir la pretention que la Princesse Stigliane auoit sur Sabionete; n'estoient pas pour luy laisser la libre disposition de cette place: Mais pour la garder sous son nom, & la faire seruir de bride & comme de Citadelle, à trois ou quatre Estats voysins, au milieu desquels elle est enclauée. N'auoient-

ils pas encore couuert d'vne plaiſante maniere le Prince de Monaco, contre les pretentions & les deſſeins des Genois ſur cette Principauté ? & à quoy s'eſtoit finalement terminée cette protection; qu'à vn joug peſant & rude qui l'acabloit, & qu'il a eſté contraint de ſecoüer, pour ſe jetter entre les bras d'vne puiſſance plus juſte, & d'vne domination plus humaine ? Tels & ſemblables exemples que je pourrois apporter en grand nombre; deſcouurent aſſez le genie de la Nation, & cette effrenée auarice, qui les tranſporte à enuahir ouuertement le bien d'autruy, ou à s'en acommoder auec fineſſe: à y entrer par vne breſche, ou par vne fauſſe porte.



DISCOVRS SEPTIESME.

La ſeconde Regle qu'vn Prince doit obſeruer quand il veut ſecourir ſes Amis.

LA ſeconde Regle ſera, que nonobſtant ce que nous venons de dire, vn Prince qui s'embarque en vne guerre pour l'amour d'vn ſien voyſin; peut legitimement pretendre de ſe faire remplacer d'vne partie des frais qu'il fera, ſi celuy qu'il ſecourt en a le moyen, & reçeuoir de luy des places, pour la ſeureté de ce qu'il auance: ou pour la retraite de ſes troupes: ou pour vn gage de la Foy & de la conſtance de l'autre. Car certes il n'eſt que trop juſte, que puis que celuy-cy ne pardonne point au ſang meſme & à la vie de ſes ſujets, pour garentir ſon amy de ſeruitude; l'autre ne ſoit point auare du bien & de la ſubſtance des ſiens, pour dédommager en quelque façon ſon Liberateur, & qu'il ne faſſe point difficulté, de payer quelque choſe du prix des remedes, qui luy ſauueront la vie.

I'entens à condition que cela ſe puiſſe faire commodement, & que l'Eſtat qu'on a ſecouru n'ait pas eſté ſi fort laſſé par le trauail de la guerre, & tellement eſpuiſé d'eſprits & de forces; qu'il ne luy en reſte preſque point pour viure & pour ſe ſouſtenir, & que la moindre éuacuation qui luy ſuruiendroit, ſeroit capable de luy faire rendre l'ame, & de le porter à l'extremité du mal, contre lequel on a pris les armes. Autrement l'aſſiſtance qu'on auroit donnée, n'auroit pas tant eſté vne charité ciuile, qu'vne ſupercherie de Voleur & de Pyrate, & l'on n'auroit fait que chaſſer la maladie, en faiſant mourir le malade. Quand la choſe eſt en cét eſtat; il faut qu'vn Prince ſe contente de la gloire qui rejallira ſur ſon nom & ſur ſa conduite; d'auoir ſauué d'oppreſſion vn ſien voyſin: & de l'vtilité qui reuiendra à ſon Eſtat, d'auoir rompu les meſures, & empeſché l'acroiſſement d'vn Ambitieux, qui apres auoir deuoré les Petits, ſe rueroit infalliblement ſur les plus Grands, & qui ne regarde ſes premieres conqueſtes, que comme des planches & des moyens, pour paſſer à de nouuelles.

Ie dis

Ie dis le mesme & pour les mesmes raisons, des Estats qui n'ont qu'vne forteresse, en laquelle consiste tout leur salut & toute leur esperance. On la peut bien reçeuoir jusqu'à la fin de la guerre, comme vn frein & vn arrest de la foy de celuy à qui l'on donne du secours: mais non pas la retenir apres la paix, pour la despense qu'on aura faite pour la conseruer; & la garder pour cela ce seroit le mesme, que d'exiger la vie d'vn homme, pour luy auoir fourny des alimens, & generalement parlant, que de vouloir la fin, pour le prix & pour le salaire des moyens, qu'on aura contribuez pour la produire. Hors de là le Prince doit tendre autant qu'il se peut auec bien-seance, au remplacement du bien de ses sujets, dont il n'est pas le proprietaire, mais le dispensateur & l'œconome, & qu'il est obligé de mesnager auec plus de circonspection & de retenuë, que le sien propre.

C'est donc vn trait de prudence singuliere, & vne Maxime de Politique raffinée; de se faire nantir de quelque place importante, pour la seureté de l'argent qu'on preste & qu'on auance, pour les affaires des autres. C'est ainsi

que les Venitiens l'ont autrefois souuent pratiqué, & que quantité de bons gages leur sont demeurez; pour n'auoir pû estre retirez par ceux qui les leur auoient mis entre les mains, & qui finalement estoient contraints d'en transiger, & de leur en ceder la proprieté & le domaine. C'est ainsi qu'en vsa Elizabet d'Angleterre, lors qu'apres la defection des Hollandois de la domination d'Espagne; elle se resolut de les secourir d'argent & d'hommes, & qu'elle en reçeut en depost Flessinghe la Brille & Ramachin, jusqu'à ce qu'elle seroit remboursée de ses auances; ce qui n'arriua que durant le Regne du Roy Iaques son Successeur. C'est enfin ne sçauoir pas son mestier, & pécher lourdement contre l'art de Regner; que de ne demander point des places, pour la retraite de ses troupes en cas de disgrace, & de n'auoir point vn Port à soy, où l'on puisse relascher, quand on a le vent contraire. Sur tout la necessité d'en auoir est entiere & inéuitable, pour retenir par ce lien, comme nous l'auons desia dit, & arrester pour le dire ainsi auec cét Anchre, la volonté de ceux qu'on secourt, de peur qu'ils ne chan-

gent, & qu'apres nous auoir embarquez; ils ne nous laissent à la mercy des vents & des ondes, & n'acceptent sans nostre consentement des conditions auantageuses qu'on leur pourra offrir pour la crainte de nos armes, & pour les destacher de nostre Alliance.

Les François ont souuent hurté contre cét escueil, pour n'y auoir pas pris garde, & tombé dans ces embusches, pour ne les auoir pas preueües. On ne sçauroit dire combien de fois leur facilité & leur excessiue franchise; ont attiré l'infidelité & la defection de ceux, qui n'auoient eü recours à leur protection, ny imploré leur assistance; que pour s'acorder plus auantageusement auec leurs Ennemis, & pour faire à nos despens & à l'ombre de nos armes, vne paix plus honnorable. Ce malheur est arriué deux fois à Henry second, & Octaue Duc de Parme, dont il auoit entrepris la deffense, contre l'Empereur & le Pape, qui le vouloient metre en chemise; s'acommoda auec eux sans son sceu & participation: Et en la Ligue qu'il fit auec l'Electeur Maurice, & les autres Confederez d'Allemagne contre Charles le Quint; ayant eü le vent, & veu paroi-

ſtre des ſignes, de l'acommodement que cét Electeur meditoit à noſtre deſauantage; Il fut contraint de n'acheuer pas la faute qu'il auoit commencée en ſe contentant d'auoir des Oſtages au lieu de places, & de ſe ſaiſir, du conſentement neantmoins de l'Eueſque & du peuple, comme nous l'expliquerons au Traité de la Monarchie; de ſe ſaiſir dis-je de la ville de Mets, pour oppoſer aux Allemans qui luy venoient tomber ſur les bras, & pour arreſter le torrent qui s'alloit deſborder ſur ſon Royaume.

L'Electeur de Saxe d'aujourd'huy, tres-digne Branche du ſang de Maurice, & vray Rejetton d'vn tel Tige; n'a pas degeneré de la bonne foy de ſon parent. Il n'a pas ſeulement bien imité par la paix de Prague, la ſupercherie qui nous fuſt faite à celle de Paſſau; Mais la copie a encore ſurpaſſé l'original, & ſans y auoir trouué des conditions ſi auantageuſes que celles de l'autre; Il n'a pas ſeulement abandonné les deux Couronnes, qui ont verſé tant de ſang & conſumé tant de bien, pour la liberté de l'Allemagne; mais il y a encore conjuré contre elles, & conſenty de faire la

guerre à ceux, qui trauaillent si ardemment, à deliurer des captifs qui semblent aymer leur chaisne : ou à contraindre d'estre heureux, ceux qui n'ont pas le courage de le deuenir.

Quoy que c'en soit, il est certain que cette belle Paix de Prague; où ceux qui l'ont acceptée ont creu se pouuoir sauuer, sans courir fortune de se perdre, comme en la continuation de la guerre qu'ils faisoient à la Maison d'Austriche; n'eust pas esté faite, si les deux Couronnes ne se fussent point meslées des affaires de ce pays-là, & que l'Empereur ne leur eust point acordé ce repit de leur ruïne; s'il se fust estimé assez puissant ou assez heureux, pour resister en mesme temps à leurs forces & aux nostres. Que si ceux qui s'y sont rangez s'en trouuent bien, & s'ils y sont à l'abry de la tourmente qu'ils craignoient; ils nous en ont l'obligation qu'ils ont fort mal reconnuë.

Que si cette paix est captieuse & mal-asseurée, comme elle l'est, & s'ils ont besoin, comme il n'en faut pas douter, d'vne paix generale, qui soit le sceau de la seureté & de la durée des particulieres; C'est encore des deux Cou-

ronnes, de qui principalement ils doiuent reçeuoir ce bien, & c'eſt d'elles que doit ſortir la parfaite gueriſon du Corps Germanique; au lieu de ces interualles lucides que les Traitez particuliers apportent, & de ces cures trompeuſes, qui ſoulagent pour quelque temps le malade, mais qui n'oſtent pas la cauſe, ny les principes de la maladie. C'eſt pour cela qu'elles agiſſent auec tant de contention & tant de chaleur: qu'elles font de ſi grands armemens, & ſupportent tant de deſpenſe; & l'on doit s'aſſeurer, qu'elles ne mettront jamais les armes bas, que l'œuure ne ſoit entiere: qu'elles n'ont point fait de ſi grandes auances pour les perdre, & que quelque penible que ſoit la carriere où elles ſe ſont jettées; elles ne s'arreſteront jamais, qu'elles ne l'ayent tout à fait paſſée. Ou toutes les apparences ſont fauſſes, ou ce terme n'eſt pas loin, & la Chreſtienté verra bien-toſt eſclorre le bien qu'elle deſire; quoy qu'elle ait encore quelque conuulſion à ſouffrir: & paroiſtre bien toſt la lumiere qu'elle attend, quoy qu'il y ait encore quelque ombre à diſſiper, & quelque nüage à reſoudre. Que cecy ſoit dit par oca-

ſion. Reuenons au ſujet que nous auons quité.

La facilité dont nous auons parlé cy deſſus, n'a pas eſté pernicieuſe aux ſeuls François; elle l'a encore eſté aux Allemans. Il leur a quelquefois mal pris d'eſtre entrez en ce Royaume, ſur la ſeule foy de ceux qui les y appelloient, & ſi cette prodigieuſe armée de Reitres, qui le vint inonder ſous la conduite du Duc de Boüillon & du Baron de Dona; euſt peu ſe faire metre en main quelque bonne place; elle n'euſt pas eſté ſi mal-traitée qu'elle fuſt en ſa retraite, ny n'euſt jonché nos plaines de tant de corps morts qu'elle y laiſſa. Elle euſt touſiours eſté reçeuë à capituler pour la ſeureté de ſon retour, & pour vne partie de l'argent qu'on luy auoit promis, en rendant ce qu'elle euſt tenu, à ſon legitime maiſtre.

La Reyne d'Angleterre dont nous auons deſia parlé; fuſt bien plus fine & ſa conduite plus circonſpecte, lors qu'elle ne voulut point ouurir ſa bourſe, ny faire entrer ſes armes en France en faueur du Prince de Condé; qu'il ne luy euſt mis en depoſt le Haure de Grace, & liuré cette fameuſe porte, pour entrer

quand elle voudroit dans ce Royaume. Il est vray que je ne sçaurois excuser le pretexte, sous lequel elle fit semblant de la reçeuoir: ny approuuer la Declaration qu'elle publia; que ce n'estoit pas pour rompre auec le Roy, auec lequel elle desiroit entretenir vne bonne correspondance, qu'elle s'en estoit emparée: mais pour la tirer d'entre les mains de ses sujets Rebelles qui en abuseroient à son prejudice, & pour la luy conseruer durant sa minorité, & jusqu'à ce qu'il pourroit agir par luy-mesme dans ses affaires, & tenir le Gouuernail de son Estat, qui estoit manié par des personnes qui n'estoient pas à ce qu'elle disoit assez prudentes, ou assez bien intentionnées.

Ce plastre estoit trop grossier & ce masque trop connoissable, pour couurir & déguiser vne si visible vsurpation, & le Conseil du Roy eust raison, de la declarer descheüe des conditions du Traité de Cambray, pour le fait de Calais; puis qu'elle l'auoit violé en assistant les Rebelles de sa Majesté, & qu'elle auoit esté pour le dire ainsi, la Reçeleuse des places, que les autres luy auoient volées. Le Duc de Sauoye Grand-pere de celuy d'aujourd'huy, auoit

auoit voulu presque exercer la mesme charité à l'endroit de Henry III. & rendre à peu pres le mesme bon office à la Couronne; lors qu'il se saisit du Marquisat de Salusse, pour la peur qu'il auoit à ce qu'il disoit, que l'Esdiguieres ne le preuint, & jusqu'à ce que les troubles dont nous estions trauaillez se calmeroient, & que nos tempestes ciuiles fussent appaisées. Aussi le feu Roy luy paya cette charité, comme vne dete de la Couronne; depuis qu'il y fust paruenu, & luy fit voir que les grands Princes, sçauent rendre les petits gens de bien en dépit d'eux, & les deliurer mieux que gens du monde, de l'obligation qu'ils ont de restituer, ce qu'ils ont pris mal à propos.

La methode donc dont nous auons parlé, & pour les raisons que nous auons alleguées, d'exiger des places; a esté de tout temps familiere aux Princes qui ont sceu regner, & particulierement aux Espagnols. Que si le Duc de Parme n'en demanda point au premier voyage qu'il fit en France, & s'il vint deliurer Paris des armes du feu Roy, sans chercher d'autre seureté pour sa retraite, que dans celles qu'il commandoit; c'estoit pour vne chose

qui estoit plus importante: c'estoit pour esbloüir le monde par cette montre de franchise: c'estoit pour laisser vne impression, que son Maistre ne l'enuoyoit pas, pour pescher comme l'on dit dans nos troubles, & pour profiter de nos discordes; comme plusieurs en murmuroient dedans & dehors le Royaume: Mais seulement pour en chasser l'Heresie, ou au moins pour empescher qu'elle ne montat au Throne, où il n'y auoit que la vraye Religion qui deût s'assoir; comme il en fit vn serment solennel en la grande Eglise de Meaux, au nom de Philippe.

Mais il ne respira pas long temps cét air de generosité, & il ne pût jamais se laisser persuader de venir secourir Roüen; qu'on ne luy eust baillé la Fere, & qu'il n'eust entre ses mains cette place, qui luy asseuroit son entrée dans le Royaume, & sa sortie au dehors. Quant au reste, la suite du temps & le cours des affaires firent bien voir, que Philippe luy auoit fait faire vn faux serment, & qu'il l'auoit trompé le premier, pour luy faire tromper les autres. Le Duc de Sessa le declara assez à Rome; lors que ne pouuant empescher l'ab-

solution du feu Roy, ny sa reunion au centre de l'Eglise, qui est le saint Siege; Il protesta que ce fust sans prejudice des pretentions que son Maistre auoit sur la France, & des frais qu'il auoit faits pour y conseruer la Religion, & en chasser l'Heresie.

Ce fust donc pour eux vn cas extraordinaire, & vne exception de leur Regle generale, dont ils n'vsent que fort rarement; que la procedure du Duc de Parme en son premier voyage de France. Car il est vray qu'ils ont vne si horrible faim de metre le pied dans les places d'autruy, & qu'ils sont si fort transportez de cette passion; qu'ils n'en ont pas mesme excepté le saint Siege, lors qu'ils ont quelquefois fait mine de le vouloir secourir. Durant la chaleur de l'Interdit de Venise, & apres que le Marquis de Veillane Ambassadeur à Rome pour le Roy Catholique, eust obligé le Pape de se jetter entre les bras de son Maistre, & d'accepter sa protection; entre les choses qu'il demanda de sa part, pour le secours qu'il prometoit qui n'estoit pourtant qu'en papier, & pour ce tesmoignage de bonne volonté qui n'estoit qu'en ostentation; Celle sur laquelle

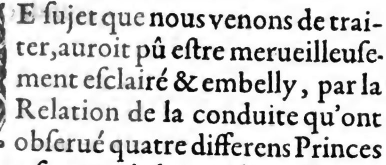
il appuya dauantage fust qu'on luy baillat Ferrare pour la retraite de son armée de terre, & Ancone pour celle de son armée de mer. C'est bien plus, le Conte de Fuentes qui ne respiroit que feu & guerre, & qui estoit le principal promoteur de la broüillerie; eust l'audace de demander Charbonnieres au Duc de Sauoye, qui n'y estoit point interessé; pour tenir à ce qu'il disoit la clef du passage, par où l'Esdiguieres pouuoit descendre au secours de la Republique.





DISCOVRS HVITIESME.

Que la conduite que le Roy a obseruée en secourant ses Alliez, est pleine de moderation & de generosité. Que celle de quelques autres Princes de ce Siecle n'est pas de mesme.



LE sujet que nous venons de traiter, auroit pû estre merueilleusement esclairé & embelly, par la Relation de la conduite qu'ont obserué quatre differens Princes de ce Siecle, au secours de leurs Alliez. La maniere en est fort diuerse, bien qu'elle ait esté desployée sur vne mesme matiere, & dans le cours d'vne mesme affaire; qui sont les Troubles de l'Allemagne. Quoy qu'il n'y ait point de Puissance dans la Chrestienté, qui ne s'y soit interessée, & n'ait joüé quelque personnage de cette celebre Piece; Il est certain que les Roys de France d'Espagne de Suede & le Duc de Bauiere; y ont paru auec plus d'esclat que les autres, & que leur Politique ne s'y est

pas moins hautement ſignalée, que leurs armes. Mais d'autant que nous rechercherons dans la Troiſiéme Partie, les plus ſecrets mouuemens auec leſquels ces Princes y ont agy, & ce que leur Cabinet a influé de plus particulier & de plus remarquable, dans cette longue & atroce guerre; Ie ſuplieray le Lecteur de ſuſpendre ſa curioſité juſqu'à l'Edition de cette Partie; qui ſuiura immediatement celle-cy. Là nous verrons que l'Eſpagne n'eſt jamais allée que d'vn meſme pied, & n'a nauigé que d'vn meſme vent; c'eſt à dire de celuy de l'Ambition & de l'Vtilité particuliere. Que la demarche de la France, a tantoſt eſté plus lente & irreſoluë, & tantoſt plus viſte & determinée vers le bien general de la Republique Chreſtienne; mais que neantmoins ce bien general, a touſiours eſté le principal but & la derniere fin, qu'elle a propoſée à ſes Offices & à ſes Armes.

Quant au Roy de Suede, il ne pouuoit certes ajuſter auec plus d'intelligence & de ſymmetrie, le deſſein qu'il auoit fait de ſecourir l'Allemagne, & de la tirer des fers de la Maiſon d'Auſtriche, ſous leſquels elle gemiſſoit;

auec cét Esprit de Conquerant auec lequel il estoit né : ny faire seruir le premier au second, sous vne plus specieuse & plus plausible bien-seance. Nous le considererons donc dans ce haut & difficile exercice, depuis sa descente au Port de l'Isle d'Vsedom, jusqu'à la plaine de Lutzen où il laissa la vie, sans laisser la Victoire aux Ennemis qui la luy osterent. Nous representerons la hauteur auec laquelle il traita auec le Duc de Pomeranie, pour s'establir dans son pays: l'artifice courageux dont il vsa, pour se faire metre Spandau entre les mains par le Marquis de Brandebourg : Et apres que Tilly fust entré à main armée dans les Estats du Duc de Saxe, & que ce fameux Capitaine ne promettoit rien moins à cét Electeur sans party, que de luy expliquer le sens mystique de ce mot, qui estoit familier à l'Empereur Charles; *Qui n'est pas pour moy, est contre moy;* Nous remarquerons la prudence auec laquelle le Roy de Suede se sceut seruir de l'ocasion, & profiter du besoin inéuitable que l'autre auoit de sa Vertu & de sa Fortune, contre vn si heureux & grand Capitaine, que celuy qui l'attaquoit.

Enfin apres que par le gain de la bataille de Lipsic, & par la deffaite des vieilles troupes de la Ligue; il eust brisé tous les obstacles, & se fust osté toutes les barrieres, qui l'empeschoient de penetrer dans l'Allemagne, & que les villes Imperiales luy ouuroient à l'enuy les portes, & les Princes de l'Empire se rengeoient en foule de son costé; Nous verrons comme quoy il donnoit la Loy à ceux, à qui il aqueroit la Liberté, & leur imposoit vne espece de joug, qui auec le temps leur eust pû deuenir pesant, & qui commençoit desia à n'estre point porté sans jalousie. Cette sorte de Politique certes n'est pas de l'vsage de tous les Princes, & elle entre aussi peu souuent dans le train des affaires du monde; qu'il s'y esleue rarement des Conquerans, & de ces hommes extraordinaires, qui en viennent changer la face; comme faisoit le Roy de Suede.

Pour ce qui est du Duc de Bauiere; on ne luy sçauroit refuser cette loüange, que n'ayant pas ignoré l'Art de faire la guerre; il n'a cedé à aucun Prince de son Siecle en la science du Cabinet, & que l'Allemagne n'a porté il y a long temps, des mains plus adroi-

tes &

tes & plus ſçauantes, à faire agir ces Reſſorts cachez & ces Machines inuiſibles, qui remuent & font tourner, ce qu'il y a de plus peſant & de plus immobile dans les affaires. Et d'autant que ſon Art & ſa maniere d'agir, ſe peut plus communement reduire en pratique & tirer en imitation, que celle du Roy de Suede; Nous nous arreſterons plus longuement & plus particulierement ſur ſa conduite, que ſur celle de l'autre, & en rechercherons tous les traits & tous les lineamens, pour l'inſtruction des autres Princes & de leurs Miniſtres. Nous contemplerons auec ſoin les diuers perſonnages qu'il a ſouſtenus, & les differens viſages ſous leſquels il s'eſt transformé; pour arriuer à ſon but, & pour deffendre le poſte où il s'eſt mis par ſon induſtrie. Comme il s'eſt eſleué à l'Electorat, & comme il s'y eſt maintenu; nonobſtant les ombrages de l'Eſpagne: la repugnance de l'Angleterre: la contradiction des Electeurs Proteſtans, & la reſiſtance meſme des Conſtitutions de l'Empire.

Bref comme en donnant tantoſt de la jalouſie à la Maiſon d'Auſtriche, par l'attachement

qu'il faisoit semblant de vouloir prendre auec la France : & tantost s'y joignant plus estroitement ; & serrant tousiours plus fort à son auantage le nœu de leur conjonction; Il l'a presque tousiours dominée : Il la tient encore aujourd'huy sans qu'elle le tienne, & a tellement meslé ses interests auec les siens; qu'il les pourra separer quand il voudra, & il le voudra tousiours, quand il n'y sera plus bon pour luy, ou qu'il sera meilleur ailleurs pour ses affaires. Apres auoir esté deliuré par la mort du Roy de Suede, du plus grand danger qu'il eust encore couru, & de la plus furieuse tempeste qui l'ait jamais menacé ; Il croit qu'il n'y a gueres plus pour luy à craindre de mauuais temps. Et à dire vray tant que les Anglois se contenteront de faire de genereuses Deliberations, & d'enuoyer des Ambassades magnifiques en faueur de la Maison Palatine ; Il aura bien de la peine à relascher de son bon gré, ce qu'il sera tousiours reçeu à quiter, dans vne derniere violence de la fortune. Encore faudra-t'il que cette necessité soit bien forte; s'il ne trouue le moyen de s'en garentir, & quand toutes les portes pour en sor-

cir luy seront fermées ; il y aura bien à faire, s'il ne s'en eschape par quelque bresche.

Quant à la France, affin d'en dire derechef vn mot, & de laisser eschaper quelque trait de sa procedure ; Nous la representerons toute entiere, & toute telle qu'elle l'a tenuë, dans les diuerses occurrences des troubles dont nous parlons. Elle y paroistra en leur naissance & dans leur progrez, comme Mediatrice de la querelle, & fera conclurre vne Paix à Vlme, qui eust restably les affaires d'Allemagne, & redonné à l'Empire sa premiere face ; si ceux à qui elle auoit seruy d'azile & de table de naufrage, ne l'eussent violée, & n'eussent opprimé en les surprenant, ceux qui se croyant estre en seureté par le benefice du Traité conclu, & à l'ombre de la foy publique ; se trouuerent mal preparez à se defendre. Du depuis son action a languy, & ses soins ont esté debiles du costé de l'Allemagne : & les embaras du Cabinet, où le frequent changement des Ministres apportoit tousiours de la nouueauté aux Resolutions qui s'y prenoient, & le feu que les Religionaires factieux allumoient de temps en temps dans ses entrailles ;

l'ont empeſchée d'y vaquer juſqu'apres la guerre de Mantoüe. Alors certes elle commença à tourner auec chaleur ſes penſées & ſes ſoins de ce coſté-là, & l'experience qu'elle auoit faite en Italie, & la Conſtitution preſente des choſes où elle ſe trouuoit; luy ayant fait comprendre, qu'il n'y auoit pour elle ny pour tous ſes Alliez, que le vent du Septentrion à aprehender; Elle ſe reſolut d'aller attaquer le mal dans ſa ſource, & d'aller porter comme on dit, la coignée à la racine du deſordre.

Nous la verrons donc commencer à agir vigoureuſement pour ce ſujet, & à faire eſclater ſes premiers faits dans la Diete de Ratiſbonne. Nous verrons comme elle ſe ſceut preualoir auantageuſement, de l'ocaſion de l'entrée du Roy de Suede dans l'Allemagne; où les Princes de ce pays-là qui ſouffroient ou qui craignoient l'oppreſſion; l'auoient appellé. Comme depuis le Traité, que Monſieur de Charnaſſé fit à Beeruald auec le Roy de Suede, juſqu'au renouuellement de l'Alliance auec les Suedois, que Monſieur d'Auaux fit l'année paſſée à Hambourg; Elle a touſiours admirablement & auec vne grande juſteſſe;

mesnagé deux Interests. Le premier & celuy qui luy a le plus tenu à l'Esprit, & qu'elle a espousé auec vn zele & vne ardeur qui ne s'est jamais relaschée; a esté celuy de l'Eglise & des choses saintes.

Surquoy j'ose hardiment dire, que j'espere de faire voir là & ailleurs; qu'encore que les vrayes Raisons d'Estat, ne choquent pas les Maximes de la Religion, & que la mesme Authorité qui a mis de la distinction entre la Puissance Seculiere & l'Ecclesiastique; ait voulu qu'elles fussent liées d'amitié, & se donnassent les mains l'vne à l'autre. Qu'encore qu'vn sage Prince ne doiue jamais souffrir, qu'on rompe leur harmonie, ny qu'on confonde les confins qui les separent; Si est-ce que dans l'embaras où la Chrestienté est tombée, & dans le meslange des Partis de Religions differentes qui la deschirent; le Roy n'a pas seulement eü le soin, de metre à couuert les Interests de la Catholique, & d'asseurer les lieux saints & les personnes sacrées, contre les entreprises de ceux qui les pouuoient violer; Mais qu'on pourroit en quelque façon trouuer sa conduite moins prudente, de

ce que pour l'amour de l'Eglise, il a quelquefois quité des auantages, qu'il pouuoit prendre en conscience, & s'est roidy pour le bien de la Religion, en des choses où il pouuoit se relascher legitimement, pour celuy de ses affaires; n'estoit qu'il a tousiours fortement creu, que ce petit prejudice qu'il se faisoit, seroit largement reparé par celuy qui ne permet point, qu'vn verre d'eau donné en son nom demeure sans recompense, & que Dieu n'acompagneroit pas seulement de ses benedictions, la Iustice de ses armes; mais qu'il en couronneroit encore sa pieté, & la passion qu'il a pour les choses qui le regardent. Aussi certes à considerer la grandeur & le nombre de celles qu'il a entreprises, & le long cours des affaires qui l'ont ocupé; On peut dire qu'on n'a gueres jamais veu de prosperité moins interrompuë que la sienne, ny de Regne qui ait reçeu du Ciel, des regards plus propices & plus fauorables.

I'ose encore auancer vne seconde verité, qui ornera le Regne du Roy d'vne gloire particuliere, & me prometre de montrer clairement, que non seulement nous n'auons pas

fait auec nos voysins des Societez infideles, ny esté les deserteurs des Interests de ceux que nous estions obligez de proteger. Mais que nous serions tombez dans l'excez de ce costé-là, & qu'on pourroit en quelque façon acuser le Roy, d'auoir esté trop indulgent aux besoins des Estrangers, & trop peu sensible aux necessitez de ses Sujets; n'estoit que du bien de ceux-là, il se doit faire sur ceux-cy vne reflexion inéuitable, & qu'en destournant la perte de ses voysins; il conserue les dehors de son Estat, & empesche qu'on ne l'inuestisse, & qu'on n'en fasse les aproches. N'estoit que les maux & les souffrances des siens qui doiuent bien-tost finir; sont la semence d'vne prosperité qui durera longues années, & que pour rebastir le Temple de la Paix, qui ne fust pas tousiours tremblant & tousiours menacé de ruïne comme il estoit; il a esté necessaire que la guerre que nous voyons ait precedé, ce saint & admirable Edifice. Que dans ce tragique & commun malheur, qui fait gemir la Chrestienté; il a cette consolation, qu'il n'y a que les autheurs des guerres injustes, qui soient les coupables, &

qu'on punit bien les Boutefeux; mais qu'on ne blasme pas les autres, qui souffrent des pertes dans les incendies.

Or Dieu & le monde sçauent, qui sont les Agresseurs en la querelle qui exerce aujourd'huy les Chrestiens: que le Roy n'y est entré que comme Soustenant, & que si ses offices & ses prieres eussent esté vn bouclier assez fort, contre la violence qu'on faisoit à ses Alliez; Il n'eust jamais tiré l'espée pour les defendre. C'est bien plus, je montreray qu'encore que toute la Chrestienté soit tesmoin, & que ses Alliez goustent le fruit des peines qu'il a prises, & des despenses qu'il a faites pour leur salut, depuis qu'il a esté contraint de le procurer auec les armes; on le pourroit blasmer d'vne trop grande retenuë, & d'vn ressentiment trop lent, pour les injures qu'il reçeuoit en leur personne, auant qu'il ait pû se resoudre de les repousser par cette voye; On le pourroit dis-je blasmer de cela; s'il eust pû trop craindre & trop éuiter, d'attirer sur ses sujets les consequences de la guerre, & de descendre dans vn abysme, d'où l'on ne remonte pas quand on le desire: de prendre en main ce

Fleau de l'Ire de Dieu, dont les coups tombent ſans diſtinction ſur toute ſorte de teſtes, & abatent eſgallement les innocens auec les coupables.

Le Lecteur excuſera s'il luy plaiſt cette legere digreſſion, qui peut-eſtre ne luy ſera pas deſagreable, & ce petit Intermede qui luy donnera quelque gouſt, & luy ſera comme vn eſſay, de ce qui luy eſt preparé en abondance & auec largeſſe, dans la ſuite de ce trauail. Cependant afin qu'il puiſſe juger de l'equité & de la franchiſe de la procedure du Roy, enuers ſes Alliez qu'il defend & qu'il protege; Ie diray icy vn mot de la generoſité qu'il a prattiquée, à l'endroit de l'vn de ſes voyſins, qu'il auoit obligé autant qu'il auoit pû d'eſtre ſon Amy, & qui n'a laiſſé aucun acte d'hoſtilité à exercer contre luy, ny aucune preuue de haine à luy rendre. Quoy qu'il fuſt entré en tant de conjurations formées contre la France, & qu'elle n'ait point eü d'Ennemy caché ou deſcouuert, auec lequel il ne ſe ſoit declaré, ou n'ait eü d'intelligence. Bien qu'il fuſt coupable comme tout le monde ſçait, de tant de Traitez violez, & de tant

d'Attentats commis contre-elle ; Cela n'a pas empesché, que lors qu'il a fait mine de venir à resipiscence, & de vouloir abjurer le party contraire ; le Roy ne luy ait tendu les bras, & ne l'ait restably dans ses Estats à quelques forteresses pres, qu'il n'a voulu commetre à la foy d'vn Prince si changeant, & à ce flux & reflux de volontez, dont son Ame est perpetuellement agitée.

Que si apres tout cela ce Prince s'est endurcy dans l'habitude qu'il auoit fait de faillir, & si la reconnoissance du bien reçeu, ny l'esperance de celuy qui luy estoit promis apres la guerre ; ne l'ont pû retenir dans son deuoir, ny arrester son esprit mobile ; Il y a tousiours sujet de loüer infiniment la moderation du Roy, & son humeur magnanime ; d'auoir rendu volontairement, ce qu'il pouuoit legitimement garder : & il n'y a pas lieu de l'acuser de facilité & d'imprudence, pour auoir esté trompé ; puis qu'il auoit jugé de la conduite de l'autre par la loy de son interest ; qui est la plus certaine regle de bien juger que la prudence fournisse, & qu'il n'y auoit point d'apparence, qu'vn homme qui estoit

bien, & en chemin d'eſtre mieux ; ſe voulut perdre par caprice, & qu'il aymat mieux errer encore vne fois au gré d'autruy & de la fortune, & floter dans l'incertitude de ce qu'il deuoit deuenir ; que demeurer en vn poſte aſſez commode, & joüir d'vne condition aſſez ſeure.

Toutefois que ſert-il de diſſimuler, ou de ne dire la verité qu'à demy ? L'euenement contraire aux preſomptions que nous venons d'apporter quoy que fort raiſonnables, n'a point trompé la preuoyance du Roy, & la defection du Duc Charles n'a pas eſté vne ſurpriſe pour luy. Mais entre ces deux extremitez où il ſe trouuoit enfermé, de courir ce hazart, ou de ſe laiſſer reprocher d'auoir repouſſé celuy qui ſe jettoit entre ſes bras, & qui imploroit ſa Clemence ; Il a jugé qu'il luy eſtoit plus honneſte de s'expoſer au premier qu'au ſecond, & qu'il deuoit faire voir au monde par vne preuue ſi infaillible, qu'il n'y a rien qu'il ne voulût faire pour applanir le chemin de la Paix, & pour oſter toutes les pierres d'achopement qui le trauerſent.

DISCOVRS NEVFVIEME.

S'il est expedient de hazarder ce qui reste de forces à l'Estat, pour recouurer la Reputation perduë par quelque notable disgrace. Que c'est mal-fait aux entreprises difficiles, de vouloir tout faire seul, ou de vouloir laisser tout faire aux autres.

LES choses ainsi establies, comme elles ont esté aux Discours precedens; Il reste à leuer vn scrupule, & à esclaircir vne difficulté, qui entrent dans la matiere que nous traitons; Asçauoir si pour reparer la Reputation ruinée par quelque insigne disgrace, & releuer l'Honneur abatu par quelque perte notable; le Prince doit faire ferme contre la fortune qui l'opprime, & se roidir contre l'effort de la rauine qui l'inonde: & s'il doit plustot hazarder ce qui luy reste de son naufrage; que de le conseruer flestry de mal-heur, &

couuert de honte. Ce qui aiguiſe dauantage ce ſcrupule, & donne plus de couleur à cette difficulté, eſt de ce qu'il ſemble que la Reputation des affaires de l'Eſtat, ne doit pas eſtre moins chere au Prince ; que l'Honneur l'eſt à chaque particulier qui eſt honneſt'homme. Et partant puis que tous demeurent d'acord, & que les ſages auſſi bien que le peuple conſpirent en ce ſentiment ; que l'Honneur eſt vn bien qu'il faut conſeruer quand on l'a aquis, & racheter quand on l'a perdu, aux deſpens de la vie meſme, & qu'il vaut mieux perir d'vne mort honneſte ; que viure d'vne vie infame. Pourquoy ne fera-t'on point le meſme jugement de la Reputation de l'Eſtat, & ne croira-t'on pas que le Prince ſoit obligé de la maintenir & de la recouurer, ſans exception d'aucun moyen, & ſans reſerue de biens ny de vies ?

Surquoy on remarquera ; que la Reputation dont nous parlons maintenant, eſt differente des deux autres dont nous auons parlé aux Diſcours precedens, & qu'elle eſt d'vn autre prix & d'vne autre importance, que la premiere dont nous y auons fait mention; qui

consiste aux bruits sinistres que les Ennemis sement, & à la mauuaise odeur qu'ils répandent, contre la gloire du Prince & au desauantage de ses affaires, que nous auons dit n'estre pas le sujet d'vne juste guerre; bien que de pareilles offenses faites à des particuliers, & de semblables taches imprimées à leur Honneur; ne soient que trop souuent le fondement & l'origine, de leurs ressentimens & de leurs querelles. Ce qui fait voir & je diray cecy en passant, que ce sentiment de Reputation & d'Honneur, dont les plus excellens hommes de tous les pays & de tous les âges, ont tousjours esté touchez, & qu'ils ont non seulement authorisé par leurs preceptes, mais encore confirmé par leurs exemples; ne peut sortir que d'vne nature spirituelle: Et ce priuilege qu'a nostre Ame, de s'esleuer au dessus de la matiere, & de mépriser non seulement les objets sensibles qui en emanent, mais la vie mesme qui en dépend, pour viure de celle qui ne naist que dans la pensée des autres, & ne se conserue que dans leur memoire; montre assez qu'elle est d'vn ordre plus releué, & qu'elle a vne naissance plus belle, que l'Ame des Bestes.

Pour reuenir à l'objection que nous nous ſommes faite; Ie dis qu'il y a vne grande diſproportion & vne notable difference, entre l'Honneur d'vn particulier, & la Reputation des affaires d'vn Eſtat. Que dans l'Eſtat la Reputation eſt vn bien ſubalterne à la veritable force, & vn moyen qui a pour fin l'eſſentielle puiſſance. Que celle-cy eſt la ſanté du corps, dont l'autre n'eſt que la bonne couleur, & cette agreable lumiere qui a couſtume de ſortir au dehors de la bonne conſtitution du dedans, & de donner dans la veüe de ceux qui regardent. Qu'elle eſt pour le Prince, comme nous auons dit ailleurs, ce qu'eſt le credit pour les Marchands, eü eſgart aux Richeſſes effectiues. Et partant comme on n'abandonne jamais, ce qui eſt de ſuperieur en quelque ordre, pour ce qui n'eſt que ſubalterne, ny la fin pour les moyens qui ſont pour elle. Comme ce ſeroit mal-fait de corrompre la ſanté pour ſe faire le viſage bon, & de hazarder tout ſon bien pour maintenir ſon credit; De meſme vn Prince pécheroit trop lourdement contre les Loix de la prudence ciuile, & ſeroit tres-injuſte diſpenſateur, & tres-mauuais œcono-

me de la puissance de l'Estat; de la commetre toute à la fortune, & de l'exposer toute au sort douteux & infidele des armes; pour appuyer la Reputation penchante des affaires, ou pour la remetre sus quand elle est par terre.

Tout ce qu'il peut faire en general, & ce qu'il doit faire s'il est abile, pour l'interet de la Reputation dont nous parlons; C'est d'imprimer parmy les hommes vne grande opinion de sa vertu & de sa fortune: de donner autant qu'il pourra de relief & de jour, aux bons succez qui luy arriueront, & d'imiter Romulus, que Tite Liue loüe d'auoir eü vne adresse merueilleuse & vne grace incomparable, à faire valoir tout ce qu'il faisoit, & à estaller jusqu'aux moindres parties de sa grandeur & de sa puissance. On ne sçauroit assez croire, les auantages qui reuiennent à l'Estat de ces apparences mesnagées auec art, & de cette lumiere répanduë au dehors bien à propos. Combien ces choses qui ne sont que superficielles & d'opinion; apportent de respect & de confiance aux Amis, & aux Ennemis de crainte & de retenuë, & combien il importe aux

aux Eſtats malades, pour n'eſtre pas empeſchez de recouurer la ſanté & de ſe refaire; qu'on croye qu'ils ſe portent bien, & qu'ils ont meſme de la force pour ſe defendre, ſi l'on ſe metoit en deuoir de les attaquer.

Mais quand ces deux parties de la grandeur d'vn Eſtat la Puiſſance & la Reputation, viennent en concurrence, & qu'il faut ſouffrir quelque notable diminution de l'vne ou de l'autre; Il vaut mieux que ce ſoit de la derniere, qui peut touſiours refleurir & reprendre ſon eſclat, tant que la premiere ſubſiſtera; mais qui ne peut longuement ſuruiure à la ruine de l'autre, ny demeurer long-temps debout apres ſa cheute. Et certes ce n'eſt pas vne choſe nouuelle ou extraordinaire, de voir des viciſſitudes dans la Reputation des Princes & des Eſtats. Il n'y a rien de ſi frequent dans le monde, & il n'y en a gueres jamais eü, dont la lumiere n'ait ſouffert quelque éclipſe, & qui n'ait eſté acueilly de quelque mauuais ſuccez, qui a coupé le cours de ſa gloire. Mais on peut ſe releuer quand on tombe de ce coſte-là. Vne tache imprimée à la Reputation des affaires, n'eſt pas vne tache ineffaçable.

Le premier bon-heur considerable qui suruient la purge, & vn arbre que l'hyuer a despoüillé de ses fueilles & mis à nû; ne laisse pas de se renouueller en beauté, & d'auoir de la grace comme auparauant, pourueu qu'il en repousse d'autres.

C'est bien plus il semble quelquefois qu'il ne se fasse de la corruption en cette partie; qu'affin qu'il en sorte vne plus belle generation, & il est certain que la gloire des Romains a esté plus viue & plus nette, de ce que la victoire leur est demeurée sur les Carthaginois, apres auoir perdu trois batailles, & veu Hannibal victorieux aux portes de Rome; que s'ils l'eussent arresté sur les bords du Rhone, ou à l'entrée des Alpes. La deffaite de Quintilius Varus par les Allemans, n'a pas esté si honteuse au Regne d'Auguste; que la reuanche qu'en prit Germanicus fust honnorable à celuy de Tybere. La vertu de la Republique de Venise a esté admirée dauantage, & a jetté de plus beaux rayons, pour estre reuenuë du grand coup qu'elle receut à la Giragdade; que si elle ne l'eust point receu, & pour estre remontée à son ancienne grandeur; que

ſi elle n'en fuſt pas deſcheüe. Et ſans flater le Regne du Roy & l'adminiſtration preſente, nous pouuons dire; que s'il eſt arriué quelquefois, (ce qui toutefois n'eſt arriué que fort rarement,) que quelque petit nüage de diſgrace ait coulé, par deſſus cette longue proſperité qui a acompagné ſes armes, & ſi ceux qui les ont gouuernées, ne les ont pas touſjours gouuernées heureuſement; il ſemble que la fortune ne l'ait permis, que pour ſe conſeruer par ces legeres atteintes, le droit qu'elle a ſur toutes les actions humaines: que pour faire mieux remarquer la puiſſance de l'Eſtat, qui n'a pas eſté eſbranlé par des ſecouſſes, qui en euſſent renuerſé d'autres: Et beaucoup plus pour faire paroiſtre plus hautement & auec plus de pompe, la prudence la hardieſſe & l'actiuité, de la conduite du Roy & de ſes Miniſtres, qui a touſiours rendu inutiles aux Ennemis, les auantages que le commun deſtin de la guerre leur auoit donnez: qui a touſiours coupé pour le dire ainſi, les aiſles à leur victoire, & l'a touſiours empeſchée de franchir les limites du meſme Champ, où ils l'auoient obtenuë. Bref qui

l'a tellement enfermée au milieu d'vn si grand nombre de celles qui l'ont precedée & qui l'ont suiuie de nostre part; qu'on peut dire qu'en quelque façon elle y a disparu & s'y est esuanoüye, comme si elle ne fust point arriuée.

Auant que de venir à l'autre membre de la comparaison, que nous auons proposée au commencement de ce Discours, qui est le sentiment que les particuliers ont pour ce qui touche leur Honneur; I'ajousteray deux autres Maximes fort importantes, à celle que j'ay desia establie pour ce qui regarde la Reputation de l'Estat. La premiere qu'il y a certains Points de Reputation ambigus ou contestez, & certaines delicatesses d'honneur qui ne sont pas bien esclaircies, ou qui sont reuoquées en doute; sur lesquelles vn Prince ny ses Ministres, ne se doiuent pas roidir opiniastrement, ny se debatre à outrance, quand il n'est pas question de cela, & qu'il s'agit de traiter & de conclurre quelque grande affaire, comme vne Paix, vne Alliance de sang, ou vne Ligue &c. Car alors il faut tascher de couler dessus auec souplesse, & de manier ces espines

ſans ſe piquer. C'eſt ainſi qu'en vſa Elizabet d'Angleterre, ſur la conteſtation qui naquit à Bologne entre les Ambaſſadeurs d'Eſpagne & les ſiens, pour la preſeance. L'expedient qu'on trouua fuſt de traiter par eſcrit, & par propoſitions & reſponſes reciproques enuoyées de part & d'autre. C'eſt le temperament qui fut obſerué en la Conference de Veruins, entre nos Ambaſſadeurs & ceux d'Eſpagne. Les Noſtres y furent placez de telle ſorte; que nous auions raiſon de preſumer, que la Droite que la Iuſtice & vne poſſeſſion immemoriale nous ont donnée; nous eſtoit demeurée: & il en reſta à ceux d'Eſpagne je ne ſçay quelle apparence & quelle ombre, pour cacher & pour couurir le deſauantage qu'ils ſembloient auoir receu, dans l'injuſte pretention qui les tourmente pour ce ſujet, & qui leur eſt entrée dans l'eſprit auec le deſſein de la Monarchie.

Hors de là & quand on n'a point à paſſer outre, ny à trauailler à quelque Traité neceſſaire au bien du public; il ſe faut bien donner de garde de biaiſer, & de rien relaſcher de ſes droits en des matieres importantes. Il

ne faut point laiſſer metre en compromis directement ny obliquement la dignité de l'Eſtat, ny ſouffrir vne pretention d'égalité, où la ſuperiorité nous eſt aquiſe. C'eſt ainſi que le pratiquerent Pibrac & Ferrier au Concile de Trente; qui aymerent mieux ſe retirer, qu'aſſiſter à vne Ceremonie où le premier rang ſur les Ambaſſadeurs d'Eſpagne; ne leur eſtoit pas aſſez netement acordé, ny leur dignité aſſez ouuertement reconnuë. C'eſt ainſi qu'aux Nopces du fils du Roy de Dannemarc il y a quelques années, Monſieur d'Auaux Ambaſſadeur du Roy vers cette Couronne; rejetta conſtamment & ſans reſerue, tous les moyens qu'on luy propoſa, qui laiſſoient en quelque doute la préeminence qu'il vouloit auoir ſans difficulté & ſans modification, ſur l'Ambaſſadeur d'Eſpagne.

Il ne faut pas pourtant oublier de remarquer icy; qu'il y a quelquefois de petites delicateſſes & des formalitez de neant, auſquelles les Miniſtres des Princes Amis s'acrochent, & pour leſquelles ils ſe broüillent. Ce qui eſt cauſe que pendant qu'ils s'amuſent à les eſclaircir & demeſler; il ſe pert beaucoup

de temps qui ne ſeroit pas inutile aux affaires de leurs Maiſtres, & que les ſecretes aigreurs qui ont pris racine dans le cœur de ces Miniſtres, les tiennent touſiours diuiſez, & empeſchent qu'il ne ſe forme jamais entre-eux, vne bonne & ſincere correſpondance. Les Eſprits fiers & glorieux, ſont preſque touſiours ſujets à tomber dans ces inconueniens; Et principalement quand ils commencent à agir, & dans l'entrée de leurs employs, qu'ils veulent touſjours ſignaler par quelque choſe qui faſſe du bruit, & leur donne de la Reputation par quelque nouueauté, qui oblige le monde à tourner les yeux de ce coſté-là, & à parler de leur Miniſtere. Mais ceux qui ſont abiles & ſages, ſe deſtourneront autant qu'il leur ſera poſſible, de ces pierres d'achopement, & éuiteront ces Eſcueils, contre leſquels leur fortune pourroit ſe briſer & faire naufrage. Et generalement parlant, ils n'engageront jamais, s'ils le peuuent empeſcher auec honneur, leurs Maiſtres en aucune broüillerie, & ſuppoſeront qu'ils ont touſiours aſſez, des affaires qui ſont ſur pied; ſans qu'il faille leur en faire de nouuelles, & aſſez des querelles

qui naiſſent de la rencontre & du meſlange des choſes qu'ils manient; ſans qu'il leur en vienne encore de la mauuaiſe humeur, & de l'imprudente & indiſcrete conduite de leurs Miniſtres.

La ſeconde Maxime eſt, qu'il ne faut pas tant donner à l'amour d'vne grande Reputation, ny ſe laiſſer ſi fort tranſporter au deſir d'vne grande vtilité; que dans vne difficile & longue entrepriſe, on vueille tout faire pour auoir tout, & n'auoir point de compagnon; pour n'eſtre point obligé de partager auec perſonne la gloire de l'euenement, ou de diuiſer la maſſe de la conqueſte, qu'on veut auoir toute entiere. Au contraire on ſe doit touſjours figurer, qu'aux affaires de grande importance; on ne ſçauroit apporter trop de ſeureté pour les faire reuſſir : ny employer trop d'ouuriers pour haſter vne beſoigne, que mille accidents inopinez peuuent trauerſer, & que la fortune a mille inuentions pour la deſtruire & l'enuoyer en fumée. Ie ne finirois jamais, ſi je voulois raporter toutes les experiences que le monde a faites, & tous les exemples que l'Hiſtoire raconte, de cette importante

portante verité. Il ne faut point sortir du temps qui court, ny des affaires de l'Europe; pour en trouuer des marques viues & sensibles. Nous en auons deuant les yeux en ce qui s'est passé cette année en Allemagne, qui ne sçauroient estre plus fraisches: Et pour monter vn peu plus haut, si apres la mort du Roy de Suede, & la perte de ce Prince incomparable, de la Discipline duquel ne sont pas sortis de moins celebres Capitaines, ny en moindre nombre, que de celle du grand Alexandre; Les Suedois eussent voulu agir auec vn peu plus de concert qu'ils ne firent, auec la France; leur bon-heur qui commença à decliner dans l'Alsace par la leuée du siege de Constance, & du Blocus de Brisac; ne fust pas allé expirer deuant Nortlinghen, & il ne seroit pas remonté au point d'eleuation où nous le voyons maintenant, sans la parfaite correspondance où ils sont entrez depuis auec ce Royaume.

Lamboy est blasmé de n'auoir pas attendu Hazfelt.

Ie passe de ce sentiment desordonné; dont les hommes de grand cœur se laissent quelquefois fraper, à vn sentiment contraire, dont les sages sont malades quelquefois par trop

de prudence. Aussi bien ne sçauroit-on mieux faire, pour bien tirer la figure d'vne vertu, & pour la representer au naturel; que de la considerer au milieu des deux extremitez où elle loge, & de la peindre par l'opposition des contraires où elle confine. Il se trouue donc des Princes, qui pour tarder trop à se declarer pour vn party, auec lequel ils sont en communauté d'interets & de fortune, & pour se contenter de luy donner vne chaleur secrete, & vne assistance languissante & oblique; le voyent enfin eschoüer. D'où il arriue qu'ils sont obligez de s'opposer seuls aux progrez du party contraire, & au courant d'vne prosperité qu'il est mal-aisé de retenir, & d'empescher qu'elle n'entraisne tout ce qui pense se metre au deuant, & retarder son impetuosité & sa violence. Cela certes n'arriue que trop souuent; au lieu que si dés le commencement, & lors que les forces des deux partis estoient balancées; Ils eussent voulu joindre les leurs, à celuy qu'ils fauorisoient en cachete & par dessous main; Il n'y a point de difficulté qu'ils n'eussent emporté l'autre, & fait pencher la balance du costé qu'ils desiroient qu'elle penchat.

Ie veux expliquer ma pensée par vn exemple memorable. Il se fit il y a desia assez long-temps vne Conjuration par les Barons du Royaume de Naples, contre Ferdinand le vieux & le Duc de Calabre son fils, qui agissoit conjointement auec le pere au gouuernement de l'Estat. Le Duc de Lorraine à cause des pretentions qu'il auoit sur ce Royaume, & le Pape à qui l'Ambition de ces deux Princes estoit suspecte, & la Grandeur odieuse; se mirent de la partie. La Republique de Venise qui estoit blessée de la mesme passion que le Pape, & que les Aragonois regardoient, comme le plus grand obstacle & la plus forte barriere, des desseins qu'ils auoient en Italie; ne voulut pas neantmoins s'embarquer auec les Barons du Royaume, ny entrer dans la Ligue des Princes Confederez. Elle choisit vn temperament qui ne luy reussit pas, & vne voye mitoyenne qui luy fust enfin funeste. Elle licentia Robert de Saint Seuerin Capitaine de grand nom & de grand merite, qu'elle auoit à sa solde, & auec luy vne partie de ses troupes qu'elle luy permit d'emmener, & quelqne argent qu'elle luy donna sous main pour les

Innocent 8.

payer, & pour empeſcher cette maſſe de gens de guerre de ſe diſſoudre, auant qu'elle euſt pris ſeruice. Ie diray icy en paſſant qu'on voit par là, que cette maniere qui eſt maintenant ſi fort en vſage, de faire la guerre ſans la declarer, & d'exercer des actes d'hoſtilité ſous le viſage de perſonnes neutres; n'eſt pas vne inuention des derniers temps, ny vn artifice propre de la Maiſon d'Auſtriche; bien qu'elle s'en ſerue plus que nulle autre: mais qu'elle vient de plus loin, & deſcend d'vne ſource plus haute & plus reculée.

En cét equipage donc & auec ce maſque; Saint Seuerin ſe vint offrir au Pape par ordre de la Republique, & fuſt deſtiné Chef des Armes de l'Egliſe, & principal Directeur, & pour le dire ainſi, premier Mobile de cette guerre. Mais ce qui a couſtume d'arriuer à la plus-part des Ligues, particulierement quand elles ſont compoſées de membres foibles; arriua à celle-cy. Les armes de Lorraine marcherent tard & hors de ſaiſon; pendant quoy celles des Barons & du Pape furent mal-traitées, & la viſteſſe auec laquelle le Duc de Calabre alla chercher les Ennemis, qui n'eſtoient

pas encore à demy prets ny bien assemblez, & les heureux succez qu'il obtint sur Saint Seuerin, qui perdit en cette guerre vne partie de la Reputation qu'il auoit aquise en plusieurs autres; eurent bien-tost defilé cette chaisne & rompu la Ligue. Le Pape ne fust que trop aise d'entendre à vn acommodement, qui estoit desiré auec ardeur des Aragonois, & les Barons, excepté le Prince de Salerne qui demeura inflexible mesme dans la mauuaise fortune, & ayma mieux quiter le Royaume, que viure sous vne domination qu'il haïssoit; trauaillerent à se remetre aux bonnes graces du Roy & du Prince.

Les Venitiens voyans que les efforts de cette Ligue contre les Aragonois n'auoient seruy qu'à les rendre plus puissans, & que les machines qui auoient esté dressées pour les renuerser, n'auoient fait que les affermir; connurent la faute qu'ils auoient commise, de n'auoir pas esté de la partie, & apres auoir inutilement sollicité le Pape & le Duc de Lorraine de la vouloir renoüer; se resolurent de s'opposer seuls à l'acroissement de la puissance de Ferdinand & de son Fils, & de metre vn

frein à l'Ambition de ces Princes, qui se desbordoit sans mesure.

Cette Consideration que je viens de representer, me porte à vne autre qui n'en est pas esloignée, & qui s'y peut joindre sans violence. C'est qu'il y a encore des Princes, qui aymans par trop le repos, ou craignans par trop la despense; veulent tousiours demeurer neutres entre deux partis qui se font la guerre, & estre spectateurs immobiles de leur action; bien qu'ils ayent vn notable interet, que l'vn ne succombe pas, & que l'autre ne deuienne point le maistre. Les raisons dont ces Princes que je suppose estre puissans, appuyent leurs sentimens, & flatent leur procedure, sont celles-cy; Que si le party qui trauaille pour leurs interets, vient à estre maltraité de la fortune, & acueilly de quelque grande disgrace; ils seront tousiours à temps pour le releuer, & qu'auec les pieces de son débris qui seront tousiours considerables, & leurs propres forces qui seront fraisches & entieres; Ils ne feront pas seulement le contrepoids de la puissance de l'autre, qui sera las du chemin qu'il aura fait, & fatigué mesme de la

victoire qu'il aura gaignée; mais qu'ils le rangeront encore à la raiſon, & le contiendront dans les bornes, où ils deſirent qu'il demeure. Que cependant ils eſpargneront leurs hommes, & feront fons de finances: ouuriront à leurs ſujets le commerce qui ſera fermé à ceux des autres, & les enrichiront de leur ſubſtance & de leur deſpoüille. Que ſi celuy à qui ils deſirent du bien, vient à l'obtenir, & à auoir le Ciel fauorable & la fortune propice; Ils joüiront des effets de ſon bon-heur, ſans qu'ils ayent rien contribué à le faire venir, & auront leur part de la recolte, ſans auoir rien mis de la ſemence.

Cela certes a quelque lueur de bon ſens, & eſt vne maniere ſpecieuſe, qui a pipé quelques Politiques qui la prattiquent ou qui la conſeillent. Mais pour moy je ne la ſçaurois approuuer, & quelque montre d'vtilité que d'abord elle preſente, & quelque eſclat de prudence qu'elle jette; il eſt certain que d'ordinaire elle cache les diſpoſitions & les principes d'vne grande ruine à l'auenir, & couue des maux qui ne paroiſſent & ne ſe deſcouurent; que lors qu'ils n'ont gueres plus de

remede. Car outre que c'est quelque espece d'injustice, & que cela semble choquer la Loy generale du monde; de vouloir auoir le bien sans l'acheter de quelque chose, & participer au fruit de la peine & de la despense d'autruy, sans y rien metre du sien. Ceux qui se reposent sur ce fondement, & se repaissent de cette pensée, qu'ils arresteront quand ils voudront la rapidité d'vn party victorieux; n'ont pas bien consideré quelle est la condition des vaincus, & quelles sont les suites d'vne victoire. Ils ne se souuiennent pas, que ceux-là ne sont qu'vn leuain de frayeur & de consternation, qui infecte les autres auec lesquels ils se meslent: Et qu'vne victoire generale, si l'on ne la laisse pas languir & qu'on la sçache poursuiure; ressemble à vn Torrent qui se precipite apres auoir forcé ce qui le retenoit, & à la Mer qui se desborde apres auoir rompu ses digues. Ie laisse à deuiner à ces deux Puissances Chrestiennes, qui sont demeurées immobiles jusques icy, & n'ont fait qu'assister comme à vn spectacle seulement preparé pour estre veu, à ce qui se fait depuis tant d'années en Allemagne & en Italie; si ceux
à qui

à qui la Maiſon d'Auſtriche a eü à faire en ce pays-là, euſſent ſuccombé ; ſi elles euſſent eſté en eſtat de les reſtablir, & de ſe charger du faix des affaires perduës & deſeſperées. Certes il faut auoüer que la conſtitution de l'eſprit humain, eſt d'ordinaire ſi foible & d'vne trempe ſi molle ; qu'il a de la peine à ſe reſoudre d'entrer dans les entrepriſes difficiles, quoy qu'elles ſoient neceſſaires : ou que lors qu'il y entre de bonne heure; il n'a pas la conſtance d'y perſeuerer, & qu'il manque d'haleine pour aller juſques au bout, & pour acheuer la courſe.

V





DISCOVRS DIXIEME.

De la difference qu'il y a entre l'Honneur des Particuliers & la Reputation des Estats, & si le Prince est maistre de l'honneur aussi bien que de la vie & du bien de ses sujets, quand la necessité publique le requiert.



ENONS maintenant à l'Honneur des Particuliers, & à cette sorte de bien, qui est esleué dans l'opinion des hommes, au dessus de tout ce que la fortune peut donner de grand, & que la matiere & les objets des sens peuuent contenir d'agreable. I'entens par l'HONNEVR, cét esclat qui rejallit & cette odeur qui s'exhale de l'exercice de la probité, & des autres deuoirs de chaque condition particuliere, & qui laisse dans l'esprit des hommes vne bonne impression, & vne haute estime de celuy qui les prattique. C'est

en vn mot la vie ciuile de laquelle les bestes sont excluses, & dont les creatures raisonnables ont vne forte inclination, & vn instinct violent de viure, & d'ennoblir leur Estre naturel & ordinaire. Cette vie comme nous l'auons desia remarqué, a esté de tout temps la passion des grands personnages, & ils ne l'ont pas seulement preferée aux plaisirs & aux richesses; mais à la vie naturelle mesme. La raison de cette difference est, d'autant que l'Honneur estant des appartenances de la vertu & de son train ordinaire; participe à la dignité de son principe, & en attire vne impression & vne teinture pour le dire ainsi, qui est du mesme ordre que luy, & d'vn prix superieur à tout ce qu'il y a de releué dans l'empire de la fortune, & à tout ce qu'il y a d'attrayant dans l'enceinte de la matiere.

I'ay dit que l'Honneur estoit des appartenances & du train de la vertu; pource que veritablement il n'y a point de Nation d'intelligence si grossiere & obtuse, & de mœurs si barbares & incultes; qui n'estime les actions de la probité, & ne loüe ces deuoirs inuiolables, que nul Legislateur n'a inuentez, & que nul

droit particulier n'a eſtablis ; mais qu'vne commune nature & vne loy vniuerſelle, nous ordonnent de rendre, à Dieu au prochain & à nous-meſmes. Que ſi nous voyons quelquefois, que dans la corruption des mœurs de la Societé, & dans l'injuſte diſtribution qui s'y fait des recompenſes & des peines ; on charge de honte les gens de bien, & on comble les meſchans de gloire: on met des Couronnes ſur des teſtes criminelles, & on lance des foudres ſur des vies innocentes ; cela n'arriue pas par vne confeſſion publique & par vne profeſſion ouuerte qu'on faſſe, de vouloir fleſtrir la vertu, & rendre de l'honneur au vice: de juger celuy-cy digne d'eſtime & de veneration, & l'autre d'opprobre & d'ignominie. Mais c'eſt qu'en effet on les deſguiſe & falſifie des couleurs l'vn de l'autre, & qu'on tranſpoſe leurs Enſeignes: qu'en faiſant la guerre à la vertu ; on fait ſemblant de pourſuiure à outrance le vice, & de faire honneur à la vertu, quand on trauaille à eriger des Statuës & des Trophées, à ſon Aduerſaire. Mais que la plus débordée licence & la plus impudente calomnie, qui ayent jamais parû dans le monde,

ayent jamais entrepris d'attaquer la vertu en ſon nom & ſous ſa figure, & de luy procurer ou de la peine ou de la honte; c'eſt dequoy il ne s'eſt encore veu d'exemple.

C'eſt pourquoy puis que la vertu a tant de dignité & tant d'éleuation, & qu'elle eſt en cette vie la derniere fin de l'homme, & la Couronne de toutes les facultez & de toutes les operations de l'Ame; Ce n'eſt pas merueille, ſi les hommes ne ſont pas ſeulement épris de ſa beauté, & de la forme qui la conſtituë: mais ſe laiſſent encore tellement toucher à ce qui en ſort au dehors, & que l'on appelle HONNEVR, qu'ils le mettent au deſſus de tout ce qui n'eſt pas de ſon ordre & de ſa claſſe, & en vn mot s'ils ayment mieux ſouffrir la mort naturelle, que de laiſſer tacher la vie ciuile.

Il n'eſt pas de meſme de la Reputation des Eſtats, dont nous auons ſi ſouuent parlé, & elle ne vient pas d'vne ſource ſi pure, & n'a pas vne naiſſance ſi noble; que l'Honneur des Particuliers. La vertu n'en eſt pas la ſeule cauſe, comme de l'autre. La grandeur des ſuccez d'où elle procede; n'eſt pas moins vn

ouurage de la fortune, qu'vn effet du merite des hommes: les Princes ne ſont gueres moins formidables pour eſtre heureux, que pour eſtre vaillans, & il s'eſt trouué des Payens, qui ont affecté des commerces particuliers, & des communications ſecretes auec quelque Diuinité, pour ſe rendre les victoires plus faciles par cette creance. D'autre coſté il eſt certain que l'Honneur des Particuliers ſe ſauue pluſieurs fois du naufrage, que fait la Reputation des affaires. Hannibal ne perdit rien du nom de grand Capitaine, lors qu'il fuſt vaincu par Scipion; bien que la gloire de Carthage fuſt eſteinte par cette diſgrace. Le Prince de Condé ſortit plein d'honneur de la bataille de Saint Quentin que nous perdiſmes, & où il ſe fit vne ſi grande breſche à la dignité de cette Couronne, & l'Admiral de Chaſtillon ſe vantoit quelques jours auant l'execution de la Saint Barthelemy, qu'il auoit cét auantage ſur Alexandre & Iules Ceſar; que la perte de quatre batailles, qui auoient ſans doute ruiné ou fort affoibly la Reputation de ſon party; n'auoient rien diminué de la ſienne.

La proportion donc qui ſe peut trouuer, & l'ajuſtement qui ſe peut faire, entre la Reputation des Eſtats & l'Honneur des Particuliers, conſiſte en cecy; que comme la premiere n'eſt que l'opinion qui deriue, & le bruit qui ſe répand de leur grandeur & de leur puiſſance, dans l'eſprit des Eſtrangers; Le ſecond auſſi n'eſt que l'impreſſion que les vns reçoiuent, & la belle image qu'ils ſe forment de la vertu & du merite des autres. Et derechef comme la Reputation des Eſtats, eſt moins conſiderable que la puiſſance dont elle eſt ſortie; Que l'Honneur des Particuliers eſt auſſi inferieur en dignité, à la vertu qui en eſt le principe. Cela me porte à vne conſideration qui eſt vn peu eſcartée de mon ſujet, mais qui ne luy eſt pas eſtrangere; C'eſt qu'il n'y a gueres de corruption qui ait ſi fortement ſaiſi le genre humain, ny de deſordre qui le defigure plus vniuerſellement que celuy-cy; qu'y ayant ſi peu de perſonnes dans le monde, qui ſoient veritablement gens de vertu, & qui s'aquitent fidelement des deuoirs de leur condition; il n'y en a point du tout qui ne vueillent paſſer pour gens d'honneur, & qui ne s'of-

fenſent ſi l'on les acuſe d'eſtre ce qu'ils ſçauent qu'ils ſont, & ſi l'on ne rend de faux teſmoignages en leur faueur.

Puis que nous ſommes engagez ſi auant en cette matiere,& entrez dans vn ſi beau champ que celuy de l'Honneur ; il n'y aura point d'inconuenient d'y faire encore quelque courſe, & d'agiter vne difficulté ſur ce ſujet, fameuſe dans la Politique ; Aſçauoir ſi les Princes ſont auſſi bien maiſtres de l'Honneur de leurs ſujets,comme ils le ſont de leurs biens & de leurs vies, & s'ils ont droit de les faire paroiſtre coupables de quelque crime, bien qu'ils en ſoient innocens : & de charger d'vne tache honteuſe leur Reputation où peu de gens ont intereſt ; pour en deſcharger la leur ſi importante à tant de perſonnes. En l'affaire d'Antonio Perez qui fit tant de peine à Philippe ſecond, & tant de bruit par toute l'Europe ; Diego Chauez Confeſſeur de Philippe jugea qu'il eſtoit expedient, de ſacrifier l'honneur & la perſonne meſme de Perez aux tourmens & à la honte, pour ſauuer l'honneur du Roy, & pour deſtourner les faſcheuſes conſequences qui reſulteroient contre l'Eſtat ; ſi l'on

l'on le croyoit l'autheur de l'assassinat commis par son ordre & par le ministere de Perez, en la personne d'Escouedo Secretaire de D. Iean d'Austriche.

Cette opinion pourtant ne me semble ny assez bien fondée, ny assez bien colorée, & il y a de l'apparence qu'encore que l'authorité du Prince sur ses sujets s'estende fort loin & soit fort diffuse; elle n'est pas pour cela infinie, & qu'elle reçoit des exceptions qui en limitent l'estenduë. Et comme il est certain que le Prince n'a pas droit d'obliger ses sujets, de violer les Loix de la probité, & de deuenir parjures, sacrileges, adulteres, &c. Il est probable qu'il n'a pas la faculté d'exiger d'eux; qu'ils laissent soüiller leur nom & tacher leur memoire, du des-honneur qui rejallit de ces crimes, & beaucoup moins de les exposer pour sauuer sa Reputation, aux tourmens & aux suplices dont on punit les veritables criminels, comme Perez y fut exposé par l'auis du Confesseur de Philippe. Ie ne sçay mesme, si comme il ne luy est point loysible, de leur interdire pour quoy que ce soit, les deuoirs de la probité, & l'exercice des vertus necessaires; il luy est

permis, de priuer ces vertus de leur premiere & naturelle recompense, qui est l'estime, & de leur derrober cette lumiere qui les esclaire, & cette beauté qui les pare au dehors, & leur donne de nouueaux atraits, pour les faire rechercher auec plus d'ardeur, & imiter auec plus de soin, de ceux qui les considerent.

I'explique cela au vray sens qu'il doit auoir à vn Traité de l'Obeïssance des sujets à l'endroit des Souuerains que je mets en la Troisiéme Partie.

Le fondement sur lequel j'appuye mon opinion est celuy-cy; d'autant que les Souuerains n'ayans point communement d'autre puissance sur leurs sujets, que celle qu'ils leur ont transportée, ny de droit qu'ils n'ayent receu d'eux; Il y a de l'apparence qu'ils n'ont point entendu leur laisser la disposition de leur honneur, comme ils leur ont soumis leurs biens & leurs vies: ny se dessaisir pour l'amour d'eux, de cette belle possession & de ce riche heritage qu'ils recueillent de leur vertu; comme ils se sont despoüillez de la liberté qu'ils ont receu de la Nature. Cela se confirme par cette consideration qui me semble concluante, qui est que le bien & la vie des peuples estant commis à la garde des Souuerains, & enfermez dans le benefice de la pro-

ction qu'ils leur doiuent rendre : & que ceux-cy estans obligez de veiller pour leur seureté, & de les preseruer des vsurpations des Auares, & de la force des Violens ; Il n'estoit que trop raisonnable, que pour s'aquiter de ce deuoir & remplir cette obligation ; Ils fussent armez de la force des particuliers, & secourus de leurs richesses, & qu'ils pûssent employer vne partie de celles-cy pour conseruer le reste, & exposer vn peu de vies pour en asseurer vne infinité.

Mais il n'est pas de mesme du veritable Honneur de l'homme, & de cette juste estime qui suit naturellement l'exercice de la probité, & des autres deuoirs necessaires de chaque condition. Comme il n'a pas besoin de l'authorité du Souuerain pour se conseruer, mais des causes qui le produisent, & ne vient pas moins sous la violence d'vn Tyran, que sous l'Empire d'vn Prince juste, & sans l'interuention des Loix, que s'il y auoit des Loix qui l'ordonnassent ; Ce n'est pas dis-je merueille, si pour cette consideration, comme il n'entre point dans la fin de l'Institution des Souuerains ; Il n'est pas aussi compris sous l'esten-

duë de leur puissance, & s'ils n'ont pas droit de le sacrifier à la necessité publique, comme les biens & les vies de leurs sujets, dont ils ont pris la protection & la tutelle.

On pourroit demander en suite de cela; si pour le moins les particuliers ont droit d'abandonner leur Honneur, pour l'interest du public, & de le laisser soüiller de quelque vilaine tache, pour sauuer celuy du Prince, & la Reputation des affaires. I'auoüe que cette difficulté me paroit si grande; que je n'oserois entreprendre de la decider, & que je voy tant de raisons de part & d'autre & d'vne force si esgale; qu'elles me balancent l'esprit, & m'empeschent de prendre party. Ie diray seulement icy, que j'ay autrefois admiré dans l'Instruction que le Marquis de Bedemar, qu'on a depuis appellé le Cardinal de la Cueua, laissoit à Louys Braue qui estoit destiné son Successeur à l'Ambassade de Venise; qu'entre autres choses, il luy conseille celle-cy, que pour se rendre plus agreable aux Venitiens, & s'insinuer plus facilement dans leurs esprits irritez contre luy & contre le Duc d'Ossone, à cause de la Conspiration de

Renaut, dont ils les croyoient Autheurs; Il ne fit point difficulté de feindre d'entrer dans leur creance, & d'approuuer leur ressentiment: ny de les charger de l'enuie de ce dessein & de la hayne de cét attentat, pour en descharger le Roy son Maistre. Et tout cela apres auoir fait de grandes protestations de son innocence & de celle du Duc d'Ossone, & apres vn subtil & artificieux discours, par lequel il tasche de montrer, que cette Conspiration n'estoit qu'en songe, & que ce n'auoit esté qu'vn Spectre, que le Senat de Venise auoit forgé pour effrayer le peuple, & pour luy faire souffrir plus doucement les subsides & les impos dont il le vouloit charger, & dont il auoit besoin pour continuer la guerre qu'il faisoit à l'Archiduc Ferdinand & au Duc d'Ossone.

On pourroit dire en faueur de ce conseil, qui semble si genereux, & qui a vne apparence si plausible; que si le Marquis de Bedemar estoit innocent, comme il l'a voulu persuader, & comme pieusement on le peut croire; Il sçauoit qu'il luy seroit fort aisé de se purger de cette tache, & que le temps qui est le

pere de la Verité, & qui tire des tenebres les choſes que l'ignorance ou la malice y ont cachées; gueriroit le monde de l'erreur & de la mauuaiſe impreſſion, qu'il auoit receüe contre luy. Que ſi cela n'arriuoit point, & s'il demeuroit coupable dans l'opinion publique, comme les Venitiens le preſumoient; ce ne ſeroit que de ces crimes illuſtres, que les Ambitieux prennent pour vertus, & que cette Raiſon d'Eſtat, qui permet de faire le pis qu'on peut à ſes Ennemis declarez ou couuerts; authoriſe & recompenſe.

Il eſt vray que les Eſpagnols à qui cette Raiſon d'Eſtat n'eſt pas inconnuë; regardoient en ce temps-là les Venitiens comme leurs Ennemis, à cauſe de la guerre qu'ils auoient auec l'Archiduc de Grets leur parent, & à cauſe de l'argent qu'ils fourniſſoient ſecretement au Duc de Sauoye, dont ils auoient juré la ruine, & qu'ils perſecutoient à outrance. Mais pourtant quoy que permete cette Raiſon d'Eſtat, dont nous venons de parler; c'eſtoit vne choſe bien ſale ſi elle eſtoit veritable, de ſuſciter des Traiſtres, & de les enuoyer au ſeruice d'vn Prince auec lequel on

n'eſt pas broüillé : chez qui on tient des Ambaſſadeurs, & auec lequel on conſerue toutes les apparences & toutes les marques exterieures d'amitié; pour metre le feu dans ſes ports, dans ſes villes & dans ſes Arſenals ; comme Renaut Emiſſaire du Duc d'Oſſone auoit eſté acuſé ou conuaincu, d'auoir voulu faire contre la Republique de Veniſe. Que ſi celle-cy eſtoit en guerre auec l'Archiduc de Grets Beau-frere du Roy d'Eſpagne, & ſi le deſtin des choſes du monde, qui a couſtume de ne les laiſſer pas long-temps en vn meſme eſtat, & de les promener par vne perpetuelle viciſſitude de tourmentes & de bonaces ; l'auoit portée à rompre auec luy ; Cette Rupture eſtoit vne guerre ouuerte, telle que Dieu la permet entre les Princes Souuerains, & où toutes les formes que le droit des gens ordonne, auoient eſté obſeruées. Quant à l'argent qu'elle fourniſſoit au Duc de Sauoye ; il ne luy eſtoit pas deffendu d'aſſiſter de ſa bource vn Amy foible, en la ruine duquel elle eſtoit notablement intereſſée ; contre vn Ennemy puiſſant qui le vouloit metre en chemiſe, & vouloit par la conqueſte de ſes Eſtats, fermer

la porte aux ſecours qui pourroient venir de France en Italie, pour empeſcher le deſſein qu'il auoit fait, d'acheuer d'enuahir ce beau pays, & de le reduire en prouince.

Pour faire encore vne petite ſtation ſur cette matiere, & pour y apporter quelque conjecture, puis qu'on n'y voit pas aſſez clair pour en parler auec certitude; Ie diray ſeulement que ſi la Conjuration dont il eſt queſtion n'a pas eſté veritable, comme les Eſpagnols le ſouſtiennent; qu'elle a eü aſſez de vray-ſemblance, pour porter la Republique à faire le chaſtiment qu'elle a fait de ceux qu'elle en a creu coupables. Car de s'imaginer, comme le Marquis de Bedemar l'a publié, que cela n'ait eſté qu'vne fauſſe alarme qu'elle ait voulu donner à ſes ſujets, & qu'vn fantoſme qu'elle meſme ait formé pour leur faire peur, pour la raiſon qu'il ſuppoſe; outre que c'eſt vne queſtion de fait de difficile preuue & d'eſclairciſſement mal-aiſé; s'il n'y auoit que cela, la creance n'en ſeroit pas peut-eſtre impoſſible. Mais que pour mieux dorer l'artifice, & donner plus de couleur à la fourbe; elle euſt fait mourir & de mort extraordinaire, des perſonnes

personnes qu'elle ſçauoit eſtre innocentes ; c'eſt ce que je ne ſçaurois me perſuader, & il eſt plus probable que deux particuliers, comme le Duc d'Oſſone & le Marquis de Bedemar, dont le premier s'eſt touſiours joüé de la Religion & de la conſcience, comme tout le monde ſçait, & le ſecond hayſſoit les Venitiens de qui il croyoit auoir eſté mal-traité ; ayent compoſé cette fable ; que non pas que tout vn grand Corps, comme eſt le Senat de Veniſe, parmy lequel il y a pluſieurs perſonnes de ſageſſe & de vertu remarquables ; ait conſenty à vne ſi noire procedure, que celle dont nous venons de parler. *Il y en euſt de noyez.*

Enfin puis qu'on hazarde ſi ſouuent la vertu & la conſcience, pour des intereſts humains & des eſperances baſſes : puis qu'on fait comme faiſoient ces ſimples habitans du nouueau monde, qui proſtituoient l'or & l'argent pour du verre, & pour des bagatelles de l'ancien ; Il ne faut point s'eſtonner, ſi quelquefois pour de ſemblables ſujets on expoſe l'honneur, qui n'eſt qu'vn acceſſoire de la vertu & de la bonne conſcience ; principalement quand cette proſtitution eſt couuerte d'vn

manteau si specieux, que celuy du seruice du Prince, & du bien de ses affaires. C'a esté de tout temps le sort de la Cour, d'empoisonner les hommes, sinon de la profession, pour le moins de la prattique de ces Maximes deshonnestes qui vont à la ruine de l'honneur & de la vertu, pour aquerir du bien & de la puissance. Peu de personnes de celles qui y viuent long-temps s'en garentissent, & la Raison a besoin d'vne grace particuliere & d'vn secours non commun, pour tenir bon contre la force des objets dont les sens sont perpetuellement assiegez, & contre la multitude des exemples dont elle est de toutes parts combatuë. La lueur que le luxe y jette; fait aymer les richesses qui en sont l'aliment & le culte qu'on rend à la Puissance; la fait rechercher auec tant d'ardeur, & conseruer auec tant de peine: Et comme on ne tombe pas d'abord au fons du mal, mais on est quelque temps à y descendre, aussi ceux qui poursuiuent ces choses ou qui en joüissent; s'acoustument peu à peu à en faire leur souuerain bien, & à tenir toutes les autres qui ne seruent pas à celles-là, pour vaines & ridicules.

Cela ne fait pas pourtant,ny que toutes les Cours ſoient ſi corrompuës: ny que tous ceux qui ſont obligez d'y viure, s'y corrompent. Il y en a que Dieu y appelle & qu'il y maintient, pour y donner de bons exemples, & pour faire des richeſſes & de la puiſſance, des inſtrumens de vertu, & de la matiere pour les bonnes œuures. Il y en a qui connoiſſent & qui ſentent, que hors de là & ſans cette conſideration, ces choſes n'eſtant que vanité & affliction d'eſprit, auſſi bien que toutes les autres de leur genre; elles n'ont que ce miſerable auantage ſur celles-cy; qu'elles ſont vne plus grande vanité & vne plus grande affliction d'eſprit qu'elles. Quoy que c'en ſoit, la fidelité des Courtiſans, qui ſont ſi eſperduëment épris, & ſi deſeſperement poſſedez du deſir de faire fortune; qu'il n'y a point de laſcheté qu'ils ne faſſent, ny de baſſeſſe à laquelle ils ne deſcendent,pour l'amour de ceux de qui ils l'attendent; leur doit eſtre fort ſuſpecte, & ils ont grand ſujet de ſe deffier, que ces gens n'adorans que la puiſſance qu'ils ont de bien-faire, ne changent d'affection ſi elle change de maiſtre, & ne manquent de reconnoiſſance,

dés qu'ils manqueront d'eſperance. Et c'eſt cette deffiance qui eſt à mon auis l'origine d'vne Maxime, qui n'eſt que trop familiere aux Grands ; de tenir touſiours les petits qui leur ſont vtiles par les liens de cette paſſion: & pour ne perdre pas ceux qu'ils ont beſoin de conſeruer; de ne leur faire jamais à la fois tout le bien qu'ils leur veulent faire. Au lieu que ceux-cy s'ils ſont gens d'honneur, auront touſjours la reconnoiſſance qu'ils doiuent auoir pour leurs Bien-facteurs: & n'auront gueres d'eſperance s'ils ſont abiles, du coſté de ceux qui leur peuuent faire du bien, & regarderont les choſes de la Cour, comme les choſes du monde les plus pleines d'incertitude, & qui reſſemblent à ces jeux de hazart, où pour vn Billet de bonne rencontre; il y en a cinquante qui ne portent rien.





DISCOVRS ONZIEME.

Que quand la guerre ſe rend trop ruineuſe aux ſujets d'vn Prince, il doit taſcher de la terminer s'il luy eſt poßible. Que le Roy a eſté porté à faire & à continuer la guerre iuſques icy par vne neceßité inéuitable. Que les Ennemis & non pas luy ſe ſont touſiours eſloignez de la Paix.

APRES auoir pris vn ſi grand tour, & fait des courſes ſi longues; il eſt temps que nous retournions au lieu d'où nous eſtions partis, & que nous acheuions d'eſclaircir le point de l'vtilité que nous auons dit deuoir acompagner ou ſuiure la guerre, par vne troiſiéme Regle, que nous ajouſterons aux deux precedentes. Ie dis donc en troiſiéme lieu, que lors que la guerre s'enflamme ſi fort & ſe fait ſi furieuſe; qu'il y a danger qu'elle ne con-

ſume trop notablement le bien de l'Eſtat, & la ſubſtance du peuple; Le Prince la doit eſteindre s'il luy eſt poſſible, & imiter les ſages Pilotes, qui ont couſtume de relaſcher s'ils le peuuent faire, & de gaigner quelque abry, quand la tempeſte eſt trop forte. Louys XI. prattiquoit ſouuerainement cette Regle; comme Philippe de Comines l'a remarqué: Les Venitiens l'ont auſſi de tout temps obſeruée; comme j'en pourrois aporter pluſieurs exemples, & les Eſpagnols meſmes quelque fierté d'humeur qu'ils ayent, & quelque jaloux qu'ils ſoient de leur Reputation; ne s'en ſont pas touſiours eſloignez, comme ils ont fait depuis quelque temps. Aux perſecutions qu'ils firent au Duc de Sauoye depuis la mort du feu Roy, & lors qu'ils ſe croyoient eſtre les Arbitres Souuerains du deſtin de l'Italie; d'inexorables qu'ils eſtoient pendant que le Ciel leur rioit, & que la Fortune leur eſtoit propice; il ne ſe voyoit rien de plus traitable ny de plus docile qu'eux, lors qu'elle leur eſtoit contraire, & ils ſe relaſchoient beaucoup plus pour obtenir la paix; qu'ils ne s'eſtoient roidis pour faire la guerre. Et apres que nous euſmes for-

cé le Pas de Suze, pour deliurer Cazal de leurs armes, & que l'Estat de Milan pouuoit estre la proye des nostres, si nous eussions eü autant de volonté d'en entreprendre la conqueste, que nous auions de facilité & de justice pour la faire; jamais gens au monde ne furent plus soumis qu'eux à tout ce que voulut le Roy, ny plus disposez à accepter toutes les conditions, qu'il luy pleut de leur prescrire.

Le fondement de cette Regle est; que la felicité des sujets estant la principale Loy, & la derniere mesure des actions & de la conduite du Prince; il ne luy est jamais permis de s'en esloigner, que pour y reuenir plus auantageusement, & pour imiter le Soleil, qui n'attire les vapeurs & la graisse de la terre; que pour les luy rendre plus fecondes, & remplies d'vn esprit plus vif, & d'vne vertu plus actiue. C'est pourquoy ceux qui par opiniastreté, ou par quelque autre passion particuliere, nourrissent vne guerre qui est funeste à leurs sujets; s'esgarent bien fort de la fin de leur charge, & la memoire de François Premier & de Charles le Quint, est mal-traitée dans l'Histoire, de ce que l'vn & l'autre, &

particulierement le dernier, par vne pure animosité, & par vne ardente hayne qu'ils se portoient; s'opiniastrerent à trauailler à leur ruine, qu'ils ne pouuoient procurer que par celle de leurs Estats, & aymerent mieux laisser noyer de sang toute la Chrestienté, & l'exposer à l'Ennemy commun qui profitoit de leur discorde; que de metre les armes bas, & d'entendre à vn Traité de paix raisonnable. Sur tout Charles fust si fort transporté de cette passion, & si fort agité de cette fureur; qu'il laissa perir Rhodes pour vaquer à la desolation de la France, & abandonna l'Austriche à Soliman, pour faire la guerre au Duc de Cleues, qui s'estant allié du Roy de Nauarre, estoit entré dans nos interests qui estoient conjoints auec ceux de l'autre.

Cette Regle ainsi posée, & cette Maxime establie comme vne chose inuiolable, & qui ne reçoit point d'exception que celle que nous auons designée; Il nous faut vn peu parler de la conduite du Roy sur ce sujet, & de l'estat de ce Royaume à l'ocasion de la guerre, depuis qu'il en est le maistre. Sur quoy je dis qu'encore que cét Estat n'ait jamais fait voir

depuis

depuis Charlemagne vne si grande montre de puissance, ny ne se soit trouué en vne si haute éleuation de gloire; que sous le Regne de ce Prince. Qu'encore que tout le cours de ce Regne soit plein de lumiere, & qu'il n'y ait point de partie qui ne soit remarquable par quelque accident illustre.

Quoy que dis-je cela soit fort vray; il faut confesser aussi, que la France n'a pas receu gratuitement ces grands auantages, & qu'elle les a achetez du plus pur de son sang, & du meilleur de sa substance. Il faut confesser que la guerre qui l'exerce maintenant ne luy couste pas peu, & que c'est auec beaucoup de peine & de sueur, qu'elle monte à la felicité où elle doit paruenir, & dont elle n'est pas esloignée. Cependant comme les derniers pas d'vn long voyage, sont les plus lassans & les plus penibles, & comme les dernieres gouttes des medecines, sont celles qui donnent le plus de dégoust à ceux qui les prennent; Aussi ce reste de mauuais temps que la France essuye, & les derniers abois que la guerre jette; est ce qui luy pese dauantage, & qui acheue la lassitude & la langueur qui la trauaillent. Mais outre

la brieueté du temps qu'elle a à souffrir, & les belles esperances de l'auenir; elle doit considerer, comme nous l'auons desia remarqué en vn autre endroit; que le mal passé estoit necessaire, & que la guerre qui dure depuis tant d'années, n'est pas du choix ny de l'inclination du Prince ou de ses Ministres; mais qu'elle est vn effet inéuitable de quelque maligne Constellation qui afflige la Chrestienté: ou pour parler selon la portée de nostre Raison, & selon l'experience; vn feu que les Ennemis de cét Estat ont allumé volontairement, & que le Roy ny ses Ministres, quelque soin qu'ils y ayent apporté, & de quelque adresse qu'ils se soient seruis; n'ont encore pû esteindre. C'est ce que je veux maintenant faire voir, sans figure de Rhetorique & sans amplification oratoire: mais racontant succintement & fidelement, & à mon auis sans qu'on puisse raisonnablement me contredire, ce qui s'est passé depuis la paix de Montpellier, & le retour de la Reyne Mere du Roy dans les affaires; jusqu'à la Conjoncture presente.

Ie parle ailleurs des causes veritables ou affectées de l'Infraction de cette paix, qui fust

ſuiuie de la guerre que les Anglois vindrent porter dans nos Iſles, & de la troiſiéme priſe des armes des Huguenots depuis le Regne du Roy. Les Miniſtres qui n'auoient ny fait ny violé cette paix, comme les Huguenots le pretendirent, & peut-eſtre mal à propos, ce que je ne veux point eſclaircir icy; furent obligez de ne laiſſer pas receuoir vn affront à l'Eſtat, & de s'oppoſer au mal que d'autres auoient attiré, & dont ils auoient jetté les fondemens & la ſemence. Apres donc qu'ils eurent ſurmonté ce grand orage, & que l'Iſle de Rhé euſt eſté le tombeau de ceux, qui en vouloient faire le Siege de la nouuelle domination, qu'ils projettoient d'eriger en ce Royaume; Le Roy jugea que le point fatal eſtoit venu, auquel il falloit abatre le nid de la Rebellion, & l'Azile des Meſcontans, qui eſtoit la Rochelle. Quelle a eſté la grandeur du Siege de cette place, & quelle incroyable merueille le ſuccez en paroiſtra à la poſterité; Il n'eſt pas beſoin de l'expliquer icy, puis qu'il n'y a perſonne qui ne le ſçache & qui ne le juge.

Pendant que cette grande affaire ſe demeſ-

loit, & que toute l'Europe estoit ocupée à attendre l'euenement d'vne entreprise si haute; les Espagnols pour se preualoir de l'ocasion, en firent vne autre en mesme temps sur les Estats du Duc de Mantoüe, & se mirent en deuoir de le despoüiller de sa nouuelle succession; pour cela seulement qu'elle les acommodoit, & qu'il ne leur estoit pas agreable à cause qu'il estoit François. Combien la France estoit offensée par cét attentat, & quelle honteuse reflexion se faisoit sur elle, de la ruine d'vn Prince qu'on metoit en chemise pour son sujet; il n'est pas mal-aisé de le comprendre, & nous l'auons desia dit ailleurs. Elle ne se hasta pourtant pas de venir aux moyens extremes, pour venger l'injure qui luy estoit faite: Et comme auant l'Equipée de Bouquinkan, & l'Expedition des Anglois en l'Isle de Rhé; Elle auoit enuoyé vne Ambassade extraordinaire en Angleterre, pour destourner la rupture qu'elle meditoit; Auant que de s'embarquer à la guerre d'Italie, & de passer les Monts pour secourir le Montferrat; elle eust recours à la voye des offices, & enuoya Monsieur de Bautru en Espagne, pour y offrir

des conditions d'acommodement si ciuiles & raisonnables; que les Espagnols ne pouuoient rien pretendre de plus auantageux, fors la victoire. Cette voye ayant manqué, & la reduction de la Rochelle, sur la subsistance de laquelle ils auoient fondé le principal bonheur de leurs armes, ayant donné moyen au Roy de passer les Alpes, & d'acourir à la deliurance de Cazal qui estoit aux abois; Il se contenta de les en faire retirer par vn Traité, qui mît pour cette fois à couuert le Montferrat, & qui empescha l'Estat de Milan de changer de maistre.

Qui eust creu qu'vn Traité si fauorable & si obligeant; n'eust mis fin à cette guerre, & que les Espagnols ne l'eussent obserué qu'autant de temps qu'il leur en falloit, pour se preparer à la renouueller, & à rentrer dans la lice, d'où ils estoient sortis auec quelque perte certes de Reputation; mais auec l'entiere conseruation de tout ce qu'ils pouuoient perdre en Italie. Ils en vserent pourtant de la sorte, & pour payer la courtoisie que nous leur auions faite: ou pour parler selon leur sens, pour purger l'affront qu'ils auoient receu de-

uant Cazal; ils firent venir d'Allemagne en Italie vne partie des meilleures troupes de l'Empereur, & y enuoyerent d'Espagne le Marquis de Spinola, auec beaucoup d'argent & de grandes forces, pour renoüer la querelle que nous pensions auoir terminée. Et affin de nous oster le moyen de songer aux affaires du Duc de Mantoüe, & de faire vne seconde fois passer les Alpes à nos armées; Ils auoient apresté deux puissantes irruptions contre la France; l'vne en Champagne par le Valsthein, à qui le Duc Charles d'aujourd'huy fournissoit passages & viures par la Lorraine: & l'autre en Languedoc par le Duc de Feria qui n'y vint pas à faute de forces, ou pour auoir appris que le Valsthein auoit rebroussé vers Ratisbonne, pour y conjurer l'orage qui esclata sur sa teste en cette Diete.

C'estoit là le procedé des Espagnols, & la menée qu'ils ourdissoient contre la France; pendant que nous ne songions qu'aux moyens de composer à l'amiable les differens du Duc de Mantoüe: que nous faisions faire des offices en Italie & en Allemagne, pour le tirer auec douceur du mauuais pas où ils l'auoient jetté sans sujet, & que nous auions enuoyé à

Vienne le Sieur de Sabran, pour y faire des offres si plausibles & si justes; qu'infailliblement l'Empereur les eust acceptées, s'il eust esté maistre de ses volontez, & si les Espagnols qui dominoient dans son Conseil; n'eussent eu tellement l'esprit plein & comblé pour le dire ainsi, des pensées de la guerre; qu'il n'y restoit plus de place pour y receuoir vne seule pensée de paix, ny vn mouuement qui ne sentit l'outrage & la violence.

Les armes donc de l'Empire de l'Espagne & de Sauoye conjurées contre nous, & contre nostre Allié; eurent au commencement & en la suite de cette guerre, des succez considerables. Mantoüe se perdit par surprise, & Cazal qui estoit la seule piece qui s'estoit sauuée du debris de la fortune du Duc, & la derniere ancre du salut de l'Italie; faillit de se perdre par Siege. Il fust neantmoins secouru comme par miracle, & il se fit deuant cette place vne espece d'acommodement, qui pallia plustot le mal qu'il ne le guerit, & que Feria qui succeda à Sainte Croix au Gouuernement de Milan; eust dessein d'enuoyer en fumée, si tost qu'il nous auroit renuoyez delà les Monts, & qu'il seroit en estat de rompre auec

auantage. Il l'euſt certes fait ainſi, & il s'en eſtoit aſſez laiſſé donner à entendre, comme nous le déduirons amplement en l'Apologie de l'aquiſition de Pignerol; ſi la vigilance de nos Miniſtres n'euſt éuanté ſes mines, & ſi les Armes du Roy de Suede qui commençoient à poindre en Allemagne; n'euſſent fait rappeller d'Italie les Imperiales, ſans leſquelles celles d'Eſpagne n'euſſent point eü aſſez de force pour y agir puiſſamment, ny aſſez de pretexte pour colorer leur entrepriſe. Cela fuſt cauſe que les Eſpagnols furent contrains d'aquieſcer à la paix qui fuſt concluë à Cairaſque; puis qu'ils n'eſtoient pas Parties principales en cette guerre; qu'ils n'auoient à leur dire commencée ny pourſuiuie, que pour les intereſts de l'Empereur, & comme Auxiliaires de l'Empire.

Auant la leuée du Siege de Cazal, & durant la tenuë de la Diete de Ratiſbonne; le Roy auoit fait traiter auec le Roy de Suede, que les Proteſtans d'Allemagne auoient attiré à leur ſecours, & ſur lequel ils auoient jetté les yeux comme ſur leur dernier azile, & le ſeul port qu'il leur reſtoit contre l'orage dont leur

pays

pays eſtoit batu. Pendant que ce grand Aduerſaire eſtoit ſur les rangs, pour s'eſprouuer contre vne Maiſon ſi formidable, qu'eſtoit alors celle d'Auſtriche, & qu'à dire vray la victoire n'eſtoit gueres moins à craindre du coſté des Amis, que de celuy des Ennemis, entre des Parties ſi ambitieuſes; La Raiſon d'Eſtat vouloit que le Roy demeurât armé, pour auoir dequoy faire reſpecter ſon authorité, & dequoy faire conſiderer ſa protection, qu'il auoit offerte ſi genereuſement & ſi chreſtiennement, à tous les Catholiques d'Allemagne: pour auoir moyen de contenir en cas de beſoin les victorieux, dans les bornes où ils deuoient demeurer, & d'empeſcher qu'ils n'abuſaſſent de la victoire, & ne la pouſſaſſent plus loin qu'il n'eſtoit expedient pour le bien de la Religion, ou pour la liberté Germanique. Que s'il euſt eſté auſſi mortel ennemy de la Maiſon d'Auſtriche; que la Maiſon d'Auſtriche l'eſt de la France, & s'il euſt juré ſa ruine, comme l'autre a juré la ſienne; on ne peut douter qu'auec le moindre effort qu'il euſt voulu faire contre elle, lors que le Roy de Suede l'eſbranloit ſi violemment, il ne l'euſt

portée par terre: Et si apres la mort de ce magnanime Prince, & pendant que la fortune ne pouuoit encore se separer des armes qu'il auoit commandées; Il eust voulu joindre les siennes à celles des Suedois pour le secours de Ratisbonne, où toutes les forces de l'Empire estoient engagées; apparemment elle eust succombé sous cette charge.

Il a certes esté religieux jusqu'au scrupule, pour n'effleurer point la paix qui estoit entre nous & elle, & pour l'auoir espargnée en vne ocasion où il pouuoit legitimement l'incommoder; Il a esté mal reconnu de cette grace, & les mesmes troupes à qui nous auions donné la vie à Heildelberg, furent celles comme nous auons desia remarqué, qui nous volerent Philisbourg, & nous firent cette grande playe, qui saignera peut-estre jusqu'à la fin de la guerre. Enfin les Espagnols ayant fait surprendre Treues, & enleuer l'Electeur qui croyoit estre en seureté à l'ombre des Fleurs de Lys, & inuiolable sous nostre protection, à ceux auec qui nous n'estions pas en guerre; nous auons esté forcez par toute sorte de raisons, de la declarer à ces Rauisseurs, & de pur-

ger auec les armes cette injure, contre ceux qui ne l'auoient pas voulu reparer à l'amiable. Depuis il ſemble que la paix ait eſté pour eux vn Monſtre qui leur ait fait peur, & quelque mine qu'ils ayent fait de la deſirer, & quelque perſonnage qu'ils ayent joüé, pour eſbloüir le monde de cette apparence; Il eſt certain qu'ils n'y ont jamais voulu tout de bon entendre, & que s'eſtant touſiours flatez de l'eſperance, qu'il arriueroit quelque changement parmy nous, qui leur applaniroit le chemin de la victoire, ou qu'ils ſe le rendroient aiſé auec les armes; Ils ont tant pointillé & tant chicané, tantoſt ſur la forme des Paſſeports neceſſaires pour traiter la paix, & tantoſt ſur la qualité de ceux qui y deuoient eſtre compris, & ſur d'autres Incidens eſtudiez, pour acrocher cette affaire, comme nous le repreſenterons au Diſcours ſuiuant; que les moins clairuoyans ont veu qu'ils ne penſoient à rien moins qu'à cela, & que tout leur fait n'eſtoit qu'illuſion pour piper les ſimples.

Enfin le Ciel laſſé de leur hypocriſie, & ayant horreur de tant de ſang Chreſtien que leur ambition faiſoit reſpandre; a renuerſé leurs eſpe-

rances, au plus haut ascendant où elles fussent encore arriuées, & ceux qui auoient eü auersion de la paix, à cause des auantages immenses qu'ils se figuroient en la continuation de la guerre; sont contrains de faire bonne mine & de s'en esloigner encore, pour tascher de regaigner ce qu'ils ont perdu, & voir si la Roüe de la Fortune qui les a mis si bas, ne pourroit pas faire vn tour en leur faueur, & les ramener au lieu d'où elle les a fait descendre. Il faut pourtant qu'apres s'estre longuement debatus sur cette attente, & auoir tenté toute sorte de moyens pour se releuer; ils plient sous la violence du destin qui les mal-traite, & se resoluent de quiter quelque chose de ce qu'ils n'ont plus, pour sauuer le reste qu'ils pourroient encore perdre. Ou tous les presages que l'estat present des choses en donnent sont faux; ou ce terme comme nous auons dit en vn autre endroit n'est pas loin, & dés qu'on aura mis à la raison l'Allemagne, ce qui n'est pas mal-aisé pour peu d'effort qu'on fasse encore de ce costé-là; le dernier acte de la Tragedie sera joüé, & la paix fermera ce sanglant Theatre, qui a esté si long-temps ouuert à la guerre.



DISCOVRS DOVZIESME,

Où il est montré par deux preuues infaillibles, que c'est la Maison d'Austriche qui a tousjours resisté au dessein de la paix, où le Roy & ses Confederez se sont portez tout de bon.



IL faut encore esclaircir le monde d'vne des plus importantes veritez, qu'il est necessaire qu'il sçache, & retoucher plus exactement vne matiere, qui n'a esté que legerement esbauchée au Discours precedent. Il nous faut faire voir, que ce n'est pas le Roy qui a violé la Regle que nous y auons establie; mais que ce sont ses Ennemis qui luy ont osté le moyen de l'obseruer: Que ce sont eux qui l'ont tousiours obligé d'auoir les armes à la main, quoy qu'il eust enuie de les quiter, & qu'ayant pitié des maux de ses sujets, & horreur de tant de blessures que la

Chreſtienté receuoit,& de tant de ſang qu'elle perdoit durant la guerre; Il a fait toutes les auances qu'il a pû faire auec honneur, pour venir à vne paix honneſte & ſeure.

En effet il a eſcouté auec les oreilles les plus fauorables, & l'eſprit le plus preparé qu'on pouuoit deſirer, tous les offices que ſa Sainteté a fait faire pour ce ſujet. Il a deliuré de bonne foy & en la forme conuenable, les Paſſeports neceſſaires pour les Deputez de nos Ennemis. Il a nommé les ſiens pour aller trauailler aux lieux deſtinez, pour cette ſainte œuure. Bref il n'a rien obmis de tout ce qu'on peut attendre d'vn Prince, qui deſire veritablement la paix, & les demonſtrations qu'il en a données, n'ont pas eſté de fauſſes enſeignes & des ſignes trompeurs; mais des marques certaines & des argumens concluans, de la volonté qu'il en a eüe. Ie n'auance rien que le Pape & ſes Miniſtres ne certifient: que les Princes neutres & leurs Miniſtres n'ayent connu: que la plus grande partie de la Chreſtienté ne ſçache, & dont la conſcience meſme de nos Ennemis ne demeure conuaincuë.

Ceux-cy au contraire n'ont fait que de faux ſemblans & des mines eſtudiées, de vouloir la paix, & de deſirer le repos de la Chreſtienté; pendant qu'ils ſe diſtilloient l'eſprit à chercher des inuentions pour continuer la guerre, & qu'ils trauailloient de toutes leurs forces, à trouuer moyen d'allonger le trouble, & de faire durer l'agitation. Ils enuoyerent à la verité des Deputez à Cologne, où ils pouuoient aller en ſeureté & auec honneur; mais c'eſtoit pour deux fins qui toutes deux leur eſtoient auantageuſes, mais qui n'eſtoient pas celles où le reſte de la Republique Chreſtienne aſpiroit auec tant d'ardeur, & dont elle auoit tant de beſoin; qui eſtoit la ceſſation de la guerre. La premiere pour tromper le monde par cette belle apparence, & pour faire acroire aux ſimples; que non ſeulement ils auoient deſir de faire la paix: mais qu'ils auoient encore haſte de la faire, & qu'ils bruſloient d'impatience de donner commencement à vne beſongne ſi neceſſaire & ſi deſirée. Et tout cela affin de ſe garentir par ces illuſions & par ces ſoupleſſes, du blaſme qu'on leur donneroit, de tenir ſi long-temps la Chre-

ſtienté en trouble, & de verſer tant d'huyle & de ſouffre ſur les feux qu'ils y ont allumez, & qui l'ont à demy reduite en cendres.

La ſeconde fin eſtoit, pour nous endormir par cette montre, & nous rendre plus languiſſans & plus tiedes, par cét exterieur de vouloir la paix, à nous metre en eſtat de ſouſtenir la guerre qu'ils vouloient pourſuiure. Pour refroidir encore par meſme moyen ceux qui auoient enuie de ſe lier aueque nous, & les empeſcher de ſe faire d'vne partie, où leur intereſt & leur honneur les obligeoient de ſe metre. Bref pour deſtacher de noſtre amitié & de noſtre alliance, ceux qui y eſtoient deſia entrez, en leur propoſant des conditions vray-ſemblablement plus auantageuſes, s'ils traitoient ſeparement; que celles qu'ils pourroient trouuer dans vn Traité de paix generale, & en les perſecutant de cette vieille Maxime de Politique, qu'en fait de Societez & de Ligues; il n'y a que les derniers traitans ſur qui l'orage tombe, & qui payent les frais de la guerre, & que les premiers ſont ceux qui en recueillent le profit, & qui font la moiſſon du champ que les autres ont cultiué, & de la ſemence

mence qu'ils ont jettée. Cependant nos Deputez & ceux de nos Confederez, pour lesquels ils n'enuoyoient pas des Passeports, ou n'en enuoyoient point qui ne fussent mutilez & defectueux, en la forme ou en la matiere; n'auoient garde de se rendre au lieu destiné pour traiter; puis qu'ils leur en auoient defendu l'entrée, & fermé les auenuës par cét artifice. Procedure certainement injurieuse au saint Siege; de l'entremise duquel ils ont long-temps abusé pour couurir leur fourberie, & comique pour le reste du monde, qu'ils ont joüé par des apparences si esloignées de leurs intentions, & si contraires à la verité; ainsi que nous l'allons monstrer par deux preuues infaillibles.

L'vne est la Responce qui fust renduë à Vienne au mois de Iuillet de l'année 1637. à l'Ambassadeur du Duc de Florence, sur l'instance qu'il y faisoit pour auoir les Passeports necessaires, tant pour nos Deputez que pour ceux de nos Alliez. Ils ne vouloient pas disoient-ils acorder des Passeports pour la Couronne de Suede, auec laquelle ils estoient en Traité particulier: ny pour les Princes qui leur

estoient Rebelles; dont ceux qui auoient les armes à la main, comme estoit le Lantgraue de Hesse, trauailloient de faire leur acommodement à part, & les autres sur qui estoit tombé la foudre, & qui auoient esté mis au Ban de l'Empire; estoient incapables de traiter, & n'auoient point de different qui n'eust esté terminé, par l'espée de l'Empereur & par les Loix de l'Empire. Et en general leur sens estoit, qu'il n'appartenoit pas à des Princes dependans & subalternes; au nombre desquels ils metoient tous les Princes de l'Empire, d'enuoyer des Deputez à vne Assemblée, où ne deuoient interuenir que ceux des Princes absolus & independans, comme estoit celle qui se deuoit tenir à Cologne. Qu'au reste le Roy auoit grand tort, quand mesme il n'auroit pas promis le contraire, comme ils asseuroient qu'il auoit fait; de se mesler des affaires d'Allemagne, & qu'il trouueroit fort mauuais, que l'Empereur s'ingerat dans celles de son Royaume, & qu'il fauorisat les Reuoltes de ses sujets, & donnat chaleur à leurs broüilleries. Que s'il desiroit des Passeports pour enuoyer traiter la querelle qu'il auoit

auec le Roy d'Eſpagne, & le different du Duc de Lorraine ; qu'on eſtoit prét de les acorder.

Il eſt aiſé à juger par tout le cours de cette Reſponce, & par le ſens caché qu'elle enferme ; que la hayne qu'ils nous portent eſt immortelle, & que la vengeance qu'ils meditent contre nous, eſt le Demon ordinaire qui les tourmente. Que les paix particulieres qu'ils ont recherchées auec tant de vehemence & tant d'artifices; n'eſtoient pas pour eux des planches, pour paſſer plus facilement à vne paix vniuerſelle : mais des moyens pour nous faire vne guerre plus ardente & plus opiniaſtre, & pour nous batre par plus d'endroits, & par vn plus grand nombre de machines. Surquoy pour faire quelque reflexion ſur la teneur de cette belle Reſponce ; Ie diray encore, qu'il me ſemble que pour eſtre ſi grands hommes d'Eſtat que le monde croit, & ſi abiles en l'art de diſſimuler qu'ils en ont aquis la reputation ; Ils éuentoient trop ouuertement le deſſein qu'ils ont de changer l'Empire en Monarchie, & de ne laiſſer point en Allemagne aucune trace de Souueraineté, ny aucun

veſtige de puiſſance libre. Ou bien certes pour ne diſſimuler point la verité, & pour dire la choſe comme elle eſtoit; ce n'eſt pas qu'encore qu'ils euſſent l'eſprit tout plein & tout eſchauffé pour le dire ainſi, de ce deſſein; ils n'euſſent le pouuoir de le contenir au dedans, s'ils euſſent voulu s'empeſcher de luy donner de l'air, & de luy faire voir la lumiere. Mais c'eſt qu'effectiuement depuis la malheureuſe & funeſte paix de Prague; ils croyoient auoir tellement ajuſté leurs pieces, & pris le deſſus du vent; que rien ne les empeſcheroit d'en venir à bout; & c'eſtoit au plus fort de leurs eſperances, & dans la plus haute éleuation de leurs penſées, qu'ils firent cette Reſponce.

Car au reſte que vouloit dire autre choſe, de comparer les Princes de l'Empire auec les ſujets du Roy, & de metre en parallele, & en vn pareil degré de condition les vns & les autres; que commencer à degrader ceux-là de la Souueraineté, que perſonne ne leur a juſques icy conteſtée? que vouloir faire la tranſmutation dont nous venons de parler, & reduire pluſieurs Eſtats qui ont des Seigneurs par-

ticuliers, ſous vn ſeul Monarque? Et neantmoins perſonne n'ignore quelle eſt la dignité de l'Empire d'Occident, & la puiſſance qui le conſtituë, & qu'elles ne reſident point en la ſeule perſonne de l'Empereur; comme la dignité & la puiſſance des Monarchies ont leur Siege, en la perſonne des Princes qui les poſſedent: mais bien en l'aſſemblée & en la conjonction des Electeurs, & des autres Princes d'Allemagne; qui tous enſemble forment le Corps dont l'Empereur eſt le plus conſiderable Membre, & ſuperieur en excellence aux autres Membres conſiderez ſeparement, & deſtachez du Corps qu'ils forment. Il n'y a auſſi perſonne qui ne ſçache, que la Majeſté de l'Empereur, & cét auguſte caractere, qui le diſtinguent des Monarques; ne ſe tirent pas de la puiſſance qu'il ait ſur vne grande eſtenduë de pays qui luy ſoit ſoumis, & ſur vn grand nombre de ſujets ſur qui il domine: mais qu'elles ſe prennent de la grandeur où il monte, & du rang qu'il ocupe au deſſus de pluſieurs Souuerains qui l'enuironnent: qui luy font de l'honneur: qui ſont obligez en certaines ocaſions de le ſeruir de leurs biens &

de leurs perſonnes: qui en reçoiuent l'Inueſtiture de leurs Eſtats ; Bref qui luy doiuent eu eſgart aux autres Souuerains qui ne ſont pas du Corps de l'Empire ; vn culte particulier & vne veneration extraordinaire.

Or affin que l'Empereur ſuiuant l'humeur ordinaire des Grands, ne donne plus d'eſtenduë à ſon authorité qu'elle n'en a, & ne faſſe point d'inuaſions ſur les droits & la liberté des Princes de l'Empire. Et de peur auſſi que ceux-cy enflez de l'eſprit de Souueraineté auec lequel ils viennent au monde, & enyurez de la douceur du commandement qu'ils exercent ſur leurs ſujets ; ne deuiennent indociles à l'endroit de l'Empereur, & n'entreprennent d'attirer à eux toute l'authorité de l'Empire ; On a fait des Conſtitutions & eſtably des Loix qui bornent la Iuriſdiction, & temperent la puiſſance des vns & des autres : qui tiennent entre-eux la balance au point où elle doit demeurer, & apportent le contrepoids neceſſaire ; affin que l'vn deuenant trop fort, n'emporte & n'enleue l'autre. Et c'eſt ce temperament contre lequel l'Empereur & les Princes de l'Empire ; ont fait diuers

desseins en diuers temps : ce sont ces limites qu'ils ont souuent voulu démarquer : c'est ce contrepoids qu'ils ont plusieurs fois essayé d'oster, & de ruiner cette excellente harmonie, en la conseruation de laquelle consistent principalement le bon-heur de l'Allemagne : le salut de la Chrestienté, & le plus asseuré moyen de resister aux forces Ottomanes, quand elles s'y débordent du costé de terre. Et c'est ce que la Maison d'Austriche s'efforce plus que jamais depuis quelques années de faire. C'est où elle va à voiles & à rames comme l'on dit. C'est la grande œuure apres laquelle elle trauaille, & laquelle si elle pouuoit acheuer, comme plusieurs fois elle n'en a pas esté loin depuis la bataille de Prague ; Il ne luy seroit pas peut-estre impossible, de conuertir les Royaumes en Prouinces, & de faire esclorre auec le temps la Monarchie, dont elle a conceu le dessein depuis tant d'années.

Et partant les affaires de l'Empire estant en ces termes ; Ie laisse à juger à toute personne non passionnée, si le Roy n'a pas eü grand interest & grande raison de s'en mesler, & s'il peut auoir promis à la Maison d'Austriche,

de laiſſer acomplir à ſon aiſe & ſans reſiſtance, le pernitieux deſſein dont nous venons de parler : s'il a deu auec des yeux indifferens & les bras croiſez, voir bruſler l'heritage de ſes voyſins, dont la flamme pourroit apres ſi aiſement gaigner le ſien. Ie laiſſe auſſi à juger, ſi aſſiſter des Souuerains qu'on opprime & qu'on deſpoüille ; c'eſt proteger des ſujets Rebelles, & s'il n'y a point de difference entre ceux, aux mains deſquels Dieu a mis le glaiue pour deffendre leurs droits contre les Eſtrangers, auſſi bien que pour punir les malfaicteurs de leur pays ; & entre ceux qui n'ont point d'autre droit de porter les armes, que celuy qu'ils reçoiuent des mains du Prince. Le Roy donc ne pouuoit abandonner la cauſe de la miſerable Allemagne, ny ſouffrir qu'on rauit la liberté de ſes Princes, ſans eſtre ennemy de ſon peuple, & deſerteur de la Republique Chreſtienne ; & il n'eſtoit pas moins obligé de maintenir par ſes offices & par ſes armes, le temperament de l'Empire dont nous auons parlé, contre la Maiſon d'Auſtriche qui taſchoit de le deſtruire ; qu'il l'eſtoit alors qu'il employa ſon authorité, & laiſſa paſſer les forces de

ces de ſon Royaume ; pour empeſcher que le Conte Palatin ne l'alterat, & que les Reſolutions priſes à l'Aſſemblée de Vormes ne s'executaſſent. Nous eſclaircirons dauantage cette matiere au Traité de la Monarchie de la Maiſon d'Auſtriche.

Quant aux Princes d'Allemagne qui ont ceſſé de cooperer aux ſaintes intentions du Roy, & ſe ſont départis de ſon Alliance & de celle de Suede : qui ont penſé mettre à couuert leurs Eſtats & leur fortune par vn Traité particulier, & trouuer dans la paix de Prague vn azile inuiolable, contre le mal qu'ils aprehendoient; ces Princes dis-je ſont bien aueugles ou bien foibles de courage, s'ils ne voyent pas venir la ſeruitude qu'on leur prepare, ou s'ils n'oſent refuſer leurs mains pour forger la chaiſne où l'on les veut metre. Que s'ils ſe ſont laiſſez prendre aux charmes que la Maiſon d'Auſtriche leur a preſentez, & s'ils ont ſuiuy les mauuaiſes inſpirations, que de mauuais amis leur ont données. Si la paix qu'ils ont penſé faire ; n'a pas tant eſté vne paix ; qu'vn changement de guerre, & vn paſſage à de nouueaux troubles, & à des mouuemens plus

dangereux, que ceux dont ils estoient sortis. Si en l'estat où ils sont; ils marchent entre des precipices, & s'ils doiuent estre la proye des victorieux de quelque costé que la victoire demeure, & porter la peine de leur defection du bon party : ou estre la derniere conqueste de l'autre, & faire la conclusion de la piece qu'ils meditent. En cét accessoire où leur imprudence & la corruption de quelques autres Causes les a conduits; encore vaudroit-il mieux chercher quelque chemin pour retourner au bon party, où ils pourroient trouuer de la seureté & de l'honneur, en y amenant la victoire; que de perseuerer dans vne Societé, où il faut perir quoy qu'il arriue. Ie sçay bien qu'il n'est pas facile de remonter d'vn precipice quand on y est tombé, & qu'on ne sort pas comme l'on veut d'vn labyrinthe, quand on y entre fort auant. Mais pourtant quelques embarassez que soient ces Princes auec la Maison d'Austriche, & quelques filets qu'elle leur ait tendus de tous costez, pour les empescher de luy eschaper: quelque offense qu'ils ayent faite à ceux qui les sont venus si genereusement secourir, & de quelque ingra-

titude qu'ils ayent payé vn ſang des plus pretieux verſé, & vne des plus illuſtres vies du monde perduë pour leur ſalut; pourueu qu'il leur reſte au fons de l'ame, quelque ſentiment de l'amour de la liberté, dont leur Nation a touſiours eſté ſi violemment eſpriſe, & qu'ils ſe tiennent préts à receuoir la bonne fortune, quand elle ſe preſentera à eux; La fauorable Reuolution qui commence à luire ſur l'Allemagne, leur donnera moyen de ſe deſgager des liens où ils ſont pris: de ſe reconcilier auec leurs anciens amis, & de redreſſer leur premiere intelligence, auec ceux ſans leſquels ils ne ſçauroient ſe ſauuer, & auec leſquels ils ne ſe ſçauroient apparemment perdre. Nous les entretiendrons encore plus amplement de cela en vn autre endroit. Que cecy ſoit dit en paſſant.

Pour ce qui eſt du Traité particulier que les Auſtrichiens meditoient alors de faire auec les Suedois, & qu'ils pourſuiuoient auec tant de vehemence: qui a eſté ſi ſouuent coupé & ſi ſouuent renoüé: qui eſtoit la fin des dernieres Reſolutions de la penultieſme Diete de Ratiſbonne, & le fondement ſur lequel s'eſle-

uoit l'esperance du bon succez des affaires du party ennemy; le temps a fait voir que ce n'estoit qu'vne contremine du costé des Suedois, pour endormir les Imperiaux; comme le dessein des Imperiaux, en cas que le Traité vint à auorter; n'estoit que d'endormir les Suedois, & de les rendre plus lents & moins eschauffez à faire la guerre. Ou bien certes ce n'estoit de leur part qu'vn tour d'adresse permise & vn artifice legitime, pour piquer leurs Confederez de quelque pointe d'ombrage & de jalousie, & pour les exciter à vaquer auec plus d'ardeur & de plus fortes subuentions qu'ils n'auoient fait jusques alors, aux affaires de la Ligue.

Car au reste cette sage & auisée Nation, n'estoit pas si ennemie de son bien, ny si peu esclairée de la verité de ses interests; qu'elle eûst voulu se priuer en faueur du Roy de Pologne, d'vne grande & riche prouince qu'il luy estoit facile de conseruer; pour estre plus libre à deffendre ses conquestes d'Allemagne, & à faire de nouueaux progrez sur les vsurpateurs & sur les deserteurs de la liberté de ce pays-là; & renoncer par apres à ce qu'elle y

possedoit de stable & d'immobile, pour vne somme d'argent qu'on luy offroit, & pour vn bien si labile que celuy-là, & si aisé à se dissiper & à fondre. Que si la Maison d'Austriche consentoit, qu'elle gardat les prouinces & les places qu'elle n'estoit pas en estat de luy oster; elle connoissoit trop l'humeur de cette ambitieuse Maison, & la Politique de ses Ministres; pour se persuader que ce fust que pour autant de temps qu'il luy en faudroit, pour acheuer ailleurs ses desseins, & pour se procurer ou vne si grande victoire, ou vne paix si auantageuse; qu'il n'y eust point de Puissance Chrestienne, qui pût ou qui voulût s'opposer à la guerre qu'elle feroit à ceux, qu'elle appelle les Agresseurs de l'Empire, & les Perturbateurs du repos de l'Allemagne. Nous discourrons ailleurs du fondement qu'ils pourroient faire, sur les promesses de cette Maison; si elle les pouuoit violer auec auantage.

L'autre preuue dont je me veux seruir est toute fraische, & il ne faut pas exciter la memoire pour s'en souuenir; elle est presente à l'esprit & aux sens de ceux qui sçauent quelque chose de nos affaires. C'est ce qui s'est

passé cette année à Hambourg, touchant l'ajustement des conditions necessaires, pour proceder au Traité de la paix generalle, & à terminer cette lamentable guerre, qui ne fera enfin de toute la Chrestienté, qu'vn buscher & qu'vne voirie. Cét ajustement se poursuiuoit par l'entremise du Roy de Dannemarc, qui pour se rendre plus considerable aux deux partis, & pour donner de la jalousie à celuy qui se monstreroit rebelle à la paix; auoit armé puissamment, & mis sur pied des forces capables de faire tomber la balance du costé qu'il se rengeroit, en cette ardente querelle. Pendant que l'Ambassadeur du Roy & celuy de la Couronne de Suede; se mettoient à la raison, comme ils s'y sont tousiours mis, & faisoient toutes les auances qu'on pouuoit attendre de gens qui agissoient tout de bon, & ne joüoient point de personnage; Il arriua premierement que le Sieur Lutzau Deputé du Roy de Hongrie se retira sans rien dire, lors qu'on estoit sur le point de resoudre quelque chose pour cét ajustement pretendu, à l'imitation du Conte Curts, qui en auoit vsé quelque temps auparauant de la

ſorte : & qu'eſtant reuenu ſix ſemaines apres, & ſon Pouuoir s'eſtant trouué imparfait & ſa Creance defectueuſe, pour en manquer de la part du Roy d'Eſpagne ; la Negotiation fuſt arreſtée. C'eſtoit touſiours pour pouſſer le temps à l'eſpaule ; ce que faiſoient les Imperiaux, & pour voir ſi cette grande nuée qui ſe formoit du coſté de la France ; ne produiroit rien à leur auantage, & n'ameneroit point ſur ce Royaume la tempeſte qu'ils ſe promettoient, & dont ils fourniſſoient vne partie de la matiere.

D'ailleurs pour ne paroiſtre point auoir auerſion de la paix, & ne ſe charger point de la hayne qu'attireroit ſur eux la continuation volontaire de la guerre ; Ils ſouffrirent que le Traité rompu fuſt remis ſur pied, & enuoyerent à Hambourg le Conte d'Auerſberg auec vn pouuoir plus ample, en vertu duquel apres auoir beaucoup diſputé, & longuement combatu de l'eſprit & de la parole ; l'ajuſtement qu'on deſiroit fuſt reſolu, & les conditions ſignées, auſquelles il ne manquoit rien pour eſtre executées, que la Ratification des Princes intereſſez en cette affaire. Mais cela leur

manqua de la part du Roy de Hongrie, qui au lieu d'enuoyer la Ratification pure & simple comme il estoit necessaire : comme son Deputé s'estoit obligé de la faire venir, & comme le Roy auoit fait la sienne; ne l'enuoya que mutilée & limitée de tant de modifications & de reserues; qu'il ne fust pas mal-aisé de voir, que tout cela n'estoit que Comedie, & la continuation de la Piece que le Sieur Lutzau auoit commencé à joüer pour amuser le monde, & pour donner temps de meurir, au grand dessein qui se tramoit contre la France. Et affin qu'ils ne m'acusent point de leur supposer ce qui n'est pas, & de me faire à plaisir vn fantosme pour le combatre; Ie n'employeray pour la justification de ce que je dis, que l'authorité d'vn Libelle contre nous qu'ils ont n'agueres publié en leur langue, & sous l'enseigne d'vne Lunette. Là dedans apres quantité de sotises auancées, & d'impostures vomies, contre les bonnes intentions du Roy & la conduite de ses Ministres; l'Autheur de ce rare Libelle le conclut, par vn prognostic ou plustot par vne menace qu'il fait, du grand desordre qui estoit prest d'esclater

d'esclater en ce Royaume, de la concurrence de deux partis qui deschiroient la Cour, & qui à son dire deuoit esbranler les Colomnes de cette Monarchie.

I'adjouste à ce que dessus, pour faire voir la veritable passion que le Roy auoit, d'applanir de son costé toutes les difficultez qui pouuoient embarasser le chemin de la paix, & de ne rien obmetre de ce qui pouuoit acheminer cette sainte œuure; qu'il auoit donné pouuoir à Monsieur d'Auaux son Ambassadeur, d'accorder dans les Passeports qu'il deliureroit de sa part au Roy de Hongrie, vn Tiltre qu'il auoit jusques alors vainement desiré de nous, & que nous luy auions tousjours constamment refusé, pour des considerations que nous apporterons au Traité de la Monarchie. Et pour monstrer encore l'indubitable auersion que le Roy de Hongrie auec toute sa Maison, auoit de la paix, que tout le reste de la Chrestienté demande & qui luy est si necessaire. Au mesme temps qu'il la luy refusoit par ses euasions & par ses feintes; il achetoit cherement la continuation de celle qu'il a auec le Turc, & consentoit

Voyez la lettre escrite au Roy de Dannemarc sur ce sujet, par Monsieur d'Auaux.

que pres de deux cens villages fussent retrenchez de ses frontieres, pour en allonger celles de l'autre.

Fin du premier Liure de la Seconde partie.





DV CONSEIL DE GVERRE DV PRINCE.

Liure Second.

DISCOVRS PREMIER.

Que c'est vn grand mal-heur à vn Prince de n'auoir pas en luy-mesme dequoy se defendre contre vn autre Prince qui l'attaque, & de dependre en cela de la volonté d'autruy. Ce qui se confirme par deux Exemples; le premier de la Ligue qui se fit entre le Pape le Roy d'Espagne & les Venitiens, pour le secours de l'Isle de Chypre.

APRES auoir ouuert quelques auis, & donné quelques adresses, aux Princes qui veulent secourir leurs Alliez; il ne sera pas hors de propos d'apprendre à ceux qui ont besoin d'estre secourus, la maniere auec laquelle ils le peuuent estre plus seurement, &

de leur monſtrer les mauuais pas, & deſcouurir les embuſches, qu'ils rencontreront en ce chemin; ſi la fortune les y jette. Pour entamer donc cette matiere, & l'eſtaller auec ordre; Ie dis qu'encore qu'vn Prince doiue eſtre fort ſoigneux de ſe fortifier d'Alliances, & d'intereſſer le plus grand nombre de Puiſſances qu'il pourra en ſa conſeruation; c'eſt touſiours vn grand mal-heur pour luy, ſi le bon-heur de ſes Eſtats & la ſubſiſtance de ſa fortune dependent de la volonté d'autruy, & s'il n'a pas en luy-meſme & en ſa propre force, le principe de ſon ſalut, & la reſſource de ſes diſgraces. Si cela luy manque & qu'vn puiſſant Ennemy l'attaque; il eſt ſouuent acablé, auant que ſes Amis ſe ſoient mis en deuoir de le defendre, & le mal a fait ſon coup, auant que les autres ſe ſoient reſolus de l'aller combatre.

La raiſon de cela eſt, d'autant qu'vn ſage Prince ne doit jamais s'embarquer que le plus tard qu'il pourra à vne guerre, ny s'expoſer auec precipitation à vne choſe, qui n'a rien de certain que la deſpenſe qu'il y faut faire, & dont le ſuccez plus que de toutes les autres

choſes du monde; depend du caprice de la fortune, & des mouuemens des autres cauſes eſtrangeres. C'eſt pourquoy il taſchera touſjours de diuertir l'orage auec l'adreſſe, auant que d'entreprendre de le diſſiper auec la force. Il tentera au preallable les voyes d'acommodement, & voudra que l'eſſay de ſon interceſſion & de ſes offices; precede le mouuement de ſes armes. Et quand meſme tout cela ſera inutile, & que les remedes doux ne faiſant qu'aigrir le mal, il ſe reſoudra de ſe ſeruir des extremes; il y a bien encore du chemin à faire, & des difficultez à ſurmonter auant que d'en venir là. Il y a à s'equiper de beaucoup de choſes & à ſe bien ajuſter; auant qu'entrer dans la lice, & que commencer la courſe.

En effet s'il ne veut qu'enuoyer des ſecours foibles, & de legers rafraiſchiſſemens à ſon amy; que ſera-ce qu'vne auance mal employée, & vne deſpenſe perduë? que jetter quelques goutes d'eau ſur vn grand feu, qui l'allument au lieu de l'eſteindre? qu'irriter la maladie, & non pas guerir le malade? Que s'il ſe reſout d'armer puiſſamment, & de faire vn grand ef-

fort en sa faueur; il ne le fera point sans prendre ses seuretez: sans auoir des gages de la foy de l'autre: sans auoir conuenu de quelque desdommagement, & sans plusieurs autres conditions, sur lesquelles il faudra long-temps contester & se debatre. Cependant le Prince qui a l'Ennemy sur les bras, & le feu dans ses Estats; aura tout loisir de perir, ou de faire quelque perte considerable. Au contraire l'Agresseur fera ses apprets de longue main, & au moindre bruit qu'il pourra pour surprendre l'autre: fera l'inuasion la plus pronte & la plus soudaine qu'il luy sera possible pour l'opprimer, auant qu'il se puisse reconnoistre, ou qu'il puisse estre secouru, & fera joüer toute sorte d'inuentions & de machines; pour destourner ou pour allentir, les subuentions & l'assistance qui luy pourroient venir de la part de ses Alliez.

Ie veux apporter pour l'esclaircissement & la confirmation de ce que je viens de dire, deux Exemples illustres, & de deux des plus sages & plus celebres Nations de l'Europe, en l'art de conduire des Negotiations, & de gouuerner des Entreprises. Aussi bien faut-il

tascher d'esgayer pour le dire ainsi, par le moyen des Narrations, la face des Discours qu'vn trop long Raisonnement rendroit austere, & de détendre l'esprit du Lecteur de la trop profonde attention où il le plongeroit, s'il n'estoit interrompu. Le premier exemple se prendra de la Ligue qui se fit entre Pie V. Philippe Second & les Venitiens, contre Selin Second qui auoit attaqué l'Isle de Chypre. Il faut rendre ce tesmoignage à la pieté de Philippe; qu'il n'attendit pas d'estre sollicité de secourir les Venitiens en cette ocasion, & qu'il leur offrit & enuoya ses forces de mer vn an auant la conclusion de la Ligue. Mais ce qui se fit en suite de cela, n'apporta pas le fruit qu'on s'en estoit promis. Les remedes ne vindrent pas assez à temps, & le secours s'apresta auec tant de langueur, & marcha si lentement; que Nicosie se perdit auant que les armées Espagnolle & Venitienne fussent ensemble. Cette ville estoit la capitale de Chypre, & vne des meilleures forteresses qui fust en Leuant. Comme les Espagnols ne s'estoient mis en mer, que sur l'opinion qu'ils auoient de la pouuoir sauuer; Ils commen-

cerent aussi à se rallentir dés qu'ils sceurent qu'elle estoit perduë: Et bien qu'au commencement ils eussent fait mine, de vouloir tout de bon assister les Venitiens; il ne fust pas possible apres cela, de faire resoudre Iean André Doria leur General, de s'auancer pour secourir Famagouste qui tenoit encore, & auec laquelle si on l'eust pû conseruer; il y auoit esperance de recouurer ce qui estoit perdu, & de reprendre Nicosie.

Quoy que cela fust ainsi; ce ne fust pas pourtant la seule rigueur que tint Doria aux Venitiens, ny la seule amertune qu'ils eurent à boire de sa part, durant le cours de cette Expedition. Pendant que les armées estoient en mer, & qu'apparemment elles deuoient marcher de conserue; Il tenoit tousiours la sienne destachée de celles des autres, & alloit separement; pour n'estre pas obligé de s'engager à quelque entreprise, & de seconder l'ardeur de la Republique, qui ne pouuoit se resoudre de se retirer sans rien entreprendre. Il rejettoit les petits desseins qu'on luy proposoit, comme indignes des forces qu'il commandoit, & de la Reputation de l'armée. Il ne vouloit

vouloit point s'embarquer aux grands & aux difficiles; à cause du peu de temps qui restoit pour les acheuer, & qu'on estoit sur le declin de l'Automne, où les tempestes sont frequentes sur la mer du Leuant, & la nauigation y est dangereuse. De sorte que deux tres-belles armées se retirerent sans auoir fait que du bruit, & vn des plus puissans appareils qu'on eust veu sur la mer il y auoit long-temps; n'eust rien de memorable, que de n'auoir rien produit de memorable.

On disoit que ce n'estoit pas par inclination, mais par jalousie; que Philippe auoit si franchement offert ses forces aux Venitiens, & qu'il s'estoit porté à ce dessein, de peur que s'ils venoient seuls à resister à l'orage, & à soustenir la puissance de Selin; leur Reputation ne se haussat excessiuement, & qu'ils ne se fissent considerer dans la Chrestienté, & particulierement en Italie; plus qu'il n'estoit expedient pour le bien de ses affaires. Mais il cherchoit vn temperament qu'il luy fust impossible de trouuer. Et comme son esprit retenu & son humeur deffiante, l'inclinoient naturellement à donner en toutes choses le moins

qu'il pouuoit au hazart; il vouloit essayer en celle-cy de gaigner sans courir fortune de perdre: Il vouloit tascher de conseruer les Venitiens en tesmoignant seulement de les vouloir conseruer, & d'empescher les progrez du Turc par le seul bruit de ses armes, & par la simple demonstration de ses forces.

Cela ne luy ayant pas reüssi; la Ligue dont nous auons parlé cy dessus se conclud l'année suiuante, & bien que ce ne fust point sans beaucoup de contention & de peine; les offices neantmoins violens & passionnez que fit Pie V. pour ce sujet; furent plus forts que toutes les difficultez que les Espagnols formerent, & que tous les inconueniens qu'ils firent naistre. Il nous faut arrester vn peu à raconter la procedure qu'eux & les Venitiens y tindrent, & à representer les ruses & les stratagemes que les vns & les autres prattiquerent en cette guerre d'Esprit; puis que c'est le sujet pour lequel nous nous sommes engagez à rapporter cét exemple, & que ce que nous auons dit cy dessus; n'a esté que pour luy seruir de passage & d'auenuë. On fust donc huit mois entiers à contester sur les conditions du

Traité ſans en pouuoir trouuer le bout. On agitoit beaucoup & reſoluoit peu, & l'humeur lente & difficile des Eſpagnols; fourniſſoit touſiours matiere pour l'allonger, & quelquefois des pretextes pour le rompre. Cependant Famagouſte s'acheuoit de perdre: l'inſolence croiſſoit au Turc auec la victoire, & les irreſolutions dont il voyoit les Chreſtiens trauaillez; luy eſtoient vn argument neceſſaire de leur crainte ou de leur foibleſſe.

Et neantmoins il n'eſtoit pas poſſible, de faire joindre des eſprits qui auoient des interets ſi differens & des fins ſi contraires, que les Venitiens & les Eſpagnols. Ceux-là qui eſtoient les premiers expoſez aux armes du Turc, & ſur qui ſe deuoit deſcharger le principal fais de la guerre; ne tendoient auſſi qu'à l'aller prontement eſteindre. Les Eſpagnols au contraire eſtant plus eſloignez du peril; n'auoient pas tant de haſte de le repouſſer, & ne pouuant eſtre de long-temps touchez du mal qui preſſoit les Venitiens; ne viſoient auſſi qu'à ſe deliurer d'vn autre mal qui les trauaille continuellement, qui ſont les courſes

de la Barbarie. Ils eussent voulu qu'on eust porté la guerre en ce pays-là, pour les reprimer: ou au moins estre asseurez qu'on le feroit à l'auenir, & que les Venitiens & eux trauailleroient conjointement & de toute leur puissance, pour enleuer aux Pyrates leurs Aziles, & aux Turcs les Conserues de leurs flottes. Mais pour cela il ne se trouuoit point d'expedient dont ils fussent satisfaits, ny d'asseurance à donner qu'ils voulussent receuoir. L'humeur des Venitiens leur estoit suspecte, & ils se deffioient d'vne Politique si interessée que la leur, & si pleine d'artifices & de pieges, comme ils la croyoient. Et comme ceux qui ont de l'inclination à la tromperie, ont tousiours peur d'estre trompez ; Ils craignoient qu'apres que les autres seroient au port ; il n'oubliassent ceux qui auroient aydé à les y conduire, & qu'apres qu'ils seroient à couuert de la tourmente qui leur venoit du costé de Constantinople ; ils ne voulussent plus entendre à la guerre d'Alger & de Thunis, ny continuer pour les interests d'autruy les mesmes despenses, qu'ils auoient faites pour les leurs propres.

La fin donc qu'ils poursuiuoient, & le but où ils vouloient donner; estoit celuy-cy. *De former vne Ligue offensiue & deffensiue auec le Pape & auec les Venitiens. Que cette Ligue fust éternelle. Qu'elle eust tousiours des forces sur mer, & que les Confederez s'en pourroient seruir selon l'exigence des ocasions, & le besoin de leurs affaires.* Là dessus ils faisoient des propositions aussi ridicules que magnifiques, & ils formoient sur ce plan des desseins aussi enflez que leur courage, & aussi hauts que leurs esperances. Ils vouloient qu'apres qu'on auroit pris Constantinople & ruiné le Turc; qu'on s'obligeast de faire la guerre au Roy de Perse: de destruire Biserte Thunis & Alger: d'exterminer les Seriphes d'Affrique; bref de poursuiure par tout auec le fer & auec le feu la Secte de Mahomet, & de luy rendre auec vsure ce qu'elle auoit si largement presté au Christianisme. Ils ne faisoient apres cela qu'esleuer la puissance de leur Maistre, par dessus tout ce qu'il y auoit de grand & de redoutable sur la terre: qu'amplifier son zele enuers la Religion: qu'exalter ses prosperitez & donner du vent à ses esperances.

En vn mot il estoit aisé à voir, que tout leur

procedé n'estoit qu'illusion & qu'artifice, & qu'ils ne trauailloient qu'à sauuer par là les apparences de bons Chrestiens; & à s'aquerir de la Reputation parmy les Ames credules & les Esprits foibles; qui sont tousiours en plus grand nombre que les sages. Mais quand il falloit venir au particulier de l'affaire, & au sujet pour lequel ils estoient assemblez, qui estoit le secours de Chypre; il n'y auoit rien de si froid qu'eux: il n'y auoit rien de moins traitable, & apres s'estre long-temps debatus & auoir longuement tournoyé autour de l'affaire; ils reuenoient tousiours là; qu'ils vouloient bien qu'on fit vne Ligue, & que toute la Chrestienté s'vnit en vne commune querelle. Qu'ils vouloient qu'il y eust tousiours des forces sur pied, pour contrepeser & tenir en eschec celles du Turc; mais ils vouloient apres cela que leur premiere intention preualut, & que d'abord on n'entreprit ny n'attaquat rien; que du costé de la Barbarie.

Cette Ligue comme ils en auoient dressé le plan; asseuroit toutes leurs affaires, & jamais dessein ne fust mieux entendu pour eux que celuy-là, ny plus à leur auantage. Sans

rien hazarder; ils se mettoient en estat de gaigner beaucoup. Ils moissonnoient sans auoir semé, & contre la disposition ordinaire des choses du monde; le bien leur venoit tout pur, & sans qu'il y eust de mal qui le precedat, ny de mal qui le deût suiure. Les leuées qu'on leur permetoit de faire sur le bien des Ecclesiastiques, & les Croisades que le Pape leur acordoit tant en l'ancien qu'au nouueau Monde; leur donnoient moyen d'équiper & d'entretenir les vaisseaux, qu'ils estoient obligez de fournir par les conuentions de la Ligue. Ils ne faisoient point d'Ennemy nouueau ny de nouuelle guerre: ils continuoient seulement celle qu'ils auoient tousiours ouuerte auec le Turc, & la portant dans son pays; ils la tenoient par consequent esloignée du leur, & sans estre contrains de fortifier leurs Costes de tant de garnisons & de vaisseaux, comme ils faisoient; elles deuenoient libres des inuasions des Corsaires, sans lesquels le Turc n'armoit point sur mer, & de ces petites guerres qui ruinent les particuliers, & incommodent si fort le Commerce. Bref ils se donnoient par ce moyen vne gran-

de Reputation par tout, & ayans tousiours de si belles forces prestes, qu'ils pouuoient faire aisement passer d'Italie aux Pays-Bas ; ils tenoient en eschec tous leurs Ennemis, & se rendoient formidables depuis le Leuant jusqu'au Ponent, auec vne mesme puissance.

Le sort des Venitiens estoit bien different du leur, & l'estat present de leurs affaires auoit vne autre couleur & vne autre face. Ils auoient vn Ennemy sur les bras, dont ils auoient tousiours esté fort soigneux de cultiuer l'amitié, & auec qui ils ne pouuoient estre mal sans souffrir de grandes pertes, ou sans courir de grandes fortunes. Ils estoient exposez comme il a desia esté dit, aux premieres impressions de ses armes, & aux premiers coups de la tempeste. Ils auoient quelques membres de leurs Estats de Mer destachez des autres, & qu'ils ne pouuoient secourir qu'auec de grands frais & auec de puissantes flotes. Candie seule n'estoit pas moins digne de l'ambition & de la fortune de Selin ; que le Royaume de Chypre ; & cette Isle qui bride l'Archipelague, & qui est la porte par où les Corsaires du Ponent y doiuent necessaire-
ment

ment entrer; ne luy deuoit pas donner moins de jalousie que l'autre, ny vn moindre desir de s'en rendre maistre. Enfin le voysinage du Turc du costé de la Dalmatie de l'Esclauonie & du Frioul; les obligeoit d'armer encore de ce costé-là, & d'ouurir toutes les veines de leurs Estats, pour fournir à tant de despense. Nonobstant toutes ces considerations & toutes ces difficultez; la Ligue ne laissa point de se conclurre. Le plus grand interest l'emporta sur le plus petit, & l'embrasement general dont la Chrestienté estoit menacée; ramena les inclinations particulieres qui s'en esloignoient, sous vn commun dessein de s'y aller opposer, & d'en aller arrester le cours, & reprimer la violence.

Puis que nous auons veu aux choses qui ont precedé la negotiation de la Ligue que nous venons de representer, quel dangereux escueil & quel fatal obstacle, c'est à vn Prince qui est en mal-heur, de dependre d'vn autre pour en sortir; Il ne sera pas hors de propos, de remarquer encore le mesme inconuenient & la mesme pierre de scandale, aux choses qui ont suiuy la conclusion de cette Ligue. Apres

donc que la Ligue fust signée, & que chacun des Confederez en la signant se fust reserué, comme c'est la coustume, quelque secrette intention & quelque fin particuliere qu'il s'empescha de manifester; le temps qui auoit esté si vainement perdu à deliberer, ne le fust pas de mesme à executer ce qui auoit esté resolu. Les forces Confederées se mirent en mer auec diligence, & le Turc que la prosperité faisoit déborder, & qui se vantoit de ne souhaiter aux Chrestiens, qu'assez de courage pour l'attendre; apprit que nostre armée le cherchoit. La sienne cependant ne se tint pas immobile, & sçachant que la nostre alloit à elle, voulût faire la moitié du chemin, & vne partie des auances pour la voir & pour la combatre. Mais quoy que toutes deux bruslassent d'vne mesme ardeur, & qu'elles desirassent esgalement de se rencontrer; c'est vne chose remarquable que l'vne & l'autre fust esgalement estonnée, d'abord qu'elles se descouurirent. Tant il est vray que l'esprit humain ne demeure pas long-temps en mesme assiete, & que la veüe d'vn objet à tout autre effet, que la pensée, & que l'aprehension d'vn peril opere di-

uerſement, ſelon qu'il eſt prés de nous ou qu'il en eſt eſloigné.

Les deux Generaux ſeulement D. Ioan d'Auſtriche pour les Chreſtiens, & le Bacha Aly pour les Turcs; ne ſentirent pas cette peſanteur & ce refroidiſſement, qui auoit ſaiſi les armées, & contre l'opinion preſque de tous les Chefs qui les acompagnoient; ils ſe reſolurent de donner bataille. D. Iean d'Auſtriche ſur tout eſtoit viuement ſollicité par les Miniſtres d'Eſpagne qui eſtoient aupres de luy; de ne metre point au hazart le ſalut de toute la Chreſtienté, & la fortune de ſon Maiſtre. Ils luy repreſentoient qu'encore que le hazart du combat fuſt eſgal; les ſuites de la victoire n'eſtoient pas pareilles, & que des forces ramaſſées comme eſtoient celles des Chreſtiens; n'en vſeroient jamais ſi bien, que celles qui ne dependoient que d'vn ſeul, & qui n'eſtoient animées que d'vn meſme eſprit, ny portées que d'vn meſme intereſt; comme eſtoient celles du Turc. Mais luy qui auoit l'Ame pleine de l'image de la gloire, que cette grande action luy promettoit, & de l'eſperance de la victoire qu'il deuoit gagner; leur fit

cette genereuse Responce ; *Qu'il estoit temps de combatre & non pas de deliberer, & qu'il n'auoit pas besoin de Raisonnement ny de conseil pour cela, mais d'execution & de courage.*

L'euenement ne trompa point son esperance. La fortune se declara pour les Chrestiens, & la victoire qu'ils gaignerent; leur ouuroit le chemin à de plus beaux succez, si les Espagnols ne l'eussent trahie. Mais c'estoit assez fait pour eux & selon leur intention, qui estoit que le Turc ne fit pas de nouueaux progrez sur les Chrestiens, ny que les Venitiens se reparassent à ses despens de ses despoüilles, & se raquitassent de leurs pertes. Il est certain que si apres la bataille, D. Iean d'Austriche eust voulu auancer, au lieu de retourner en arriere, & s'il fust entré dans l'Archipelague pendant que tout y estoit plein d'effroy, & que la consternation qu'apporta la nouuelle de ce grand accident, y estoit encore viue; il eust enleué ces Isles sans resistance: Il eust esbranlé la fortune des Ottomans, & Constantinople auroit pû voir arborer le Crucifix, aux lieux où le Croissant est adoré. En effet Selin ayant perdu ses meilleures forces de mer à la Iournée

de Lepante, & les Sieges de Nicosie & de Famagouste; luy ayant consumé les meilleurs hommes qu'il eust pour la terre; Il estoit presque hors de deffense, & son Empire demeuroit comme vn grand corps, qui abatu de foiblesse, & ayant à grand peine la force de se soustenir & de porter son propre poids; tombe necessairement dés qu'on le hurte.



DISCOVRS SECOND.

Du mal-heur de la condition des petits Princes.

IL ne faut pas s'imaginer icy, que quand j'ay parlé au Discours precedent, des petits Princes, qui ont besoin du secours de leurs Alliez pour se conseruer, & qu'en suite de cela j'ay apporté l'exemple de la Republique de Venise; je l'aye voulu metre absolument & sans relation en ce rang, & que je ne sçache bien qu'entre tous les Princes d'Italie; il n'y en a point de plus grand qu'elle, ny dont la puissance soit establie sur de plus solides fondemens, & sur vne base plus inesbranlable. Ie n'ay donc eü autre visée en l'exemple dont je me suis seruy; que de faire voir que c'est vn dur accessoire & vne triste necessité à qui que ce soit, de dependre de la volonté d'autruy, pour repousser vne violence de fortune, & pour soustenir l'effort d'vn

Ennemy qui estant superieur en forces; est tousiours porté d'vne plus ardente passion de rauager & de destruire, que nul Amy ne sçauroit l'estre de conseruer & de deffendre. Qu'au pis aller il y a tousiours tant de temps à perdre & tant d'escueils à passer, auant qu'on paruienne à la conclusion d'vn Traité; que c'est merueille si cependant il n'arriue quelque naufrage, & ne se fait quelque grande perte. Outre cela quoy que la Republique de Venise porte en elle-mesme beaucoup de grandeur, & qu'elle ait joint de tout temps à la verité d'vne puissance considerable, la Reputation d'vne sagesse singuliere; Si est-ce qu'il est vray que l'opposant au Grand Seigneur, & la metant en parallele auec ce superbe Dominateur de l'Asie de l'Affrique, & d'vne partie de l'Europe; Elle en demeure offusquée, & qu'en c'ela c'est comparer le cours d'vn petit ruisseau, à la rapidité d'vn grand fleuue.

Disons encore icy vn mot, puis qu'il ne sera pas hors de propos, & que le fil de nostre discours nous y mene; du destin des Princes qui sont petits en eux-mesmes, ou qui n'ont qu'vne puissance mediocre. C'est vne chose

pitoyable de voir à quelle necessité sont reduits les premiers pour se maintenir, & à combien de veritables maux ils sont exposez, pour conseruer cette vaine image de liberté dont ils sont épris, & cette douce illusion d'authorité souueraine dont ils sont charmez. Ils se consument en despenses pour se garder, & donnent presque tout ce qu'on leur prendroit; affin qu'on ne le leur prenne point. Ils sont obligez d'obseruer tous les caprices & tous les mouuemens de leurs Ennemis & de leurs Amis, & s'ils subsistent ce n'est pas par leur force, puis qu'ils n'en ont point; mais par leur foiblesse, & pource que leurs Estats sont si peu de chose; qu'ils ne meritent pas qu'vn Ambitieux les conuoite, & qu'il viole la Iustice pour les conquerir. Ou bien certes ils sont à couuert des entreprises des vns, par la jalousie des autres, & demeurent en liberté; d'autant qu'ils s'empeschent les vns les autres de s'en saisir & de s'en rendre les maistres.

La petite Republique de Raguse, ne se maintient que par le Tribut qu'elle paye au Grand Seigneur, & par les presens qu'elle donne aux Grands de la Porte. Il n'est pas jusqu'aux plus petits

petits Sangiacs qui luy ſont voyſins, dont elle ne retienne l'inſolence auec de l'argent: qu'elle ne faſſe quelque hommage au Roy d'Eſpagne, pour n'en eſtre pas inquietée, & ne ſouffre vne partie de ce qui plaiſt aux Venitiens; qui ne ſeroient pas faſchez de trouuer quelque juſte ſujet de s'approprier s'ils oſoient, vn Eſtat qui eſt ſi fort à leur bien-ſeance, & qui eſtant ſitué vers le milieu du Golfe dont ils ſe diſent Seigneurs; en rendroit la poſſeſſion plus nete & la joüiſſance plus ſeure. Il n'y a point de doute, que le Duc de Florence, ne laiſſeroit pas à la Republique de Luques la liberté & le repos dont elle joüit; ſi l'Eſpagne ne l'appuyoit, & ne la couuroit de ſa protection, qu'elle ne luy donne pas pourtant, mais qu'elle luy vend; comme elle fait toutes les autres. Elle ſeroit bien marrie que cét Eſtat tombat à la mercy d'vne Puiſſance, qu'elle a trouuée trop grande apres l'auoir renduë telle, & pour laquelle elle voudroit rappeller ſi elle pouuoit, les liberalitez qu'elle luy a faites comme elle parle: ou retenir les bien-faits dont elle a recompenſé ſes ſeruices, comme parle l'autre.

Que fust deuenuë Geneue sans l'Alliance des Suisses, & sans la protection de la France? Qui ne sçait combien de fois les Ducs de Sauoye ont medité de l'attaquer à force ouuerte, sur l'esperance du secours que l'Espagne leur prometoit, lors qu'ils estoient bien auec elle, & de celuy du saint Siege qui ne leur eust pas manqué, s'ils se fussent embarquez à vne entreprise, dont le visage a vne apparence si sainte & vne couleur si pieuse? Et combien de fois encore la fortune & la rencontre des choses ayant deconcerté ce dessein, & enuoyé en fumée les esperances de ces Princes; ont ils formé des Conjurations & dressé des parties secrettes, pour surprendre & pour enleuer cette place? Que s'il semble maintenant qu'elle respire de cette crainte sous la minorité du Duc de Sauoye, & sous la dependance particuliere qu'il a de la France: Et si les Suisses leur semblent mesme vn plus ferme rempart qu'ils n'estoient, à cause de la Conjoncture presente, qui les rend plus considerables à ceux de qui ils auroient à craindre quelque chose; Si est-ce que cette vicissitude perpetuelle qui altere les choses humaines, & ce

mouuement sans fin auec lequel la Roüe de la fortune les tourne; pourroit amener quelque conjoncture, où les François n'auroient pas le pouuoir ou la volonté de l'assister : & il ne seroit pas impossible, si la Reuolution qui menace l'Allemagne depuis tant d'années s'acheuoit; qu'elle ne s'estendit sur le pays des Suisses, qui en est la lisiere, & que les Cantons Catholiques n'enuahissent les Protestans, comme ils l'ont souuent projetté, & ne fissent par consequent tomber de ce costé-là, le rempart qui couure Geneue.

Combien plus seurement & plus auantageusement seroient quelques vns de ces petits Estats, sous la domination que sous la protection d'vn grand Prince ? Et ne seroient-ils pas plus heureux d'estre à vn Maistre puissant, qui veilleroit pour leur salut, & qui les deliureroit de la crainte qui les trauaille, & de la despense qu'ils soustiennent à se conseruer par eux-mesmes ? Leurs Priuileges seroient aussi entiers qu'ils sont, & leur liberté plus grande; puis que pour le moins ils seroient gueris de la passion dont nous venons de parler, & des poursuites importunes qu'il faut faire à

ceux à qui l'on donne des pensions, pour les recouurer. Les Princes à qui ils se seroient donnez, se piqueroient bien dauantage d'vne chose qui leur seroit propre; que d'vne qui n'est que dependante de leur Couronne, & la bresche qui se feroit à leur Estat, s'ils les perdoient, seroit bien plus large à cause de l'interest de la Reputation; que s'ils se perdoient eux-mesmes estant sur leur foy, & chargez seuls de leur deffense. Enfin plus ils seroient à leur bien-seance; plus ils prendroient de soin de leur estre indulgens, & de bien traiter les habitans, de peur qu'ils ne se portassent à quelque changement, & que la facilité qu'ils auroient de secoüer le joug où ils se seroient mis volontairement, & de retourner à eux-mesmes; ne les obligeat à l'entreprendre.

Mais certes l'humaine condition est sujette à tant de foiblesses, & nostre Raison est assiegée de tant d'erreurs; que non seulement les Particuliers, mais les Communautez toutes entieres, se trompent souuent en l'election du bien qui leur est propre, & se frapent de l'esclat & des apparences; plustot que de la solidité & de la verité des choses. Ou bien

certes l'acouſtumance qu'on prend, & l'habitude qu'on fait à quelque genre de vie, & à quelque forme de police; eſt vn lien ſi fort & vn charme ſi puiſſant, pour ceux qui en ſont pris; qu'il leur eſt fort mal-aiſé d'auoir ſeulement la penſée, de les rompre & de les deffaire. Ou bien encore la liberté abſoluë & la puiſſance ſouueraine, ſont des choſes ſi cheres à ceux qui en joüiſſent; qu'il n'y a point de prix auquel ils les vouluſſent quiter, & ils ayment mieux en poſſeder ſeulement l'ombre auec de notables incommoditez; que de viure dans la plus legere dependence, & dans la plus commode ſujetion qui ſoit au monde. Ou bien enfin comme il n'y a rien en cette vie qui n'ait deux faces, ny de Bien qui n'ait ſes inconueniens; ainſi quoy que ceux que ces petits Souuerains ſouffrent, pour conſeruer ce fantoſme de Souuaineté qu'ils adorent, leur ſoient fort ſenſibles; ceux de la ſujetion quelque douce qu'elle puiſſe eſtre, leur paroiſſent plus inſupportables, & ils auroient peur d'empirer leur condition en la changeant, & de quiter vn bien connu & certain, pour vn bien douteux & inconnu, & prendre des

maux que la nouueauté rendroit plus aigres & plus pesans, pour des maux dont l'acoustumance a emoussé la pointe, & temperé l'amertume. En vn mot ce que j'en ay dit, n'a pas esté pour preuenir les sentimens de personne, ny pour persuader ce qu'on ne voudra pas croire: mais seulement pour monstrer l'vne des faces de la medaille; affin que par cette representation on pût mieux juger de l'autre: ou bien certes on le prendra pour vn jeu d'esprit, & pour vn exercice de Raisonnement, qui est sans dessein & sans consequence.

Pour ce qui est des Princes qui n'ont qu'vne puissance mediocre, comme par exemple le Duc de Sauoye; il n'y a point de doute que le voysinage de deux grandes Couronnes entre lesquelles il est enfermé, ne soit son salut, & que la jalousie que l'vne a que l'autre ne se saisisse de ses Estats, & n'oste cét entre-deux & cette barriere, qui fait la separation des leurs; ne les sollicite viuement de l'empescher de toutes leurs forces. Il n'y a point dis-je de doute, que les François n'ayment mieux auoir ce Duc pour leur voysin; qu'vn Roy d'Espa-

gne, & que les Espagnols ne sçauroient rien porter plus impatiemment; que de voir estendre la domination des François jusqu'au Duché de Milan, qui est la base qui porte pour le dire ainsi, le reste de leurs Estats d'Italie.

En second lieu, il semble que ce soit vn heur fatal à la Maison de Sauoye, de porter d'excellens Princes pour la paix & pour la guerre, & que le Ciel leur ait acordé ces deux grandes qualitez, pour supléer à ce qu'il leur auoit refusé de puissance, & affin qu'ils pûssent auec l'esprit & auec le courage, faire le contrepoids de la grandeur & de la puissance des autres. Ajoustez à cela, que les Alliances de sang qu'ils ont de tout temps contractées, auec l'vne ou l'autre des deux Couronnes, & que ces Couronnes ont desirées pour leurs fins particulieres; leur ont grandement seruy pour en tirer du secours, quand ils en ont eü besoin, & pour s'empescher de tomber, ou pour se releuer de leurs cheutes.

C'est pourquoy bien que communement parlant les Ducs de Sauoye n'ayent point de plus grands souhaits à faire, que pour la bonne intelligence des deux Couronnes, ny rien

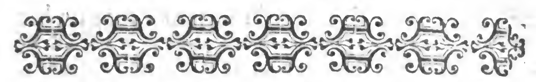
tant à aprehender, ſinon qu'elles s'eſbranlent l'vne contre l'autre; Si eſt-ce que quand cela arriue, la Loy ordinaire de leur intereſt requiert, que ne pouuant demeurer Neutres; ils prennent party du coſté de France, & ils ne ſçauroient faire autrement, ſi quelque conjoncture extraordinaire ne les en exemte, ſans courir fortune de ſe perdre, & ſans eſtre inondez par les forces d'vn grand Royaume, auant que l'Eſpagne ait moyen d'en arreſter l'inondation, & d'en diuertir le rauage. Il s'eſt fait de cela tant d'experiences; que perſonne ne le peut reuoquer en doute. Et ſans parler de la Sauoye que nous pouuons enleuer ſans beaucoup de reſiſtance, & où il n'y a qu'vne forteresſe qu'on peut rendre inutile par vn Blocus, qui ſe puiſſe preſque deffendre; Qui ne ſçait en combien peu de temps, ce Charles qui s'attacha à la perſuaſion de ſa femme qui eſtoit Portugaiſe, à la fortune de Charles le Quint; fuſt deſpoüillé de la meilleure partie du Piedmont par François Premier, & comme il auoit laiſſé ſa poſterite en chemiſe, ſi la vertu de Philibert ſon fils qui nous deffit deuant Saint Quentin, & le mal-heur de la France; ne

ce; ne luy eussent ouuert par vn Traité de paix, la porte de tant de places, qui luy auoient esté fermées durant tant d'années de guerre. Ce seroit vne chose superfluë, puis qu'elle n'est ignorée de personne, de parler de la conqueste que fit le feu Roy de toute la Sauoye, & des progrez qu'il eust pû faire en Piedmont, si vne puissante Conjuration qui se formoit dans le cœur de son Royaume, & la reuerence qu'il portoit au Pape; ne l'eussent obligé d'entendre à la paix, où il estoit conuié de la part du saint Siege. Ie passe aussi sous silence les Expeditions du Roy en Sauoye & en Piedmont, que toute l'Europe a veües, & l'extremité où il a poussé les derniers Ducs à la face de l'Espagne & de l'Empire, & nonobstant les efforts de leurs armes conjurées.

Les Ducs de Lorraine ne sont pas en vne constitution fort dissemblable, ny en vne dependance moins forte des interests de ce Royaume; que ceux de Sauoye. Que si le Duc Charles d'aujourd'huy eust bien connu cette verité qui luy estoit si importante, & si quelque mauuais Demon, ou plustost quelque mau-

uais Conſeiller ne l'euſt aueuglé, pour ne voir pas ce qui eſtoit ſi viſible & ſi plein de lumiere; Il ne ſe fuſt pas perdu comme il a fait: Il n'euſt pas ſi ſouuent conjuré contre la France, & n'euſt point quitté le chemin qu'auoient tenu ſes predeceſſeurs qui les auoit fait heureux; pour ſe jetter dans ces ſentiers deſtournez qui l'ont eſgaré de ſon bien, & l'ont conduit au precipice où il ſe trouue. Pour le moins s'il euſt pû garder la Neutralité entre les Princes qui ſe faiſoient la guerre, & eſtre Spectateur de la querelle ſans ſe metre ſur les rangs; il euſt eſté en conſideration de tous coſtez: Il euſt pû ſe preualoir de la fortune des vns & des autres, & ſon pays apres auoir quelque temps eſté vn des Theatres de la guerre; n'euſt pas eſté vn des plus beaux membres des conqueſtes du Roy, & vne des principales pieces de ſon Triomphe.





DISCOVRS TROISIEME.

Où eſt apporté le ſecond Exemple dont il a eſté parlé au Premier Diſcours, pour monſtrer les artifices dont ſe ſeruent les Princes qui attaquent vn autre Prince, pour empeſcher ſes Amis de le ſecourir.

LE ſecond Exemple que dans le Premier Diſcours nous auons promis d'apporter ; ſe prendra encore de la Republique de Veniſe, & d'vn different qu'elle a eü auec la Maiſon d'Auſtriche, ſur le ſujet des Vſcoques. I'en donneray icy la peinture entiere pour la curioſité du Lecteur, & affin qu'il puiſſe remarquer plus diſtinctement & en leur place naturelle, les traits ſur leſquels il importe pour mon deſſein qu'il s'arreſte, & qu'il faſſe vne reflexion particuliere. Il y a plaiſir de voir ſur les rangs deux celebres combatans, qui s'eſprouuent l'vn contre l'au-

tre, & ceux qui ont de l'inclination pour les affaires d'Eſtat, ne ſçauroient aſſiſter à vn ſpectacle plus agreable; qu'à la rencontre & au choc pour le dire ainſi, de deux Puiſſances toutes deux ſçauantes en l'Art de regner, & toutes deux à peu prés eſgalement fortes en artifices & ſtratagemes politiques; comme ſont l'Eſpagne & la Republique de Veniſe. Telles & ſemblables obſeruations, ſont les fruits dont les gens d'Eſtat doiuent faire leur principale moiſſon en la lecture de l'Hiſtoire: ſont les veritables lumieres dont ils ſe doiuent munir pour eſclairer leur conduite, & la riche matiere dont ſe doit compoſer la ſcience, dont ils font profeſſion.

Le ſujet donc de ce Diſcours ſera la broüillerie des Vſcoques, qui a fait tant de peine à la Republique de Veniſe: qui l'a promenée par vne Negotiation la plus eſpineuſe & la plus intriguée qu'elle ait gueres jamais gouuernée, & qui s'eſt enfin terminée en vne guerre qui a conſumé vne partie de ſon Treſor, & luy a fait perir des hommes ſans nombre. L'origine & le progrez de cette affaire ont eſté tels. La Mer Adriatique ſi fameuſe dans

l'Antiquité à cause des grandes pyrateries qui s'y exerçoient; auoit esté renduë par le soin des Venitiens; la plus seure Mer du monde. C'estoit vn azile pour les vaisseaux qui fust long-temps respecté par les Corsaires, & la seureté de la Nauigation, qui embrassoit les Costes de quelques autres Princes, aussi bien que celles de la Republique; n'y fust point troublée notablement jusqu'au temps de Soliman, que les Vscoques la violerent. Ils furent pourtant bien-tost reprimez par les armes de la Republique, qui s'obligea par la paix qu'elle fit auec Soliman l'an 1539. de tenir son Golfe net de Pyrates, & de reparer à ses despens les dommages qu'en receuroient les sujets du Grand Seigneur, qui nauigeroient sur cette mer. Ce calme du costé des hommes dura depuis jusqu'au temps des Empereurs Rodolphe & Mathias, & des Archiducs Ferdinand & Leopold, que les mesmes Vscoques l'interrompirent, & le Golfe fust tellement trauaillé de leurs courses & de leurs larcins; qu'ils les estendirent jusqu'aux Ports de la Republique, en l'vn desquels ils pillerent vne Galere, & apres auoir tué tout ce

qui estoit dedans, par vne inhumanité des Barbares du nouueau monde, mangerent le cœur du Capitaine qui la commandoit.

Ces Vscoques sont vne espece de gens ramassez de plusieurs Nations, Croates Hongrois Esclauons & Bannis de la Republique: qui n'ont ny bien ny industrie: qui ne s'entretiennent & ne viuent que de rapines & de carnage, & que l'enormité des crimes dont ils craignent la punition, ou les atraits d'vne vie desreglée & qui est hors du frein des Loix & des Magistrats; ont jettez dans cette violente Societé, & dans ce sanguinaire commerce. Ils habitent en Esclauonie, autrement appellée Venadel & anciennement Liburnie, au dessous de la Montagne Morlache, qui fait vne partie de celle qu'on appelle *Chaisne du monde*. Leur principale demeure, & comme la grande Taniere de ces Voleurs; sont la ville de Segna & la forteresse de Serisa, qui fust prise sur eux par Iaques Zane Proueditcur de la Dalmatie. Ils sont sujets de l'Empereur & des Archiducs de Grets, qui se pouuoient vanter d'auoir à leur disposition des hommes seulement nez pour faire du mal, & pour estre le

fleau des autres hommes; comme Dieu a ſous la generalité de ſes Creatures, & dans l'eſtenduë de ſon Empire, des Demons auſſi bien que de bons Anges, & des foudres & des tempeſtes, auſſi bien que des Meteores agreables & ſalutaires.

Ces gens donc ſe mirent à faire des courſes ſur la Mer Adriatique, & bien que le pretexte de leurs pyrateries fuſt de faire la guerre au Turc, & que comme bons ſujets ils ſe paraſſent de cette belle couleur, qui eſt ſi familiere à leurs Maiſtres; ils ne laiſſoient pas de piller & de metre à rançon les Chreſtiens & ſur tout les Venitiens, auſſi bien que les Turcs, & la Baniere de ſaint Marc ne leur eſtoit pas plus inuiolable, que le Croiſſant de Conſtantinople. Leurs courſes & leurs inuaſions ne s'arreſtoient pas à la Mer; ils metoient ſouuent pied à terre, & paſſant par les terres de la Republique, penetroient dans celles du Grand Seigneur, d'où ils enleuoient tout ce qu'ils pouuoient emporter, & reuenoient chargez de deſpoüilles, dont les plus riches & plus pretieuſes eſtoient la part des Officiers de l'Empereur & des Archiducs; outre les droits de

l'Admirauté, qu'ils payoient comme c'est la coustume des Pyrates protegez, mieux que gens du monde.

Il n'en falloit pas tant pour metre les Turcs en mauuaise humeur contre les Venitiens, & pour allumer le sang de ces ames auares, qui non seulement ne se connoissent point à souffrir des pertes de la part des Chrestiens leurs voysins; mais qui sont en perpetuelle possession d'en tirer des tributs, ou de faire sur eux des prises. Aussi certes ils en tesmoignerent bien-tost du ressentiment à la Republique, & acompagnerent leur ressentiment de plaintes aigres & de menaces de reuanche, si elle ne remedioit à ce desordre, & ne faisoit cesser le mal qui croissoit tous les jours, & se fortifioit par sa conniuence. C'estoit justement le but des Princes de la Maison d'Austriche, & sur tout des Espagnols; qui ne visoient qu'à la broüiller auec le Grand Seigneur, & à les commetre ensemble; affin que le besoin qu'elle croyroit auoir de leur secours si le Turc rompoit auec elle; luy fit perdre la volonté de les trauerser au dessein qu'ils auoient fait d'opprimer le Duc de Sauoye. Mais sa dexterité

dexterité qui a toufiours efté auffi grande que le monde fçait, & le credit qu'elle auoit à la Porte, qui n'eftoit pas mediocre ; fruftrerent les Efpagnols du fuccez de leur projet. La connoiffance que les Turcs eurent de cét artifice, allentit l'ardeur qui commençoit à les efchauffer, & retint leur patience & leur moderation, dans des bornes qui ne leur font pas naturelles.

Il arriua vn accident prefque femblable durant la broüillerie de l'Interdit, & vn deffein tiré de la mefme idée, & jetté pour le dire ainfi fur le mefme moule ; euft vne fin à peu pres pareille, & s'efchoüa de la mefme forte. Pendant que la mauuaife intelligence du Pape & des Venitiens eftoit la plus enflammée, & que les chofes de tous coftez tendoient vifiblement à vne rupture ; les Efpagnols enuoyerent le Marquis de Sainte Croix auec 40. Galeres en Albanie, qui y prit & facagea Duras ville des appartenances du Turc, & de quelque reputation dans la prouince. Leur intention n'eftoit pas d'incommoder le Grand Seigneur par la prife d'vne place, qu'ils ne pouuoient long-temps garder, ny de s'eftablir

en vn lieu où ils n'auoient point de tenuë,&ne pouuoient prendre racine. Ils pretendoient ſeulement de réueiller par cette piqueure cét orgueilleux Ennemy, & de l'obliger à ſe reſſentir de cét affront; ce qui ne ſe pouuoit faire ſans qu'vne partie du faix de la guerre tombat ſur les Venitiens, & que leurs Eſtats fuſſent la premiere Scene,où ſe deſployeroit l'effort des armes du Turc: ou au moins ſans qu'elles paſſaſſent par leur Golfe pour attaquer les Coſtes de Naples; ce qui eſtoit touſjours pour eux, vn grand ſujet de jalouſie, & vne ample matiere de deſpenſe. Mais la mine ayant eſté éuentée par le Grand Seigneur; faillit de ſe renuerſer ſur ceux qui l'auoient preparée. Au lieu d'attaquer les Eſtats de la Republique; il luy enuoya offrir ſes forces contre les Eſpagnols & contre le Pape, & fit auancer Giaffer Baſſa auec 55. Galeres juſqu'aux Gomenicies pres de Corfou, pour joindre le General Paſchaligo, toutes les fois qu'il plairoit aux Venitiens. Ils n'eurent pas pourtant ny la volonté ny le beſoin de ſe ſeruir d'vn remede, dont l'operation eſtoit tres-dangereuſe: ny d'entrer dans vne Societé,où

il y auoit pour eux fort peu à esperer, & beaucoup à craindre.

Reuenons à nostre sujet. La Republique voyant que l'affaire des Vscoques auoit besoin d'vn pront remede, & que de cette racine pourroit pulluler quelque grand accident à son prejudice, si l'on ne la coupoit de bonne heure; se met en deuoir d'y remedier. Pour cét effet elle tente premierement, comme c'est tousiours sa coustume, la voye de la Negotiation & des offices, auant que de venir à celle des armes. Mais en tout cecy elle ne reçoit que des paroles sans effet, & des changes perpetuels qu'on luy donne: que des eschapatoires estudiez, & des fourbes colorées, & jamais procedure ne fust plus oblique plus vague & plus indeterminée; que celle dont on vsa en son endroit. Quand elle faisoit solliciter l'Empereur, de reprimer les attentats des Vscoques, & d'en destourner les violences; Il la remetoit aux Archiducs comme Gouuerneurs du pays où ils habitoient. Quand elle auoit recours aux Archiducs pour le mesme effet; Ils respondoient que c'estoit à l'Empereur comme au Souuerain d'y pouruoir, & non

pas à eux qui n'auoient qu'vne puissance subalterne. Quand elle les auoit tous ajustez, & mis en estat de n'vser plus de collusion & de deffaites; Ils s'auisoient tantost de dire, que cette affaire se termineroit plus seurement en vne Diete d'Hongrie qu'il falloit conuoquer; puis que les lieux de la demeure des Vscoques estoient de la dependance, & releuoient de ce Royaume. Quelquefois ils protestoient que ce n'estoit pas à eux à qui il falloit s'adresser immediatement, mais au Conte Sosimo & à Frangipani, comme aux Seigneurs particuliers desdits lieux : qu'il falloit marcher dans l'ordre, & passer par les degrez des Iurisdictions inferieures, auant que de venir à la suprême.

Enfin quand apres tant d'euasions & de destours, par où la Republique fust promenée ; elle tesmoignoit que sa patience estoit au bout, & qu'elle vseroit du droit de Souuerain, & se feroit raison elle-mesme contre ceux qui la luy refusoient; On luy enuoyoit des Agens au nom de l'Empereur & du Roy Catholique, qui prometoient qu'on luy donneroit satisfaction, & qu'on feroit cesser ses plain-

tes. Mais tout cela ne ſe trouuant que du vent & des promeſſes vaines & creuſes, & la Republique ſi long-temps & ſi ſouuent abuſée, ſe preparant tout de bon pour emporter par la force, ce qu'elle n'auoit pû obtenir par la douceur; On deputoit des Commiſſaires ſur les lieux, qui banniſſoient ou faiſoient mourir quelques vns des plus petits & des moins coupables des Vſcoques : mais qui ne touchoient pas à leurs Chefs & aux autres membres plus conſiderables; c'eſt à dire qui retrenchoient quelques legeres & inutiles branches du mal; mais laiſſoient en ſon entier le tronc, & les autres parties de l'arbre. Et ainſi le deſordre eſtant pluſtot cultiué qu'arraché par cette procedure, repouſſoit plus gaillardement qu'auparauant, & reſſembloit aux eaux d'vn torrent qu'on arreſte, qui ſe reſpandent auec plus d'impetuoſité & de ruine, apres que l'obſtacle qui les bridoit eſt oſté; que lors qu'elles couroient en liberté, & que leur force n'eſtoit pas irritée par la contrainte.

En vn mot il y a dequoy s'eſtonner de la quantité des Traitez qui ſe firent ſur cette diſpute, & du ſuccez & comme du deſtin

de ces Traitez, dont vn seul ne fust executé, & qui tous s'en allerent en fumée. Il s'en fit à Ratisbonne, à Lints, à Prague, & notamment à Vienne du 12. May 1612. par lequel il fust arresté que l'Archiduc Ferdinant purgeroit la Mer Adriatique de pyrateries, & empescheroit ceux de Segna d'aller en course. Mais l'heure de l'execution n'estoit pas encore venuë, & les Espagnols auoient besoin que le mal durat plus long-temps, & que la Republique fust diuertie hors d'Italie ; affin qu'elle ne s'appliquat pas si fortement qu'elle eust fait, à ce qui se passoit en Piedmont, & donnat moins de chaleur aux affaires du Duc de Sauoye. Tous les Commissaires qu'on enuoyoit pour faire executer le Traité ; tomboient malades en chemin, ou estoient rappellez sous quelque pretexte affecté, & il interuenoit tousiours quelque accident, qui frustroit la Republique des esperances dont on la repaissoit depuis si long-temps, & qui luy fit comprendre qu'il n'y auoit que le fer qui peut arracher l'Vlcere, qui s'estoit enraciné & rendu malin par la conniuence.

Cela la fit resoudre à la guerre contre l'Ar-

chiduc Ferdinant, & pour empefcher le mal de couler plus long-temps; de l'aller combatre dans fa fource. Pour cét effet elle fit affieger Gradifque, & n'efpargna ny argent ny hommes pour rauoir cette place, qu'elle auoit autrefois baftie contre les inuafions des Barbares en Iftrie, & qui luy ouuroit le chemin à la conquefte de Goritia. Auec ces deux places, comme auec vne chaifne tenduë; elle euft fermé le paffage aux troupes Allemandes, qui pouuoient defcendre dans le Frioul par les montagnes du Carfo, & par la riuiere de Lifonzo. Cette bien-feance qui n'eftoit pas petite pour les Venitiens, & la commodité de metre vne puiffante barriere entre leurs Eftats & l'Allemagne, dont ils ont toufiours aprehendé l'inondation; firent dire à ceux qui mefurent toufiours les deffeins des autres par leur regle propre, & ne connoiffent d'autre Loy d'agir que l'vtilité; Que les courfes des Vfcoques eftoient le pretexte de cette guerre; mais que la conquefte de ces deux places en eftoit la caufe. Mais ceux qui confidereront l'intereft violent qu'auoit la Republique de reprimer les attentats des Vfcoques, & les pe-

rilleuſes conſequences qui reſultoient à ſon prejudice, d'vne plus longue patience; jugeront facilement qu'elle ne pouuoit faire autrement, & que ſi en cecy on pouuoit blaſmer ſa conduite;ce ne ſeroitque de trop de lenteur & de flegme, & d'auoir laiſſé par trop d'inſenſibilité enhardir l'inſolence, & croiſtre l'outrage qu'on luy faiſoit.

Ce n'eſt pas icy le lieu de raconter le progrez de cette guerre, ny les differens viſages que la fortune luy a donnez tantoſt en faueur des Archiducs, & tantoſt des Venitiens. Mon intention eſt ſeulement de deſcrire la procedure qu'eux & les Eſpagnols y ont tenuë, & de repreſenter les diuers moyens dont deuxPrinces puiſſans en artifices & en prudence politique, comme nous auons dit au commencement; ſe ſont fait la guerre, & les mines & contre-mines auec leſquelles ils ſe ſont attaquez & deffendus. La rupture arriuée entre les Venitiens & les Archiducs, & la guerre s'eſchauffant de part & d'autre; le Duc d'Oſſone dont l'humeur eſtoit naturellement portée au trouble, & qui finalement comme la chaleur naturelle s'attache à l'humide radical quand

quand l'aliment estranger luy manque; ne trouuant pas au dehors assez de matiere pour broüiller, s'en fit dans les Estats de son maistre, ce qui fust la cause de sa perte. Le Duc d'Ossone dis-je nonobstant la continuation de la paix auec l'Espagne; arme par mer pour trauerser la Republique: escume le Golfe sous la conduite d'Alonzo Riuera: enleue des vaisseaux, & pour pouuoir estre desauoüé en cas de besoin, & par vn artifice digne de l'esprit Espagnol; fait toute cette equipée sans arborer d'autres Enseignes, que les siennes. Enfin les affaires se troublant à la longue de plus en plus, & l'animosité des partis deuenant plus forte par les diuers accidens que la guerre produit tous les jours; Il desployе les Enseignes Royalles, & par vne nouueauté des derniers temps, & inconnuë aux temps precedens; fait la guerre sans la declarer, & sans confesser de la faire.

On a dit que tout cela se faisoit par forme de diuersion, & pour rendre le change aux Venitiens, qui fomentoient sous main, comme il a esté dit ailleurs, le Duc de Sauoye, & luy payoient tous les mois vne certaine

ſomme d'argent, pour nourrir la guerre du coſté du Piedmont, & affin que les Eſpagnols ocupez auec ce Prince; ne vinſſent à effleurer leurs frontieres dégarnies de vieux ſoldats, & pourueües ſeulement de gens qui ne ſeruoient qu'à faire nombre, comme ſont les milices d'Italie. Ce danger du coſté de la terre, qui tenoit plus en ceruelle les Venitiens, que les entrepriſes que faiſoient les Eſpagnols du coſté de la mer, & la jalouſie de la conſeruation de leur campagne, dont ils ſont plus trauaillez que gens du monde; fit qu'ils s'auiſerent de faire propoſer en Eſpagne quelque forme d'acommodement entre les Archiducs & eux, & d'y faire auſſi comprendre le Duc de Sauoye, auec lequel ils eſtoient alors en ſocieté d'intereſts, & en quelque façon en communauté de fortune. C'eſtoit obliger le Roy Catholique par cette deference, de ne rien entreprendre ſur leurs Eſtats, & de ne traiter pas comme Ennemis, ceux qui le choiſiſſoient pour Arbitre de leurs differens, & luy confioient ſi franchement leurs affaires. Cette procedure euſt pû adoucir le courage des Eſpagnols, s'ils euſſent eſté auſſi magnanimes que

ſuperbes, & emouſſer l'indignation qu'ils auoient conceüe contre les Venitiens, à cauſe de la guerre qu'ils faiſoient aux Archiducs, & de l'aſſiſtance qu'ils donnoient ſecretement au Duc de Sauoye.

Mais au lieu de s'amollir par ce grand reſpect qui leur eſtoit rendu, & de relaſcher de leur animoſité par vne ſoumiſſion qui leur faiſoit tant d'honneur; Ils teſmoignerent plus d'endurciſſement, & ſe roidirent dauantage à ne vouloir point ouyr parler d'acord. Ils ſe hauſſerent d'autant plus qu'ils croyoient que les Venitiens s'eſtoient abaiſſez, & les prenant pour gens qui auoient faute de cœur, ou qui manquoient de puiſſance; Ils les traiterent auec reproches & menaces. Ils faiſoient ſans doute les difficiles, pour ſe faire dauantage prier. Ils croyoient trouuer moins de reſiſtance à faire accepter les conditions du Traité, par la repugnance qu'ils monſtroient à vouloir s'entremetre de l'acommodement, & ils s'imaginoient que ceux qui eſtoient dans le bourbier; s'eſtimeroient touſiours heureux d'en ſortir, quoy qu'ils en fuſſent tirez auec rudeſſe, & qu'il n'y auoit point de

port trop incommode pour ceux qui se sauuoient d'vn naufrage. Ils se tromperent pourtant : car ny les affaires de la Republique n'estoient encore si déplorées; qu'elle eust besoin d'auoir recours à des moyens honteux pour les restablir, & elle n'estoit jamais tombée en des disgraces si profondes ; qu'elle ne se fust tousiours proposée de s'en releuer auec dignité. Ce que cela opera fust, que les Espagnols dans l'effet furent plus retenus qu'ils n'eussent esté à offenser les Venitiens, & qu'ils ne violerent pas du costé de terre la paix qu'ils auoient auec eux; ce qui estoit leur principale intention.

La proposition donc d'acommodement estant auortée à Madrit, & pour ce coup l'humeur des Espagnols & celle des Venitiens ne s'estant pas trouuées sociables; les differens furent renuoyez à Rome. Icy les difficultez qui trauersoient la paix, ne s'applanirent non plus qu'en Espagne. Car outre que le Pape estoit suspect de passion pour les Espagnols, & qu'en l'affaire dont il s'agissoit, il y en auoit qui croyoient qu'il n'auoit pas les mains assez adroites, pour la manier ; Ceux-

cy n'euſſent pas volontiers ſouffert, que d'autres qu'eux euſſent la gloire de la terminer, & l'inclination de leurs Miniſtres d'Italie, eſtoit trop portée à la guerre, qui leur produiſoit vne vtilité preſente & certaine qu'ils n'auoient pas en temps de paix, auec l'eſperance de quelque ſuccez eſclatant, qui euſt rendu leur Adminiſtration remarquable. Ainſi on ne ſongeoit touſiours qu'à gaigner du temps, & ce jeu continua juſqu'à ce que les armes Eſpagnolles s'eſtant miſes en reputation par la priſe de Vercel, & la crainte qu'auoient touſiours eü les Venitiens qu'elles ne ſe continſſent pas dans les frontieres du Milanois, & ne ſe deſbordaſſent dans leur pays, s'eſtant augmentée par cét accident; Ils ſe mirent à reprendre les erremens qu'ils auoient quitez du coſté d'Eſpagne, & à rejoüer leur vieille Piece, mais beaucoup plus ajuſtée, & auec plus de couleur d'en deſirer la concluſion; qu'ils n'auoient fait la premiere fois.

Les Eſpagnols auſſi de leur coſté ne s'amuſerent plus à faire les fins & les Rodomons, comme ils auoient deſia fait. Sur tout le Duc de Lerme Miniſtre d'humeur pacifique, & qui

ne cherchoit il y auoit long-temps, que quelque chemin specieux, pour sortir auec honneur de la guerre d'Italie; embrasse la conjoncture. Elle ne pouuoit estre plus auantageuse aux affaires de son maistre; puis que la paix venoit apres la victoire: ny plus fauorable aux siennes particulieres; puis que par ce moyen il esloignoit du commandement des armées D. Pedro de Tolede qui estoit de faction contraire, & qui commençoit à offusquer le Cabinet où l'autre estoit proprement en son jour, par l'esclat des choses qu'il auoit fait à la campagne. Il reçoit donc auec grand agréement les propositions des Venitiens: promet de reconnoistre l'honneur qu'ils faisoient à son Maistre, par les conditions les plus vtiles & les plus honorables qu'il leur pourroit procurer, & jamais Traité n'eust l'apparence d'vne plus certaine conclusion, que celuy-là.

Toutefois comme les tourmentes ne sont pas plus frequentes à la mer; que les Reuolutions le sont à la guerre, & que celle de Piedmont auoit cela de particulier; qu'elle suiuoit la forme du Gouuernement de France, & estoit dependante de l'inconstance & des

changemens d'vne Cour, qui estoit en ce temps-là plus changeante & plus mobile qu'elle fust jamais; Il arriua que le Mareschal d'Ancre Partisan passionné des Espagnols, & grand promoteur de leurs interests; ayant esté tué, & que la source qu'il tenoit fermée des principaux secours qui deuoient venir au Duc de Sauoye, ayant esté ouuerte par sa mort; Il passa tant de François en Piedmont, que le Duc se trouua en estat de faire quiter la campagne à l'armée des Ennemis, que le siege de Vercel auoit toute debiffée: qu'il leur enleua par la prise de plusieurs places vne partie des restes de cette armée: qu'il estoit prest de penetrer dans le Milanois, & qu'il eust pû faire peur à la ville mesme de Milan; si l'on n'eust rompu le cours de la victoire du costé de France, & retenu la foudre qui estoit preste à tomber sur les Espagnols. D'ailleurs la fortune qui auoit mal-traité les Venitiens deuant Gradisque, commençoit à se declarer en leur faueur, & vn renfort notable de Hollandois qui leur estoit venu sous la conduite du Conte Iean de Nassau; leur prometoit vne heureuse issuë, & vne pronte reduction de

cette place, qui leur auoit cousté auec vne infinité d'argent, beaucoup de sang estranger & domestique.

Dans ce changement de fortune, & dans cette nouuelle face d'affaires ; les Venitiens changerent de procedé à l'endroit des Espagnols, & leuerent le masque sous lequel ils auoient jusques alors caché leur intention; qui n'auoit jamais esté que les Espagnols si puissans & si redoutables en Italie, à cause des Estats qu'ils y possedent ; deuinssent les Arbitres des querelles qui s'y esmouuoient, & ajoustassent à la puissance qu'ils y auoient, l'authorité de terminer les differens & de regler les affaires, où ils n'auoient point de puissance. Ils firent donc dire au Roy Catholique, que leur Ambassadeur n'auoit eü charge de s'adresser à luy, que pour sçauoir ses sentimens, & auoir ses auis sur le sujet de la guerre de Gradisque & de celle de Piedmont, & qu'ils auoient bien entendu de le consulter en cette matiere comme Amy; mais non pas de luy en remettre la decision, & de l'en constituer Iuge. Et ainsi le remerciant en termes magnifiques, & auec des paroles de grand respect qu'ils

ont

ont couſtume de ſubſtituer en abondance aux choſes qu'ils ne veulent pas acorder; Ils fruſtrerent les Eſpagnols de leur deſſein, & reſeruerent à la France vn honneur que les autres auoient paſſionnement deſiré.

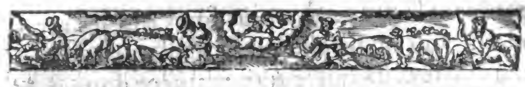
De ſorte que dans tout le cours de cét Intrigue, & dans toute cette guerre de Cabinet; le champ demeura aux Venitiens, qui ne trouuerent pas pourtant leur conte en France, où les intereſts de l'Eſtat, ou le genie des Miniſtres trop portez d'inclination à obliger l'Eſpagne, ou de crainte de la deſobliger; firent qu'on euſt trop d'eſgart à la dignité de cette Couronne, ou trop peu à celle de la Republique, & aux intereſts du Duc de Sauoye. Il ne faut pas taire icy le meſcontentement que l'Empereur & les Archiducs eurent des Eſpagnols à cauſe de cette paix, & des plaintes qu'ils firent d'vn acommodement, qui n'auoit pas amendé leur condition: qui n'auoit fait que les remetre en l'eſtat, où ils s'eſtoient mis par le Traité de Vienne, & les rendre au meſme port d'où ils eſtoient ſortis, apres auoir eſſuyé

la despense & les hazarts d'vne nauigation inutile. Ainsi les Espagnols ont coustumé de sacrifier à leurs interests, ceux de leurs meilleurs Amis, & de tendre à leurs fins sans exception de moyens ny de personnes.

L'vsage de cét artifice dont nous venons de parler; n'estoit pas nouueau dans le monde, ny de l'inuention des Venitiens. Il auoit esté il y auoit long-temps mis en prattique par Charles VIII. pour diuertir Henry VII. Roy d'Angleterre de secourir le Duc de Bretagne, à qui il vouloit faire la guerre. Pour conjurer donc l'orage qui luy pouuoit venir de ce costé-là, & retarder le secours que Henry eust pû amener ou enuoyer en faueur de son voysin; Charles fit semblant de desirer la paix, & offrit de soumetre à Henry le different qu'il auoit auec le Duc, & de le reconnoistre pour Arbitre & Mediateur de la querelle. Auec vn atrait si delicat & ce subtil charme d'honneur; Il desarma l'esprit de Henry, qui estoit tout porté d'inclination d'assister le Duc de Bretagne: Et luy cependant fit vn armement si

puiſſant & ſi pront, & mit en ſi peu de temps de ſi belles forces ſur pied; que le Duc fuſt acablé auparauant qu'on euſt preſque ſceu en Angleterre, que Charles fuſt entré dans ſon pays à main armée, & la Piece fuſt acheuée, auant qu'on y euſt apris qu'on en auoit joüé le premier Acte.





DISCOVRS QVATRIEME.

Quelques Regles que les Princes & sur tout ceux qui sont foibles, doiuent obseruer quand ils ont besoin de se seruir du secours de leurs Amis.



NOVS auons veu aux Discours precedens le malheureux destin des Princes foibles, quand ils sont attaquez par de plus puissans, & les diuers artifices que ceux-cy ont coustume de faire joüer, pour empescher ou pour allentir les secours qui leur pourroient venir de la part de leurs Amis. Mais puis qu'il est necessaire qu'il y ait de tels Princes dans le monde, & que dans la distribution des parties de cette petite machine, pour lesquelles les hommes se donnent tant de peine & font tant de bruit; l'esgalité n'a pas esté obseruée; Il faut que les plus mal partagez suiuent la Loy generale, & qu'ils de-

meurent la proye des plus forts qui les attaquent : ou qu'ils cherchent de la protection aupres de ceux qui leur en peuuent donner, & se sauuent à l'ombre de leur authorité, ou par la force de leurs armes. Cependant il y a quelques Regles à obseruer qu'il importe qu'ils connoissent. La premiere est qu'ils fassent le plus grand effort qu'ils pourront d'eux-mesmes, pour s'opposer à l'Ennemy qui leur vient tomber sur les bras, & pour arrester sa premiere impetuosité; qui est d'ordinaire la plus forte, & rendre vains ses premiers coups; qui sont tousiours les plus dangereux.

Pour cét effet & dans cette publique necessité; ils ne feront point difficulté de vendre ou d'engager ce qu'ils auront de meilleur & de plus pretieux : de puiser largement dans la bource de leurs Amis, & dans celle de leurs sujets pour faire de grandes leuées; & il vaut bien mieux pour ceux-cy qu'ils souffrent d'estre vn peu saignez & pour vn peu de temps par le Prince, que s'ils venoient à estre totalement & à jamais ruinez par les Estrangers : & paysgasté comme l'on dit, vaut mieux encore

pour luy, que pays perdu, & ſujets vn peu foulez, que ſujets contrains de changer de maiſtre. Et bien qu'ils ne puiſſent pas long-temps ſouſtenir cét armement extraordinaire, ny reſiſter à cette deſpenſe exceſſiue; Il ſe pourra faire que l'ardeur de l'Aſſaillant ſe refroidira par la reſiſtance qu'il aura d'abord trouuée plus grande qu'il n'auoit creu, & qu'il ne ſera point faſché qu'on luy faſſe des propoſitions d'acommodement, & qu'on luy ouure quelque porte, pour ſortir auec honneur d'vne entrepriſe, dont les commencemens n'ayans pas eſté heureux; il y auroit à craindre que le progrez ne fuſt de meſme, & que la chaiſne du mal-heur ne fuſt continuë. Et ainſi ce nuage qui auoit eſté formé contre eux; ſe diſſipera ſans auoir fait que du bruit, & ils retourneront au port, ſans auoir eſté que menacez de la tourmente.

Ou bien certes ſi l'Ennemy ne ſe rebute point pour ce mauuais viſage que la fortune luy aura fait d'abord, & s'il ſe reſout de ne laſcher point le pied pour cela, & de ne retourner pas en arriere; Ils n'auront pas peu fait d'auoir gaigné du temps, qui eſt le grand

remede des mal-heureux & des foibles, & donné moyen à leurs Amis de les venir secourir, & de leur mener des troupes fraisches, auec lesquelles ils ne pourront pas seulement se maintenir; mais ils pourront peut-estre encore faire changer la guerre de face: conuertir la deffense en attaque, & deuenir les Assaillans de leurs Aduersaires. Le Duc de Sauoye Ayeul de celuy d'aujourd'huy en a vsé de la sorte, aux guerres que les Espagnols luy ont faites depuis la mort du feu Roy. Sans cela il eust esté emporté d'emblée, & englouty pour le dire ainsi par ces puissantes armées, auec lesquelles les Gouuerneurs de Milan entroient en Piedmont, & faisoient peur à toute l'Italie, fors à ce Prince. Et neantmoins auec cette sage & hardie procedure, il n'a pas seulement soustenu & eschoüé leurs premiers efforts; mais il leur a encore auec le temps fait des affronts, & nous auons remarqué au Discours precedent qu'apres la perte de Vercel, qui eust pû estre conserué s'il eust esté bien deffendu; s'estant fortifié du secours que Monsieur d'Esdiguieres luy amena, qui estoit florissant & beau; il les mit sur la deffensiue, &

les contraignit de desirer la paix, qui fust concluë à Paris à leur auantage.

La seconde Regle est, qu'il n'est pas seulement question icy, d'essuyer vne grande despense & de faire de grandes leuées; mais qu'il importe encore extremement de les faire de bonne heure, & de ne s'exposer pas aux hazarts des surprises, qui estant dangereuses en toute sorte d'affaires; le sont infiniment à la guerre, & font d'ordinaire des bresches par où la mauuaise fortune entre si auant dans les Estats; qu'on a bien de la peine à l'en chasser, & il faut quelquefois qu'ils meurent de ces coups, ou qu'ils en soient long-temps malades. Et c'est ce qu'on a quelquefois trouué à desirer à la sagesse des Venitiens, & à leur excellente conduite. Leurs Historiens mesmes confessent, qu'vne des causes de la perte du Royaume de Chypre; fust la longueur qu'ils apporterent à se preparer contre l'orage qu'ils voyoient venir, & nous les auons veus aux mouuemens qui ont trauaillé l'Italie, pour la Succession du dernier Duc de Mantoüe; armer plus lentement qu'il n'eust esté besoin pour le dessein mesme qu'ils auoient, & suspendre

pendre plusieurs fois les ordres & les commissions qu'ils auoient données pour la guerre, sur des bruits vagues & incertains qui couroient de quelque Traité de paix, & qui n'estoient peut-estre qu'vne ruse estudiée & qu'vn artifice affecté par les Espagnols; pour leur jetter cette froideur & ce relaschement dans l'ame. Pour le moins il est certain, que si apres que le Roy eust forcé le Pas de Suze, & ouuert cette barriere qui luy fermoit l'entrée de l'Italie; Ils n'eussent reuoqué l'ordre qu'ils auoient donné à leur General d'entrer dans le Cremonois; ils auroient pris quelque notable auantage sur les Espagnols, pendant qu'ils manquoient de forces: qu'ils estoient perdus de courage, & que l'inclination des peuples leur estoit contraire.

Qui peut dis-je douter que s'ils eussent ocupé Cremone qui leur tendoit les bras, & souspiroit apres vn joug si doux que le leur; Ils n'eussent grandement fortifié le party qu'ils fauorisoient, & obligé peut-estre par cette declaration les Espagnols, à obseruer la paix de Suze, & à faire enuoyer au Duc de Mantoüe les Inuestitures acordées par ce Traité;

pluſtot que de s'enfermer entre deux Puiſſances ſi conſiderables ; comme eſtoient la France & Veniſe, & peut-eſtre encore quelque autre; que celle-cy euſt attirée. Ou bien certes ſi la guerre ſe fuſt rallumée, comme elle fit l'année ſuiuante, & ſi les Eſpagnols piquez des affronts qu'ils auroient receus de toutes parts, euſſent voulu à quelque prix que ce fuſt en effacer la honte auec les armes ; la guerre euſt ſans doute pris vne autre forme, ſi les Venitiens y euſſent eſté engagez : apparemment Mantoüe ne ſe fuſt pas perduë: on euſt veu tous les deſſeins des Ennemis auortez, & au lieu du mal-heureux ſuccez de l'Expedition de Valeſe, pour auoir eſté faite trop tard & auec precipitation; la Republique auroit veu meurir à ſon aiſe & ſans beaucoup de hazart, les fruits d'vn deſſein ſi genereux, ſi elle l'euſt fait de bonne heure. Elle n'en euſt pas eſté pour cela plus haïe de la Maiſon d'Auſtriche : elle en euſt eſté dauantage reſpectée, & toute l'Italie euſt pris plus de cœur pour deffendre la commune liberté ; ſi elle euſt eü deuant elle vn ſi grand exemple de courage, de la part de ceux qui luy donnent tous les jours de ſi

grands exemples de ſageſſe. Mais quoy c'eſt le ſort de la ſageſſe humaine; d'eſtre quelquefois fautiue: ou pluſtot c'eſt le propre des mauuais euenemens; d'eſtre touſiours attribuez à des cauſes peu raiſonnables: ou bien encore c'eſt la nature de toutes les affaires qu'on met en deliberation; d'auoir pluſieurs viſages, & des raiſons de tous coſtez qui inclinent à agir ou à n'agir pas, de cette maniere ou de cette autre. Et enfin c'eſt le priuilege de la fortune, ou pour parler plus chreſtiennement, c'eſt le droit de la Prouidence qui gouuerne le monde; de fruſtrer ou de faire ſuiure comme bon luy ſemble, ces raiſons de l'effet où elles tendent, & du ſuccez qu'elles prometent.

La troiſiéme Regle ſera, que ſi apres que le Prince qu'on attaque aura fait l'effort que nous luy auons conſeillé de faire, & que nonobſtant cela il ait beſoin du ſecours de ſes Alliez, pour faire ceſſer le mal, ou pour l'empeſcher de paſſer outre; Il faut qu'il taſche de ſe ſeruir de leurs forces par diuerſion, & de les faire entrer dans le pays de ſon Ennemy, s'il n'eſt trop preſſé dans le ſien, & ſi le mal qu'il ſent ou qu'il craint, peut attendre ce re-

mede. Par ce moyen il deschargera son pays des troupes qui le desoloient, & qui en auoient juré la ruine, & le garentira encore du rauage des Auxiliaires; qu'on ne sçauroit euiter quelque ordre qu'on y apporte, & qu'on peut fort proprement comparer aux medecines, qui ne peuuent guerir le corps sans l'vser, ny en chasser les mauuaises humeurs qui l'alterent, sans y faire du desordre, & sans y laisser mesme quelquefois quelque impression malfaisante. Pour ce qui est de cette diuersion il n'est pas possible qu'elle ne reussisse, & n'ait l'effet qu'on pretend; puis qu'elle a le caractere & la marque des diuersions efficaces, & qu'elle se fait sur vn pays qui est d'ordinaire de plus grande importance, & en plus forte consideration à l'Ennemy, estant le sien propre; que celuy dont on le veut esloigner: & qu'il n'y a point d'apparence qu'vn sage Medecin, laisse souffrir le cœur ou quelque autre partie noble; pour vaquer à la cure d'vne legere contusion, ou de quelque petite esgratigneure.

Disons encore auant que de retourner à nostre principal sujet, & pour mieux esclaircir ce point de la Diuersion, qui ne nous en

esloignera pas beaucoup, & qui ne luy est pas estranger; qu'vne des plus memorables & des plus judicieuses que le Siecle passé ait veu; a esté celle que fit François Premier sur les Espagnols, quand le Connestable de Bourbon, le Marquis de Pescaire & les autres Chefs de l'armée Imperiale; vindrent assaillir la Prouence. Au lieu de s'aller opposer de droit fil à eux, & de les aller combatre dans son Royaume; Il transporta prontement son armée en Italie, & vint fondre sur l'Estat de Milan, comme sur l'Estat fauory de l'Empereur, & sur l'endroit de tout le reste de ses Estats, qui luy estoit le plus cher, apres l'Espagne. Aussi certes il ne se trompa point en sa pensée, & l'armée Imperiale ne manqua pas au premier bruit de cette Expedition, d'abandonner la Prouence, & de s'acheminer en Italie, auec vne si estrange vitesse & vne diligence si incroyable; qu'elle preuint nostre arriuée dans l'Estat de Milan, & eust moyen d'en asseurer & d'en munir quelques places, qui furent le salut de tout le reste.

Que si les succez qui suiuirent apres, nous furent aussi funestes, que le premier nous

auoit esté fauorable, & si le cours de cette guerre se vit terminé par la prison du Roy, & par la ruine de son armée; Il ne faut point attribuer cette disgrace à la nature de cette diuersion, qui fust faite fort à propos, ny charger vne cause salutaire, de la production d'vn effet malin qui est prouçnu d'vne autre cause. Il faut dis-je attribuer cette disgrace au dessein de la fortune, qui auoit entrepris de mortifier François: à la mauuaise conduite de ce Prince: à la faute de ses Ministres, & sur tout à cette autre mal-heureuse & peu sage diuersion, qu'il se proposa de faire sur le Royaume de Naples, où il enuoya le Duc d'Albanie auec vne partie de son armée. Car outre le notable affoiblissement qu'il apportoit à ce qui luy restoit de forces, & le beau jeu qu'il faisoit aux Ennemis, pour le venir attaquer comme ils n'y manquerent pas, dans cette foiblesse; Il ne consideroit pas que le Royaume de Naples estant moins important à l'Empereur, & luy tenant moins à l'esprit que l'Estat de Milan; son armée n'abandonneroit pas la deffense de celuy-cy, pour acourir à celle de l'autre.

La quatriéme Regle ſera, que ſi c'eſt vne neceſſité inéuitable à vn Prince de faire venir dans ſon pays du ſecours eſtranger, & d'en fortifier ſon armée; ce ſera vn grand bonheur pour luy, ſi pour cela il n'a beſoin que de forces mediocres, & qui ſoient inferieures aux ſiennes: à qui il puiſſe touſiours donner la Loy: de qui il ne puiſſe jamais receuoir de jalouſie, & en vn mot qui ne le mettent pas luy-meſme en quelque eſpece de ſujettion à la veüe de ſes ſujets, & n'abaiſſent cét eſclat d'authorité auec laquelle il domine ſur ſon peuple, & l'opinion de ſa grandeur, par cette marque de dependance où il ne ſçauroit éuiter d'entrer, receuant chez ſoy des armées fortes. Ie ne parle pas des autres inconueniens qui peuuent naiſtre, de l'introduction des Eſtrangers dans vn Eſtat; & particulierement ſi l'ambition y vient auec la puiſſance: ou ſi la beauté du pays & la richeſſe des habitans; y peuuent ſeruir d'amorce pour le conuoiter, à ceux qui eſtant nez ſous vn Ciel rigoureux, & en des Contrées ſauuages; ne ſont que trop tentez de changer de demeure, & de s'aquerir vne habitation plus heureuſe.

C'eſt par cette voye que Philippe pere d'Alexandre, a autrefois attenté à la liberté de la Grece: que les Romains en ont fait la conqueſte, comme nous l'auons deſia remarqué: que les Gots les Vandales & les autres peuples du Septentrion; ont ocupé les pays de ceux qui les appelloient à leur ſecours, & que ſix mille Turcs qui eſtoient paſſez d'Aſie en Europe, pour ſeruir les Empereurs de Conſtantinople, charmez de la douceur & de la fecondité de cét agreable Climat, ayant inuité les autres de leur nation de s'y venir eſtablir; ont eſté la premiere cauſe de la reuolution de ce bel Empire.

C'eſt pourquoy les ſages Princes, & les Republiques bien inſtruites en l'Art de gouuerner; ont de tout temps éuité l'vſage d'vn remede ſi dangereux, & l'employ d'vn moyen ſi plein de jalouſie; que l'introduction dans leur Eſtat d'vne armée eſtrangere conſiderable. En la guerre que les anciens Romains eurent contre Pyrrhus, & apres que par le gain de quelques batailles, ce braue Prince euſt eſbranlé les fondemens de la Republique; Ils refuſerent l'armée que les Carthaginois enuoyoient

enuoyoient à leurs ſecours ſous la conduite de Mago, & ſe propoſerent en vne telle extremité, de ne deuoir qu'à leur vertu & à leur puiſſance; le reſtabliſſement de leurs affaires, & le retour de leur fortune.

Apres la derroute de la Giragdade, & le funeſte ſuccez de cette Iournée, qui oſta tout d'vn coup aux Venitiens toute leur Terre-ferme; La Republique ne voulut point accepter l'offre que Bajazet ſecond luy enuoya faire de ſes forces, ny ſe ſeruir de ce moyen pour ſe deliurer du mal-heur qui la pourſuiuoit, qui eſtoit extreme, & pour ſortir du precipice où elle eſtoit tombée, qui eſtoit effroyable. Il eſt certain que ce mal-heur ne pouuoit eſtre plus grand, ny ce precipice plus profond. Elle auoit ſur les bras toute la Chreſtienté conjurée, & vne puiſſante armée victorieuſe: Elle en auoit perdu vne, à laquelle il luy eſtoit impoſſible d'en ſubſtituer vne autre: Elle auoit veu entrer la terreur & le deſeſpoir dans toutes les villes de ſon Eſtat, auec le bruit de cette diſgrace: Elle-meſme s'eſtoit veu contrainte, par vn mouuement eſtrange de prudence, & par vn trait de politique qui

n'eſt pas commun ; de conſeiller à ſes ſujets d'en ouurir les portes aux Victorieux, & de faire ſans offenſer leur deuoir & ſans deuenir felons ; ce qu'auſſi bien la conſternation où ils eſtoient tombez, & le courant de la victoire que les Ennemis auoient obtenuë ; les euſt forcés de faire. Et toutefois nonobſtant cela, elle ayma mieux chercher ſon ſalut & ſa reſſource en ſa Sageſſe, & en la ſeule voye qui luy reſtoit pour ſe releuer ; qui eſtoit de trauailler de toutes ſes forces à la deſunion des Confederez, & à la rupture de la Ligue ; que d'attirer dans ſon pays ces armées barbares, d'où elle ne les renuoyeroit pas quand elle voudroit, & d'expoſer l'Italie au meſme ſort, qu'auoient ſouffert les prouinces voyſines de Conſtantinople, ſous les Turcs dont nous auons parlé cy deſſus.

En la naiſſance de l'Hereſie dans ce Royaume, & aux premiers feux dont il bruſla pour le fait de la Religion ; François Second refuſa Philippe ſon Beau-frere, lequel craignant que la contagion de l'erreur & de la felonie qui regnoit parmy nous ; ne paſſat en Flandres & n'acheuat de corrompre ſes ſujets qui

en auoient desia receu quelque odeur; luy auoit enuoyé offrir toutes ses forces pour la combatre. Le Duc d'Alue encore apres auoir obtenu aux Pays-Bas quantité d'heureux succez contre les Rebelles de son Maistre; suplia Charles IX. de souffrir qu'il luy menat pour renger ceux de son Estat, quinze mille hommes de pied, & cinq mille cheuaux tous gens aguerris & acoustumez à vaincre. Mais le Roy par l'auis de son Conseil refusa encore cette offre, & ne voulut en l'acceptant, ou faire paroistre la foiblesse de son Regne: ou donner aux Religionaires factieux plus de pretexte d'appeller à leurs secours les Estrangers, & à ceux-cy plus de couleur d'y venir: ou sur tout introduire dans le cœur de son Royaume, des gens qu'il n'en eust pas chassez quand il eust voulu: qui luy eussent demandé des places de seureté pour y entrer, & des dédommagemens immenses pour en sortir, & qui eussent pû auec le temps estre la matiere, d'vne plus difficile & plus longue guerre; que celle qui l'exerçoit. De sorte que pour vne partie de ses sujets à qui il auoit pour lors à faire, & pour des Rebelles qu'il vouloit metre à la raison,

qui faiſoient profeſſion de fidelité; & qu'il pouuoit par conſequent deſarmer facilement auec l'indulgence, toutes les fois qu'il euſt fait trop dangereux de les reprimer auec la force; Il auoit à ſe deffendre de ſes ſujets & de ſes voyſins, & à combatre des Ennemis, qui ayans quelque tiltre de juſtice, & faiſans la guerre ſans remors de conſcience & ſans ſcrupule; l'euſſent faite plus opiniaſtre & moins ſuſceptible d'acommodement.

De ce que nous venons de dire ſe formera vne cinquiéme Regle, qui l'eſclaircira dauantage; qui eſt que non ſeulement il faut éuiter s'il y a moyen d'introduire dans l'Eſtat des ſecours eſtrangers en Corps d'armée, & en tel nombre; qu'ils puiſſent faire la Loy ou donner de la jalouſie, à celuy qui les employe: mais qu'il faut encore s'il eſt poſſible obſeruer deux choſes, l'vne de taſcher de faire en ſorte que ces troupes eſtrangeres, dependent dauantage du Prince qui les appelle & qui les paye; que de celuy qui les mene & qui les commande, & que la relation qu'ils auront à celuy-là ſoit plus forte & abſoluë; que celle qu'ils ont à celuy-cy. L'autre choſe ſera d'em-

pescher qu'elles ne subsistent en vn corps, & de les tenir tousiours separées, s'il n'y a rien qui oblige de les metre ensemble, & de les rejoindre. C'est ainsi que les Venitiens essayerent il y a desia quelque temps, de diuiser les troupes que le Sieur de Roquelaure leur auoit menées, & de luy en oster le commandement, & que les Hollandois trauaillerent à faire le mesme au Conte de Mansfelt, apres qu'il eust secouru Berg-Opson. Mais les vns & les autres rencontrerent des Esprits fermes, qui resisterent à leur artifice, & contre lesquels s'emoussa ce trait hardy de Politique. Il est vray qu'on ne peut essayer de faire ce traitement qu'à des Chefs Auanturiers, qui ne dependent que de leur espée, & du Prince qui les employe, & qui ayant assemblé ces troupes par leur industrie & par leur credit, les maintiennnent aussi dans leur dependance, par leur authorité & par leur adresse.

Pour ce qui est d'empescher la jonction en mesme lieu, des troupes qui pourroient former des corps grands & considerables; c'est vn moyen indubitable d'en destourner le desordre, & de preuenir la licence qui a coustu-

me de naiſtre en ces Ames mercenaires, de l'eſperance de l'impunité; comme l'eſperance de l'impunité a couſtume de s'engendrer de la multitude des coupables. De cette racine ont ſouuent pullulé la ſedition & les mutineries, dans des armées anciennes & modernes. De là ſortit autrefois l'audace des troupes Pretoriennes, qui entreprirent de tuer & d'eſlire des Empereurs, & qui abuſerent ſi ſouuent de la pourpre Royalle, en l'oſtant & en la donnant à qui bon leur ſembloit, par ce mouuement aueugle qui agite les courages, leſquels n'eſtant point reglez par la raiſon; n'ont ny reſpect ny crainte qui les retienne. Sejan le plus grand des Fauoris de tous les Siecles, & le premier exemple de grande faueur que le monde ait veu; en ayant le commandement, s'auiſa de les loger toutes enſemble, pour ſe rendre plus redoutable par ce pront & preſent ſecours qu'il auoit en main, des meilleurs ſoldats de l'Empire. Ceux-cy ſe mirent à acommoder leur logement, & à le fortifier de telle ſorte; qu'ils en firent comme vne Citadelle pour dominer Rome, & comme vne bride pour tenir en ſujetion la Capitale ville

du monde. Le grand nombre de Ianiſſaires que le Grand Seigneur a couſtume de tenir à Conſtantinople; eſt cauſe des tumultes qu'ils y excitent ſouuent, & des inſolences qu'ils y commettent, qui vont quelquefois juſqu'à violer la ſeureté du Serrail: à contraindre le Prince de leur liurer ſes Fauoris, pour en faire juſtice, comme ils parlent, & à ne pardonner pas à ſa propre perſonne, juſqu'à attenter à ſa vie meſme. Que ſi vn Prince doit éuiter auec tant de ſoin, & pour les conſequences que nous auons repreſentées, de laiſſer enſemble quantité de gens de guerre de ſes ſujets; combien plus doit-il eſtre curieux, de tenir touſiours ſeparez autant qu'il le pourra faire commodement, ceux qui ne tiennent à luy que par la conſideration de la paye qu'ils en reçoiuent, comme font les eſtrangers, & ne le reſpectent qu'autant qu'ils le craignent, & ne le craignent qu'à meſure qu'il a la puiſſance de les chaſtier.

La ſixiéme Regle ſera, qu'vn petit Prince qui eſt attaqué par vn plus grand, & qui a beſoin d'vn remede plus preſent & plus efficace que la diuerſion, contre la violence qui l'aca-

ble; auant que de se resoudre à receuoir dans ses Estats quelque armée estrangere plus forte que la sienne, & de luy bailler des places pour sa seureté & pour sa retraite, si elle en demande; doit faire vne exacte & juste comparaison, des maux où il s'expose en le faisant, & de ceux où il tombera necessairement s'il ne le fait pas: doit examiner froidement & sans passion, la nature & les circonstances de l'affaire qui l'exerce: les conditions de ses Ennemis & de ses Amis: la foy & l'ambition des vns & des autres: la bien-seance pour eux de ses Estats, ou de quelqu'vne de ses places; Et apres cette comparaison & cét examen, des inconueniens qu'il y a à courir de tous costez; Il s'arrestera aux moins fascheux: Il s'acordera auec ses Ennemis s'ils sont traitables, ou se seruira du secours de ses Amis s'ils sont fideles, & loüera Dieu, comme d'vne grace toute sienne, & d'vne faueur extraordinaire, quand il aura bien choisi, & qu'il sera arriué au port sans faire naufrage.

La derniere Regle sera; qu'en general vn Prince doit tousiours auoir s'il le peut vne ou deux forteresses, pour la seureté de son pays,

&

& pour seruir d'arrest aux forces qui s'y pourroient déborder, & aux inuasions d'vn Ennemy, qui sans cela s'en pourroit prontement rendre le maistre. C'est ainsi par exemple, que le Duc de Saxe a Dresde & Vittemberg, le Marquis de Brandebourg a Custrin & Spandau, le Lantgraue de Hesse a Cassel & Zigenhaim; ausquelles places consiste sans doute le salut de leurs Estats, & sans lesquelles ils seroient la proye du premier Ocupant, comme sont ceux de quelques autres Princes d'Allemagne, qui n'ont point de forteresses. Et que fust deuehu je vous prie le Montferrat, sans la Citadelle de Cazal, & sans cette excellente piece, qui a fait eschoüer autant d'armées ennemies qui ont entrepris de l'attaquer; que sa situation, & la jalousie que sa force donne, en a conuié de l'entreprendre?

Il faut pourtant se donner bien de garde de faire icy vne faute specieuse, & de passer du defaut où quelques Princes demeurent, & peut-estre par impuissance, à l'extremité où d'autres tombent, par vn certain déreglement de fantaisie qu'ils ont, de ne se trouuer jamais assez puissans ny assez considerables. Il faut

qu'ayant de petits Estats, & vn Reuenu fort limité; Ils s'empeschent de les charger d'vn trop grand nombre de places fortes, & de faire comme les Imtemperans, qui mangeans auec excez, ne peuuent digerer ce qu'ils mangent, & se remplissent d'vne si grande quantité de mauuaises humeurs; que la chaleur naturelle ne sçauroit les resoudre, ny descharger le corps de cette abondante source d'incommoditez, & de cette feconde miniere de maladies. Il arriue de cette faim desreglée, & de cette intemperance d'esprit, de vouloir quantité de forteresses; que le bien du Prince ne pouuant fournir à les rendre toutes completes: ou à les pouruoir des choses necessaires pour leur conseruation: ou à y tenir des garnisons suffisantes & bien payées; Il en pert tousiours quelqu'vne par quelqu'vn de ces manquemens, & il arriue encore que l'Ennemy qui s'en est emparé, acheuant de la fortifier & de la munir; se fait quelquefois par le moyen de cette place vn si puissant establissement dans cét Estat, & y prend des racines si profondes; qu'on a bien de la peine à l'en chasser, que par quelque Traité de paix, & par

cette laſſitude & impuiſſance que la guerre apporte à la longue, qui le contraignent à y entendre.

Il deriue encore de ce principe vn autre inconuenient, qui met tout l'Eſtat en proye, & coupe de tous coſtez les attaches & les nerfs qui en lient & conjoignent les parties; c'eſt que le nombre exceſſif des garniſons que le Prince eſt obligé d'entretenir, fait qu'il ſe trouue d'ordinaire foible quand il eſt obligé de metre en campaigne, & que l'ennemy ſe rendant maiſtre ſans reſiſtance du plat pays, toutes les places ſe trouuent bloquées tout à la fois, & ſe perdent en foule & à l'enuy l'vne de l'autre, pour ne voir pas d'armée capable de les ſecourir, & pour ne s'expoſer au traitement qu'on fait à ceux qui s'opiniaſtrent à vne deffenſe inutile, & qui ne pouuans auoir vn deſſein raiſonnable de ſe ſauuer; n'en peuuent auoir que de perir vn peu plus tard, & de conſumer ceux qui les attaquent.

Les Ducs de Sauoye ſont tombez dans cét inconuenient d'auoir quantité de forteresſes, & la pluſpart accompagnées de quelqu'vn des defauts que nous auons repreſentez. L'aſ-

ſiete veritablement de leur pays, & particulierement la ſituation du Piedmont, qui eſt enclaué au milieu des Eſtats de Princes ſi grands & ſi formidables, qu'vn Roy de France & vn Roy d'Eſpagne; peut auoir beaucoup contribué à ce deſordre. Mais cela n'empeſche pas qu'il ne leur en ait ſouuent mal pris, & eſtant impoſſible qu'ayans tant de foibles dans leur Eſtat, on n'en rencontre touſiours quelqu'vn; Ils ne ſçauroient éuiter de receuoir touſiours par là, quelque bleſſure fort dangereuſe. Monſieur de Rohan a auſſi remarqué dans ſes Memoires, qu'vne des cauſes de la ruine du Party Huguenot, & vn des principes de la diſſolution de ce grand Corps; a eſté le trop grand nombre de places fortes qu'il auoit; qui a fait que les voulant conſeruer toutes, il les a toutes perduës, & que ne ſe trouuant pas aſſez fort pour diſputer la campagne aux armes du Roy, comme il faiſoit autrefois; Il a fallu que tout ait enfin ſuccombé ſous la vertu & ſous la puiſſance de ce Prince. Il n'appartient qu'aux Flamens & aux Hollandois, d'auoir leur pays tout ſemé de fortereſſes, & toutes ces fortereſſes pour-

ueües de puiſſantes garniſons ; & de pouuoir en meſme temps metre ſur pied de grandes armées.

Mais quant aux premiers, qui ne ſçait qu'encore que leur pays ſoit vn des meilleurs du monde, & qu'on l'ait appellé les Indes de la Chreſtienté à cauſe de ſes richeſſes ; Il euſt eſté bien toſt eſpuiſé & mis à ſec, ſans l'influence de l'Eſpagne, & ſans l'abondance des deux Indes, qui a eſté employée à nourrir la guerre, & à ſouſtenir les mouuemens dont ces peuples ſont trauaillez depuis tant d'années ? Encore n'a-t'elle pû touſiours fournir aux beſoins de cette guerre, & à la faim de ce Monſtre inſatiable: & l'on a veu pluſieurs fois deperir les armées de ce pays-là à faute d'argent, & de cette diſette s'eſclorre des corps conſiderables de Mutins, comme autant de Republiques, qui ſubſiſtoient auec ordre & diſcipline, ſans ſe rejoindre au gros d'où ils s'eſtoient deſtachez, juſqu'à ce qu'on leur euſt fait raiſon de ce qui leur eſtoit deu, & qu'ils euſſent ceſſé d'eſtre Creanciers du Prince, pour retourner eſtre ſes ſujets.

Pour ce qui eſt des Hollandois, qui ne ſçait

aussi qu'ils n'ont pas tousiours esté en l'estat où l'on les voit aujourd'huy : qu'ils n'ont pas tousiours eü tant de places fortes, ny si bien munies qu'ils ont à present : qu'ils ont esté long-temps sur la deffensiue, & auec vne armée si mediocre; qu'ils croyoient gaigner tout ce qu'ils ne perdoient pas, & vaincre suffisamment quand ils n'estoient pas vaincus. C'estoit lors qu'ils ne subsistoient que sous le bon plaisir d'autruy, & par les subuentions & les secours qui leur venoient de France d'Angleterre & d'Allemagne : qu'ils n'auoient pas encore appris le chemin des Indes : qu'ils n'auoient pas despoüillé les flotes d'Espagne : qu'ils ne frequentoient les Mers du Leuant que sous la Baniere de France. Qu'en vn mot ils n'estoient pas les maistres du Commerce & de la Nauigation, comme ils le sont à cette heure. Mais depuis que la Mer les a enrichis de tous costez, & a fait venir l'abondance chez eux de toutes les parties du monde; Ce n'est pas merueille si leurs places ny leurs armées ne manquent jamais de rien, & si estans grands œconomes & prenans bien leurs mesures en toutes choses, ce qui est le propre des

Republiques ; Ils ne demeurent jamais courts en leurs Expeditions militaires. Encore ne peut-on nier qu'ils ne ſçauroient metre en campagne plusieurs années de ſuite ſans ſe laſſer, & ſans tarir leur Eſpargne, & qu'ils n'ayent beſoin de ſe repoſer & de prendre haleine : ou de receuoir de la ſubuention de dehors ; comme ils en reçoiuent ſouuent de la France.

Ce que je viens de dire ſont des Propoſitions generales, qui ſont le plus ſouuent vrayes ; mais qui ne le ſont pas touſiours, non plus que la pluſpart des autres Regles de la Politique. Ce ſera à la prudence de ceux qui gouuernent de les ajuſter à la nature des affaires qu'ils auront en main, & à l'eſtat des conjonctures où ils ſe trouueront ; & non pas d'ajuſter les affaires & les conjonctures, à ces Propoſitions & à ces Regles.



DISCOVRS CINQVIEME.

Quelle ſorte de Confederation & de Correſpondance ſe peut former entre vn Prince & les ſujets d'vn autre Prince qui luy ſont Rebelles. Que le Roy a pû en conſcience aßiſter les Catalans.

APRES auoir diſcouru de la maniere auec laquelle ſe doiuent donner & receuoir les ſecours entre les Souuerains; Il ne ſera pas hors de propos d'examiner icy vne autre matiere qui eſt liée à celle-là, & de rechercher quelle ſorte de Confederation & de Correſpondance ſe peut former, entre vn Prince & les ſujets d'vn autre Prince qui luy ſont Rebelles. Sur quoy je dis premierement, que les ſouleuemens des peuples contre les Princes, & les agitations inteſtines des Eſtats, eſtant d'ordinaire des coups de la cholere du Ciel, ou pour mieux dire des effets de ſa juſtice; ont

ce; ont auſſi des ſuccez fort differens ſelon qu'elle eſt differemment irritée. Quelquefois elles en changent tout à fait la face, & y introduiſent de nouuelles formes; s'il eſt ainſi reſolu au Conſeil de la Prouidence. Et alors il n'y a ny induſtrie ny force humaine, qui en puiſſe deſtourner l'euenement: vne foible eſtincelle cauſe alors des embraſemens, que nul ſecours ne peut eſteindre, & l'on voit la petite pierre de Daniel, renuerſer & metre en pieces des ſtatuës enormes & prodigieuſes. La defection des Suiſſes de la Maiſon d'Auſtriche d'Allemagne, & la defection des Flamens de celle d'Eſpagne, ſont des preuues ſi claires de cette verité; qu'il n'en faut point rechercher d'autres.

Quelquefois ces deſordres ne ſont que de ſimples menaces de la part de Dieu, pour conduire par là à reſipiſcence les Princes & les peuples qui l'ont offenſé. Et alors quelque diſpoſition qu'il y ait au changement dans l'inclination des Cauſes ſecondes, & quelque roide que ſoit la pente par où elles y deſcendent, ou s'y precipitent; on en voit arreſter la cheute comme par miracle: l'embaras des affaires

se demesle aussi inesperement, que l'intrigue d'vne Comedie, & les choses retournent à leur premier Estre, sans qu'on s'apperçoiue presque du chemin, par où elles y sont reuenuës. De cela la France a fait plusieurs experiences, sans parler des autres pays. Ie me contenteray de rapporter icy la plus moderne de toutes, qui est la descente des Anglois en l'Isle de Rhé. Il n'y auoit point d'apparence au monde, selon laquelle ils ne deussent executer leur dessein, & se rendre maistres de cette Isle. Et toutefois si cela fust arriué; on eust bien eü de la peine à parer la tempeste qui nous menaçoit en suite, & à garentir de naufrage quelques Prouinces de ce Royaume. Les emboucheures des Riuieres de Loire & de Garonne, dont l'Armée naualle d'Angleterre se deuoit saisir, & par consequent toute sorte de communication fermée par là, à la Bretaigne au Poitou & à la Guyenne. Vne armée considerable qui estoit preste à venir joindre les Anglois, & qui marchant depuis le Languedoc jusques à eux; se fust enflée de quantité de forces Huguenotes qui s'y fussent renduës; comme vn fleuue se grossit en roulant de plusieurs riuieres qui

s'y deſchargent. Vn grand Capitaine à la teſte pour meſnager tous les auantages qu'on euſt gaignez, & tous ceux que la fortune euſt offerts, & pluſieurs autres circonſtances; formoient vne Conjoncture tres-perilleuſe.

Ce n'eſt pas qu'il faille douter que la vertu & la fortune du Roy : la prudence le courage & l'actiuité de ſes Miniſtres, & les forces d'vn puiſſant Royaume; n'euſſent pû corriger ce que cette Conjoncture auoit de malin & de funeſte. Mais il ne faut pas douter auſſi qu'elles n'auroient pû eſtre miſes à vne plus forte eſpreuue, & qu'il n'auroit pas fallu moins que cela; pour rompre les deſſeins de la Rebellion, & pour empeſcher qu'elle ne ſe fit vn eſtabliſſement dans l'Eſtat, qui auroit peut-eſtre duré auſſi long-temps que la Monarchie. Mais Dieu aymoit trop la France, pour permettre qu'elle vint à cette eſpreuue, & la gloire du Roy ſe deuoit former d'vne plus belle matiere; que de la neceſſité de ſe deffendre. Auſſi ceux qui faiſoient l'inuaſion de l'Iſle de Rhé, furent frapez de l'eſprit de confuſion, dés le commencement de l'entrepriſe: vn fatal aueuglement, qui ne les abandonna point depuis

les auoir saisis jusques à ce qu'ils fussent perdus; fit auorter vn des plus hardis & mieux entendus projets, qui eust esté fait il y auoit long-temps, & il luy arriua comme à ces formidables machines qu'on voit quelquefois à la guerre; que peu de chose rend percluses & inutiles d'abord qu'elles se remuent.

Ie dis en second lieu, qu'il faut poser pour Fondement & pour Maxime; que les Sujets peuuent bien par eux-mesmes se souleuer contre leur Souuerain, & briser les liens de l'obeissance qu'ils luy doiuent, par la seule force de leurs passions. Mais que ce souleuement se puisse maintenir en chaleur, s'il n'est eschauffé de dehors, & que cette nouuelle liberté viue long-temps, si quelque Puissance estrangere ne la nourrit; C'est ce qui ne s'est gueres veu, & il y en a fort peu d'exemples. Au contraire il y en a vne infinité qui tesmoignent, que l'vn ne peut estre sans l'autre, & qu'vne Reuolte est mal assise, qui n'a pour base que les forces d'vn peuple rebelle. Ie me seruiray encore pour confirmer cette verité, de l'exemple des Suisses & de celuy des Flamens; puis que j'en ay desia fait mention. Il

n'y a point de doute, qu'apres que les Habitans de ce pays ſauuage & rude, à qui le village de Suits a donné le nom; eurent pris les armes contre les Princes d'Auſtriche, & que pour ſe deliurer de la longue violence, & de la tyrannie inſupportable qu'ils exerçoient ſur eux par leurs Gouuerneurs; Ils ſe furent deliurez de la domination de ſi mauuais maiſtres; cette nouuelle Republique demeura long-temps tremblante & mal-aſſeurée: qu'elle ne commença à s'affermir & à reſpirer vn air libre, que ſous la protection de Charles VII. & qu'elle ne receut ſon entiere conſiſtance, & ſon parfait eſtabliſſement, que de l'Alliance qu'elle fit auec Louys XI. Apres que les Flamens eurent reſolu de ſecoüer le joug d'Eſpagne, & de n'adorer plus vne Puiſſance mal-faiſante bien qu'elle fuſt legitime; Ils n'euſſent pas duré long-temps contre elle, ſi des Puiſſances voyſines ne ſe fuſſent intereſſées en leur conſeruation, & s'il ne fuſt venu diuers ſecours pour les appuyer, d'Allemagne de France & d'Angleterre.

I'ajouſte à ce que deſſus, que quand du temps de nos Peres, l'Hereſie & l'Ambition

s'allierent contre la puissance Souueraine, & que de ces deux principes de Rebellion se fust esclos vn Party, qui ne laissoit à nos Roys qu'vne partie de leur authorité, & à ce Royaume qu'vne partie de ses forces. Bien que ce Party fust animé du sang mesme de nos Roys, & guidé par vne des plus hautes Intelligences de son Siecle. Bien qu'il eust tous les atraits que la nouueauté donne à l'erreur, & tout le zele qui acompagne les Partisans des Sectes naissantes. Bien que l'vnion parmy ses membres ne pût estre plus grande qu'elle estoit, ny le concert de leur volonté plus juste. Il est toutefois certain qu'auec tant d'auantages, & tant de rencontres fauorables; il ne se fust pas maintenu comme il a fait: Il n'eust pas jetté de si profondes racines dans l'Estat, ny estendu si loin ses branches; si des mains estrangeres ne l'eussent soustenu, & s'il n'eust esté souuent rafraischy par l'or d'Angleterre, & des forces d'Allemagne. En effet la decadence de ce Party n'a commencé, & sa ruine n'est arriuée, que lors que ces sources qui luy enuoyoient de puissantes subuentions, & que ces veines qui luy portoient le

Le Prince de Condé. L'Admiral de Chastillon.

sang & la vie; ne luy ont plus esté ouuertes: que lors que l'Allemagne est tombée en impuissance, & que l'Angleterre s'est trouuée timide ou foible, & l'Espagne lente ou irresoluë pour le secourir. De là vient que les peuples qui meditent de ces changemens, & qui se portent à ces resolutions hardies & violentes; ne le font jamais si l'inspiration ne leur en vient de dehors, auec des promesses de grands secours: ou s'ils ne le font dans vne certaine constitution de temps & d'affaires; qui leur monstre quelque port où ils se pourront metre à l'abry, & se refugier en cas de tourmente.

En effet pour parler des choses presentes, & du souleuement des Catalans; Il n'y a point de doute qu'ils ne s'y fussent jamais portez, quelque sujet qu'ils en eussent, ce qui ne se doit pas examiner icy; qu'à la faueur de la Conjoncture où ils se trouuoient alors: Et bien que peut-estre il eust esté conceu il y auoit long-temps, & que toute la matiere dont il a esté formé eust esté ensemble; Si est-ce qu'il ne fust point sorty du sein de ses Causes, ny ne se fust monstré au jour; si les armes

s'allierent contre la puissance Souueraine, & que de ces deux principes de Rebellion se fust esclos vn Party, qui ne laissoit à nos Roys qu'vne partie de leur authorité, & à ce Royaume qu'vne partie de ses forces. Bien que ce Party fust animé du sang mesme de nos Roys, & guidé par vne des plus hautes Intelligences de son Siecle. Bien qu'il eust tous les atraits que la nouueauté donne à l'erreur, & tout le zele qui acompagne les Partisans des Sectes naissantes. Bien que l'vnion parmy ses membres ne pût estre plus grande qu'elle estoit, ny le concert de leur volonté plus juste. Il est toutefois certain qu'auec tant d'auantages, & tant de rencontres fauorables; il ne se fust pas maintenu comme il a fait: Il n'eust pas jetté de si profondes racines dans l'Estat, ny estendu si loin ses branches; si des mains estrangeres ne l'eussent soustenu, & s'il n'eust esté souuent rafraischy par l'or d'Angleterre, & des forces d'Allemagne. En effet la decadence de ce Party n'a commencé, & sa ruine n'est arriuée, que lors que ces sources qui luy enuoyoient de puissantes subuentions, & que ces veines qui luy portoient le

Le Prince de Condé. L'Admiral de Chastillon.

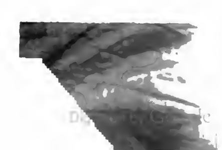
ſang & la vie; ne luy ont plus eſté ouuertes: que lors que l'Allemagne eſt tombée en impuiſſance, & que l'Angleterre s'eſt trouuée timide ou foible, & l'Eſpagne lente ou irreſoluë pour le ſecourir. De là vient que les peuples qui meditent de ces changemens, & qui ſe portent à ces reſolutions hardies & violentes; ne le font jamais ſi l'inſpiration ne leur en vient de dehors, auec des promeſſes de grands ſecours: ou s'ils ne le font dans vne certaine conſtitution de temps & d'affaires; qui leur monſtre quelque port où ils ſe pourront metre à l'abry, & ſe refugier en cas de tourmente.

En effet pour parler des choſes preſentes, & du ſouleuement des Catalans; Il n'y a point de doute qu'ils ne s'y fuſſent jamais portez, quelque ſujet qu'ils en euſſent, ce qui ne ſe doit pas examiner icy; qu'à la faueur de la Conjoncture où ils ſe trouuoient alors: Et bien que peut-eſtre il euſt eſté conceu il y auoit long-temps, & que toute la matiere dont il a eſté formé euſt eſté enſemble; Si eſt-ce qu'il ne fuſt point ſorty du ſein de ſes Cauſes, ny ne ſe fuſt monſtré au jour; ſi les armes

de France n'euſſent eſté triomphantes par tout comme elles eſtoient : Si celles d'Eſpagne n'euſſent eſté mal-heureuſes en Flandres & en Italie, & ſi la Reputation des Imperiales, n'euſt eſté comme elle eſtoit alors, abaiſſée dans l'Allemagne.

Ie dis en troiſiéme lieu, qu'en matiere de ces mouuemens de peuples, on ne s'en peut rien promettre de certain, ny ſçauoir quelle en ſera la durée; juſqu'à ce qu'ils ayent traité auec le Prince dont ils implorent l'aſſiſtance, & qu'ils luy ayent donné des gages de leur foy dont il ſe contentera ; & il n'y en a point de plus grand ny de plus ſeur, que quand ils ſe donnent eux-meſmes. Iuſques alors il aura ſujet de douter, que la mine qu'il fera de les vouloir proteger ; ne ſerue qu'à piquer de jalouſie le Prince dont ils ſont ſujets, & à l'exciter dauantage à remuer toute ſorte de reſſorts, & metre en œuure toutes les inuentions poſſibles, pour les ramener à leur deuoir, & pour faire diſſoudre leur vnion, pendant qu'elle n'eſt pas encore bien ferme. Iuſques alors dis-je il aura juſte ſujet de ſe desfier qu'ils ne s'acommodent, & que balancez entre l'a-

prehenſion



prehenſion de la peine qui ſuccederoit à la victoire, ſi elle demeuroit à l'autre Prince, & les offres non ſeulement d'impunité, mais encore de recompenſe, dont il taſchera de les eſbloüir; Ils n'embraſſent l'ocaſion de ſe remetre en grace : Et comme c'eſt le naturel des peuples de changer facilement de paſſion; qu'ils ne ſoient bien-aiſes de retourner à vn eſtat plus tranquille, & à vne ſtation plus douce; que ne leur paroiſtra celle où ils ſe trouueront dans la Reuolte. Cela eſtant il n'y auroit pas moins de mal à craindre pour luy de leur acommodement; qu'il y auroit à eſperer de bien de leur broüillerie : leur penitence luy ſeroit auſſi funeſte; que leur peché luy pourroit eſtre fauorable, & ils ſeroient obligez de purger à ſes deſpens la faute qu'ils auroient faite pour ne l'auoir pas acheuée, & de tourner contre luy les forces, qu'ils auroient preparées contre l'autre Prince.

Que s'ils ſe reſoluent de ne faire pas à demy, ce qu'autrement il ne faudroit point commencer. S'ils reſiſtent aux offres & aux menaces de leur premier Prince, & les prennent comme peut-eſtre elles le ſont, pour des pie-

ges qu'il leur tend, & pour des embuſches qu'il leur dreſſe. S'ils ſe perſuadent, comme la choſe pourra eſtre ainſi, qu'il ne croira pas eſtre obligé de leur tenir, ce qu'il ne leur aura pas promis de ſon bon gré; mais qu'ils luy auront arraché de force : ny d'obſeruer la foy qu'il leur aura donnée; puis qu'il dira qu'il ne la violera que pour leur bien, & pour les empeſcher d'eſtre vne autre fois Rebelles. Si en vn mot ils perſeuerent à vouloir ſecoüer le joug, dont ils croyent qu'ils ſeront enfin opprimez, & à implorer l'aſſiſtance & la protection d'vn autre Prince; il y a encore quelques conſiderations à faire, auant qu'il la leur acorde.

Il ſemble d'abord que ce ſoit vne choſe de mauuaiſe odeur, & de dangereux exemple parmy les Princes; que l'vn s'oblige par Traité de deffendre & de proteger, les ſujets d'vn autre qui luy ſont Rebelles. Que ce ſoit bleſſer vn droit où tous les Souuerains ſont intereſſez dans la conſequence, & donner cœur à la Rebellion, d'eſtre par tout moins retenuë & plus entreprenante qu'elle ne ſeroit; ſi elle croyoit eſtre deſtituée d'appuy eſtranger &

de forces Auxiliaires. On ne peut certes nier generalement parlant, que cela ne ſoit ainſi, & il n'arriue pas ſouuent que les Princes ſe declarent hautement en faueur des ſujets des autres Princes, ny qu'ils les ſecourent ouuertement & à Enſeignes deſployées. Quand ils le font; c'eſt d'ordinaire ſans bruit & comme à la derrobée: c'eſt en cachant le bras apres auoir jetté la pierre: c'eſt ou en fourniſſant ſecretement de l'argent; comme Philippe II. en fourniſſoit aux Chefs de la Ligue, durant la vie de Henry III. ou en licentiant des troupes & les faiſant paſſer au party Rebelle; comme firent les Venitiens en la guerre des Barons de Naples contre Ferdinand le vieux & le Duc de Calabre ſon fils; ainſi qu'il a eſté remarqué en vn autre endroit.

Il faut vſer en cecy d'vne diſtinction qui eſclaircira cette doute, & conciliera ce qu'il y ſemble auoir d'oppoſition & de contrarieté. C'eſt que ny la Loy de la conſcience ny celle de la prudence ciuile, ne peuuent ſouffrir que durant la paix & en temps calme, & pour le moins quand ce n'eſt pas par forme de reuanche, & pour diuertir vn orage qui ſe prepare;

on ſuſcite du trouble dans les Eſtats de ſes voyſins, ny qu'on y faſſe ſouleuer les ſujets contre leur Prince. Mais quand la guerre eſt allumée entre deux Princes, & qu'ils bruſlent d'vne ardeur reciproque de ſe faire du pis qu'ils pourront, & de ſe deſtruire; La difficulté s'adoucit, & l'on a plus de raiſon de demander, ſi l'vn de ces Princes peut en conſcience fomenter la Reuolte des Sujets de l'autre. Ou bien pour dire la meſme choſe en pluſieurs façons, & pour reueſtir la meſme idée & le meſme ſens, d'expreſſions differentes; ſi vn Prince peut en conſcience joindre ſes forces, à celles des ſujets Rebelles d'vn autre Prince, & agir de compagnie & comme de conſerue auec eux, contre vn Ennemy contre lequel il peut en conſcience agir tout ſeul. Ou bien s'il luy eſt permis de diminuer le nombre de ſes Ennemis, en donnant chaleur à des gens qui seront neceſſairement contre luy, s'ils ne ſont pour luy, & deuiendront ſes Ennemis, s'il ne les tient en humeur & en puiſſance de demeurer ſes Amis. Ou bien ſi cela luy eſt moins permis; que de recueillir des Officiers & des Soldats du party contraire, qui ſe vien-

nent ranger au ſien : que de ſe ſeruir contre ſes Ennemis des cheuaux du canon & des autres inſtrumens de guerre qu'il aura gaignez ſur eux. Et en general s'il a le meſme droit d'vſer des choſes ennemies que la fortune luy preſente elle-meſme, & luy fait tomber entre les mains ſans aucune peine ; que de celles qu'il obtient auec les armes : qu'il rend ſiennes auec la force , & qui ſont des conqueſtes legitimes, & des fruits d'vne juſte guerre.

Or il eſt certain que ces choſes vont d'vn meſme pied, & auec vne eſgale force , & que ſi les vnes ſont permiſes, comme l'on n'en doute point; il n'y a point de difficulté ny de ſcrupule pour les autres. Au pis aller il n'y a point de doute , que cette procedure ne ſoit plus douce ou moins odieuſe , que de corrompre la fidelité d'vn Gouuerneur de place ; ce qui ſe prattique tous les jours par les Princes les plus religieux, qui ne font point de conſcience de taſcher d'auoir de gré , ce qu'ils croyent leur eſtre permis de prendre de force , & d'acheter auec vn peu d'argent, ce qui couſteroit le ſang & la vie à vne infinité de leurs ſujets. En cecy il y a vne difference fort notable,

cõme il eſt aiſé à voir. Car au premier cas dont il s'agit; on ſollicite les Princes: on leur demande protection: on implore leur aſſiſtance contre la violence & la tyrannie. Ils ne font que donner de l'aliment à ce qui a deſia vie: que profiter du mal s'il y en a que d'autres ont fait: qu'vſer du benefice que la fortune leur offre. Au lieu qu'au ſecond cas, ils recherchent, ils attirent, ils deſbauchent, ils font en quelque façon naiſtre l'infidelité & la trahiſon. Et neantmoins ils croyent que cela leur eſt permis en conſcience, & ils le prattiquent ſans ſcrupule, & en quelque façon auec gloire. Tant il eſt vray que la Iuſtice que les Souuerains excercent contre les autres Souuerains, a ſon eſtenduë longue & ſes bornes reculées, au prix de celle qui ſe diſtribuë parmy les particuliers: que le droit de la guerre qui eſt vn droit de force & de ruſe; ſe pourſuit par des chemins qui ſont fermez & auec des adreſſes qui ſont deffenduës, au droit des perſonnes priuées, & que le ſalut des Peuples eſt dans l'Ame des Princes, vne Loy dominante à toutes les autres Loix, & l'obligation qu'ils ont de le procurer, eſt ſuperieure aux autres

obligations de leur Charge.

On peut voir par là que le Roy en receuant les Catalans, qui se sont jettez entre ses bras; n'a pas commis vn si grand crime, que des personnes ignorantes ou passionnées pour l'Espagne ont publié. Qu'en cela il n'a rien fait qui fust de mauuais exemple: qu'il n'ait pû faire legitimement: que la Loy de la conscience ne luy ait permis, & celle de la prudence ne luy ait conseillé. Et puis qu'au milieu de la paix que les Espagnols auoient auec nous; Ils n'ont point fait difficulté de fauoriser à descouuert & à la veuë de tout le monde, les Rebelles de son Royaume, & qu'ils traiterent auant la rupture, auec Monsieur de Rohan pendant qu'il estoit Chef de Part, &que pour profiter du mescontentement d'vn de nos Princes; Ils enuoyerent auec luy dans ce Royaume, de ces troupes Auanturieres qui ne viuent que de proye, & dont la vaillance ne consiste pas à prendre les places qui resistent; mais à brusler celles qui ne se peuuent deffendre: ny à gaigner des combats, mais à tuer apres la victoire. Puis que le droit de reuanche appartient aux Princes, & qu'il leur est loysible de

Les Polaques.

rendre ce qu'on leur prefte; Ie ne penſe pas qu'aux termes où nous eſtions auec les Eſpagnols , & dans le feu de la guerre que nous auions auec eux; Le Roy deuſt faire conſcience d'acorder aux Catalans la protection qu'ils luy demandoient , ny d'accepter ceux qui ſe donnoient à luy volontairement , puis qu'il luy euſt eſté permis de les prendre de force,& de s'en rendre maiſtre auec les armes.



DISCOVRS SIXIEME.

A quoy se doit terminer la Protection, que donne vn Prince aux Sujets Rebelles d'vn autre Prince, & ce qu'il faut faire affin que cela se fasse & honnestement pour celuy-là, & seurement pour ceux-cy. Cela se confirme par la procedure que le Roy a obseruée en l'occurrence de la Catalogne.

NOVS auons apporté de la lumiere au Discours precedent à vne doute qui concerne la conscience, sur le fait des Secours que les Princes donnent aux Sujets Rebelles des autres Princes. Il nous faut maintenant traiter d'vn inconuenient inéuitable en cette matiere, & de resolution plus difficile; Asçauoir à quoy se terminera cette protection, & ce que fera en leur faueur le Prince qui la donne, en cas que la paix se fasse;

comme il faut enfin qu'elle se fasse, & que le repos succede quelque jour à l'agitation, & le calme à la tourmente. Car il faut ou que les sujets Rebelles retournent en grace aupres de leur Prince naturel par le moyen du Traité qui se fera, & qu'ils se reconcilient aueque luy, par l'entremise de l'autre Prince: ou qu'ils demeurent affranchis de la domination du premier, & fassent vn Estat à part & vn Corps separé; comme ont fait les Suisses, & comme font les Hollandois: ou qu'ils soient à celuy qui les a tirez de Seruitude, & au second Maistre qu'ils se sont choisis, pour sortir du joug de l'autre: ou enfin qu'ils soient abandonnez & laissez en proye au ressentiment, & à la cholere de celuy-cy.

Quant au premier point, (on fera le mesme jugement, & encore en plus forts termes du second & du troisiéme;) ce sera vne chose bien difficile à digerer à vn Souuerain, qu'vn autre emporte cét auantage sur luy; que d'estre le Mediateur & l'Arbitre entre luy & ses sujets, & il faut que la fortune le mete bien bas & luy fasse vne estrange violence, pour luy faire accepter vne si dure condition, & vn party si

peu honnorable. Au Traité de Madrit & en celuy de Cambray, qui n'a esté à proprement parler, que le correctif & la modification de l'autre ; on voit à la verité quelques Particuliers qui auoient suiuy le party d'Espagne, restablis en leurs honneurs & en leurs biens par ces Traitez. Mais qui ne sçait en quelle constitution se trouuoit alors la France ? Qui ne sçait que le Ciel n'auoit plus pour elle que des regards mal-faisans, & des influences funestes, & que la fortune versant ses faueurs sur l'Espagne ; auoit oublié d'estre muable ? On a veu quelle peine on eust il y a quelques années, d'obtenir grace pour le Marquis de saint George & pour quelques autres Montferrins, qui auoient seruy le Duc de Sauoye, aux guerres qu'il auoit eües depuis la mort du feu Roy, auec les Ducs de Mantoüe. On a veu la dureté que les Genois apporterent & la resistance qu'ils firent, pour ne pardonner pas aux prisonniers, qu'ils acusoient d'auoir conjuré contre leur Patrie, & conspiré auec le Duc de Sauoye pour luy donner l'entrée dans Genes, & qu'enfin dans l'acommodement que fit cette Republique auec le Duc ; Il fal-

lut inuenter vn moyen & trouuer vn temperament, pour empeſcher ces criminels d'Eſtat de perir, & affin qu'il ne parût pas que la Republique leur euſt donné grace. Et au Traité de Veruins les Deputez du feu Roy ſe roidirent, à n'y laiſſer comprendre aucun François, qui euſt eü de l'attachement auec l'Eſpagne, & à ne donner rien à l'interceſſion des Eſtrangers, de ce qui n'appartenoit qu'à la clemence du Prince.

C'eſt bien plus; ce ne fuſt pas ſans vn grand mal de cœur, & ſans vne extreme repugnance, que les Eſpagnols ſouffrirent, que les Ambaſſeurs de France d'Angleterre & de Veniſe ſignaſſent non ſeulement comme Mediateurs, mais encore comme Garens de la part de leurs Maiſtres, le Traité de Vercel, qui termina la guerre née de l'inexecution de celuy d'Aſt. Et neantmoins il n'eſtoit pas icy queſtion d'vn different de Sujet à Souuerain, & de ces querelles d'Eſtat qui ne ſe doiuent aſſoupir, que par la ſoumiſſion ou par la peine de l'vn, & par l'indulgence ou par la Iuſtice de l'autre. Il s'agiſſoit ſeulement d'vne pointille d'honneur, & d'vne préeminence d'au-

thorité que les Eſpagnols affectoient, de traiter par toute l'Italie en Maiſtres: d'y impoſer des Loix aux Princes: d'y donner comme bon leur ſembloit la forme aux affaires, & d'y eſtouffer les broüilleries qu'ils y laiſſoient allumer, par la ſeule ſignification de leur volonté, & par la ſimple demonſtration de leurs armes. Il faſchoit fort à ces Ambitieux; qu'vn Duc de Sauoye euſt l'audace de s'oppoſer à cette publique neceſſité, & de reſiſter au deſtin commun des petits Princes d'Italie. Ils ne pouuoient ſouffrir qu'il euſt des penſées de Prince libre, ny qu'il voulut vſer des priuileges de la Souueraineté, & faire l'independant aupres d'eux. Ce fuſt le ſujet des querelles qu'ils luy firent, & qu'ils renouuellerent deux ou trois fois. C'eſt ce qui obligea la France de ne permettre pas qu'il ſuccombât en vne cauſe ſi juſte. C'eſt ce qui luy fit entreprendre auec l'Angleterre & auec la Republique de Veniſe, la garentie de ce qui luy fuſt acordé par les Eſpagnols, & ce fuſt l'amertume & le tourment de ceux-cy; d'eſtre contrains pour éuiter pis, & pour n'attirer auec la guerre les Eſtrangers en Italie, ſuiuant

la Maxime qu'ils tenoient alors, & qu'ils ne deuoient jamais abandonner; d'estre contrains dis-je apres auoir offert au Duc tous les auantages imaginables, & cherché tous les expediens possibles, pour destourner l'entremise des susdits Ambassadeurs; de consentir qu'ils se rendissent Pleiges de l'obseruation du Traité.

Que si nous auons veu arriuer quelque chose de semblable, entre le Roy & ses Sujets Rebelles, & si l'Angleterre s'est meslée de leurs affaires, & est interuenuë au Traité de la paix qu'il leur donna deuant Montpellier; Il est à considerer que ç'a esté par cette Loy dure & inexorable, qui fait accepter le moindre mal pour éuiter le plus grand, & que dans la lassitude où la France se trouuoit alors, on jugeoit qu'il estoit plus expedient de luy procurer du repos auec vn peu de honte; que de la laisser dans les trauaux de la guerre auec vn peril extreme. Ou bien certes il faut auoüer qu'il n'y auoit pas dans le Cabinet, assez de vigueur & de courage, assez de soin de l'honneur du Roy & de la dignité de la Couronne, & que les veines de ceux qui gouuernoient en ce temps-

là; n'estoient pas remplies de ces esprits genereux, & de ce sang magnanime, dont on voit de si grands effets en l'Administration presente. Aussi pour dire ce qui en est, ces paix forcées & ces reconciliations violentes; ne sont pas de longue durée. Il faut qu'elles rompent bien-tost de quelque costé que la faute vienne, & les sujets enflez & fiers de cette protection estrangere; ne peuuent se contenir dans les bornes qui leur sont marquées: ou le Prince ne peut souffrir des sujets qui ayent relation à vne autre Souueraineté que la sienne: sur qui il ne luy reste qu'vne ombre d'authorité, & de qui il ne reçoiue qu'vne apparence d'affection, pendant qu'ils donnent le cœur & la realité à vn autre.

Ce qui a suiuy la paix de Montpellier, nous a fait toucher au doigt cette verité, & monstré qu'estant faite par necessité ou par crainte, & arrachée plustot qu'acordée volontairement; l'interuention & la garentie des Anglois, n'auoient seruy qu'à donner plus de jalousie au Roy, contre ceux qui les auoient recherchées: qu'à luy donner plus de curiosité d'obseruer leurs deportemens, & plus d'in-

clination à les interpreter auec esprit de desfiance. Qu'elles n'auoient seruy qu'à rendre ceux-cy plus tendres & plus sensibles, à la moindre esgratigneure qu'ils s'imaginoient qu'on fit à la paix : qu'à les faire plus hardis à en demander la reparation, & à la demander auec menaces : qu'à les faire proceder plus en esgaux qu'en sujets, en toute cette broüillerie. Bref de quelque cause que cela ait procedé, qu'il n'est pas icy le lieu de rechercher, & que j'ay designée ailleurs. Tout a enfin esclaté à vne rupture ouuerte, comme nous auons remarqué au Discours precedent, & de toutes ces Causes assemblées s'est formé la plus perilleuse guerre, qui eust menacé l'Estat depuis la naissance de l'Heresie.

Toutefois Dieu changea en bien ces funestes apparences, & empescha que le mal n'acomplît son periode. Il l'arresta au fort de son mouuement & sur le milieu de sa course, & il auoit suscité au Roy des Ministres, non pas pour emousser sa vertu par leur froideur ; mais pour luy donner de la pointe par leur courage : non pour biaiser deuant le desordre, & pour en retrencher quelques branches ;

ches; mais pour l'attaquer de droit fil, & pour le couper à la racine: non pour amuser pour quelque temps la Rebellion auec des promesses qu'on sçauoit ne vouloir pas tenir, & peut-estre qu'on croyoit ne le deuoir pas; mais pour la metre en estat de ne plus capituler auec son Maistre, & pour luy oster desormais la volonté de remuer, en luy ostant la puissance de le faire. Cela n'a pas manqué d'arriuer. Les Anglois ont esté battus, & les Huguenots humiliez en cette guerre. La Rochelle est tombée par terre, & l'Espagne est deuenuë aueugle ou paresseuse, pour ne fournir pas les secours qu'elle auoit promis à vn Party mourant, & pour comble du bon-heur du Roy, & pour la perfection de sa gloire, faisant la paix auec l'Angleterre; Il luy a fait relascher ce point, que Monsieur de Rohan n'y fust pas compris, & l'a obligée d'abandonner celuy qui auoit refusé vn peu auparauant de traiter sans elle, & n'auoit voulu se preualoir d'vne si belle ocasion que la guerre d'Italie, pour traiter seul auec auantage.

Nous auons veu quelque chose de pareil à cette derniere circonstance, en la paix que le

Au mois de Iuin 1629. feu Empereur fit vn peu auparauant à Lubec auec le Roy de Dannemarc. Les Princes dont celuy-cy auoit embrassé la protection ; n'y entrèrent que sous cette clause generale, qui estoit vne marque d'abandonnement, *Que l'Empereur n'en inquieteroit aucun contre la Iustice & l'Equité. Que cependant le Roy de Dannemarc ne s'inmisceroit point dans les affaires de l'Empire, & ne s'en messleroit non plus que l'Empereur se messoit des affaires de son Royaume.* Il faut pourtant confesser pour parler au vray de cette occurrence, que les auantages que l'Empereur tira de ce Traité; ne furent pas le juste prix des succez qu'il auoit obtenus durant la guerre, & que la recolte des fruits ne respondît pas aux promesses qui la precederent. Qu'aux termes où estoit le Roy de Dannemarc, en se desistant de la protection de ses Alliez ; Il ne quittoit que ce qui n'estoit point en sa puissance, ou ne laschoit que ce qu'il ne pouuoit plus tenir: & que par cette renonciation qui ne produisoit rien de réel à l'Empereur, & n'estoit qu'vne marque inutile de superiorité, que la victoire auoit renduë assez visible ; Il en receut de solides biens : Il recouura toutes ses pertes, & conjura la tempe-

ſte qui eſtoit preſte à fondre ſur le reſte de ſes Eſtats. Mais l'ambition des Eſpagnols, & la violence qu'ils firent à l'Empereur, pour enuoyer ſes armées en Italie contre vn Prince Catholique qui ne luy auoit rien fait; le contraignirent comme nous l'auons remarqué ailleurs, de faire la paix auec vn Prince Proteſtant qui l'auoit offenſé : d'allentir ſa bonne fortune dans ſa plus grande chaleur, & de retenir le courant de la victoire qui euſt pû paſſer les bords de la Mer Baltique, & arreſter au dela cette fatale Puiſſance qui a depuis inondé l'Empire,& eſbranlé juſqu'à ſes fondemens la Maiſon d'Auſtriche.

Quoy que c'en ſoit reuenons en touſiours là; que c'eſt vne preuue de grande ſuperioté en puiſſance, ou de grand aſcendant en bonheur; de faire exclurre des Traitez de Paix, ou d'y faire comprendre ceux que l'on veut, & qu'il faut que ce ſoient de bien violens interets d'Eſtat, qui obligent les Princes de faire oublier dans les acommodemens leurs Amis, dont ils ont eſprouué la fidelité durant la querelle. En cecy ils ne ſçauroient garentir leur honneur; que par la neceſſité extrême de

leurs affaires: ny estre dispensez de l'obserua-tion de leur foy; que par cette suprême Loy qui doit regler leur conduite, qui est le salut de leurs Sujets. Surquoy ceux qui voudroient les excuser pourroient dire, que cela est vne condition qui entre tacitement en toutes leurs Alliances, & vne reserue qui n'a pas besoin d'y estre comprise, d'autant qu'elle n'en peut estre excluse, & qui touche esgalement l'esprit de tous les Confederez; dont il n'y en a point qui ne s'en serue en cas de besoin, & qui croye estre obligé de perir, s'il ne peut se sauuer qu'en compagnie. Il n'y en a point qui croye se rendre parjure, quand il ne tient pas ce qu'il ne croit point auoir promis: Et bien qu'aux Traitez des Confederations ils promettent tous, de ne s'acorder pas sans le sceu & sans le consentement les vns des autres; Tous l'entendent neantmoins auec cette exception, sinon en cas d'extreme mal-heur dont autrement ils ne pourroient se garentir, & d'vne derniere ruine d'où ils ne sçauroient sortir que par cette bresche.

Que si cela n'estoit ainsi, ce seroit agir contre la fin des Confederations, où plusieurs se

rangent & s'vnissent pour resister tous ensemble à vn mal, qui seroit superieur aux forces de chacun en particulier ; mais où personne ne s'enfermeroit, s'il ne luy estoit loysible d'en sortir lors qu'il ne pourroit y estre dauantage en seureté, & qu'il se perdroit en y demeurant. Qu'elles sont comme des vaisseaux, où ceux qui les menent s'obligent bien de trauailler autant qu'ils pourront pour les deffendre contre l'orage; mais où chacun se reserue la liberté de pouruoir à son salut en les abandonnant, quand ils sont prets de couler à fons, & que le naufrage est inéuitable. Qu'en vn mot les Estats sont en quelque façon entre les mains des Princes, comme les biens des Mineurs. Ils en sont les Tuteurs, mais non pas en tout sens les Maistres, & dans toute l'humaine Societé il n'y a point de depost si sacré & si inuiolable, que celuy-là l'est pour eux. Les peuples de qui ils les tiennent les leur ont bien confiez ; mais ne les leur ont pas donnez absolument & sans condition. Ils leur en ont bien commis la garde; mais ils ne leur ont pas laissé la faculté de les aliener, & de les mettre au hazart de perir & changer de maistre.

Tout cecy s'expliquera en la 3. Partie au Traité de l'Obeissance, que les sujets doiuent au Prince.

On peut ajouster encore à ce que dessus; qu'il vaut mieux que l'vn des Confederez cedant au temps, & baissant les voiles deuant la fortune; s'acorde tout seul pour trauailler apres à rendre meilleure la condition des autres, & à leur seruir de ressource; que s'ils se perdoient tous ensemble par vne fausse generosité, & par vne delicatesse d'humeur, qui se peut bien souffrir en la conduite des Particuliers; mais qui ne doit jamais interuenir en celle des Princes, ny trouuer place dans leurs affaires. Que hors de là il n'y a point de doute; que ce ne soit pour eux vne fort vilaine tache, que de manquer à l'obseruation des choses promises, & qu'il n'y a point de grandeur à aquerir ny d'establissement à faire, qui puisse reparer les bresches de la foy violée, & purger la honte d'estre parjure.

Ce sont des considerations qui me sont venuës dans l'esprit, pour décharger autant qu'il se peut le procedé, dont les Princes sont quelquefois contrains d'vser en matiere de Traitez. Ie ne pretens pas pourtant garentir mes pensées d'infallibilité, ny les faire passer pour decisions ou pour dogmes. Ie laisse à

chacun la liberté d'en juger selon son sens: de les approuuer ou condamner comme il luy semblera bon, & de les prendre pour des raisons qui establissent, & pour des adresses qui menent bien: ou seulement pour des couleurs qui pallient, & pour des chemins qui esgarent. Quoy qu'il en puisse estre, il faut bien se donner de garde, d'employer souuent & de metre à tous les jours vne conduite si chatoüilleuse, & il ne faut point s'en seruir, que comme on se sert des poisons en la Medecine; c'est à dire ne s'en seruir que rarement, que contre des maux extrêmes, & qu'auec des correctifs excellens & des preparations exquises. I'ajouste enfin qu'aux exemples que j'ay alleguez du Roy d'Angleterre & de celuy de Dannemarc; je n'entens pas blasmer au fons la conduite de ces Princes, ny me constituer Iuge souuerain d'vne chose, dont je ne sçay pas toutes les raisons ocultes d'où elle est sortie, qu'il faut presumer auoir esté justes: ny tous les ressorts cachez qui luy ont donné le mouuement, qui la peuuent auoir rendu necessaire. Ie n'ay seulement fait qu'en designer l'exterieur, & ce qui en a paru au de-

hors, qui a quelque apparence moins plausible, & que j'ay tasché de temperer & d'adoucir par les considerations que j'ay apportées.

Ne touchant donc point à ce qui est de la verité au fons, d'vne telle procedure; ce qui en paroit au dehors semble estre vn argument de mauuaise foy ou de foiblesse, & l'vne & l'autre de ces qualitez sont des precipices, dans l'vn desquels vn Prince ne tombera jamais s'il est vertueux, & ne descendra gueres dans l'autre, s'il est assez preuoyant, & s'il sçait bien prendre ses mesures. D'où je conclus affin que ce dernier n'arriue point, & que le Prince qui protege ne soit pas contraint de donner au monde, cette marque honteuse de son impuissance; ou qu'il doit d'abord rejetter les propositions des peuples qui implorent sa protection, & fermer la porte à leurs prieres: ou s'il les reçoit de le faire si puissamment, & auec des forces si considerables; qu'apparemment rien ne luy puisse oster la victoire, ny empescher par consequent que la paix ne se fasse sur le plan qu'il en dressera, & ne mette à couuert les Peuples du salut desquels

desquels il s'est chargé, & dont il a espousé la deffense.

En vn mot on ne sçauroit presenter vn plus digne exemple à suiure, ny vn plus excellent modele à imiter en pareilles occurrences; que la conduite que le Roy a obseruée en celle de la Catalogne. D'abord qu'elle a paru, & que cette grande ocasion d'auancer nos affaires s'est monstrée; Il a sagement jugé qu'il n'y auoit point d'apparence de la laisser eschaper: qu'il n'y auoit point lieu de repousser la bonne fortune qui nous venoit trouuer, sans que nous l'eussions appellée, ny de refuser vne faueur que le Ciel nous offroit si liberalement. Et comme on voit quelquefois qu'aux maladies difficiles, la Nature fait quelque effort, qui monstre aux Medecins le chemin qu'ils doiuent tenir pour sauuer les malades, & leur descouure l'endroit par où il faut attaquer le mal; Le Roy a aussi fort bien compris, que par cét accident impreueu, & par cette auenture inesperée du souleuement des Catalans; Dieu nous auoit voulu marquer vne des routes que nous deuions suiure, pour arriuer au port pour

lequel nous nous estions mis en Mer, & parvenir à la fin pour laquelle nous auions entrepris la guerre ; qui est vne paix seure & honneste, vn repos ferme & durable entre les Princes Chrestiens.

Il a compris que si nous auions eü raison de l'entreprendre de ce costé-là, lors que toute l'Espagne nous estoit contraire, & que tous ses peuples conspiroient auec le Prince, pour ruiner nos desseins, & rendre vain l'effort de nos armes ; les mesmes causes & les mesmes raisons subsistant, & la plus peuplée & plus belliqueuse Prouince de cette Nation, s'estant destachée des autres, & joignant ses forces aux nostres ; Il n'y auoit rien que vray-semblablement nous ne deûssions nous prometre du bon succez de cette affaire. Il le deuoit certes croire ainsi, & croire encore si cette affaire s'embarquoit heureusement, & si la faueur du Ciel n'en abandonnoit pas le progrez ; que la prosperité peut-estre ne se borneroit point aux frontieres de la Catalogne : que la bonne influence pourroit s'espandre plus loin ; Et comme vne aiguille frottée d'Aymant a la vertu d'en at-

tirer d'autres apres elle; que la ſubſiſtance des Catalans ſeroit l'atrait, qui feroit ſuiure d'autres Prouinces meſcontentes.

Il ſçauoit que les Portugais n'auoient jamais perdu la volonté de ſe ſouleuer, depuis qu'ils auoient eſté ſoumis à la Couronne d'Eſpagne: qu'ils ne pouuoient porter de joug ſi impatiemment que celuy-là: qu'ils ſouſpiroient touſiours apres leur ancienne forme de Gouuernement, & que la hayne qu'ils auoient pour les Caſtillans eſtoit ſi naturelle & ſi forte; qu'il n'y auoit longueur de temps, ny moderation de conduite, qui en peut effacer l'impreſſion, & en adoucir la violence. Il jugeoit que les Aragonois qui n'ont pas encore perdu le ſouuenir du traitement que leur fit Philippe II. qui ſont encore outrez du depit de la caſſation de leurs Priuileges, & de la perte de leur Liberté: qui n'ignorent pas que de droit ils nous appartiennent; regarderoient quels ſeroient les premiers ſuccez des armes de leurs voyſins: quelle la forme de leur Eſtabliſſement, & quels les ſignes & les preſages de leur future durée; pour ſe joindre peut-eſtre à eux, s'ils le pouuoient faire auec ſeureté, & s'ils

voyoient dans cette vnion aſſez de reſiſtance & de force, contre les entrepriſes de leur commun Ennemy. Bref il jugeoit que ſi l'on pouuoit mener cette guerre en longueur, & faire que le premier effort des troupes que le Roy d'Eſpagne aſſembleroit, pour reduire ou pour acabler les Catalans, auant qu'ils fuſſent en eſtat de luy reſiſter, manquat ſon coup; Il faudroit neceſſairement qu'il rappellat des Pays-Bas & d'Italie, vne partie des forces qu'il y tenoit, pour les oppoſer à celles qu'il auroit ſur les bras au milieu, & comme dans le centre de ſa Monarchie. Et par conſequent que ſes autres Eſtats demeurans deſcouuerts & foibles; Ils ſeroient expoſez à des coups fort dangereux & à de fort grandes bleſſures, & que pluſieurs autres bons effets & ſuites heureuſes, pourroient deriuer de cette cauſe & de cette ſource. Et partant concluons que la procedure du Roy ſur l'occurrence de la Catalogne; ne pouuoit eſtre plus judicieuſe, ny le mouuement de ſes armes de ce coſté-là, mieux entendu ſelon les Loix de la prudence ciuile.



DISCOVRS SEPTIEME.

Que c'est vn grand secret à la guerre, de sçauoir bien choisir l'Endroit où il faut faire les plus grands efforts. Que les Espagnols ne se trõpent gueres en ce choix, auec quelques autres obseruations sur leur conduite. Que celle du Roy a esté admirable à gouuerner la guerre qu'il fait en tant d'endroits de la Chrestienté.

CE que je viens de dire au Discours precedent, du procedé du Roy sur les mouuemens de la Catalogne; me porte à vne autre consideration qui n'est pas de petit poids, pour le maniment d'vne guerre qui se fait en plusieurs endroits, & qui se diuise en plusieurs branches esloignées l'vne de l'autre. C'est qu'en cecy le suprême degré de sagesse militaire, & comme l'Elixir pretieux qu'il faut chercher pour rendre cette

guerre heureuse; est qu'il faut tascher tousjours de bien connoistre l'endroit, qui en doit estre le siege principal, pour tourner aussi de ce costé-là le principal de ses forces: & estre tousiours prét de changer de conduite, selon qu'il arriuera du changement en ce point, & que la guerre prendra vne autre constitution & vne autre forme. La Maison d'Austriche a de tout temps merueilleusement entendu & prattiqué ce secret, & si le feu Empereur s'en departit, lors qu'il enuoya faire la guerre au Duc de Mantoüe, & qu'il negligea celle d'Allemagne, pour s'appliquer puissamment à celle qu'il portoit en Italie; c'est qu'il y fust forcé comme nous l'auons desia plusieurs fois remarqué, par l'ambition des Espagnols, qui preferans leurs Interets aux siens; l'obligerent de les aller poursuiure où ils estoient pour eux les plus forts, & d'aller trauailler pour leur grandeur en Italie, qui les touchoit alors dauantage, que celle de l'Empereur en Allemagne.

La cause pour laquelle les Espagnols particulierement possedent en perfection ce secret, & ne se trompent gueres en la connois-

ſance & au choix, de ce qu'il y a de plus important dans leurs affaires; eſt l'ordre de leur Gouuernement, & cette diuerſité de Conſeils particuliers dont il eſt composé, ſelon les diuers pays où leur domination ſe partage, & où leurs armes s'exercent. Par exemple pour ce qui regarde l'Italie; Il y a vn Conſeil eſtably dans l'Italie meſme, qui ſe forme de la correſpondance & de la relation qui s'obſerue entre les Miniſtres qu'ils y entretiennent, & ſur tout entre le Gouuerneur de Milan, le Viceroy de Naples, l'Ambaſſadeur de Rome, & l'Ambaſſadeur de Veniſe. Aux affaires donc qui ſuruiennent en ce pays-là; les premieres deliberations s'en font par ces quatre Teſtes, qui conſtituent comme le premier Tribunal, où les difficultez ſont agitées, & les reſolutions priſes, de ce qui eſt le plus expedient de faire en l'occurrence dont il s'agit. Le Reſultat des auis de ce premier Conſeil, auec vne Relation fidelle des Faits ſur leſquels ils ont eſté formez, & des raiſons ſur leſquelles ils ſe fondent; eſt enuoyé en Eſpagne à vn autre Conſeil, composé de perſonnes intelligentes aux affaires d'Italie, & qui ayant paſſé par les

grands employs de ce pays-là; en ont aussi de grandes lumieres & des notions exactes. Icy se fait le second Examen de l'affaire, & les auis & les raisons du premier Conseil s'y mettent encore à l'espreuue, & s'y digerent tout de nouueau.

Et derechef comme dans l'œconomie du corps humain; les Esprits qui se forment au foye, se vont purifier au cœur, & s'y descharger de ce qu'ils ont de plus grossier, & de là se rendent au cerueau, où ils reçoiuent le dernier degré de subtilité & de lumiere dont ils sont capables, & vne certaine trempe qui les rend les plus prochains organes du mouuement du corps & des operations des sens. De mesme les Resolutions de ce second Conseil sont portées à vn troisiéme, qui est le Conseil d'Estat du Prince, pour y subir vn troisiéme Examen, & pour voir si elles peuuent trouuer place dans l'ordre de ses affaires, & si ce qui est conforme au bien de celles d'Italie, à quoy seulement ont visé les deux Conseils precedens; ne seroit pas contraire au bien general de leur Monarchie.

Ils n'agissent pas seulement dans cét ordre, &

dre, & auec ce raffinement de prudence aux affaires qui leur ſont propres, & qui les touchent immediatement; Ils apportent encore les meſmes ſoins & la meſme contention d'eſprit, à examiner celles de la Maiſon d'Auſtriche d'Allemagne, & à reſoudre la forme & le mouuement qu'on leur doit donner; auec cette difference neantmoins, qu'encore qu'ils adreſſent comme à leur centre les particulieres qu'elle a, au bien general de cette Maiſon; Ils font que ce bien general demeure touſjours inferieur & ſubalterne, aux Interets particuliers de la leur, & au grand deſſein qu'ils ont eü de l'agrandir ſans meſure, & de l'eſleuer à la Monarchie Chreſtienne. I'ay deſia apporté quelque exemple pour la preuue de cette verité, & j'en pourrois apporter d'autres ſans nombre pour la confirmer s'il en eſtoit beſoin, & ſi elle n'eſtoit ſi euidente & ſi connuë; qu'il ſembleroit que je vouluſſe eſclairer le Soleil, & rendre la lumiere viſible. De ſorte qu'il ne faut point s'eſtonner, ſi le Conſeil de Vienne n'eſt que le Miniſtre des Reſolutions, dont celuy de Madrit eſt l'Autheur, & ſi l'on ne voit rien ſortir de celuy-là,

qui ne porte la marque de l'autre, & qui n'ait receu l'impression de ses Maximes & de sa conduite.

Et d'autant que la connoissance des Faits & du veritable estat des choses; est la base des Raisonnemens, & que ceux-cy n'ont point de subsistance, si l'autre est mal-asseurée, & ressemblent aux couleurs de l'Arc-en-ciel, qui quelques brillantes & agreables qu'elles soient, ne laissent pas d'estre fausses, pour n'auoir pas des corps où elles soient infuses & attachées; Ils pouruoyent à cét inconuenient par deux moyens. L'vn est par vn pouuoir sans limite qu'ils donnent à leurs Ministres, de ne rien espargner, & de ne considerer aucune sorte de despense, pour estre bien informez de ce qui se passe, & pour penetrer ce qui se delibere & se resout, chez leurs Ennemis & chez leurs Amis: & cette despense leur est toute alloüée sans examen & sans restriction, & sur le simple memoire qu'ils en presentent. Leur Raison est d'autant qu'encore que cela soit vne matiere à fourberie, & vn champ où l'auarice peut faire des moissons injustes; Ils ayment mieux courir ce hazart qui est peu con-

ſiderable, pour le bien qui leur en peut reuenir qui l'eſt beaucoup, & ils croyent qu'vne deſpenſe bien employée de ce coſté-là, & vn bon auis donné à propos; les recompenſent auec vſure de cent deſpenſes perduës, & de cent auis inutiles.

L'autre moyen eſt, que jamais gens au monde n'ont eſté plus ſoigneux qu'eux, d'entretenir leurs correſpondances, ny d'en entretenir vn plus grand nombre. Ils n'en affectent pas ſeulement de ſpecieuſes, & auec des perſonnes illuſtres & intelligentes; Ils en forment encore auec tous ceux qui en veulent lier auec eux, & l'experience leur a appris qu'vn homme de baſſe condition & de peu de ſens; leur deſcouurira quelquefois quelque verité importante, qui aura eſchapé aux ſoins & à la ſubtilité d'vn grand perſonnage. De ſorte que c'eſt vne choſe merueilleuſe & je m'en ſuis quelquefois eſtonné; de voir le grand nombre de Copiſtes qui trauaillent aux Chancelleries de leurs Miniſtres, & la grande quantité de Letres que leurs Ambaſſadeurs par exemple, eſcriuent par toute ſorte d'ordinaires. Apres cela il n'eſt pas croyable, com-

bien ils ſont diligens à informer le Prince, & ſes autres Miniſtres ſoit de guerre ſoit de paix, de ce qu'il eſt neceſſaire qu'ils ſçachent: combien tant les mauuaiſes nouuelles que les bonnes, leur ſont enuoyées prontement; & ſur tout les mauuaiſes, comme celles qu'il importe principalement qu'on ſçache de bonne heure & ſans déguiſement, pour remedier à temps & auec les prouiſions neceſſaires, au mal qu'elles annoncent ou qu'elles preſagent. Bref comme les Courriers qui les portent, ſont pour le moins auſſi largement payez, & auſſi ciuilement traitez; que ceux qui portent les bonnes.

Apres donc qu'ils ont compris au vray l'eſtat preſent de leurs affaires, & reconnu l'endroit où il leur importe dauantage d'agir; Ils tournent de ce coſté-là comme nous auons dit, le principal de leurs forces, pour agir plus ſeurement, & pour rompre & inonder par vn excez de puiſſance, tout ce qui ſe pourroit metre au deuant d'eux, & leur faire obſtacle. Ils ſe reſoluent de ſouffrir de petites pertes & de legers deſauantages en vn endroit, pour obtenir de grands ſuccez en vn autre, & ils

ſçauent bien que les branches ne peuuent demeurer debout, apres que le tronc eſt renuerſé, & qu'apres que les parties nobles ſont bleſſées, les autres meurent d'elles-meſmes. C'eſt par ce principe que nous auons quelquefois veu nos frontieres couuertes de nuées eſpouuantables de leurs gens de guerre, où elles ſe ſont pourtant diſſipées, & que la baſſe Allemagne a veu former contre elle de grands & formidables Corps d'Armées Imperialles, qui s'y ſont encore eſchoüez.

Puis que nous ſommes en train de parler de la conduite, que les Princes de la Maiſon d'Auſtriche ont couſtume d'obſeruer particulierement à la guerre; Il n'y aura point d'inconuenient de remarquer encore icy, que quand ils meditent quelque grand deſſein, & qu'ils ſe preparent à quelque haute entrepriſe; Ils le font le plus ſourdement & à moins de bruit qu'il leur eſt poſſible. Ils apportent autant de ſoin affin qu'elle ne s'éuente pas, que s'ils trauailloient à vne mine. Ils font ſemblant de ſe repoſer & de dormir, lors qu'ils trauaillent dauantage & qu'ils ſont les plus eſueillez. Ils ne ſont pas faſchez qu'on les accuſe d'impuiſſan-

ce, & ils ſement eux-meſmes des raiſons apparentes, & fourniſſent des couleurs ſpecieuſes, pour rendre cette acuſation vray-ſemblable. Il n'eſt pas mal-aiſé de deuiner quelle eſt la fin de cét artifice, qui eſt d'endormir & de ſurprendre, & l'Hiſtoire & l'experience nous apprennent aſſez; quels incroyables auantages ils en tirent quelquefois, & quels grands & prodigieux coups ils font, à l'ombre de cét artifice, & à la faueur de ce ſilence. Le malheur de la bataille de Saint Quentin euſt ſon origine, en ces ſecrets & ocultes preparatifs que fit Philippe II. des grandes forces auec leſquelles il entra en Picardie, & en cette fatale credulité dont nous nous laiſſames fraper de ſa foibleſſe, & du peu de moyen qu'il auoit d'armer puiſſamment; juſqu'à ce que nous l'apriſmes à nos deſpens, & que nous fuſmes battus de la foudre, ſans auoir veu preceder l'eſclair. Nous ne ſçaurions auoir perdu la memoire d'vne choſe ſi fraiſche & ſi ſenſible, que fuſt la ſurpriſe qui faillit d'opprimer Banier dans le haut Palatinat, & l'orage qui eſclata ſur luy ſi ineſperement; que peu s'en fallut, que toute la puiſſance des Suedois en Al-

lemagne, ne fust esteinte de ce coup auec la liberté Germanique.

I'ajouste enfin que quand le Ciel seconde leur preuoyance, & se rend propice à leurs desseins ; il n'y a point de gens au monde communement parlant, qui entendent mieux à bien vser de ses faueurs, & à se seruir de leurs auantages. Au lieu que d'autres se relaschent dans les bons succez, & que la prosperité semble amollir & fondre leur vigueur : Au lieu qu'ils s'arrestent d'eux-mesmes comme pour reprendre haleine, au plus beau de leur chemin, & qu'en laissant aller la bonne fortune deuant eux, sans auoir le courage de la suiure ; Ils la perdent quelquefois de veüe. Ceux-cy au contraire ne se reposent jamais moins, qu'apres qu'ils ont trauaillé auec succez, & ne sont jamais plus ardens à combatre, qu'apres le gain d'vne bataille, ny plus desireux de rentrer dans la carriere, qu'apres auoir esté couronnez. Ils sçauent poursuiure vne victoire jusqu'au bout, & ils ne perdent pas vne des suites heureuses qu'elle peut produire, ny vn seul des fruits qui s'en peuuent humainement recueillir. Celle de Nortlin-

ghen ſans monter plus haut, en eſt vne preuue euidente, & ſi la France ne fuſt interuenuë pour en retenir le courant & en retarder la rapidité; Ils n'euſſent eü apres cela rien dauantage à faire en Allemagne, qu'à prendre poſſeſſion de ce qui ſe fuſt rendu, ou qu'à marcher & à ſe preſenter pour vaincre par tout.

De ſorte que ſi l'on conſidere la puiſſance eſmerueillable de la Maiſon d'Auſtriche; qui ſe maintient & demeure debout apres auoir receu tant de ſecouſſes, apres auoir perdu tant de batailles, apres le ſouleuement des Prouinces & des Royaumes: Et d'autre coſté ſi l'on regarde l'ordre ſi conſtant & ſi bien entendu de ſa Politique, & les vertus qu'elle prattique dans le Cabinet, & qu'elle exerce à la Campagne; Il faudra auoüer que pour auoir eſté empeſchée de venir à bout de ſes deſſeins, il a eſté neceſſaire que le Ciel ait particulierement entrepris de les trauerſer, & qu'il ait ſuſcité pour luy oppoſer, des forces eſgales ou ſuperieures aux ſiennes: vne Politique auſſi ſage pour le moins & incomparablement plus juſte, & des vertus auſſi fortes & auſſi agiſſantes;

agiſſantes; mais plus veritables & plus effectiues. C'eſt pourquoy l'obligation qu'a toute la Republique Chreſtienne au Roy, ne ſe pourra jamais aſſez comprendre, & quelque reconnoiſſante qu'elle ſoit; elle ne le ſera jamais aſſez enuers luy, pour auoir raffermy ſa Liberté ſi violemment eſbranlée : pour auoir mis vn arreſt à l'ambition d'vne Maiſon ſi puiſſante : pour auoir fait des efforts pour ce ſujet, qu'on pourroit dire auoir eſté trop grands, s'ils n'auoient eſté neceſſaires. Cependant le Lecteur ne trouuera point mauuais, que j'aye fait icy cette legere peinture de la conduite de cette Maiſon, & particulierement de la branche d'Eſpagne, qui eſt comme le Mobile & l'Ame de la conduite de l'autre. Si elle ne peut eſtre entierement imitée aux autres Eſtats & des autres Princes, pour les raiſons qu'il n'eſt pas icy le lieu d'alleguer; Elle le pourra eſtre en partie, & auec quelque proportion : Et ce ne ſera pas touſjours auoir peu fait, que de l'auoir fait connoiſtre, affin qu'on puiſſe & qu'on ſçache s'en deffendre.

Voyons maintenant ſi en ces derniers

temps, la France a bien compris ce myſtere politique dont nous auons parlé au commencement de ce Diſcours ; & ſi dans l'execution de ſes deſſeins, elle a obſerué l'ordre que nous auons dit qu'il falloit garder, & ſceu changer de conduite ſelon le changement des conjonctures. Pour s'aſſeurer de cecy il faut ſuppoſer, que l'intention du Roy n'ayant jamais eſté que de s'oppoſer à l'agrandiſſement injuſte & demeſuré de la Maiſon d'Auſtriche, & d'empeſcher les vſurpations qu'elle projettoit de faire de tous coſtez ; La Loy des contraires vouloit qu'il acourut principalement aux lieux, où elle vouloit faire ſes principaux eſtabliſſemens, & qu'il allat rompre ſon trauail, où deuoit eſtre le fort de la beſoigne, & le gros de l'œuure qu'elle meditoit. Or on ne peut douter que preſque dans tout le cours de cette longue & funeſte guerre qui deuore la Chreſtienté, juſqu'à la leuée du ſiege de Cazal, & au ſouleuement des Catalans qui eſt venu en ſuite ; ces lieux n'ayent eſté l'Allemagne & l'Italie.

Quant au premier, il eſt certain que c'eſt vne reſolution conſtante & vn deſſein immor-

tel, dans l'Ame de ces Princes qui recueillent l'Empire comme par Succeſſion; de faire auſſi de l'Allemagne leur Patrimoine. Perſonne n'ignore ce que fit & ce que ne fit pas Charles le Quint, pour paruenir à ce but, & tout le monde ſçait encore, & nous le deduirons amplement au Traité de la Monarchie, comme ce vaſte & belliqueux pays dont il s'eſtoit promis la conqueſte luy eſchapa, & rompit les filets dont il le tenoit enuelopé. Nous auons veu à quoy il a tenu que le feu Empereur n'ait acheué vn ouurage qu'il auoit plus qu'à demy fait. Sans la paix de Lubec dont nous auons parlé aux Diſcours precedens, & ſans la degradation du Valſthein à la Diete de Ratiſbonne, dont nous parlerons en la Troiſiéme Partie; apparemment rien ne pouuoit l'empeſcher de luy donner la derniere main, & l'on peut dire de luy, qu'apres auoir eſté à l'entrée du port; Il a eſté rejetté au large, & reduit au point de faire naufrage. Nous auons veu les eſperances que la fortune a fait luire, dans l'Ame du Roy de Hongrie, d'vne conqueſte ſi deſirée, & combien le ſuccez en eſtoit auancé, ſi en la Retraite de Torgau

Banier ne se fust demeslé comme par miracle, de tant d'armées qui l'enueloperent: comme il se fust peut-estre acheué, sans cét esmerueillable & inoüy passage du Rhin fait par Monsieur de Longueuille, & sans le renfort & le courage que les armes du Roy commandées par ce braue Prince; donnerent à ceux qui combatoient pour la Liberté Germanique, & à ceux qui n'osoient auoir que de bonnes intentions pour cette mesme Liberté. Nous auons remarqué cy dessus l'extrême peril que l'armée Suedoise qui auoit esté jusques alors la base du bon Party d'Allemagne; courut au haut Palatinat, & combien il s'en fallut que cette base ne fust renuersée, & que le Party Imperial ne prit vn ascendant, qu'il auroit esté impossible de luy faire perdre.

Outre cela comme la fuite du mal, est la premiere & plus forte inclination de la nature, & comme les pointes de la douleur & l'image de la mort, remuent plus viuement l'Ame; que les atraits de la Volupté & l'idée d'vne vie heureuse. Aussi dans l'ordre des passions que le Prince doit auoir pour l'Estat; L'amour de la conseruation doit tousiours preceder le

desir de la conqueste, & auant que de songer à entreprendre & à faire progrez au dehors; Il doit pouruoir à la seureté du dedans, & retrencher les auenuës par où le desordre y pourroit entrer. Et partant puis qu'il n'y a que l'Allemagne qui nous puisse faire de mal considerable: puis que c'est elle qui a tousjours enuoyé les armées qui ont inondé la France, & qu'il est certain que si les armes Imperialles y demeuroient victorieuses; elles ne demeureroient pas enfermées dans les confins de ce pays-là, & qu'apres s'estre enflées du débris des Confederées, & de quantité d'autres forces qui y courroient comme à l'enuy; elles se deschargeroient sur le nostre: Elles pourroient descendre en Italie, & y faire les mesmes rauages & apporter la mesme desolation; que lors qu'elles y descendirent sous Colalte. Ou enfin elles pourroient y fortifier de telle sorte les Espagnols, & espouuanter les Italiens; que nous aurions bien de la peine d'empescher ceux-là d'acheuer les desseins qu'ils ont, & qu'ils n'ont pas peu auancez, & de diuertir ceux-cy d'accepter les chaisnes de la seruitude où de la dependance qu'on

leur prepare depuis tant d'années.

Puis que dis-je tout cela est possible, je conclus que la chaleur que le Roy a donnée aux armes du feu Roy de Suede, & qu'il a continuée au party qu'il a laissé dans l'Allemagne: que les efforts qu'il a fait pour le releuer, apres qu'il fust presque abatu deuant Nortlinghen: que les subuentions d'argent & d'hommes qu'il a enuoyées à diuerses fois en ce pays-là: que les Traitez qu'il a fait pour en soustenir les affaires, auec le feu Duc de Veimar & les troupes qu'il a commandées, & auec cette genereuse Princesse, dont le bon sens & la constance seruiront d'exemple aux Princes les plus magnanimes, & seront la honte des lasches; Ie conclus dis-je que quoy que cela ait cousté & qu'il couste à cette Couronne; qu'il n'y a rien qui n'ait esté projetté & fait selon les Regles de la bonne Politique, & particulierement selon cette Loy de prudence, qui veut qu'on coure au deuant du mal qu'on craint pour le diuertir, & qu'on n'attende pas qu'il fasse son impression, pour le repousser quand il l'aura faite. Ie passe outre & dis dauantage, que non seulement le Roy a deu en-

Madame la Lantgraue de Hesse.

uoyer en Allemagne, des forces qui ayent esté capables auec les Confederées, de contrepeser & tenir en eschec les Imperialles, comme elles ont fait jusques icy. Mais pource qu'en cette posture la moindre faueur de la fortune; les pourroit oster d'eschec, & que dans vn juste contrepoids il ne luy seroit rien de plus aisé, que de faire tomber la balance du costé des autres; On ne sçauroit trop loüer ce Prince de la resolution qu'il a prise, d'y en establir de si puissantes; qu'elles metent infailliblement les autres sur la deffensiue: qu'elles leur donnent continuellement la Loy, & preparent seurement le chemin à la liberté Germanique, & à la Paix generale de la Republique Chrestienne.

Quant à l'Italie on ne peut douter, que ce n'ait esté vn dessein fixe & immuable dans l'esprit des Espagnols; de la metre sous le joug, & de despoüiller ses Princes de tous les Estats qu'ils y possedent: ou de les reduire à vne dependance qui ne soit differente de la sujetion, que par la vanité des Tiltres & par l'exterieur des formes. Il ne faut pas rafraischir icy la memoire des attentats de Charles le Quint,

contre la liberté de ce beau pays, des violences qu'il luy a faites, & des embusches qu'il luy a dressées ; cela se rapportera au long au Traité de la Monarchie. Il ne faut non plus representer tout ce que les Espagnols ont entrepris depuis la mort du feu Roy, tantost contre le Duc de Sauoye, tantost contre les Venitiens & du costé de la Valteline, tantost contre le Duc de Mantoüe. C'est à dire toutes les atteintes qu'ils luy ont données, & tous les endroits par où ils ont tasché d'entamer & d'affoiblir, ce qu'il y restoit d'entier & de vigoureux ; Nous le verons amplement en la Troisiéme Partie, en l'Apologie du Traité de Monçon, & en celle de l'Aquisition de Pignerol. Il faut seulement qu'on se souuienne de l'estat pitoyable où estoit tombé ce pays, & des augures qui parurent de sa prochaine ruine; lors qu'apres que les Espagnols eurent rangé le Duc de Parme: suborné les Grisons: vsurpé Sabionete & la Mirande: enuahy presque tout le Piedmont & tout le Montferrat, & assiegé Cazal ; toute l'esperance de son salut se trouua reduite, au courage heroïque d'vn Prince, qui voulut perir ou sauuer cette place, &

ce, & au bon-heur des armes du Roy, qui n'eſt pas ſujet à l'ordre des choſes, & qui rend quelquefois facile ce qui apparemment eſt impoſſible.

Ie ne parle pas de nos Expeditions de Flandres, où il ſemble que le Roy ait conuerty pendant quelques années le principal effort de ſes armes. Ce n'eſt pas à moy à entreprendre de reueler ce myſtere, & de leuer le voile d'vne choſe que la prudence de ceux qui gouuernent veut eſtre cachée. Il y a aux matieres d'Eſtat des endroits auſſi dangereux pour les particuliers qui en veulent parler; que les bancs & les eſcueils le ſont pour ceux qui nauigent, & pour eux les motifs de la conduite des ſages Princes en pluſieurs choſes; doiuent reſſembler aux racines des arbres qui ſont couuertes & inuiſibles; pendant qu'on voit le tronc & les branches : ou aux vertus des Cieux dont nous ne connoiſſons pas la nature, bien que nous en ſentions les effets, & en admirions la puiſſance. Auſſi il ne faut point douter que le Roy n'ait eü de grandes raiſons, de s'appliquer comme il a fait à la guerre des Pays-Bas; bien que ces raiſons ne ſoient pas

connuës de tout le monde : & que les visées qu'il a eües de ce costé-là, n'ayent esté fort justes, quoy qu'elles passent la portée de nostre veüe.

Outre ce qui en paroist & qui tombe sous les sens d'vn chacun ; qui estoit de deliurer nos frontieres de la jalousie qu'elles receuoient, de quelques vnes des places ennemies, & principalement de couurir & remparer dauantage Paris, qui est comme le cœur & la plus noble partie de l'Estat ; Il y a peut-estre encore esté obligé par d'autres Interets, qui ne sont pas tout à fait les siens, & pour s'ajuster aux Interets de quelques vns de ses voysins par cette prudente Maxime de Politique, qui veut que les Grands prennent quelquefois la Loy de ceux qui ne le sont pas tant, & en suiuent les mouuemens quand ils ont à faire d'eux, & qu'il y auroit danger qu'vne entreprise ne se desconcertat, si quelqu'vn des Ressorts qui la doiuent faire joüer, venoit à manquer & à se destacher des autres. Peut-estre que dans les suites des grands & profons desseins qu'auoit le Roy sur ce pays-là ; Il preuoyoit que s'ils estoient tous aussi heureux,

qu'ils eſtoient ſagement projettez; il y pourroit arriuer quelque reuolution, qui gueriroit pour jamais ſon Royaume, des alarmes & des irruptions qui luy viennent quelquefois de ce voyſinage. Et certes ſi l'attaque de Calo & le ſiege de Saint Omer auoient reüſſi, comme apparemment ils le deuoient faire: ou ſi vn coup ineſperé qui eſclata ſur la frontiere de Champagne, n'euſt deſtourné les fauorables progrez que promettoit la priſe d'Aire; On euſt peut-eſtre veu l'effet de la preuoyance de ce Prince. Peut-eſtre encore qu'il vouloit pour vne bonne fois fermer les portes par où les forces d'Allemagne entrant en Flandres, ſe peuuent venir deſborder & faire du rauage en France.

Mais quand les choſes ont changé de face, & que le ſouleuement des Catalans a formé vne autre conjoncture; il a auſſi changé de conduite, & jugé comme nous l'auons deſia remarqué; qu'apres les affaires d'Allemagne il n'y en auoit point, où il deût vaquer auec plus d'ardeur, & faire vne plus grande montre de ſes forces; que celles de ce pays-là. Il a preueu que les fruits qui ſe recueilliroient de

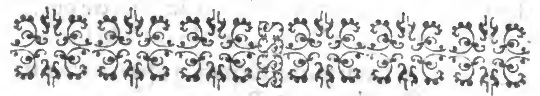
cette Expedition ne ſeroient pas mediocres, & que les auantages qui en reuſſiroient à la Cauſe commune, ne ſeroient pas de legeres diſpoſitions à la paix, pour laquelle on fait la guerre. Car outre que les Eſpagnols ne ſçauroient long-temps agir puiſſamment, en Eſpagne en Flandres & en Italie, & que la nourriture qu'ils donneroient à leur pays originel, conſumeroit l'aliment des autres; Si l'on voyoit le Roy de Hongrie embaraſſé dans l'Allemagne, & celuy d'Eſpagne attaqué dans le cœur de ſes Eſtats, & empeſché à en deffendre la vie; Il ne ſeroit pas impoſſible qu'il en reuſſit encore deux biens fort conſiderables. L'vn que les Princes d'Allemagne qui ſe ſont ſeparez du bon Party; prendroient courage pour s'y rejoindre. L'autre que la Ligue à laquelle juſques icy on a trauaillé inutilement d'induire les Princes Italiens, ſe pourroit former, & qu'ils ne laiſſeroient pas eſchaper vne ſi belle ocaſion, de chaſſer ceux qui ont volé la liberté de leur pays, & d'oſter le meſlange & la bigarrure de Nations & de mœurs eſtrangeres, qui le tachent & le defigurent. Car de s'imaginer qu'à moins que cela la Republi-

que de Venise, qui est le plus considerable de tous ces Princes pour ce qui est des choses temporelles: qui donneroit le bransle aux autres, & apres laquelle ils ne feroient point difficulté d'entrer dans la lice qu'elle auroit ouuerte, se portat à cette Ligue; Ce seroit n'en connoistre pas l'esprit: ce seroit en ignorer les Maximes: ce seroit croire ce que l'on desire, sur le simple mouuement de sa passion. Nous examinerons ce point au Discours suiuant, celuy-cy n'estant desia que trop long.

I'ajouste seulement icy pour ceux qui pourroient trouuer quelque chose à desirer de nostre part, sur le sujet des grandes extremitez, où les affaires sont quelquefois tombées en Allemagne & en Italie; que le Roy ne pouuoit pas faire toutes choses par tout, & qu'il en auroit peut-estre trop fait, comme nous l'auons desia remarqué; si ce n'eust esté vne necessité absoluë & ineuitable pour le bien mesme de son Royaume, de le faire. Qu'il ne pouuoit pas tout seul diuertir tous les malheurs qui pouuoient arriuer en ces pays-là, par le manquement & par l'insensibilité de ceux qui y estoient plus interessez que luy, & pour

la liberté desquels il prenoit tant de peine & faisoit tant de despense. Que dans le cours & la grande varieté d'affaires qui l'ont exercé; Il n'a pas mesme tousiours pû faire, que ceux qui ont receu ses ordres, ayent esté aussi heureux à les executer & metre en œuure; qu'il auoit esté prudent à en faire le dessein, & à en dresser le plan. Mais que c'est vne merueille qui paroistra presque incroyable aux siecles auenir, & qui sera vn des plus beaux rayons de la gloire de ce Prince, & vn des plus nobles monumens de son incomparable Regne; que par sa sagesse par son courage & par sa puissance; Il ait releué chez soy & chez ses Alliez ce qui venoit de tomber: qu'il y ait redressé tout ce qui commençoit à pancher, & frustré tousjours la fortune du progrez de ses malices, & des suites de ses surprises.





DISCOVRS HVITIEME.

En quelle Conjoncture on ſe pourroit vray-ſemblablement prometre, que les Venitiens entreroient en Ligue contre les Eſpagnols.

BIEN que je ne penſe pas qu'il ſoit beſoin que cette Ligue dont nous venons de parler ſe faſſe, ny que le terme de la Paix generale ſoit ſi reculé, qu'il puiſſe attendre l'acompliſſement d'vne negotiation ſi difficile; I'ay creu neantmoins qu'il ne ſeroit pas hors de propos que j'en diſſe mes ſentimens, pour faire mieux connoiſtre le Genie de la Republique de Veniſe, & ce qu'on peut attendre d'elle en de pareilles rencontres: & pour faire voir en meſme temps à l'Autheur d'vn Liuret qui parut vn peu apres le dernier ſiege de Cazal ſous le nom du Soldat Montferrin, que la ſaiſon n'eſtoit pas encore venuë de former cette Ligue comme il le pretendoit, & que la

chose n'estoit pas meure selon le sens de cette Republique, & les Maximes de sa Politique.

Le fondement sur lequel j'appuye mon opinion, est celuy-cy. Pource qu'outre que c'est le naturel ordinaire des Republiques d'estre extremement deffiantes, & de craindre beaucoup plus que d'esperer, quand les apparences du mal & du bien sont esgales; on peut dire qu'entre toutes les autres celle de Venise est trauaillée de cette humeur, & que l'inclination qu'elle a en tout ce qu'elle entreprend, de donner le moins qu'elle peut au hazart, & le plus qu'elle peut à la prudence; fait qu'elle ne s'esbranle gueres pour la guerre qui est l'Element de la fortune, si vn extrême danger ne l'y force, ou vne euidente vtilité ne l'y conuie. Ie pourrois apporter quantité d'Exemples anciens pour confirmer cette verité, si je ne croyois qu'il valoit mieux n'en employer que de modernes comme estant plus efficaces, & de plus grande instruction que les autres. Dans ce haut & merueilleux dessein que le feu Roy auoit formé, pour humilier la Maison d'Austriche, & pour metre le repos de la Chrestienté si souuent troublé par cette Maison,

Maiſon, en quelque eſtat de conſiſtance; Il fit ſolliciter la Republique de vouloir eſtre de la partie. Et neantmoins quelque authorité qu'il euſt aupres d'elle, qui ne pouuoit eſtre plus grande, & quelques auantages qu'il luy fit propoſer pour le prix de l'armement, & pour l'vſure de la deſpenſe qu'elle feroit, qui n'eſtoient pas mediocres. Bien que cela ne ſe fit que pour rompre les fers de l'Italie, & pour arracher aux Eſpagnols ce qu'ils y tenoient injuſtement. Quoy que tout le fruit de la conqueſte, dont la plus grande partie ſe deuoit faire à ſes deſpens & par ſes forces; deuſt eſtre pour les Italiens, & qu'il ne ſe reſeruat que la gloire d'auoir eſté leur Liberateur, & d'auoir fait perdre aux Eſpagnols le lieu d'aſſemblée de la pluſpart de leurs armées, qui eſtoit alors l'Eſtat de Milan; Si eſt-ce qu'il ne peût jamais tirer d'elle, que des paroles generales de bonne volonté, & des loüanges qu'elle donna ſans meſure, comme c'eſt ſa couſtume, à ce magnanime Prince, qui n'auoit pas de moindres penſées; que d'eſtre le Fleau & l'Exterminateur des Tyrans, le Reſtaurateur & l'Arbitre de la Republique Chreſtienne.

Celle de Venise donc ne se laissa point si fort esbloüir aux propositions qu'on luy faisoit, ny aux apparences dont elles estoient reuestuës; qu'elle n'eust encore dauantage deuant les yeux l'instabilité des choses humaines, & les jeux ordinaires de la fortune: le mouuement perpetuel de sa Roüe, & les subites & frequentes reuolutions qu'elle apporte dans le monde. Elle auoit peur qu'auant que l'ouurage dont on luy presentoit le plan, fust acheué ou mesme bien commencé; l'Entrepreneur ne vint à manquer, ou par vne mort naturelle; ce qui ne seroit pas estrange, ou par vne fin violente; ce qui n'estoit pas sans exemple. Elle vouloit voir toute la contexture de la Ligue: l'assiete & l'action des pieces de cette machine, & le succez de ses premiers mouuemens; affin que si elle venoit à se desprendre, ou à estre acueillie de quelque accident funeste, elle n'eust pas à se repentir d'y estre entrée, ny à s'acuser de precipitation, & d'estre tombée pour estre allée trop viste. Que si le Ciel regardoit fauorablement cette Ligue, & si elle auoit le vent propice; Elle sçauoit bien que la porte luy en seroit tousiours ou-

uerte : Elle sçauoit que sans elle l'Expedition qu'on meditoit en Italie; seroit foible & estropiée,&que la perfection de son bon-heur,dependoit de la jonction de ses armes à celles des autres. Et ainsi qu'en y entrant elle n'auroit que fort peu de hazarts à courir, & fort peu d'auances à faire: elle trouueroit la moisson preste: elle n'auroit qu'à poursuiure les restes de la victoire, & viendroit plustot au partage qu'à la prise de la proye. Telle estoit la creance du feu Roy sur la procedure de cette Republique, & c'est à peu pres en ce sens qu'il donna charge à Monsieur de Bullion d'en parler au Duc de Sauoye, vers lequel il l'auoit enuoyé pour conclurre & terminer la Ligue, que Messieurs de Nemours & de Vaucelas auoient esbauchée. Le Lecteur pourra voir cela plus au long, dans l'instruction de Monsieur de Bullion, qui est à mon gré vne tres-belle piece, & vne des meilleures choses que j'aye veu en ce genre. Passons outre.

Apres que Cordoüa eust assigé Cazal, & que par vn attentat dont le commencement manquoit mesme de pretexte pour le colorer; Il eust fait voir aux Italiens, que son Maistre

ne metoit point de difference entre ce qui l'acommodoit & ce qui luy appartenoit; La Republique arma veritablement, & fit quelque demonstration de s'interesser en cette querelle. Toutefois de quelque importance que fust la conseruation de Cazal pour le salut de l'Italie, & quoy que l'ambition d'Espagne n'eust point de plus forte barriere en ce pays-là, que cette place; Elle ne peut jamais estre induite à la secourir, ou en enuoyant son armée dans le Montferrat pour attaquer celle de Cordoüa, ce qui n'estoit pas impossible: ou en faisant diuersion du costé du Cremonois, ce qui luy estoit fort facile. Mais apres qu'elle eust veu l'heureux succez du siege de la Rochelle, & le Pas de Suze forcé, & par consequent vne des portes d'Italie ouuerte à nos armes; Elle se resolut de faire entrer les siennes dans l'Estat de Milan, à la defense duquel elle ne voyoit qu'vn peu de troupes estonnées, & le débris d'vne armée que l'hyuer & les assiegez auoient mal-traitée deuant Cazal, & qui n'auoit plus de force que pour fuir, & pour se sauuer deuant la nostre.

Quoy que cela fust ainsi, & qu'apparem-

ment les fruits de la victoire que le Roy auoit obtenuë; ne pûssent estre plus certains ny plus planturcux, si l'on l'eust suiuie. Quoy qu'il semblat apres cela, qu'il ne nous restat plus de peine, que pour recueillir les faueurs que la fortune nous offriroit d'elle-mesme, & pour receuoir ce qui se rendroit; Si est-ce qu'il y eust encore bien des efforts à faire & des combats à donner, pour faire resoudre la Republique d'enuoyer l'ordre à son General de passer le Rubicon; c'est à dire d'entrer à main armée dans le Cremonois, & de franchir des limites qui luy auoient esté il y auoit pres d'vn siecle sacrées & inuiolables. Ce ne fust pas sans vne longue agitation de pensées, & sans vn trauail d'esprit extrême; qu'elle se porta à cette hardie resolution. Iamais l'Eloquence & l'adresse de Monsieur d'Auaux quelques grandes qu'elles fussent; ne furent plus empeschées qu'à la luy faire prendre. Elle y apporta les mesmes formalitez & les mesmes precautions; que lors qu'elle se determina à accepter la guerre, que le Heraut de Louys XII. luy declara de la part de la Ligue de Cambray, ou celle que le Chaoux de Selin second luy inti-

ma, pour la possession de Chypre. Et depuis apres que pour des considerations importantes, que j'ay touchées en la premiere Partie, le Roy eust arresté le cours de la victoire de Suze, & donné la paix aux Espagnols, qui n'estoient plus en estat de faire du mal à nos Alliez; Elle a auoüé plusieurs fois à Monsieur d'Auaux, qu'elle ne pouuoit assez s'estonner de la resolution qu'elle auoit prise de rompre si tost auec l'Espagne, & que c'estoit par vne espece de transport, & contre le train de sa conduite ordinaire; qu'elle s'estoit jettée si auant dans la querelle du Duc de Mantoüe.

On peut encore remarquer par la guerre, ou plustot par la persecution que le feu Empereur & le Roy d'Espagne firent à ce Duc; qu'il est mal-aisé d'attirer les Venitiens à quelque Ligue offensiue, & de les engager à vne guerre, que par l'amorce de quelque grand auantage qui leur paroisse comme infaillible: ou par la crainte d'vn grand mal qui vienne auec rapidité, & qui soit prest à fondre si l'on ne l'arreste. Ainsi Eux qui ne pûrent jamais estre induits à metre en campagne contre les Espagnols, lors que Cazal estoit aux abois &

tout le Montferrat en proye; jusqu'à ce qu'ils virent luire delà les Monts les armes Françoises, & auec elles l'esperance de la conqueste de Milan, & du partage de ce bel Estat, qui leur sembloit estre ouuert par la Fortune de la France. Quand ils virent Mantoüe en danger & sur le point de se perdre. Quand ils virent que l'affaire pressoit de ce costé-là, & que le mal estoit en sa violence: & qu'ils virent par consequent que cette place, laquelle entre les mains du Duc de Mantoüe seruoit de rempart à vne partie de leur Estat de Terre-ferme; deuenoit entre les mains de l'Empereur ou du Roy d'Espagne vne Citadelle pour le dominer; Ils firent auancer leur armée pour la secourir. Mais soit que le remede vint trop tard, & que la maladie n'en fust plus capable: ou que le mal-heur ou l'imprudence de ceux qui furent ordonnez pour le dispenser, en corrompit la vertu & en empeschat l'operation; Il arriua qu'il ne produisit point l'effet que les Venitiens s'estoient proposé, & pour dire la chose comme elle a esté; la longueur dont ils vserent à se resoudre à ce secours: l'ordre du plan que le Duc de Rohan en auoit dressé,

qu'vn des Chefs de leur armée changea par jalousie, & la mauuaise intelligence qui s'esleua entre le Duc de Candalle & le Mareschal d'Estrée; furent les causes fatales de la perte d'vne place, qu'il importoit si fort aux Venitiens de conseruer.

Ie conclus de là, que ce peril éminent qui les excite à agir, ne menaçant plus leur teste, & la deffaite des Espagnols deuant Cazal: les grandes pertes qu'ils ont souffertes deuant Thurin, & les autres disgraces qui leur sont depuis arriuées; ayant dissipé la crainte qui les trauailloit, qu'ils n'estendissent leurs inuasions sur le reste de l'Italie. Et d'autre costé voyant que la fortune de la Maison d'Austriche, se soustient encore hautement dans l'Allemagne, & que cette source qui pourroit enuoyer de puissans secours à l'Estat de Milan, n'est pas tarie; Il ne faut point s'estonner, s'ils refusent de s'embarquer en vne querelle, où il n'y a pas de grand mal à craindre pour eux, ny de bien certain à esperer, s'ils s'y embarquent. Mais s'ils voyoient les forces Confederées superieures & dominantes dans l'Allemagne; comme ils voyent dans l'Espa-

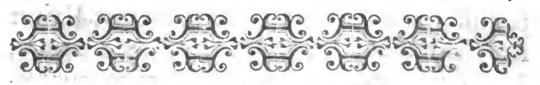
gne

gne les ſemences d'vne longue guerre, & la matiere d'vn embraſement durable: Et par conſequent qu'elle ne peut plus faire en Italie, que des efforts languiſſans & foibles; Il y a de l'apparence qu'ils profiteroient de la conjoncture, & ſeroient bien-aiſes d'attraper quelque portion de l'Eſtat de Milan, qui ſeroit à leur bien-ſeance: ou qu'au moins ils ſe metroient en deuoir de faire rendre gorge aux Eſpagnols, des vſurpations qu'ils ont faites en Piedmont & au Montferrat, le pouuant faire ſeurement & ſans crainte de reuanche.

Et ſans mentir ce ſeroit vne choſe bien eſtrange & fort injuſte, qu'eſtans ſi intereſſez comme ils ſont en la liberté de l'Italie, & y ayans tant à perdre; Ils vouluſſent y demeurer touſiours Spectateurs immobiles de ce qui s'y paſſe. Ils vouluſſent en repos & les bras croiſez, y laiſſer touſiours trauailler leurs Amis à l'œuure de leur ſalut, & ne rien contribuer à l'auancement de la paix, & à la ſtructure du Temple qu'on luy prepare; que des Raiſonnemens oyſifs, que des ſouhaits ſuperflus, & des offices ſans effet. De cette paix dis-je qui eſt la fin des armes du Roy, & l'ob-

jet de ses plus ardens & continuels desirs; pour laquelle il essuye tant de soins & tant de peine: Il expose sa personne à tant de dangers, & tire tant d'argent de la bource de ses sujets, & tant de sang de leurs veines. De cette paix qui ne doit pas seulement pallier les blessures de la Chrestienté; mais qui les doit entierement guerir & consolider: qui ne doit pas seulement estre vn remede contre ses maux presens; mais encore vn preseruatif contre ceux de l'auenir: qui doit metre les Petits à couuert de la violence & des attentats des plus Grands, & à l'ombre de laquelle tous joüyront de ce qui leur appartient, sans trouble & sans jalousie.





DISCOVRS NEVFVIEME.

Quelles conditions doit auoir la Paix que tous les gens de bien desirent, affin qu'elle soit honneste & seure. Que les Paix particulieres que la Maison d'Austriche tasche de faire; seroient la ruine de ceux qui les feroient.



CE que j'ay dit au Discours precedent de la Ligue que la Republique de Venise seroit capable de faire, & de la Paix à laquelle elle deuroit contribuer quelque chose de plus réel & de plus effectif, que des souhaits & des offices; me porte à dire vn mot des conditions que doit auoir cette Paix, & du mal-heur des Princes qui s'en sont esloignez en Allemagne. Affin donc qu'elle soit telle, que tout les gens de bien la desirent, & pour en jetter des fondemens si profons & si solides, qu'on ne puisse craindre que l'Edifice

tombe ou se démente de long-temps ; Il faut necessairement que ce soit vne Paix generale, & que tous ceux qui se sont associez pour faire la guerre, comme ils ne sont qu'vn Corps composé de plusieurs membres; n'ayent aussi qu'vne mesme Ame qui les meuue, ny qu'vne mesme fin où ils tendent. Que les Confederez se procurent mutuellement & sans esprit d'emulation, tous les appuys honnestes & tous les auantages raisonnables, qui pourront seruir à la commune seureté. Qu'encore que la Ligue offensiue se separe, & que les armées se licentient ; Il demeure tousiours vne Ligue deffensiue, qui soit la gardienne de la Paix, & comme l'ancre sacrée sur laquelle elle se reposera : par laquelle tous les Confederez s'obligeront de courir sus au premier qui entreprendra de la violer, & de rallumer les flambeaux qu'elle aura esteins, & ressusciter les troubles qu'elle aura calmez. Bref que de l'vnion indissoluble, & de la parfaite correspondance des Princes & des Estats de cette Ligue; se forme vn si puissant contrepoids, & se fasse pour le dire ainsi vne si forte & haute leuée, contre l'ambition de la Maison d'Austriche;

qu'elle soit contrainte de se contenir dans les bornes qui luy seront marquées, & de joüyr d'vn bien qu'elle perdroit en l'ostant aux autres; qui est le repos.

C'est de cette matiere que la Paix dont la Chrestienté a besoin, doit estre faite affin qu'elle dure. C'est sur cette base qu'il la faut esleuer si l'on veut qu'elle subsiste. Hors de là je ne voy point qu'on luy puisse donner assez de fermeté & de subsistance, & il est certain que si les Confederez se laissent prendre aux amorces & aux auantages qu'on leur presentera par des Traitez particuliers, & que les Membres de la Ligue se destachent du Corps qu'ils composent; Ils se perdront infailliblement, & il leur arriuera comme à ces Insectes qu'on coupe en pieces, qui conseruent pour quelque temps vn peu de mouuement & de vie; mais qui meurent & perissent bien-tost apres, pour estre priuez de la vertu qui sortoit de l'vnion de toutes les parties, comme du principe de leur durée. Par où l'on peut voir quelle a esté l'imprudence du Duc de Saxe, & des autres Princes d'Allemagne, qui ont suiuy le cours de ce premier Mobile; de s'e-

ſtre ſeparez de l'Alliance de Suede. Car ſans parler de l'honneſteté offenſée par cette ſeparation, dont nous auons fait mention ailleurs; & de cette vilaine tache d'ingratitude dont ils ſe ſont chargez enuers la memoire d'vn Prince à qui ils eſtoient ſi redeuables; leurs interets portoient qu'ils demeuraſſent touſiours vnis, & qu'au lieu de cette mal-heureuſe paix de Prague, qu'on leur a venduë ſi cherement; Ils trauaillaſſent encore vn peu de temps, pour paruenir à vne generale, qui n'euſt point laiſſé de playe ouuerte, ny de tiſon fumant dans l'Empire: qui n'euſt point caché de pieges ny recelé d'embuſches, & qu'ils euſſent obtenuë par vne plus courte & moins onereuſe guerre; que celle qui s'eſt eſcloſe de l'autre, & qui continuë encore.

En effet ſi l'on n'euſt jetté de la poudre aux yeux de ces Princes, & ſi leur Conſeil ne les euſt trompez: s'il leur fuſt demeuré vn peu de lumiere ou vn peu de liberté, pour voir ce qu'ils faiſoient, ou pour s'empeſcher de le faire; y a-t'il apparence qu'ils n'euſſent point veu le precipice où l'on les menoit, ou qu'ils y fuſſent deſcendus volontairement? y a-t'il appa-

rence qu'ils eussent pris si grossierement le change qu'on leur a donné? qu'ils fussent sortis d'vne Societé, pour se metre dans vne chaisne, & que d'égaux & de compagnons qu'ils estoient des Suedois; ils se fussent rendus esclaues des Imperiaux, & dependans des Espagnols? N'eussent-ils point connu, qu'au lieu de quelque leger mescontentement, & de quelque petit degoust qu'ils receuoient d'vn des Ministres de la Couronne de Suede, à quoy on eust facilement remedié; Ils s'exposoient à tous les traitemens, que la Tyrannie a coustume de faire à ceux dont elle veut s'asseurer, & qu'elle a peur qui luy eschapent? Qu'au lieu que dans l'Alliance de cette Couronne, ce qu'ils contribuoient pour l'entretenement de la guerre, estoit volontaire, ou ne pouuoit exceder ce qui estoit porté par les conditions du Traité; ce qu'ils deuroient contribuer dans celle de l'Empereur, n'auroit point d'autres limites que leur impuissance: que la charge de la despense qu'on les obligeroit de faire redoubleroit sans relasche, & s'appesantiroit sans mesure, & qu'on ne viseroit pas moins en cette trompeuse & infidele

Confederation, à faire exhaler toute leur chaleur & tous leurs esprits, & à les espuiser d'argent & d'hommes; qu'à exterminer les Suedois dans l'Allemagne, & à purger comme ils parlent, l'Empire des Nations estrangeres qui s'y sont jettées; affin qu'on n'ait plus à faire qu'à eux, quand on aura fait auec les autres.

Si des principes de la Politique d'Espagne, qui ne regnent pas moins à Vienne qu'à Madrit, ils ne veulent pas tirer vne conclusion si necessaire; qu'ils l'inferent pour le moins de leur propre experience, & qu'ils considerent, que si les autres ne les vouloient tenir que par les liens de l'Amitié, & par le sentiment des Bien-faits: s'ils n'auoient dessein de les consumer en destruisant les Suedois & les autres Estrangers, & de s'en seruir contre ceux-cy, comme les Affineurs se seruent du plomb pour purifier l'or & l'argent à la coupelle; lequel au mesme temps qu'il enuoye en fumée les autres metaux imparfaits, s'euapore luy-mesme, & se pert auec ceux qu'il chasse. Ils ne feroient pas comme ils font autant qu'ils peuuent, de leur pays le Theatre de la guerre: Ils n'en feroient pas la curée ordinaire de leurs

leurs troupes, aussi bien que de celuy des Ennemis, & ils en receuroient vn traitement pour le moins aussi doux; que celuy qu'en reçoit le Duc de Bauiere. Qu'ils se souuiennent des discours qu'on a oüy tenir à Rome, aux Ambassadeurs du feu Empereur, sur les plaintes qu'on y faisoit de la concession que leur Maistre auoit faite des biens de l'Eglise au Duc de Saxe, au grand mépris de la Religion, & au grand scandale des bons Catholiques. Que c'estoit le peu d'assistance & de subuention qu'il auoit receu du sainct Siege, qui l'y auoit contraint: que c'estoit la violence de ses affaires qui l'y auoit forcé: que c'estoit la plus dure & la plus inexorable de toutes les Loix, qui est celle de la necessité, à laquelle il auoit obey.

Qu'on recherche maintenant l'esclaircissement de ce mystere, & le sens caché de ces paroles. Qu'on en tire l'esprit secret qu'elles contiennent, & l'on jugera à mon auis que cette paix tenant plus de la force, que de l'election, & estant plustost arrachée, que sortie librement de la volonté de l'Empereur; Il n'y aura pas faute de Docteurs qui prouueront,

qu'elle ne doit point eſtre obſeruée, pour le moins par ſes Succeſſeurs qui ne l'ont pas faite. Que ceux-cy ne ſeront pas obligez de tenir, ce qu'il n'eſtoit pas loyſible à leur Predeceſſeur de prometre, & qu'il n'y a point de promeſſes plus illegitimes, & dont il faille plus prontement couper le lien, & reparer le dommage quand on le peut; que celles qui bleſſent la Religion, & par leſquelles les Princes conſentent à la diſſipation des biens de l'Egliſe; qu'ils ont vne particuliere & ineuitable obligation de proteger & de deffendre.

Les Princes donc qui ont quité les Confederations ſi ſolennellement jurées, & ſi ſouuent renouuellées, de leurs veritables Amis, pour ſe precipiter dans la paix de Prague; doiuent tenir pour certain, qu'ils ont abandonné la pourſuite d'vne realité & d'vn corps, pour n'embraſſer qu'vn fantoſme & qu'vne ombre, & qu'il n'y a qu'vn de ces trois chemins ouuerts à leur condition future; ou de demeurer la proye finale des Imperiaux, comme nous l'auons dit ailleurs, & de faire la concluſion de la Piece qu'ils joüent en Allema-

gne, si le Party Confederé succombe : ou si la victoire se range du costé des Suedois; de souffrir la peine de la foy publique violée, & les effets de la vengeance que demande le sang du Roy de Suede versé pour le rachapt de leur liberté. Ou enfin s'ils veulent voir la verité de cette Amnistie, qui est le sujet des armes Confederées; au lieu de cette autre imaginaire, qui a esté l'appas auec lequel la Maison d'Austriche les a pris. S'ils veulent voir finir l'agitation de l'Allemagne par vn repos ferme & durable. S'ils veulent voir refleurir les Constitutions & l'ancien Ordre de l'Empire. S'ils veulent voir metre vn arrest éternel à l'ambition de ceux qui l'alterent; affin dis-je que cela se fasse bien-tost & facilement, il ne leur reste que de retourner au bon party, & de se rejoindre à ceux, qui trauaillent auec tant d'ardeur, à cét immortel ouurage.

Ie passe outre & dis encore, que comme il ne faut point douter, que la Maison d'Austriche ne remuë tous les ressorts de la Politique, pour defiler la Ligue qui est sur pied en Allemagne, & pour reduire les troubles presens à des paix particulieres, & semblables à celle de

Prague; comme il ne faut pas dis-je douter qu'elle ne le fasse, affin que chacun des Confederez pris en son particulier, & destaché du Corps de la Ligue, se trouue plus foible pour luy resister quand elle l'attaquera, quoy qu'elle promette le contraire; Il est aussi necessaire pour se garentir de cét inconuenient, de prendre le contrepied de cette Maison, & de metre en prattique la Loy des contraires, qui est de si grand vsage dans les affaires du monde. Il faut que tous les Confederez se resoluent, de ne se desunir jamais: de rejetter toutes les propositions qu'on leur fera des Traitez particuliers, comme vn poison déguisé qu'on leur presentera sous l'apparence d'vn remede, & de s'enfermer pour ne l'abandonner point qu'il ne soit accomply, dans le projet d'vne paix generale, & d'vne Ligue deffensiue telle que je l'ay depeinte cy dessus.

Mais peut-estre qu'en les menaçant de la licence qu'on dit que la Maison d'Austriche se donne, de violer les Traitez dont l'obseruation luy est dommageable, & l'inobseruation auantageuse; Ie leur veux donner vne fausse alarme, & faire peur d'vn fantosme. Peut-

estre qu'elle est aussi soigneuse d'acomplir de bonne foy ce qu'elle promet, & particulierement quand le Nom de Dieu y est interuenu; qu'elle a les autres apparences de pieté specieuses, & le dehors de la Religion exemplaire. Peut-estre qu'elle ne respire non plus que nous qu'vne bonne paix, & que son intention est quand elle aura gaigné ce port; de ne se commetre plus à l'auenir, si l'on ne l'y force, à vne Mer si dangereuse que la guerre. Ie veux monstrer icy que cela n'est point, & faire voir qu'elle se donne veritablement cette licence, & qu'elle abuse du Nom de Dieu & se joüe de la foy publique quand ses Interets en ont besoin, peut-estre plus que Prince du monde. Pour cét effet je ne pretens point faire l'Orateur, ny employer vn Art qui se vante auec ses couleurs & auec ses lumieres, de changer quand il luy plaist l'estat des choses, & de les faire paroistre grandes ou petites, belles ou hideuses, comme bon luy semble. Cela est autant esloigné de mon humeur, qu'il est au dessus de mes forces, & je renonce de bon cœur à vn exercice, duquel je m'aquiterois fort mal quand je l'aurois entrepris. Ie ne

veux non plus apporter icy toutes les infractions de Traitez que la Maison d'Austriche a faites, ny toutes les infidelitez dont elle a noircy sa conduite. Il faudroit pour cela des volumes tous entiers. Ie m'arresteray seulement à quelque chose de plus moderne, comme plus sensible, & à ce qui s'est passé en ces derniers temps en Allemagne & en Italie.

Pour ce qui est de l'Italie; qui ne sçait que les guerres posterieures que les Espagnols ont faites au Duc de Sauoye Ayeul de celuy-cy; ont tousiours pullulé de l'inexecution de leur part des Traitez qui les precedoient, & que dés que la crainte du mal qui les auoit obligez de s'acommoder, venoit à cesser, & que l'esperance de la fin qu'ils auoient proposée à leurs armes, venoit à renaistre; Ils perdoient la memoire de la paix qu'ils auoient jurée, & ne faisoient point difficulté de renoüer la querelle, & de rallumer le desordre, aux despens de leur foy & contre toute justice. De sorte que ce qui interuenoit entre deux guerres, n'estoit pas tant vne paix, qu'vne suspension d'armes: ny la guerison de la fieure, que la remission de l'accez. Le feu se couuroit de cendres, mais il

ne mouroit pas dans l'intention des Eſpagnols, & il arriuoit de toute cette affaire, comme des playes mal-penſées qui ſe r'ouurent ſouuent; Elle ſe renouuelloit de temps en temps, & ce jeu dura juſqu'à ce que de nouueaux accidens, firent prendre aux Eſpagnols de nouueaux deſſeins, & que les troubles d'Allemagne firent calmer ceux d'Italie.

Ie ne parle pas de la Paix de Suze, qu'ils violerent ſans autre couleur, ſinon qu'ils auoient beſoin de la violer pour l'intereſt de leur Reputation: ny de l'ingratitude auec laquelle ils reconnurent la courtoiſie dont le Roy vſa en leur endroit, & cette rare moderation, qui luy fit borner ſa proſperité par la deliurance de ſes Alliez, & ne luy permit de vaincre qu'autant qu'il trouua de reſiſtance. Nous en auons parlé en vn autre endroit, & nous en parlerons amplement en la troiſiéme Partie. Ie remets là auſſi à parler du Traité de Cairaſque, que la neceſſité des affaires d'Allemagne emporta d'eux, pluſtot que l'amour du repos de l'Italie, & auquel les Reſolutions de la Diete de Ratiſbonne, & l'entrée du Roy de Suede en Allemagne, où l'on voyoit deſia paroiſtre les ſi-

gnes de la tempeſte, qui a depuis batu la Maiſon d'Auſtriche; les forcerent de conſentir & de donner les mains, auec deſſein de ne l'obſeruer pas, dés qu'ils nous auroient renuoyé delà les Monts, comme nous le deduirons au long en l'Apologie de l'Aquiſition de Pignerol.

Ie ne veux non plus rafraiſchir icy les fourberies qu'ils exercerent à l'endroit des Venitiens, & les changes qu'ils leur donnerent ſur le ſujet des Vſcoques. Ce ſeroit reffaire ce qui a eſté fait. Ie paſſe encore ſous ſilence les diuerſes niches qu'ils ont faites en diuers temps aux Griſons, & les artifices & la force ouuerte auec laquelle ils ont ſi ſouuent attenté à leur liberté contre la foy des Traitez faits auec eux, & auec leurs Alliez. Cela ſe verra en la troiſiéme Partie en l'Apologie du Traité de Monçon, où je donne vn Tableau aſſez exact des affaires de cette Republique. Ie viens à celles d'Allemagne, & à ce qui s'eſt paſſé ſur cette Scene, qui n'eſt gueres moins fameuſe par les Traitez, que par les guerres qu'on y a veu faire. Qui ne ſçait que la paix d'Vlme qui fuſt concluë par l'entremiſe de la France,

France, donna moyen à l'Empereur de respirer du faix de la guerre sous lequel il gemissoit, & de demesler l'embaras d'où il ne pouuoit sortir que par cette voye? Et qui ne sçait aussi qu'il ne l'obserua qu'autant de temps qu'il luy en fallut, pour se preparer à la guerre qu'il meditoit en jurant la paix, & que la ruine du Conte Palatin & de ses Amis, n'a procedé que de la confiance qu'ils auoient prise en ce Traité, & de ce fondement ruineux sur lequel ils se reposoient, comme sur vne Ancre sacrée par le droit des gens, par la reuerence du Nom de Dieu qui y estoit interuenu, & par l'authorité d'vn si grand Mediateur, que le Roy de France?

Apres le gain de la bataille de Prague, & cette fatale suite de prosperitez, qui viennent apres les grandes victoires. Apres que les armes Imperialles eurent triomphé de tout ce qui fauorisoit le party du Palatin, & que le Conte de Tilly & le Marquis de Spinola eurent mis à nu ce mal-heureux Prince; l'Empereur transporta son Electorat au Duc de Bauiere, & partagea son pays entre luy & le Roy d'Espagne. Mais d'autant que l'on pre-

tendoit, que les formalitez ordonnées par la Bulle d'Or & par les autres Pragmatiques Sanctions, n'auoient pas esté obseruées en cette translation & en ce partage, & de peur que cette procedure qu'on presumoit auoir esté violente; n'irritat les autres Electeurs par vn commun interet, & n'excitat le Roy d'Angleterre à s'en ressentir, & à poursuiure la reparation de l'outrage fait à son Gendre. L'Empereur protesta à la Diete de Ratisbonne de l'année 1622. *Qu'il n'entendoit auoir transferé l'Electorat à la Maison de Bauiere, que durant la vie du Duc qui en estoit inuesty, & que pour ce qui estoit du Palatinat, il feroit raison au Conte Palatin, & donneroit là dessus satisfaction à ses Amis.* Il donna les mesmes asseurances au Roy d'Angleterre par ses Letres de l'année 1623. que le Duc de Bauiere mesme luy enuoya confirmer par les siennes, & luy declarer que ce n'estoit que durant sa vie, qu'il entendoit que sa Maison joüit de la dignité Electorale, & qu'il ne l'auoit acceptée qu'à condition qu'elle retourneroit d'où elle estoit sortie, & seroit vn priuilege de sa personne, & non pas vn heritage de ceux de sa Race. Ce fust l'appas qu'on presenta tousiours au

Roy d'Angleterre, & auquel il se laissa tousjours prendre, & son humeur naturellement portée à la douceur du repos & aux delices de la paix; fust aisement diuertie par cette demonstration qu'on fit de le vouloir contenter, des pensées de la guerre qui ne luy estoient pas naturelles. Il acheua le reste de sa vie attendant les effets de cette esperance, qui luy estoit renouuellée de temps en temps, & dont le Conte de Gondemar qui s'estoit saisi de son esprit, & mis en possession de le gouuerner souuerainement, luy sceust figurer l'execution si infaillible; que non seulement il l'empescha d'armer contre les Vsurpateurs du bien de son Gendre; mais qu'il le disposa mesme à prester ses vaisseaux à son Maistre, pour asseurer contre les Hollandois les flotes d'Espagne qui venoient des Indes.

Cette affaire a tousiours esté depuis aux mesmes termes du costé de l'Empereur, & est tousiours demeurée flotante dans l'irresolution & l'incertitude, jusqu'à ce qu'apres l'accident de Nortlinghen qui fust fatal aux Suedois; La plusspart des Princes & des villes franches de l'Empire, se destacherent de leur

Confederation, & conspirerent à Prague auec la Maison d'Austriche contre la liberté Germanique. Là l'Empereur fier & orgueilleux de ce prodigieux succez, & se croyant maistre des affaires & de la fortune; sans se souuenir des promesses qu'il auoit si solennellement faites au dernier Roy d'Angleterre, & de la foy qu'il luy auoit si souuent donnée en faueur de son Gendre: sans qu'il fust rien interuenu depuis contre luy de la part de ce Prince, ny de la part de ses Enfans, qu'vn triste & deplorable progrez de calamitez & de disgraces; declara de sa propre authorité; (bien qu'il ne le peut faire legitimement, que de l'authorité d'vne legitime Diete, & parties oüyes;) declara dis-je *l'Electorat deuëment transferé au Duc de Bauiere & à toute sa Race, sans qu'il pût passer à aucune autre Maison que celle-là ne fust esteinte. Declara en outre nulle l'oposition interjettée par le Duc de Neubourg, comme Prince de la Maison Palatine, & luy non receuable en cette pretention; & ce pour de grandes & importantes considerations connuës de sa Majesté Imperialle. Maintint & confirma au partage & en la joüissance du Palatinat, ceux qui l'auoient ocupé en son nom & sous son authorité; sauf à auoir esgart aux Contes Palatins, & aux*

prieres des Princes qui se deuoient rendre leurs Intercesseurs; Et cela sous des conditions si basses & si honteuses; qu'il sçauoit bien qu'elles ne seroient jamais acceptées.

Du depuis considerant qu'vn si sanglant affront fait au Roy d'Angleterre d'aujourd'huy, & le contrepoids qu'il apporteroit à la balance où la victoire estoit suspenduë entre deux partis, s'il se declaroit pour celuy qui luy estoit contraire. Considerant encore le dommage que receuroient les Pays-Bas, de la cessation des Conuois que les Anglois leur amenoient, & les autres consequences qui naistroient de la hayne d'vn Prince, animé à la vengeance par le long mépris qu'on faisoit de luy, & par l'extrême injure qu'on auoit faite à ses Neueux; Il reprit la peau de Renart qu'il auoit quitée au Traité de Prague, & se rejetta à l'exercice du premier Art auec lequel on s'estoit si souuent joüé du pere, pour en abuser le fils, & pour suspendre la resolution qu'il pourroit prendre, de rechercher auec la force, ce qu'on auoit refusé à son intercession & à ses offices. Il fit donc semblant de gouster les ouuertures d'acommodement qui luy

me qui les diuise. Cela certes n'est pas sans fondement, & sans pretexte plausible. Mais le secret de l'affaire est, que tant que ce Schisme subsistera, & que le feu que les Anglois viennent d'allumer au milieu de leurs entrailles, se maintiendra en sa chaleur & en sa force; le Roy de Hongrie ny ceux de son party n'ayant rien à craindre de leurs armes, ne se hasteront pas de traiter, & s'il est expedient qu'ils traitent tout de bon; que ce sera tousjours assez tost, quand les Anglois auront repris leur premiere concorde, & le dessein de vouloir releuer la Maison Palatine, & restablir ses Princes que l'Empereur & ses Adherans ont mis en chemise. Que cependant ils courront le hazart de la guerre, où peut-estre ils obtiendront des succez si considerables, & leur puissance s'acroistra si demesurement; que quand l'Angleterre entreroit dans la Ligue où toute sorte de raisons la conuient d'entrer, & joindroit ses forces à celles des Confederez; Ils auront mesme dequoy esperer la victoire, & ne seront pas obligez de relascher de gré, ce qu'on ne leur sçauroit oster de force.

Ces prejugez que je viens d'apporter, at-

tendant que je les acompagne de plusieurs autres, ce qui se fera en la troisiéme Partie; suffiront pour faire voir à nos Confederez, quel fondement il pourroient faire sur la durée des Traitez particuliers, ausquels la Maison d'Austriche les presse & les sollicite d'entendre. Sur tout les Suedois qu'elle voudroit débaucher de la Confederation de la France, & contre la foy desquels elle dresse ses plus fortes bateries, & arme ses plus subtils artifices; sont trop abiles pour ignorer, que c'est vne resolution constante, & vne volonté immuable parmy les Princes de cette Maison; de ne permetre pas qu'ayant mis si auant comme ils ont fait, le pied dans l'Allemagne; ils y prennent de longues racines, & qu'il se fasse vne adjonction à l'Empire d'vn Membre si puissant, & d'vne Nation si belliqueuse. Ie croy aussi qu'ils ne doutent point, que pour ce qui regarde la fermeté & la subsistance du Traité particulier qu'ils auroient fait auec eux; Ils ne trouuassent mille pretextes d'honneur pour le rompre sans infamie, & mille euasions de conscience pour le violer sans scrupule. Qu'ils ne fissent venir à leur secours,

comme

comme nous l'auons designé ailleurs, cette Maxime qu'ils tiennent en reserue pour s'en seruir quand ils en auront besoin; qu'on n'est pas obligé de garder la foy aux Heretiques; principalement quand elle a esté donnée en des choses qui aydent à confirmer l'Heresie en quelque pays, d'où l'on a dessein de la banir: qui luy fournissent de l'aliment & de la vigueur: qui l'enflent & l'enorgueillissent de puissance temporelle, & d'autres auantages humains sur lesquels elle subsiste. Que les faisant passer pour Brigands de peuples, & pour Rauisseurs d'Estats, comme infailliblement ils le feront; Ils n'employassent contre eux, cette opinion des Casuistes qui est deriuée du droit de nature, & que les Payens n'ont pas ignorée; que les promesses faites à des Voleurs quand on est à leur discretion, & qu'ils ont la force à la main, n'estant pas volontaires; n'apportent pas par consequent d'obligation de les obseruer, & n'imposent pas vn ioug qu'on ne puisse briser sans faire mal.

Bref ils doiuent tenir pour certain, que possedans la plus feconde miniere & la plus

ample ſource de Cas de conſcience, qui ſoit en la Chreſtienté, qui eſt l'Eſpagne, & eſtans maiſtres du fons où viennent plus abondamment qu'en nul autre lieu, ces Docteurs aigus & ſubtils, qui font quand ils veulent des Anatomies ſi curieuſes & ſi recherchées des actions & des mœurs des hommes, & qui ont de pleins magaſins de couleurs pour déguiſer les choſes qu'ils veulent. Qui decident auec vne merueilleuſe hardieſſe des difficultez, auſquelles la Bible les Conciles les Papes & les Peres n'ont pas voulu toucher, & en vn mot qui manquant le plus ſouuent d'vn point fixe à eſtablir leurs opinions, & ſe ſeruant d'vne Regle ſi molle & ſi flexible pour les meſurer, comme eſt leur Raiſonnement; les ſçauent par conſequent acommoder quand il leur plaiſt, aux inclinations de ceux qui les conſultent.

Les Suedois dis-je doiuent tenir pour certain, que les Princes de cette Maiſon trouueront touſiours quelqu'vn de ces Docteurs, (car il ne faut point faire le meſme iugement de tous) qui leur prouuera, que de ne tenir pas aux Heretiques ce qu'on leur a promis;

n'est pas vn Mal, quand il en peut reussir vn Bien pour la Religion, & que de les depoüiller des biens temporels qui seruent de nourriture & d'appuy à l'Heresie, bien qu'on leur ait promis de leur en laisser la possession; n'est pas vne action plus blasmable; que d'oster vne espée des mains d'vn furieux qui s'en pourroit percer le cœur, quelque promesse qu'on luy eust fait de la luy laisser. Au pis aller les Princes de ce temps & particulierement ceux de la Maison d'Austriche; sont trop intelligens & trop ingenieux, pour ne sçauoir pas faire naistre quand ils voudront des sujets de broüillerie: & les affaires de la Chrestienté sont auiourd'huy si troubles & si confuses; que quelque soin qu'on apporte à les esclaircir & à les demesler; on est asseuré que d'icy à long-temps il n'y demeurera que trop de matiere pour quereller & pour faire noise, à ceux qui en auront enuie.





DISCOVRS DIXIEME.

Que la Confederation qui est entre le Roy & ses Associez, a toutes les conditions necessaires affin que la Paix qu'on pretend faire soit de durée. Quelques considerations sur la nature des Ligues affin qu'elles se maintiennent.

IL resulte clairement de ce que nous auons dit cy dessus, que les troubles de la Chrestienté ne sçauroient se calmer, par des moyens si trompeurs & si infideles, que des paix particulieres, & que ce seroit bastir son repos sur de la glace qui fondroit aux premiers rayons du Soleil, qui viendroient à luire; que de l'esleuer sur vn fons si peu certain & mal-asseuré. Il faut affin qu'il soit tel qu'on le desire, qu'vne paix generale en soit le fondement & la base, & qu'vne Con-

federation permanente de ceux qui ſont aſſociez pour faire la guerre ; ſoit le bouclier de cette paix, & le rempart qui la couure contre les attaques qu'on luy pourroit faire. Il faut qu'elle ſoit l'obſtacle qui retienne perpetuellement la Maiſon d'Auſtriche, & l'empeſche de faire des inuaſions ſur ſes voyſins, & de les tourmenter à l'auenir comme elle a fait par le paſſé. En vn mot comme il y a vne ſi forte liaiſon & vne ſi eſtroite correſpondance, entre les branches & les dependances de cette Maiſon ; qu'on diroit qu'elles n'ont toutes qu'vn meſme Intereſt, & qu'on les voit courir au ſecours les vnes des autres auec la meſme chaleur & la meſme impetuoſité, que ſi c'eſtoit leurs affaires propres ; Il faut de meſme que toutes choſes miſes à part, les Puiſſances Confederées s'entendent touſiours & ſoient touſiours preſtes, pour agir de concert contre la Maiſon d'Auſtriche, toutes les fois qu'elle s'eſbranlera mal-à propos contre quelqu'vne d'elles, & que reprenant cét eſprit d'ambition qui luy eſt ſi naturel, & qui luy fait tant de peine ; Elle viendra vne autre fois à conjurer contre le repos de la Chreſtienté,

& contre la liberté de ses Princes.

Or il me semble que la Confederation qui est maintenant sur pied, entre le Roy & les autres Princes qui trauaillent auec luy, pour procurer vne paix honneste & seure au reste de la Chrestienté; a toutes les conditions necessaires pour former & pour maintenir cette belle vnion, & cette parfaite correspondance, que nous voulons opposer à celle qui lie & conjoint la Maison d'Austriche & ses Dependances. C'est ce que je pretens faire voir en la suite de ce Discours, & que je feray aisement comprendre, en examinant la nature & les conditions des plus fameuses Ligues, que la Chrestienté ait veu depuis deux Siecles, & en recherchant les defauts & les foibles par où elles ont manqué, & qui ont esté les principes de leur dissolution & de leur ruine.

Pour entrer donc en matiere je dis, qu'encore qu'il y ait deux sortes de Ligues, ou qu'on les puisse considerer sous deux visages differens & sous deux fonctions distinctes; les vnes & les autres ont besoin des mesmes appuys pour estre fermes, & des mesmes soins pour estre durables. Il y en a qui selon la premiere

intention de ceux qui les font; n'ont quaſi point d'action qui paroiſſe, ny de mouuement & de vie qui ſe faſſent preſque ſentir. Qui ne ſont proprement que pour eſtre les preſeruatifs des guerres qu'on aprehende, & pour empeſcher les Princes turbulens d'exciter des troubles; comme les digues empeſchent la Mer de ſe deſborder, & retiennent les inuaſions & les degats qu'elle feroit ſur la terre. Les autres ſont toutes en mouuement & en action, & la premiere idée ſous laquelle on les projette; eſt pour ſeruir de remedes contre les maux qui preſſent & non pas contre ceux qu'on craint: pour repouſſer les tempeſtes qui eſclatent, & non pas pour conſeruer les calmes qui regnent. I'apporteray des exemples des vnes & des autres, qui ſeront les fons des Raiſonnemens, & qui rendront plus aiſée & plus ſenſible la force des Inſtructions qu'on en doit tirer. Quant aux premieres; on en vit eſleuer & fleurir vne en Italie du temps de Laurens de Medicis le plus grand Politique de ſon Siecle, & pluſieurs autres Princes & Eſtats de ce pays-là s'aſſocierent pour la conſeruation de la tranquillité publique, & pour

ſe jetter tous enſemble ſur celuy qui entreprendroit le premier de la troubler, & de rompre cette belle harmonie de peuples, qui rendoit l'Italie heureuſe.

Cette Ligue regardoit principalement les Venitiens, qui eſtans alors les plus puiſſans de tous les Princes d'Italie; eſtoient eſtimez auſſi les plus ambitieux, & peut-eſtre pour cela meſme qu'ils eſtoient les plus puiſſans, & qu'on ne croyoit pas que la moderation des deſirs allat volontiers de compagnie auec de grandes forces, ny qu'on peût garder la ſobrieté quand on eſt tenté par l'abondance. Mais d'autant que le ciment de cette Ligue, eſtoit la ſageſſe de Laurens de Medicis, & qu'elle auoit beſoin de quelque choſe de plus fort & de plus durable pour ſubſiſter; Il arriua qu'elle tomba par la mort de Laurens, & que Ludouic Sforce pour vſurper ſur ſon Neueu l'Eſtat de Milan; fuſt le premier qui s'en deſtacha, & qui ouurit la porte par où les Francois entrerent en Italie, & apres eux les Eſpagnols & les Allemans. Il arriua encore comme par vn juſte jugement de Dieu, que l'vſurpateur de l'Eſtat de ſon Neueu, & le perturbateur du repos

repos de sa patrie; se vit despoüillé de cét Estat & bany de sa patrie, pour passer le reste de ses jours & mourir prisonnier en pays estrange. Ce qu'il y auoit à desirer à la perfection de cette Ligue, & ce qui fit si prontement relascher la liaison de ses Membres; fust qu'il n'y auoit pas de grande Puissance réelle & effectiue qui fust le lien des autres: qui ne fust pas sujette à manquer par la mort, ny à tomber par vne disgrace, & qui peut seruir à toutes de port en cas de tourmente, & de ressource en cas de mal-heur.

Mais il ne suffit pas que dans la structure des Ligues affin qu'elles tiennent, & dans l'assemblage des pieces qui les composent, affin qu'elles ne se dementent point; Il entre vne grande Puissance, si les mouuemens de cette Puissance ne sont moderez, & si elle n'a pour but le bien general de la Ligue, à qui elle sert de Chef & de Centre. Autrement si cette Puissance superieure se constituë la fin des autres, & si elle ne vise qu'à faire ses affaires & non pas les leurs; Elles se separeront bien-tost, & dés que le gros du mal qu'elles craignoient sera passé, & que le torrent qui leur faisoit

peur ſera tary; elles retireront leurs ſubuentions, & ne voudront plus fournir de materiaux ny preſter leurs mains, pour baſtir vne Societé qui pourroit auec le temps leur eſtre fatale. Expliquons nous auec des exemples. Apres que l'Hereſie de Luther euſt pris racine en Allemagne, & eſtendu ſes branches preſque par tout le Septentrion; il ſe fit vne Ligue à Smalchalde contre Charles le Quint, de la pluſpart des Princes & Eſtats qui auoient embraſſé la nouuelle Secte. A cette Ligue l'Empereur fuſt contraint d'en oppoſer vne autre, & d'implorer le ſecours des Princes Catholiques en vne ocaſion, où l'ancienne Religion auoit à craindre, tout ce qui peut ſortir de funeſte & de tragique, de la fureur & du zele des Sectes nouuelles. Quelques vns des Princes Catholiques refuſerent d'y entrer, comme les Venitiens, & d'autres s'y embarquerent, dont le plus conſiderable & celuy qui y enuoya les plus beaux & plus grands ſecours; fuſt le ſaint Pere. Auec ce renfort qui eſtoit notable, & auec ſa vertu & ſa fortune ordinaire; l'Empereur vint à bout des Proteſtans conjurez, & euſt pouſſé plus loin ſa vi-

ctoire dans l'Allemagne, si le Pape qui connût que ce n'estoit pas aux Heretiques, mais aux Rebelles de l'Empire à qui Charles en vouloit; ne l'eust arrestée, & n'eust retiré ses forces, par la soustraction desquelles l'Empereur demeura court, & se trouua aussi immobile en la poursuite de ses desseins; qu'vn nauire à qui le vent vient subitement à manquer, & qui est tout à coup acueilly d'vn calme.

Icy on peut remarquer deux choses, qui establissent & confirment les propositions que j'ay auancées. L'vne que la Ligue Protestante tomba du premier coup qu'elle receut sans se pouuoir releuer, & qu'vne seule bataille gaignée la fit aller en fumée, pour la premiere raison que j'ay dite, & à cause qu'elle manquoit de quelque grande Puissance, qui eust dequoy recueillir & rassembler le debris du naufrage: qui peût metre sur pied de nouuelles forces, & venir à d'autres faits d'armes contre les Ennemis, & à d'autres espreuues contre la fortune. Et certes à parler veritablement de la chose; Il est des petits Princes qui font Ligue contre vn plus puissant, comme des Societez

de Ioüeurs qui ne ſont pas riches, leſquels ayans fait vn fons où chacun a contribué tout ce qu'il auoit d'argent, dés que ce fons eſt eſpuiſé ils demeurent tous à ſec, & ſont contrains de rompre leur Societé & de ſe retirer ſur leur perte. De meſme les autres mettant d'abord ſur pied ce qu'ils ont de forces, & faiſant tout l'effort qu'ils peuuent faire; ſont ſans reſſource dés qu'ils ſont deffaits, & ſe defilent incontinent, ſi quelque grande Puiſſance n'interuient pour les rallier. Nous auons encore veu arriuer la meſme choſe à la Ligue Proteſtante, qui prit ſon origine de la broüillerie interuenüë entre les Pretendans à la ſucceſſion de Cleues, & qui acheua de croiſtre & de ſe former, ſur le ſujet de l'Election du Conte Palatin au Royaume de Boheme. Le premier grand eſchec qui luy ſuruint luy fuſt mortel, & elle fuſt ſi eſtourdie de la perte de la bataille de Prague; qu'elle ne peût jamais s'en remetre, & tout ce que le Roy de Dannemarc Albeſtat & Mansfelt ont depuis fait pour reſtablir ce Party; n'a ſeruy qu'à le faire plus long-temps languir, & a reſſemblé à la vertu des eaux pretieuſes qu'on donne aux malades

deſeſperez ; qui leur font bien vn peu reuenir le cœur, & leur allongent la vie de quelques heures; mais qui ne les remetent point en ſanté, & ne les empeſchent pas de mourir.

L'autre choſe qu'il y a à conſiderer en la Ligue Catholique qui donta la Proteſtante; Eſt qu'elle tenoit veritablement à vne grande Puiſſance, & qu'elle auoit pour fondement & pour lien vn grand Empereur, & qui fit certes voler plus haut les Aigles de l'Empire, qu'elles n'auoient jamais volé depuis Charlemagne. Mais d'autant qu'il eſtoit encore plus ambitieux que puiſſant, & qu'il ne portoit pas à faux cette Deuiſe, qui deſignoit l'immenſité de ſes deſirs *de ne s'arreſter jamais & de paſſer touſjours outre ;* D'autant que ſans auoir eſgart au bien de ſes Confederez, il ne ſongeoit qu'à ſon vtilité particuliere ; Cela fuſt cauſe comme nous l'auons remarqué, qu'ils ſe retirerent de la Ligue. Apres le reſtabliſſement des Sforces dans l'Eſtat de Milan, le meſme Empereur auoit eſſayé de former en Italie vne autre Ligue du premier genre, ſous pretexte de l'employer contre les irruptions des François, qui entreprendroient d'en venir troubler la tran- *Plus vltrà.*

quillité, & d'y venir faire des querelles: ou pour s'en seruir contre le Turc, si ses flotes venoient à attaquer les Estats de quelqu'vn des Confederez, & à mugueter leurs Costes. Mais les Italiens furent aussi fins qu'il estoit subtil, & ayant descouuert l'hameçon qu'il leur tendoit sous vne amorce si specieuse; Ils n'eurent garde de s'y laisser prendre. En effet ils ne voyoient que trop que l'Empereur ne visoit par là, qu'à affermir sa domination en Italie, que les seuls François estoient capables d'y esbranler, & qu'à tenir le Turc en eschec, pour trauailler plus à son aise & auec moins d'obstacle à la ruine des Chrestiens. Les Allemans ne furent pas si auisez & si sages, quand ils formerent la Ligue de Suaube qui seruit si long-
70. ans. temps à faire les affaires de la Maison d'Austriche, & à en auancer la grandeur, sous couleur de courir sus aux Rebelles de l'Empire, & aux Perturbateurs du repos de l'Allemagne. Elle n'en fust pas demeurée là, & le mal qu'elle faisoit croyant bien faire n'eust pas si tost cessé; si elle n'eust esté dissipée par les offices de François Premier, & par l'industrie & l'eloquence de Monsieur de Langey, qui fit comprendre

aux Allemans les artifices de cette Maiſon, & leur demeſla les changes qu'elle leur donnoit pour les deſtruire.

I'ay donné aux Diſcours precedens le plan de celle que Philippe ſecond taſcha de faire auec le Pape & auec les Venitiens, apres que Selin ſecond euſt attaqué Chypre, & que le bruit des armes Ottomanes, auec la conſternation & l'effroy, euſt volé dans l'Italie. Nous y auons auſſi veu comme le Pape & les Venitiens reſiſterent aux propoſitions de ce Prince, qui ne reſpiroient que ſon vtilité particuliere, & nous verrons en la troiſiéme Partie, le peu de ſatisfaction que les derniers rapporterent de celle qui fuſt concluë aueque luy, & comme finalement ils furent contrains de s'acorder auec le Turc ſeparement, & ſans le ſceu de Philippe; comme pluſieurs années auparauant, ils auoient eſté obligez d'acheter la paix de Soliman, apres que les procedez de Charles le Quint auec qui ils eſtoient en Ligue, leur eurent fait connoiſtre; qu'ils ne pouuoient continuer la guerre en ſi mauuaiſe compagnie, & en vne Societé ſi infidele, ſans courir fortune de ſe perdre. Ce n'eſt pas ſeu-

lement auec Charles le Quint & auec Philippe ſon fils; qu'il a fait dangereux de faire des Ligues. Le mal eſt venu de plus haut, & la corruption a vne ſource plus eſloignée. Ferdinand d'Aragon leur Ayeul, leur auoit transſmis auec le ſang cette trop intereſſée inclination, & il fuſt vn de ceux qui violerent la Ligue de Cambray, au prejudice de Loüys XII. qui l'auoit ſi legalement obſeruée: & en celle qu'il fit à Blois pour deſpoüiller le Roy de Naples ſon parent, & pour la conqueſte de ſon Royaume; apres auoir conquis par la valeur du grand Capitaine ce qui eſtoit de ſon partage; Il nous fit harceller de gayeté de cœur, & faire des querelles eſtudiées, pour nous oſter ce qui eſtoit du noſtre.

De cette inuincible habitude qu'il ſemble que la Maiſon d'Auſtriche a faite de n'obſeruer pas ce qu'elle promet, & de cét art ſubtil qu'elle a de deſtourner les Ligues où elle entre à ſes fins particulieres, ſans ſe ſoucier du bien du reſte des Confederez; Il eſt arriué qu'en celle d'Allemagne qui ſubſiſte ſous le nom de Catholique; elle éuita en apparence d'en auoir la direction, pour éuiter de donner

trop

trop de jalousie aux Confederez, & que les forces de cette Ligue furent mises entre les mains d'vn Prince qui n'estoit pas de cette Maison, qui fut le Duc de Bauiere, & sous vn Lieutenant general qui ne dependoit que de luy, qui fust le Conte de Tilly. Mais en cecy il n'y a eü que transposition d'Enseignes, pendant que la chose a esté la mesme, & l'Empereur est paruenu par vne voye destournée, où il ne pouuoit arriuer par le droit chemin. Pendant que les forces de cette Ligue tenoient en eschec les Protestantes, & seruoient de barriere à tout ce qu'elles pourroient entreprendre sur les Catholiques; Il s'auisa d'en metre d'autres sur pied en son nom, & sous vn General qui n'auroit d'attachement ny de relation qu'à luy; qui fust le Valsthein. Auec celles-cy qui se rendirent formidables & prodigieuses, par l'inuention des quartiers que ce grand General donnoit aux Officiers pour faire leurs leuées; l'Empereur commençoit à donner la Loy à toute l'Allemagne, & à menacer tout ce qu'il y auoit d'independant & de libre; quand l'affaire de Mantoüe suruint.

Alors certes il parût aux Catholiques, que ce n'estoit pas tant à la Religion des Protestans que l'Empereur faisoit la guerre; qu'à leurs Estats, & la paix qu'il fit auec le Roy de Dannemarc pour vaquer à l'oppression du Duc de Mantoüe; leur fit comprendre, que si l'on n'arrestoit le cours de ses armes, Catholiques & Protestans seroient enueloppez dans vn mesme mal-heur, & qu'elles n'auoient commencé à agir par la ruine des vns, que pour finir par celle des autres. La descente donc en Italie des meilleures forces de l'Empereur sous la conduite de Colalte, & l'estat où l'Allemagne se trouua par là, d'estre deschargée de ce grand fais de gens de guerre sous lequel elle gemissoit; donnerent cœur au Duc de Bauiere & à ses Partisans, de parler hautement à la Diete de Ratisbonne, en faueur de la liberté Germanique, & d'y demander la degradation du Valsthein qui en estoit le fleau, & le plus propre instrument que l'Empereur eust sceu trouuer, pour y introduire la seruitude. Les Espagnols aussi à qui l'humeur fiere & indocile du Valsthein estoit odieuse, & qui le regardoient comme le plus

grand obſtacle qu'ils euſſent pû rencontrer ſur le chemin qu'ils s'aplaniſſoient, pour ramener l'Empire à leur Branche ; poußerent fortement à la roüe que le Duc de Bauiere auoit eſbranlée.

D'autre coſté les Proteſtans qui auoient eſté deſpoüillez, ou qui croyoient le deuoir eſtre, & à qui les exorbitantes contributions que le Valſthein leuoit ſur leurs Eſtats, eſtoient comme les Auantcoureurs & les preſages de leur prochaine ruine; traiterent auec le Roy de Suede, pour venir au ſecours de leur liberté mourante, & pour profiter de la conjoncture du deſarmement du Valſthein, & du licentiement de ſes troupes, qui ne demandoient que retraite & qu'azile, contre les Commiſſions qu'on deuoit decerner, pour informer des rauages qu'elles auoient fait ſur les terres de l'Empire. Et ainſi les Princes Catholiques reſpirerent de la peur que leur faiſoit la Maiſon d'Auſtriche, pour eſtre acueillis d'vne plus grande & plus dangereuſe crainte, qui proceda des victoires du Roy de Suede. Mais ſi ce mal n'euſt precedé, ce remede n'euſt pas ſuiuy, & ſi les deſſeins de cette Mai-

ſon euſſent eſté moderez, les armes de ce Prince ne fuſſent jamais entrées en Allemagne, & cette Maiſon n'euſt pas eſprouué le meſme ſort qu'elle faiſoit ſouffrir aux autres.

Pour ce qui eſt de la Ligue qui ſe fit entre le Roy de Suede & les Princes Proteſtans qui l'appellerent à leur ſecours; on ne peut certes dire que ce Prince fuſt vne de ces grandes Puiſſances dont nous parlons, ſi l'on les conſidere par la fertilité & par les richeſſes de leur pays : par la multitude de leurs Sujets, & par les autres auantages qui ſont pluſtot attachez aux lieux de la domination, qu'à la perſonne des Princes. Mais celuy-cy auoit des conditions ſi admirables en la ſienne, & vn tel amas de vertus naturelles & aquiſes; qu'il ſe mit bientoſt en poſture d'eſtre cette grande Puiſſance, de laquelle toutes les autres de cette Ligue, furent ſubalternes & dependantes. Elles jetterent au commencement les yeux ſur luy par jalouſie, & pour ne donner pas cét honneur à vn de leur Nation, qu'il fuſt le Chef de la Ligue. Ou peut-eſtre qu'elles eſtimerent qu'il n'y en auoit point d'aſſez fort d'entendement & de courage, pour ſouſtenir la peſanteur de

cette guerre, & qu'elles jugerent encore que le Roy de Suede estant en quelque façon à leur solde; Elles en disposeroient comme elles voudroient, & le contiendroient justement au point qu'il faudroit, pour reprimer les ambitieux desseins de l'Empereur, & pour rendre à l'Empire la tranquillité perduë & son ancienne forme. Mais elles ne s'auisoient pas que ce Prince estoit trop courageux & trop braue, pour joüer ce personnage, & qu'on n'arreste pas comme on veut vn torrent, que la force des neiges fonduës precipite d'vne Montagne: & qu'on n'esteint pas facilement vn grand feu que le vent souffle, & qui est attaché à quantité de matieres combustibles. Aussi certes ce Prince se rendit si puissant & si redoutable, par les victoires qui le suiuoient en foule, & les conquestes qu'il faisoit estoient des Aymans qui en attiroient tant d'autres; que plusieurs des Confederez commençoient auant sa mort, à en prendre de la jalousie. Mais laissons là ces ombrages, & le soubçon d'vn mal qui n'est pas arriué, pour parler de ce qui nous touche.

Il est aisé à juger de ce que nous venons de

dire, que la Ligue qui eſt maintenant ſur pied entre nous & nos Confederez, a toutes les conditions neceſſaires pour continuer la guerre autant de temps qu'il faudra, & pour rendre la paix qui la terminera ſacrée & inuiolable. Il s'y trouue cette grande Puiſſance dont nous auons parlé, qui n'a pas ſeulement le droit d'Aineſſe ſur toutes les autres Puiſſances de la Chreſtienté, par l'antiquité de ſon origine; Mais qui l'a encore par la grandeur de ſes forces, & par vne abondance d'argent & d'hommes, qui ne reſſemble pas aux eaux des Ciſternes, qui s'eſpuiſent facilement; mais à celles qui viennent des ſources viues, qui ſe rafraiſchiſſent & renouuellent à meſure qu'elles coulent. Cette verité eſt ſi certaine & d'vne experience ſi confirmée & ſi generale; qu'il faudroit n'eſtre pas du monde, ou ne ſçauoir rien de ce qui s'y paſſe; pour l'ignorer. Il faudroit ne ſçauoir pas ce que nous auons fait en Italie en faueur du Duc de Mantoüe, & n'auoir pas appris, que nonobſtant les eſpouuantables difficultez qui acompagnoient cette guerre: la deſolation que la peſte & la famine auoient fait en nos armées,

& les disgraces arriuées à nos Alliez par leur mal-heur ou par leur faute ; Nous auons contraint l'Allemagne l'Espagne & la Sauoye conjurées, de rendre ce qu'elles auoient vsurpé sur eux, & de remetre le Duc de Mantoüe & les Grisons, dans leurs Estats & dans leurs places. Il faudroit ignorer ce que le Roy a fait pour le Party Suedois, & pour ses Confederez depuis la bataille de Nortlinghen : ce qu'il fait tous les jours en Allemagne aux Pays-Bas en Italie & en Espagne : l'argent & les hommes qu'il y enuoye, & le nombre de ses armées de Mer & de Terre, qui remplissent nos Ennemis de frayeur, & d'estonnement toute l'Europe.

Quant à la seconde condition qui est la moderation des desirs, & cette belle Temperance qui met vn frein à l'ambition, & qui enchaisne le courage : que les Heros ont plus de peine d'obseruer, que de deffaire des armées & donter des Monstres ; On ne peut certes nier qu'elle ne soit d'autant plus admirable en l'Ame du Roy, qu'ayant toutes les lumieres qui esclairent le Cabinet, & toutes les qualitez qui agissent à la Campagne ; Il a outre cela

les forces d'vn grand Royaume pour les metre en œuure. Il a tout ce qu'il faudroit pour enuahir & pour vſurper; s'il ne croyoit que c'eſt quelque choſe de plus magnanime & de plus glorieux de conſeruer & de deffendre: quelque choſe de plus diuin d'exercer la Iuſtice; que de faire des conqueſtes. Ie croy auoir ſemé tant de preuues de cette verité en tant d'endroits de cette œuure; que je ne ſçay ſi ce ne ſera point vne choſe ſuperfluë de les rafraiſchir, & de repeindre dans l'eſprit du Lecteur les meſmes images. Quoy que c'en ſoit je le ſuplieray de ſe ſouuenir, que dans ces longs & tragiques mouuemens qui agitent la Chreſtienté; Le Roy n'a jamais attaqué perſonne le premier, & qu'il ne s'eſt point eſmeu ny eſbranlé, que pour ſecourir ſes Amis qu'on opprimoit, & faire ceſſer les embraſemens qui reduiſoient leurs Eſtats en cendres. Qu'il n'a jamais eü recours à la voye des armes, qu'apres auoir eſſayé celle de la douceur & des offices. Qu'auant que de paſſer les Alpes pour la deliurance de Cazal que Gonçales auoit aſſiegé; il enuoya en Eſpagne: il fit faire des offices à Vienne: il fit interpoſer l'authorité du Pape,

Pape, pour obliger les Eſpagnols de retirer & encore auec honneur leurs armes du Montferrat; comme auant l'ouuerture de la guerre, il auoit fait traiter auec le Duc de Sauoye par pluſieurs Enuoyez, & auec des offres les plus auantageuſes qu'il euſt pû deſirer, s'il en euſt pû ſouffrir d'equitables, pour compoſer ciuilement le different qu'il auoit auec le Duc de Mantoüe. Et apres qu'il euſt fait leuer le ſiege de Cazal en forçant les Alpes, & donné la paix aux Eſpagnols qui leur eſtoit ſi neceſſaire; Il enuoya à Vienne pour les empeſcher d'eſtre parjures: & pour deſtourner les ſemences d'vne ſeconde guerre, en faiſant deliurer au Duc de Mantoüe les Inueſtitures promiſes par la paix de Suze.

Pour ce qui eſt de l'Allemagne, tout le monde ſçait que le Roy n'eſt d'abord interuenu aux troubles qui l'ont trauaillée; que pour les apaiſer, & que dans la querelle de l'Empereur & du Conte Palatin à cauſe du Royaume de Boheme; Il enuoya vne celebre Ambaſſade vers les Princes intereſſez, pour la terminer à l'amiable, & fit conclurre vne paix à Vlme, comme nous l'auons deſia dit, qui re-

ſtabliſſoit les affaires de l'Empire au point où elles doiuent eſtre, & dans le temperament qui leur eſt aſſigné par ſes Conſtitutions, ſi elle euſt eſté obſeruée. Du depuis celles de l'Empereur s'eſtant eſleuées à vne proſperité prodigieuſe, & le Roy voyant que les Traitez de Ratiſbonne & de Cairaſque n'auoient pas enfermé tous les vents, qui pourroient alterer vne troiſiéme fois le repos de l'Italie, & porter peut-eſtre l'orage plus loin, ſi la Maiſon d'Auſtriche n'auoit rien dauantage à faire en Allemagne; Il fit traiter auec le Roy de Suede que les Proteſtans y auoient appellé, & luy fournit quelque argent, pour luy donner plus de moyen d'y donner de l'ocupation & de l'exercice à cette Maiſon, affin qu'elle ne ſongeat plus à faire de la peine à ſes Alliez, ny à luy-meſme dans ſon Royaume. Enfin il n'euſt jamais declaré la guerre à l'Eſpagne, ſi elle n'euſt fait enleuer l'Electeur de Treues qui s'eſtoit mis ſous ſa protection, ſans autre ſujet que parce qu'il s'y eſtoit mis, & qu'il auoit pourueu à ſon ſalut par ſon entremiſe.

En ſecond lieu pour s'aſſeurer que les armes du Roy ne ſont point mercenaires, ny ne ſe

meuuent pas par esprit d'interest particulier; qu'on se souuienne du dernier Traité qu'il a fait auec le Duc Charles, & de la generosité auec laquelle il auoit renoncé en sa faueur à vne des plus justes conquestes, qui puissent sortir du droit de la guerre. Qu'on se souuienne combien franchement il abandonna par le Traité de Cairasque presque toute la Sauoye & vne partie du Piedmont, qu'il auoit legitimement ocupées; pour faire rendre Mantoüe qui n'estoit qu'vne vsurpation colorée, & le pays des Grisons qui estoit vne vsurpation sans couleur. Que si l'on voit qu'il a entre ses mains quelques places de l'Empire, dont le nombre pourtant est fort petit, ou quelques autres de ses Alliez d'Italie; On considerera que ce n'est que pour les conseruer à ceux qui n'auroient pas le moyen de les garder par eux-mesmes; ce qui n'est pour luy qu'vne matiere de grande despense: ou pour deliurer ses frontieres de la jalousie qu'elles en receuroient, si elles tomboient entre les mains de ses Ennemis: ou pour seruir de retraite & de seureté à ses armées, quand elles sont obligées de s'en esloigner, pour le bien de la Cau-

ſe commune: ou finalement pour les ſacrifier au bien de la meſme Cauſe, & au reſtabliſſement de ſes Amis deſpoüillez, dans vn Traité de paix generale.

Que ſi Pignerol luy eſt demeuré apres les guerres d'Italie, qui ont precedé la paix de Cairaſque, & ſi cette place ſemble eſtre le deſdommagement de tant de milliers de ſes ſujets morts, & de tant de millions de ſon Eſpargne conſumez, pour la liberté de ce pays-là; c'eſt vne choſe à mon auis qui ne luy peut eſtre raiſonnablement ny reprochée ny enuiée; puis qu'il ne la garde pas comme vne conqueſte, mais comme vne aquiſition, & qu'il l'a achetée du gré de celuy qui auoit la puiſſance de la vendre: puis que ce n'a pas tant eſté pour ſeruir de rempart à ſon Royaume, & pour en couurir la frontiere; que pour auoir l'entrée plus libre en Italie, & pouuoir plus prontement acourir à ſon ſecours, quand elle ſeroit attaquée. Bref qu'on conſidere le deſintereſſement & la magnanimité, qui ont paru de ſa part en tous les Traitez qu'il a faits en Allemagne, depuis celuy que Monſieur de Charnaſſé fit à Beerualde; juſqu'à celuy que

Monsieur d'Auaux renouuella l'année passée à Hambourg. Qu'on considere la douceur & l'equité des conditions, auec lesquelles il receut sous sa protection l'Electeur de Treues; comme il se peut voir aux Traitez que firent aueque luy Messieurs de Saint Chaumont & de la Saludie. Qu'on considere les soins qu'il a eüs des Interests des Suedois, & la reconnoissance effectiue & réelle, qu'il a tousiours fait exhorter leurs Confederez d'Allemagne de leur rendre; comme il se peut justifier par les Harangues que fit Monsieur de Feuquieres à l'Assemblée de Hailbrun & à celle de Francfort. Qu'on tire enfin consequence pour semblables choses; de ce que le Roy a promis aux Princes d'Italie touchant les places qu'il tient en Piedmont, & qu'il confirme en cette sorte en l'Article troisiéme du Traité qu'il a fait auec Messieurs les Princes de Sauoye.

Cela se verra en la 3. Partie.

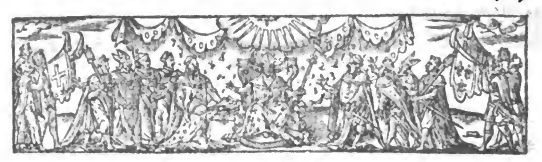
A Thurin le 14. Iuin 1642.

Que le Roy ratifie de nouueau les Declarations qui ont esté faites par ses Ministres en diuerses ocasions, & par les Letres que sa Majesté a escrit au Pape & à la Republique de Venise sur la restitution des places qu'elle tient en Piedmont depuis la mort du feu sieur Victor Amedée, pourueu que celles qui sont ocupées par les Espagnols ses Ennemis soient pareil-

lement restituées, & que Monsieur le Duc de Sauoye en demeure asseurement le Maistre, sous la tutelle & Regence de Madame. Qu'on tire dis-je la consequence de cela, & l'on jugera que nos Confederez peuuent prendre vne entiere & pleine confiance en sa conduite, & que ce Conseiller de l'Electeur de Mayence qui est sans doute fort abile homme, lequel en la Diete qui fust tenuë il y a quelques mois à Mayence, creût deschiffrer les desseins que le Roy auoit de s'establir en Allemagne; s'esloignoit de la verité, quoy que ce fust par le chemin de la vray-semblance, & qu'effectiuement il descouurit les moyens auec lesquels il le pouuoit faire, s'il en auoit la volonté.

Auant que de finir ce Discours j'ay à auertir le Lecteur, que j'auois esbauché deux Traitez qui sont du sujet que je traite en ces deux Liures, l'vn de la nature des Equiuoques, & l'autre de la force des Opinions probables, qu'il importe infiniment aux Ministres des Princes de connoistre. Mais d'autant que ce Liure est desia trop long, & que ces deux Traitez pourront entrer commodement en la 3. Partie; I'ay creu qu'il estoit plus à propos de les metre là.

Fin du second Liure.



DE LA PRETENDVE MONARCHIE DE LA MAISON D'AVSTRICHE.

Liure Troisiéme.

DISCOVRS PREMIER.

Que le veritable employ de la vaillance d'vn Prince, consiste à deliurer son Estat de guerres ciuiles, & à en destourner les estrangeres. Que le Roy a admirablement reussy en l'vne & l'autre de ces deux choses.

IL est certain que le veritable employ de la vaillance d'vn Prince, & le juste exercice de ses armes, ne consistent qu'en ces deux choses; L'vne à calmer le dedans de son Estat quand il est agité, & à couper les

racines & tarir les ſources des broüilleries qui y peuuent naiſtre. L'autre à rompre les entrepriſes que les Eſtrangers pourroient faire contre luy ou contre ſes Alliez, & à retenir par tout lAmbition dans les bornes de la juſtice. Quand il a acomply ces deux points, & que ces deux grandes fins luy ont reuſſi; Il peut dire qu'il ne manque rien à ſa gloire. Que ſa vie n'a rien à deſirer dauantage pour eſtre l'exemple des Princes & l'admiration des peuples, & qu'vne telle proſperité eſt la derniere preuue que le Ciel puiſſe donner de ſon amour, & le plus eſmerueillable effet que la vertu puiſſe produire.

Certes on ne peut nier que le Regne du Roy ne ſoit remarquable par ces deux merueilles, & comme il a effacé la gloire des plus beaux Regnes qui l'ont precedé; qu'il ne doit point laiſſer de matiere aux Regnes ſuiuans par où ils le puiſſent eſgaler, ny dequoy moiſſonner apres luy en vn Champ, dont il aura pris toute la deſpoüille. Quant au premier point qui regarde le dedans de l'Eſtat, & l'obeiſſance que les Sujets doiuent au Prince; qui ne ſçait qu'elle eſtoit ſi fort relaſchée parmy nous, que

bien

bien ſouuent elle eſchapoit entierement aux Huguenots,&qu'elle n'eſtoit pas renduë auſſi pure & auſſi nette qu'elle deuoit, de la pluſpart des Catholiques. C'eſtoit vn ſpectacle hideux & vne monſtrueuſe confuſion que la France; où au milieu de l'Eſtat on voyoit vn autre Eſtat: où regnoit vne Faction confirmée, qui eſtoit entretenuë aux deſpens du Prince, & engraiſſée de la ſubſtance qu'il luy fourniſſoit: A qui en laiſſant des places de ſeureté, il faiſoit vne tacite declaration au monde, que ſa foy qui doit eſtre auſſi ferme & auſſi immuable que les Poles du Ciel, & les fondemens de la Terre; eſtoit ſuſpecte & douteuſe. Bref où l'on n'entendoit parler que *d'Aſſemblées, de Cercles, d'Abregez de Cercles, de Chefs de Part,* & de ſemblables mots de mauuais augure, & qui eſtoient des marques d'vne Reuolte preſente, ou des preſages d'vne Reuolte future. Combien donc eſtoit-ce vne choſe juſte, combien meſme il eſtoit neceſſaire, qu'vne telle Faction fuſt ſupprimée, & que tous ceux qui auoient vne commune naiſſance: qui reſpiroient vn meſme air, & repoſoient ſous les ſoins d'vn meſme Prince, &

ſous la protection des meſmes Loix; fuſſent rangez ſous vne égale ſujetion, & rendiſſent vne commune obeiſſance à la Puiſſance qui les conſeruoit; pour en douter il faudroit que cette Faction fuſt encore viuante, & qu'on fuſt enueloppé dans ſes mouuemens & dans ſes fureurs.

Mais comme cette choſe eſtoit fort juſte, elle n'eſtoit pas moins difficile, & ſi c'eſtoit l'effet d'vne adreſſe ordinaire & d'vne force mediocre, de deſtruire vne Rebellion ſi entreprenante & ſi opiniaſtre, que celle dont nous parlons, & de remetre en leur place naturelle des parties ſi deſtachées de leur Teſte & du reſte du Corps, comme l'eſtoient quelques vnes de cét Eſtat; Philippe ſecond & ſes Succeſſeurs l'ont eſprouué en la defection des Pays-Bas. Et certes vn Party comme celuy des Huguenots, enraciné en tant d'endroits de ce Royaume: animé à ſa defenſe par le plus violent & plus indontable motif qui puiſſe remuer l'eſprit humain, qui eſt celuy de la Religion: orgueilleux & fier non ſeulement par la conſideration de ſes auantages effectifs & de ſes forces preſentes; mais encore par la

memoire des pertes dont il s'estoit releué, & des foiblesses dont il estoit reuenu. Vn Party dis-je comme celuy-là, muny de trois cens places parmy lesquelles il y en auoit d'excellentes: assisté de plusieurs Chefs de Reputation & de merite, & secouru d'vne grande Puissance estrangere; apparemment estoit inuincible.

En effet il ne pouuoit estre vaincu que par vn Prince belliqueux, comme estoit le nostre; qui eust le courage d'entreprendre tout ce qui ne seroit pas impossible, pourueu qu'il fust necessaire: qui eust la prudence de conduire ce grand dessein, & qui sceust desunir ceux qu'il n'eust pas esté seur d'attaquer conjoints & vnis: qui sceust appliquer les remedes doux, où il eust esté dangereux de se seruir des violens, & aller auec la persuasion & l'adresse, où il estoit mal-aisé d'arriuer auec la force & la contrainte. Qui eust la resolution de pousser cette affaire jusques au bout, & de ne demeurer pas à moitié chemin, comme on auoit fait tant de fois; à ne se rebuter point ny par la longueur du temps: ny par la difficulté de l'ouurage: ny par les secretes contra-

dictions qu'il receuroit du costé des siens : ny par les oppositions ouuertes que luy feroient les Ennemis: ny par la resistance qu'il rencontreroit aux Elemens : ny par les alterations contraires que luy pourroient susciter les Astres. Qui eust enfin vne grande pieté, pour attirer sur ses entreprises, & faire descendre sur ses armes les faueurs du Ciel, sans lesquelles tous les efforts des hommes deuiennent impuissans, & tous leurs desseins steriles.

De dire maintenant quels ont esté les fruits que nous auons recueillis de la ruine de ce Party, & quelle sera la moisson de ceux qui ne sont pas encore meurs, & qui ne peuuent tarder de l'estre. Personne ne peut certes douter que ces premiers ne soient fort grands; Si ce n'est que ce soit peu de chose, que le Roy ait regaigné cette partie de la Souueraineté, que son pere n'auoit pû luy laisser, & que ses Predecesseurs auoient perduë. Qu'il soit deuenu maistre de tous ses sujets & possesseur de tout son Royaume. Que son Estat que la diuision rendoit foible & ouuert à plusieurs injures; ait repris ses forces & reparé ses bresches, par l'vnion & par la concorde de ses

habitans. Que les grands Coupables n'ayent plus d'azile pour leurs fautes, ny les Mescontans de retraite, pour y aller former ou mediter en seureté de la broüillerie. Qu'en cela le Roy à l'imitation de Dieu ait tiré le bien du mal, & tellement reuny à son seruice ceux qui l'auoient trauersé; qu'ils ayent depuis trauaillé vtilement à ses desseins, & aydé conjointement auec le reste de ses sujets, à luy aquerir des victoires & à luy preparer des triomphes. Bref que par cette generale & profonde paix qu'il a establie dans son Royaume; Il ait esté plus deschargé & plus libre, pour acourir au dehors esteindre le feu qui deuoroit ses Alliez, & rompre les fers que l'on forgeoit pour l'Italie & pour l'Allemagne.

Pour ce qui est du bien que l'auenir nous prepare, comme vne des suites heureuses de la suppression du Party Huguenot; Nous ne le sçaurions certes assez bien comprendre durant le mal-heur de la guerre qui nous exerce, & il faut que ce soit la paix qui nous le fasse sentir. C'est alors que nous connoistrons par experience, que le Roy n'aura fait dans les subuentions & les secours que la necessité de

ses affaires le force de tirer de son peuple; que comme le bon pere de famille, qui ne demolit rien de sa Maison; que pour le reffaire mieux qu'il n'estoit, & d'vne architecture plus belle. Que les Bien-faits dont il desire & n'a pû jusques icy combler ses sujets; ressembleront à certains fleuues, qui s'estant cachez pour quelque temps dans la terre; n'en ressortent que pour n'y jamais rentrer, & pour couler tousiours sur sa surface. Le temps de ce fauorable changement & de cette salutaire reuolution est fort proche. La Clemence de Dieu est preste à desarmer sa Iustice, & à luy oster des mains le fleau dont elle nous bat depuis tant d'années. Toutes les causes de la despense que nous faisons s'en vont cesser auec la guerre. La Paix qui ne vient jamais au monde que couronnée d'abondance & les mains pleines de richesses; sortira bien-tost du milieu de cette confusion & de ce Chaos où la Chrestienté est plongée. Ce ne sera point vne paix de verre, comme tant d'autres que nous auons veües. Ce sera vne paix de Diamant qui aura de l'esclat & de la solidité tout ensemble, & les fondemens que le Roy en

çreuſe & jette par tout, ſeront ſi profonds & ſi larges, ſi entiers & ſi ſains; qu'il ne faudra pas craindre qu'il en vienne de long-temps faute.

Il n'a pas certes tenu à luy que cela n'ait eſté acomply, & les auances qu'il a faites, & les choſes auſquelles il s'eſt relaſché pour ce ſujet; ſont vn gage aſſeuré à la Chreſtienté, qu'il n'aura rien qui luy ſoit cher, pour luy donner le repos qu'elle deſire. La paſſion qu'il a pour la paix triomphera enfin de l'inclination que la Maiſon d'Auſtriche a pour la guerre. Quoy qu'elle ne puiſſe eſtre plus forte ny plus obſtinée qu'elle s'eſt monſtrée juſques icy; Elle n'eſt pas pourtant inuincible, & la grande Machine qui la ſouſtenoit, dont le pied eſtoit dans cét Eſtat meſme, ayant eſté renuerſée: & l'eſperance qui la nourrit encore & luy donne vn peu de vie, qui eſt l'Allemagne, ne pouuant longuement durer; Il faut neceſſairement qu'elle tombe bien-toſt, & qu'elle ſe perde. Bien que le Roy ait dequoy vaincre & faire des conqueſtes plus long-temps, que cette Maiſon n'a dequoy eſtre vaincuë & faire des pertes; Il n'a jamais pourtant eü plus de vo-

lonté de desarmer qu'il en a maintenant, & plus il se trouue haut dans la prosperité; plus il est prest de descendre pour la consideration du bien general: & plus le courant de ses victoires est impetueux & roide; plus il est disposé à le retenir pour l'vtilité publique. Il fera par magnanimité ce que toute la puissance de ses Ennemis ne le sçauroit contraindre de faire, & rendra genereusement ce qu'il leur seroit impossible de luy oster. Cependant pour induire les Cercles Germaniques à leur fournir de l'argent, pour nous forcer à entendre à la paix, dont à leur dire nous auons auersion; Ils ne laissent de publier par tout, qu'il n'a pas tenu à eux que le Traité de Hambourg n'ait reussi, & que le calme n'ait esté rendu à la Republique Chrestienne. Mais le contraire est si éuenté dans l'Allemagne: le Roy de Dannemarc s'en est laissé si clairement entendre, & les Ministres des Princes Neutres residens à la Cour du Roy de Hongrie, l'ont mandé en des termes si formels & si positifs; qu'il n'y a personne qui ne descouure la fourbe, & ne s'apperçoiue du Change.

Quant

Quant au ſecond point il eſt certes fort auancé, s'il n'eſt pas encore acheué, & toutes les apparences ſeront fauſſes, ou le Roy auec l'ayde de ſes Confederez fera mourir dans l'Ame des Princes de la Maiſon d'Auſtriche, & ſur tout dans celle des Eſpagnols où il a ſon principal ſiege; le deſſein de la Monarchie dont on les acuſe, & cét illuſtre Crime qu'on leur impute, qui a eſté la ſource de tant de troubles & de broüilleries. Et c'eſt ce qui rendra le Regne du Roy remarquable & glorieux par deſſus les Regnes de tous ſes Predeceſſeurs, & qui fera que la Chreſtienté luy aura vne obligation immortelle, de n'auoir pas ſouffert que cette ſuperbe Maiſon qui la deuoroit toute de la penſée; ait fait vn pas pour s'acheminer à ce but, qu'il ne l'ait arreſtée, & ait pris vne meſure pour s'y ajuſter, qu'il n'ait rompuë. Mais affin que perſonne ne s'imagine que j'auance au hazart ce que je viens de dire, & que parlant du deſſein de cette pretenduë Monarchie, je me faſſe vn Monſtre pour le combatre; Ie me ſuis reſolu d'en eſtaller icy quelque choſe, & de donner vne partie du plan qui en a eſté autant que je l'ay pû

comprendre dreſſé en Eſpagne. D'autres pourront ajouſter ce qui manquera à cette beſogne, & finir la peinture que je n'auray qu'eſbauchée.

Ie prendray ce deſſein juſqu'à ſa premiere origine & à ſa ſource la plus reculée, & le continueray juſqu'aux troubles de la Boheme, où il ſe fit plus notablement ſentir, & où il eſclata auec bien plus de bruit & de violence qu'il n'auoit fait juſques alors. Car il eſt vray que le premier mouuement de defection ou de Reuolte, (on l'appellera comme l'on voudra) qui s'eſleua dans l'eſprit des Bohemiens contre la Maiſon d'Auſtriche, & la premiere penſée qu'ils eurent de ſe ſouſtraire de ſa puiſſance, & de paſſer ſous vn autre joug; leur vint de la peur qu'ils eurent de tomber auec le temps ſous celuy d'Eſpagne. L'amour de la liberté dont les peuples du Septentrion ſont plus épris que peuples du monde; faiſoit aprehender à ceux-cy de voir mourir la leur qui eſtoit deſia bleſſée en pluſieurs endroits, ſous vne Domination qui ne tient jamais les Eſtrangers, que par des chaiſnes qu'ils ne puiſſent rompre, ny ne s'aſſeure jamais de leur fi-

delité, que par l'impuissance où il les met de se rebeller. D'autre costé le zele de la Religion, qui est également violent soit qu'elle soit bonne ou mauuaise, en l'ame de tous ceux qui en ont; ne permetoit pas qu'ils se figurassent sans horreur & sans desespoir, l'image de ce seuere Tribunal qui n'en souffrant qu'vne; n'a que le fer & le feu pour desraciner & pour destruire les autres.

De ces deux indontables passions nasquirent & pullulerent, comme des fruits de leur semence & des branches de leur Tronc, ce memorable souleuement qu'ils firent contre l'Empereur Ferdinand, & cette fatale election à la Royauté de leur pays, qu'ils arresterent en la personne de Federic Conte Palatin. Nous ferons voir à la fin de ce Liure par des preuues authentiques, que cette imagination des Bohemiens n'estoit pas vaine ny cette terreur panique, & qu'il y auoit long-temps que les Espagnols auoient formé ce projet. Qu'ils en jetoient tous les jours les fondemens, & assembloient les materiaux pour le continuer, & pour le conduire jusqu'au faiste. Pour ce qui est de la suite de cette defection, qui n'est pas

encore terminée, & des embrasemens qu'elle a causez dans l'Europe, qui n'ont pas encore cessé; Nous en auons parlé en plusieurs endroits de cét ouurage, & nous en parlerons encore plus amplement en la troisiéme Partie, où j'espere de faire voir que l'Histoire soit ancienne ou moderne, n'a gueres de Tableau à representer, où l'on voye des passions plus rapides & plus changeantes de la part des hommes: des coups plus soudains & plus inesperez de la part de la fortune, & des occurences plus signalées & de plus grande instruction pour les Princes; que celles qui ont paru aux affaires d'Allemagne.

Auant que d'entamer vne matiere si importante, & d'entrer en vn si beau champ; Ie ne sçaurois m'empescher de dire vn mot des mœurs d'vne partie de ceux, que la Maison d'Austriche employe pour faire la guerre, & des moyens dont elle se sert pour affermir ses conquestes. Ces gens-là donc que nous auons souuent en teste, & dont nous auons esté quelquefois en peine de deffendre nos frontieres; sont vne certaine espece d'hommes, à qui le voysinage & le commerce des Turcs,

dont leurs troupes sont peut-estre meslées; ont fait perdre tout sentiment d'humanité & de Religion, & que l'impunité de leurs crimes qu'ils reçoiuent au lieu de solde; a conduit à vne habitude inuincible d'exercer toute sorte de cruautez, & de commetre toute sorte de sacrileges. Les Loix de la bonne guerre, que le Mareschal de Brissac rendit autrefois si fameuses en Italie, & qui estoient plus indulgentes & plus fauorables au pays ennemy, que celles qu'on prattique maintenant ne le sont au pays amy; sont pour eux vne matiere dont ils n'ont pas seulement oüy parler. Ils n'y entrent jamais que l'espée à l'vne main & le flambeau à l'autre. Ils veulent que le feu y consume ce que le fer n'y sçauroit destruire. Ils y pardonnent aussi peu aux choses sacrées qu'aux profanes. Les Religieuses & celles qui ne le sont pas, sont également l'objet de leur brutalité, & leur volupté seroit imparfaite, si le meurtre ne succedoit au violement, & si apres auoir contenté ce qu'il y a de plus indocile & de plus desordonné en la partie concupiscible; Ils n'assouuissoient encore par des suplices horribles & par des morts barbares,

ce qu'il y a de plus inhumain & de plus ſauuage en la partie iraſcible. Ie ne dis rien que l'experience ne confirme, & dont la Lorraine & d'autres pays, n'ayent veu des exemples; qui ſont aujourd'huy l'eſtonnement de toutes les Nations, & feront à l'auenir l'opprobre de noſtre Siecle.

Quant à ceux en faueur deſquels ſe font des conqueſtes ſi tragiques & ſi funeſtes; Il eſt certain que s'ils abatent & deſtruiſent quelque choſe d'vn Eſtat; Tant s'en faut que ce ſoit leur deſſein, comme c'eſt celuy du Prince legitime, d'en reparer les ruines quand ils le pourront, & de le rebaſtir plus magnifique & plus ſuperbe qu'il n'eſtoit auparauant; qu'ils le voudroient metre s'ils pouuoient rez pied rez terre: qu'ils en voudroient s'ils pouuoient arracher les fondemens: qu'ils voudroient faire paſſer la charruë & ſemer du ſel deſſus; affin qu'il n'y reſtat vn ſimple veſtige de ſon premier Gouuernement, ny vn ſeul trait de ſon ancienne forme: & leur methode de s'eſtablir, & d'enraciner leur domination; eſt d'y metre à bas les Teſtes hautes, juſqu'à ce qu'il n'y en ait point qui ne ſoient humbles & baſſes: d'y pren-

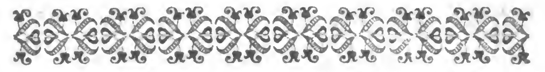
dre pour crimes de leze Majesté, le courage & l'esprit des habitans, & d'y tenir pour Rebelles tous ceux qui ont des qualitez pour oser le deuenir: de s'en deffaire ou de les transporter ailleurs, où ils ne leur soient point suspects, & où ils ne puissent irriter vne jalousie si tendre, & vne deffiance si delicate que la leur. Et d'autant qu'ils sçauent bien qu'il faut que plusieurs Generations passent, & que plusieurs siecles s'escoulent, auant que les peuples conquis oublians la premiere domination sous laquelle ils ont vescu; se soient acoustumez à la nouuelle: & que d'ailleurs l'obeissance forcée, & qu'il n'est pas au pouuoir de ceux qui la rendent de refuser, reuient mieux à leur humeur altiere & imperieuse; que l'obeissance volontaire, qui se peut perdre toutes les fois que les sujets changeront d'inclination, & reclameront vn autre Maistre; Ils s'en asseurent auec des garnisons & des Colonies, & par le moyen des Gouuernemens & des Magistratures, qu'ils metent entre les mains de ceux de leur Nation à l'exclusion de ceux qui n'en sont pas, & qui sont punis par là du vice de leur origine, & font penitence d'vn

peché, dont ils ne ſont pas coupables.

C'eſt vne peinture dont les traits ne ſont pas ſortis de mon inuention & de mon caprice; mais qui ont eſté empruntez de leurs Relations & de leurs Hiſtoires, & dont l'Italie les Indes & d'autres pays encore ſont des Originaux certains & indubitables. Et c'eſt la deſolation que le Roy veut preuenir auant qu'elle naiſſe, & juſques dans le ſein de ſes Cauſes: c'eſt la tempeſte qu'il conjure auparauant qu'elle eſclate: c'eſt le veritable ſujet des ſecours qu'il exige de ſon peuple, & la raiſon qui le force de mettre en prattique cette dure & triſte Loy de la conſeruation; qui permet qu'on chaſſe & qu'on diuertiſſe les plus grands maux par les moindres.

DISCOVRS





DISCOVRS DEVXIEME.

De l'Origine du dessein de la pretenduë Monarchie de la Maison d'Austriche. Quelques auantages qu'apporte la Dignité Imperiale au dessus des autres Dignitez Seculieres du Christianisme.



ERDINAND d'Aragon vn des grands Politiques de son temps, & qui eust tousiours des pensées plus vastes que sa puissance; fust celuy qui commença à conceuoir le dessein de la Monarchie dont nous parlons, & qui en jetta le premier fondement, en mariant sa fille Ieanne & son heritiere, à l'Archiduc Philippe fils de l'Empereur Maximilian. Son mariage auec Isabelle de Castille, auoit vny & comme enté dans sa Maison toutes les Espagnes, excepté le Royaume de Grenade; dont apres vne guerre de dix ans & par la valeur de Ferrant Gonzalue, il se rendit

maiſtre, & en remporta le ſurnom de CATHOLIQVE, qu'il a laiſſé à ſes deſcendans. La meſme fortune des armes, & la vertu du meſme Capitaine; luy donnerent ſur nous le Royaume de Naples, que nous auions recouuré ſur les Roys de Naples ſes parens, & rejoignirent en ſa perſonne, à la part que nous luy en auions faite, celle que nous nous eſtions gardée en le conquerant. L'Interdit que fulmina Iules ſecond contre Henry Roy de Nauarre noſtre Allié, luy preſta couleur & fournit pretexte, pour vſurper ce Royaume. Le hazart pluſtot que la Raiſon: ou pour mieux dire vne ſecrete diſpoſition de la diuine Prouidence, qui tend quelquefois à ſes fins par deſſus la Raiſon des hommes & contre l'apparence des choſes; le fit entendre aux propoſitions de Chiſtofle Coulom pour la deſcouuerte des Indes Occidentales, & luy expoſa la deſpoüille des plus riches Mines que la terre porte, & l'abondance du plus long trauail que le Soleil ait fait, depuis qu'il l'eſclaire. De ſorte que ſa fille apporta de grands Eſtats & de belles eſperances à l'Archiduc ſon mary, qui recueillit encore du coſté de ſa Mere les Pays-Bas

& la Conté de Bourgogne; outre ce qui luy deuoit venir du costé du Pere, qui n'estoit pas petit ny peu considerable en Allemagne.

Cette conjonction donc de la chaleur & du courage d'Allemagne, à la secheresse & à la prudence d'Espagne estant faite, & tant de differens Estats estant assemblez en vne mesme Maison, comme autant de bras espars en diuers endroits, pour embrasser & pour estreindre le reste de la Chrestienté; Il posa pour Element & pour principe de la doctrine qu'il laissoit à sa Posterité, de retenir tousiours l'Empire deuers soy, comme la base qui deuoit porter la Grandeur où elle aspiroit, & comme le centre où tous les Estats dont elle meditoit la conqueste, se deuoient vnir pour faire le Cercle de la Monarchie. Voila la premiere idée de ce grand dessein, & le germe d'où il a commencé à s'esclorre. Voila la visée de Ferdinand & sa plus douce esperance; Et bien que l'Ambition de son Gendre luy ait fait de la peine à luy mesme, & ait esté le trouble de son repos & le tourment de sa vieillesse; Il l'a peut-estre souffert auec vn sentiment pareil à celuy d'Agrippine Mere de

Neron, laquelle menacée par vn Astrologue du funeste & tragique traitement que luy feroit son fils s'il paruenoit à l'Empire, QVE IE MEVRE repartit elle POVRVEV QV'IL REGNE.

Faisons icy vne Station qui ne sera pas inutile, & considerons auant que de passer outre, ce que la possession de l'Empire peut contribuer au dessein de la Monarchie. Il est certain que comme entre les Dignitez Seculieres du Christianisme, il n'y en a point de si haute que l'Imperiale, ny dont la lumiere brille si viuement que la sienne; Elle a aussi des moyens extraordinaires de s'agrandir, & d'attirer où elle voudra injustement ou auec justice, tous les Estats qui dependent d'elle. La Maison d'Austriche l'a fait voir, depuis que Charles le Quint y fust esleué, & qu'il eust fortifié la puissance de l'Empire, par la jonction de tant d'Estats qu'il recueillit ou qu'il vsurpa. Les moyens les plus esclatans & qui ont fait le plus de rumeur, dont luy & ses Successeurs se sont seruis, ou se sont voulu seruir, pour estendre leur grandeur à l'ombre de cette Dignité; sont particulierement ceux-cy.

Le premier eſt, les Ligues qu'ils ont faites ou trouuées en Allemagne, & qu'ils ont touſjours eü l'adreſſe d'ajuſter à leurs Intereſts ſous d'autres pretextes, & de les deſtourner à leurs fins particulieres, ſous couleur de rechercher & de pourſuiure le bien des Confederez. Cette inuention a eſté vn des plus rares & plus ſubtils Stratagemes de leur Politique, & ils n'ont gueres jamais mis d'artifice en œuure, qui leur ait produit de ſi grands ſuccez, qui ait eü vne vtilité ſi preſente, ny qui ait agy ſi long-temps & ſi imperceptiblement, que celuy-là. Par ce moyen ils ont diſpoſé des forces qui n'eſtoient pas à eux, comme de celles qui leur appartenoient, & n'ayant pas en leur pouuoir la Fontaine, c'eſt à dire les Eſtats de leurs Amis ; Ils n'ont pas laiſſé d'auoir la commodité & l'vſage du Ruiſſeau, c'eſt à dire de leur puiſſance. Tout le monde ſçait combien de temps ils ſe ſeruirent pour enuahir & pour deſpoüiller, de la Ligue de Suaube qui n'auoit eſté inſtituée, comme nous l'auons remarqué en vn autre endroit, que pour empeſcher les inuaſions qui ſe preparoient, & faire reparer les violences qui ſe commetoient 70. ans.

dans l'Empire : Et l'Hiſtoire nous apprend aſſez, la peine qu'euſt Monſieur de Langey à rompre le charme qui lioit les membres de cette Ligue : à leur rendre la veüe, & à leur faire comprendre que ce qui auoit eſté preparé comme remede ; eſtoit deuenu poiſon entre les mains de l'Empereur Charles & de Ferdinand ſon frere. Tant il eſt vray que la France a touſiours eſté le bouclier fatal de l'Allemagne, & le rempart deſtiné à arreſter les mouuemens de ceux qui ont entrepris ſur ſa liberté.

C'eſt encore vne choſe aſſez connuë dans l'Hiſtoire, & dont nous auons fait mention au dernier Diſcours du Liure ſecond, que ſi le meſme Empereur n'euſt trouué moyen de former en Italie & en Allemagne, vne Contreligue pour l'oppoſer à celle de Smalchalde, où tous les Proteſtans preſque du Septentrion auoient concouru pour le deſpoüiller ; celle-cy l'auroit mis en chemiſe : l'auroit degradé de l'Empire, & fait trouuer ridicule la Rodomontade du Duc d'Alue, qui reſpondit à celuy qui pour luy figurer la grandeur des forces, & le nombre des Puiſſances conjurées.

contre ſon Maiſtre; luy diſoit que le Duc de Saxe & le Lantgraue de Heſſe, le Roy de Dannemarc & celuy de Suede &c. eſtoient de la partie; que le Roy d'Eſpagne & celuy de Naples, l'Archiduc d'Auſtriche & le Conte du Tyrol; le Duc de Milan & le Seigneur des Pays-Bas &c. eſtoient entrez dans la Ligue que ſon Maiſtre oppoſeroit, à la multitude & aux forces de ces Puiſſances conjurées. Mais à la faueur de cette Ligue il donta l'autre: Il fit ouurir les portes aux villes mutines, & euſt peut-eſtre deſlors pû acheuer, ce qui a eſté depuis ſi ſouuent & inutilement tenté; c'eſt à dire la reduction de toute l'Allemagne, s'il n'en euſt eſté empeſché d'ailleurs, comme nous l'auons rapporté au Diſcours ſuſdit.

Ie ne parleray pas à preſent d'autant que j'en ay parlé amplement au ſecond Liure, de celle qu'en Allemagne on apelle CATHOLIQVE. Il eſt vray qu'il ne s'en fit jamais de mieux entenduë, ny d'vne ordonnance plus reguliere & plus juſte, pour les Intereſts de la Maiſon d'Auſtriche. Et bien qu'elle n'ait eü pour fondement & pour pretexte de ſon eſtabliſſement, que la defenſe de la Religion con-

tre les menaces des Proteſtans; Il eſt certain qu'elle n'a preſque trauaillé ny preſté ſes forces juſques icy, que pour remetre les affaires de l'Empereur qui eſtoient en ruine, & pour rendre ſa fortune plus floriſſante & ſa puiſſance plus formidable.

Vn autre moyen que la poſſeſſion de l'Empire, a fourny aux Princes de la Maiſon d'Auſtriche, pour entreprendre comme impunement ſur les autres Princes Chreſtiens, & pour faire les appreſts de leurs entrepriſes ſans trouble, & ſans qu'on ait quaſi oſé en teſmoigner de la jalouſie; a eſté l'obligation ſpeciale que l'Empire apporte de faire la guerre au Turc, & le perſonnage particulier que l'Empereur ſouſtient, d'Aduerſaire de ce grand Ennemy des Fideles. Et néantmoins combien de fois Charles le Quint a-t'il armé puiſſamment, & fait armer l'Allemagne ſous ce pretexte? Et combien de fois a-t'il trompé le monde, & donné le change aux Allemans, en tournant ſes armes contre la France, ou à l'oppreſſion de quelqu'vn de nos Alliez, comme il arriua au Duc de Gueldres? Et lors que nous auons fait ſemblant de nous remuer au bruit de ces preparatifs:

ratifs: lors que nous nous ſommes mis en quelque deuoir de nous couurir contre l'orage qui venoit à nous: lors que nous auons voulu vſer de quelque precaution, pour aquerir vne ſeureté neceſſaire; C'eſt alors qu'il a fait des declamations & des inuectiues: qu'il a publié des Cartels & des Manifeſtes: qu'il a eſtourdy les Conclaues & les Dietes, des plaintes qu'il faiſoit contre nos Roys, & des acuſations dont il les chargeoit, de le deſtourner d'vne guerre ſainte, & de l'intelligence qu'à ſon dire ils auoient auec le Turc, au prejudice de la Chreſtienté & de ſes Princes. De ſorte que par les artifices & par les menées de l'Empereur, nous eſtions reduits à ce triſte party, & à cette dure neceſſité, ou de nous laiſſer ſurprendre au mauuais temps qui ſe formoit; comme il eſt quelquefois arriué à François premier: ou d'encourir le blaſme de peu de ſentiment & de peu de zele pour la Religion, ſi nous nous preparions quelque abry & quelque retraite pour nous en garentir; comme il eſt arriué à Henry ſecond.

Ie diray par ocaſion, & pour le diuertiſſement du Lecteur; que les Succeſſeurs de

Charles n'ont pas mal profité de ſon exemple, & qu'ils ont eſté tres-dignes Imitateurs d'vn ſi bon maiſtre. La Barbarie a pluſieurs fois eſté le ſujet apparent des armemens qu'ils ont faits, & des flotes qu'ils ont équipées contre la France. C'eſt vn artifice qui ſemble eſtre naturel & comme infeodé au ſang d'Eſpagne, & l'on en a veu des exemples aux Siecles plus reculez, & en des temps où la fourberie ne paſſoit pas pour prudence, & où il y auoit encore communement dans le monde de la bonne foy qui eſtoit pure, & de la ſincerité qui n'eſtoit pas ſophiſtiquée. En voicy vn aſſez remarquable. Apres que Pierre III. Roy d'Aragon euſt perdu la Sicile, & que nous l'euſmes deſpoüillé de cette belle Iſle, qui ne luy eſtoit gueres moins chere que ſon Royaume d'Eſpagne; comme il eſtoit grand maiſtre en l'art de diſſimuler, il teſmoigna bien-toſt en apparence d'eſtre conſolé de ſa perte; & bien que le cœur luy en ſaignat depuis tres-profondement, il fit mine de n'y ſonger plus, & de n'auoir des penſées pour la reparer, que du coſté de la Barbarie. Sur vn bruit ſi ſpecieux qu'il fit ſemer de tous coſtez, & ſur vne ſi

plausible impression dont il esbloüit les autres Princes Chrestiens; Il en obligea quelques vns entre lesquels estoit saint Loüys, de l'assister d'argent pour s'équiper, & pour dresser l'armée naualle qu'il destinoit à vne Expedition si sainte. Ce bon Prince qui ne sçauoit regner que pour la gloire de Dieu, & à qui la Couronne qu'il portoit eust trop pesé, si la Charité ne l'eust soustenuë; n'eust garde de manquer à vne si pieuse assistance, & il se laissa aisement prendre à vn atrait si subtil & à vne amorce si delicate. Mais cette armée qui deuoit conquerir l'Affrique, & metre aux fers les Infideles de ce pays-là; n'eust pour objet que la ruine des François qui estoient en Sicile, & par vne supercherie sans exemple, & par vne mer de sang respandu qui n'eust jamais rien de semblable; fit ces fameuses Vespres que depuis on a appellé Siciliennes.

Ce n'est pas pour parler sainement de cette affaire, que ce fust vn crime à Pierre, s'il n'y eust eü autre chose; de tenir caché vn dessein qui ne pouuoit reussir que par le silence, & qu'on ne deust mesme loüer la responce qu'il fit à Martin IV. qui luy enuoya demander, où

tendoit ce grand Equipage, & ce puissant Appareil de guerre ; *Que si sa chemise sçauoit ce qu'il auoit dans le cœur, il la brusleroit tout à l'heure.* Les Princes certes ne sont pas obligez de n'auoir point de secret pour les autres Princes, & de rendre raison de tout ce qu'ils veulent faire, à tous ceux qui le leur voudroient demander. Mais il n'y a point de couleur ny d'art, pour déguiser & pour adoucir la mauuaise foy de Pierre, & cette noire procedure qui luy fit destourner l'argent que saint Loüys luy auoit donné pour faire la guerre aux Infideles, à l'oppression des Chrestiens, & conuertir vne matiere destinée à vne œuure sainte, au massacre & à la boucherie de ses sujets. Ce que je pretens inferer de ces exemples, & de plusieurs autres de mesme nature, que la Maison d'Austriche peut fournir assez abondamment; est qu'il y a vne trop grande facilité, & vne trop stupide disposition dans l'Ame de plusieurs personnes, & particulierement de celles qui se piquent de deuotion, & font profession d'vne vie plus reformée ; à croire toutes les choses que les Partisans & les Emissaires de cette Maison publient, en faueur de sa

pieté. Que le zele qui ſemble la bruſler pour la Religion ; n'eſt quelquefois qu'vn feu en peinture, & qu'vn zele en apparence, & que cette belle montre qui donne ſi fort dans la veüe de tant de gens; reſſemble aux couleurs de l'Arc-en-ciel, qui ne ſont qu'illuſion & que tromperie pour les yeux des ſimples.

Cette obligation particuliere qu'ont les Empereurs Chreſtiens, de s'oppoſer aux armes du Turc, & d'eſtre le rempart de la Chreſtienté du coſté de la Hongrie; leur apporte encore vne faculté ſpeciale que n'ont pas les autres Princes de faire des Ligues, & d'induire les autres Princes d'armer quand il eſt beſoin contre l'Ennemy immortel de leur Religion & de leurs Eſtats.



DISCOVRS TROISIEME.

Suite des auantages qu'apporte la Dignité Imperiale au dessus des autres Dignitez Seculieres du Christianisme.

VN troisiéme moyen que l'Empire fournit à ceux qui l'ocupent, de faire progrez & d'auancer leurs affaires en faisant des graces, ou en suscitant des trauerses; Est la puissance soit legitime soit vsurpée, auec laquelle les Empereurs se sont de tout temps meslez de la conuocation & de la tenuë des Conciles œcumeniques. Il n'y a point de doute qu'à cause qu'ils sont les Testes les plus releuées du Corps Seculier du Christianisme: ou à cause de quelque droit particulier qui est annexé à leur Dignité (si tant est qu'il y en ait d'annexé;) Ils n'interuiennent auec plus d'authorité & de reuerence, que les autres Princes, à ces grandes & importantes Assemblées. Il n'y a point encore de doute, que

particulierement aux derniers Siecles, où l'on a esté contraint d'y traiter des affaires temporelles, aussi bien que des Ecclesiastiques, à cause de la puissance des Heretiques & de celle des Infideles; Les Empereurs n'ayent pû s'y rendre formidables ou indulgens à qui ils ont voulu: Et comme c'est le naturel de l'esprit humain d'aller tousiours au delà des choses permises, & d'allonger les limites de sa Iurisdiction; qu'au lieu de remedier aux inuasions des Infideles & à la defection des Heretiques, par les voyes conuenables; Ils n'ayent tantost voulu imposer vn joug aux Papes & leur metre des ceps aux pieds; comme parloient les Ministres de Charles le Quint, sur le sujet du Concile de Trente: & n'ayent tantost applaudy au murmure des Heretiques, & aux plaintes qu'ils ont esleuées contre l'Eglise, à cause des mœurs des Catholiques, & sur tout à cause des vices & des abus dont ils ont acusé la Cour de Rome.

Cette reformation certes des mœurs des particuliers; est vne chose fort desirable, & ç'a tousiours esté le souhait des gens de bien, de voir refleurir l'ancienne discipline, & re-

naiſtre l'innocence du Siecle d'or de l'Egliſe. Mais les œuures ne ſont pas ſi aiſées à faire que les ſouhaits, & les Papes ſous leſquels s'eſt conuoqué ou tenu le Concile de Trente; ont eü raiſon d'auoüer qu'il eſtoit juſte, qu'on purifiat l'Egliſe de la corruption qui s'eſtoit gliſſée en quelques vns de ſes Membres, & qu'on oſtat les taches qui defiguroient quelques vns de ſes Miniſtres. Mais qu'il n'eſtoit pas moins juſte & moins raiſonnable, que les Princes qui demandoient auec tant d'ardeur & de vehemence, cette Reformation & ce renouuellement d'eſprit des Eccleſiaſtiques; trauaillaſſent auſſi de leur coſté à netoyer ce qu'il y auoit de gaſté chez eux, & à guerir leurs Ames de ces furieuſes paſſions d'ambition & de vengeance, dont elles eſtoient agitées, & qui rempliſſant la Chreſtienté de feu & de ſang; n'en faiſoient qu'vne ſolitude & qu'vn Cemetiere. Qu'il falloit premierement en bannir la guerre, qui eſtant la Mere de tous les vices; eſtoit vne des ſources de la licence de quelques Eccleſiaſtiques, & vn des principes de leur ignorance. Qu'il falloit rendre la paix au monde, & faire ceſſer l'aigreur des

courages

courages & la hayne des Partis; affin que les Peres qui iroient au Concile, y vinſſent le cœur vuide des paſſions de leurs Maiſtres, & l'Ame ſeulement pleine des Intereſts de l'Egliſe.

Quant aux Heretiques qui s'en eſtoient ſeparez, ſous couleur d'y auoir remarqué de la corruption; (ſuppoſé que cela fuſt ainſi) qu'ils l'auoient fait par vne corruption encore plus grande. Que c'eſtoient des freres laſches, qui au lieu de trauailler à la gueriſon de leurs freres malades, les laiſſoient mourir à faute d'aſſiſtance: & des Enfans deſnaturez qui abandonnoient la vieilleſſe de leur Mere, ſous pretexte que ſa beauté declinoit, & qu'ils croyoient auoir veu quelque tache & quelque ride ſur ſon viſage. Qu'il falloit retrencher les ſuperfluitez & les excroiſſances de l'arbre s'il y en auoit; mais non pas le couper au pied, & eſtançonner ce qui penchoit du baſtiment; mais non pas l'abatre. Que ces gens-la eſtoient venus faire la guerre au luxe à la pompe & aux autres vices de la Cour de Rome, qui eſtoient des appartenances des Sens & de la matiere, auec l'orgueil & la fe-

lonie, & les autres pechez qui estans propres de l'esprit; auoient vn venin plus dangereux, & estoient d'vn ordre superieur en malice.

Reuenons à nostre sujet, & pour la preuue & la confirmation de ce que nous auons dit cy dessus; n'oublions pas d'obseruer que le Concile de Trente soit en la poursuite de sa Conuocation, soit en sa tenuë; a esté entre les mains de Charles le Quint comme vn cousteau qui trenchoit tantost contre le Pape, & tantost contre les Protestans d'Allemagne: ou comme vn instrument dont il se seruoit, tantost pour gaigner les inclinations des mesmes Protestans, & les attirer à sa cordelle: tantost pour se rendre agreable au Pape, & le metre dans ses Interests. Et ainsi par le moyen de la crainte & de l'esperance, & par le ministere de ces deux puissantes passions; Il taschoit de dominer à Rome & en Allemagne: de donner la Loy au reste de la Chrestienté, & sur tout de batre & de miner la France, & de s'oster le grand contrepoids qu'il trouuoit pour l'execution de ses desseins, aux forces de ce Royaume.

Aux Protestans qui pleins de l'esprit de

Luther & gaſtez de ſon venin, bruſloient de hayne contre le ſaint Siege; Il prometoit la conuocation d'vn Concile où ſon authorité deuoit eſtre refformée: & au Pape qui outré de douleur de voir ce grand Schiſme & la defection de tant d'Ames; ne ſouſpiroit qu'apres leur retour au ſein de l'Egliſe, & leur reunion au Centre de ſon vnité qui eſt le ſaint Siege; Il donnoit eſperance de faire venir les Proteſtans au Concile, & au cas qu'ils ne vouluſſent ſe ſoumetre à ſes Reſolutions & à ſes Decrets; de les y contraindre. Maintenant il faiſoit intimer à ceux-cy meſmes ces menaces, & leur faiſoit peur des armes du ſaint Siege qu'il deuoit fortifier des ſiennes. Et c'eſtoit lors qu'ils ſe monſtroient difficiles à ce qu'il deſiroit d'eux, & qu'ils ne vouloient conſpirer & trauailler de concert aueque luy, à la ruine de la France; ce qui eſtoit le but de ſes artifices. Vne autrefois il eſſayoit de donner de la terreur au Pape, & le menaçoit de le faire tellement brider par le Concile, & reduire ſon pouuoir à des bornes ſi eſtroites; qu'il ſe repentiroit de n'auoir pas eſté aſſez indulgent à ſes deſirs, & aſſez fauorable aux mouuemens

qui le transportoient contre ce Royaume. Quelquefois pour nous rendre odieux aux Proteſtans,& pour aiguiſer la hayne qu'il leur imprimoit contre nous, & faire fructifier les ſemences qu'il en auoit de long-temps jettées; Il leur donnoit à entendre que c'eſtoit nous qui eſtions l'obſtacle de la tenuë du Concile, aux lieux qui leur eſtoient commodes, & aux conditions qui leur eſtoient agreables. Et quelquefois il faiſoit exagerer deuant le Pape, les precautions que nous apportions,& les preſeruatifs dont nous nous muniſſions, pour nous garentir des prattiques qu'il formoit contre nous, & des maux qu'il nous preparoit à Rome & au Concile.

De ſorte que nous n'euſmes pas peu de peine à deſtromper les Allemans à qui il auoit donné de ſi ſiniſtres impreſſions de noſtre conduite: ny beſoin de peu d'induſtrie hardieſſe & bonne fortune, pour faire auorter les propoſitions qu'il fit faire à Trente par ſes Miniſtres. Aſçauoir, que toute la Chreſtienté ſe liguat contre nous, pour nous faire renoncer à l'Alliance du Turc; bien que nous ne nous en ſoyons jamais ſeruis que pour le bien

des Chreſtiens, ou pour vne defenſe neceſſaire. Pour reſtablir le Duc de Sauoye ſon Oncle, aux places de ſes Eſtats que nous auions ocupées ; quoy que c'euſt eſté legitimement & à tiltre de juſte guerre. Bref pour d'autres fins qui le concernoient, & non la Chreſtienté, & qui tendoient à la promotion de ſes Intereſts, & non à l'auancement de ceux de l'Egliſe. De là naſquirent ces prudentes & neceſſaires Proteſtations que Henry ſecond fit faire à Rome & à Trente par ſes Ambaſſadeurs, contre ces Conjurations & contre ces Monopoles. De là vint cette genereuſe reſiſtance que firent les Suiſſes aux menées du Nonce du Pape prattiqué par l'Empereur, & à la violence des offices qu'il faiſoit, pour les deſtacher de noſtre Alliance, & pour empeſcher chez eux la permiſſion des leuées de gens de guerre, qui ſe faiſoient en noſtre faueur.

Ie ne veux pas oublier icy vn trait remarquable de la mauuaiſe volonté de Charles contre la France. Bien que le Turc fuſt le juſte Aduerſaire, comme nous l'auons deſia dit que ſa Dignité luy aſſignoit, & que les Contri-

butions de l'Empire qu'on appelle ROMASZVK, ne s'ordonnent principalement que pour luy faire la guerre; Si est-ce qu'apres que les Princes & Estats Protestans, pour se deliurer des importunitez qu'il leur faisoit de l'assister contre nous: pour ne trauailler pas eux-mesmes à saper les fondemens de leur subsistance, qui sont en la protection de cette Couronne, & pour luy ouurir vne Carriere à s'esprouuer plus digne de luy; luy eurent offert de le seruir de cent mille hommes contre le Turc, il les refusa, & s'obstina à vouloir ce secours & cette subuention contre ce Royaume. Il ne faut pas aussi oublier vn autre trait non moins remarquable, du respect que ce Prince a porté, & de la deference qu'il a renduë au saint Siege & au Concile. C'est que pour gaigner le cœur des Protestans, & pour disposer de leurs forces contre nous; Il leur a permis durant la tenuë du Concile & auparauant: à la face du Legat & des Nonces du Pape, & sans leur interuention; Il leur a dis-je permis diuerses Assemblées & Conferences, pour y traiter & resoudre diuers points qui concernoient la Religion, & qui deuoient

eſtre decidez par le Concile. C'eſtoit proprement enraciner par ſon authorité l'Hereſie, qui auoit eſté plantée par ſa conniuence, & donner vn nouueau tiltre à des Erreurs, qui ne croyoient eſtre que trop bien fondées.

S'il fuſt arriué quelque choſe de ſemblable à quelques vns de nos Roys, & s'ils euſſent ſi inſolemment oublié qu'ils eſtoient Enfans de l'Egliſe; Il n'y euſt point eü aſſez de foudres au Vatican pour lancer ſur leurs teſtes, au jugement de nos Aduerſaires : Il n'y euſt point eü de couleurs aſſez noires pour obſcurcir leur honneur, ny de Satyres aſſez violentes pour le fleſtrir. On ne doutera point de cette verité, ſi l'on ſe ſouuient du bruit que fit chez nos voyſins & en France meſme, le Colloque de Poiſſy; qui neantmoins ne fuſt aſſemblé que du conſentement du Pape: qu'à la preſence d'vn Legat Apoſtolique, & pour appaiſer le Schiſme qui nous deſchiroit, & degrader plus ſolennellement l'Hereſie; comme le Cardinal de Lorraine l'auoit fait eſperer au Roy.

Et toutefois pour des entrepriſes ſi impies, & des attentats ſi ſacrileges, que ceux de l'Em-

pereur; on n'en murmura à Rome qu'entre les dents, & l'on n'en fit que des plaintes secretes & des discours à l'oreille. Et soit que la mollesse de quelques vns de cette Cour, ne souffrit pas qu'on y choquat hautement la puissance & la fortune de Charles: ou que la prudence conseillat de dissimuler & laisser courir vn mal, qu'il eust fait dangereux d'entreprendre de chastier; cette procedure demeura impunie à Rome: les armes du saint Siege ne furent pas employées à la venger, & la Maison d'Austriche n'a pas laissé depuis, de se conseruer non seulement parmy ses sujets, mais encore parmy les sujets des autres Princes; la reputation d'estre l'espée & le bouclier de l'Eglise. Tant il est vray que cette Maison est puissante en artifices: qu'elle a des ressorts cachez & subtils pour remuer les Creances, & du plastre fin & delié pour déguiser sa laideur & couurir ses taches. Tant il est vray aussi que la France est mal-heureuse de ce costé-là, & que le zele qu'elle a tousjours eü pour la Religion, & le respect qu'elle a tousiours porté au saint Siege; ont eü peine de gaigner creance parmy les hommes, & de

de s'insinuer mesme dans l'esprit de ses propres Enfans, & de ceux-là encore, qui ont veritablement de la pieté & de bonnes intentions; mais qui donnent trop à leur chaleur qui n'est pas assez esclairée ny assez discrete, & defferent trop peu à la lumiere des autres; dont la chaleur est prudente & considerée.

Vn quatriéme moyen capable de gaigner des Estats à peu de frais, & des victoires sans combatre, que les Empereurs de la Maison d'Austriche ont voulu introduire dans l'Empire, & qui les eust menez bien loin si on les eust laissé faire, & s'ils n'eussent trouué la France en teste pour les arrester; est la voye des Sequestres. Cette voye a vne consequence si funeste à la liberté des Princes & des Estats qui dependent de l'Empire; que les plus affectionnez mesmes à la Maison d'Austriche en ont eü peur & s'en sont scandalisez, & le Duc de Bauiere qui a de tout temps esté vne des colomnes qui ont soustenu la grandeur de cette Maison; s'en laissa assez entendre en ce sens par vne letre du 13. Decembre 1629. que le sieur Iocherius escriuit en son nom à Mon-

ſieur le Nonce Bagny, pour reſponce à celle que ledit ſieur Nonce luy auoit eſcrite, du 5. Octobre de la meſme année; par laquelle il luy repreſente de la part du Roy, *la conſequence du refus que l'Empereur faiſoit à la priere des Eſpagnols, de donner l'Inueſtiture des Eſtats à ceux qui en eſtoient les legitimes heritiers, & qui eſtoient compris dans les premieres Inueſtitures, & de les deſpoüiller deſdits Eſtats par le moyen des Sequeſtres*. Cela regardoit le dernier Duc de Mantoüe.

Ils commencerent à faire l'ouuerture de ce chemin, & à metre ce moyen en prattique, apres la mort de Guillaume Duc de Cleues. Les Eſpagnols qui vouloient à quelque prix que ce fuſt enuahir ſa ſucceſſion, qui outre l'eſtenduë & la bonté du pays qu'elle embraſſoit, eſtoit pour eux d'vne merueilleuſe bienſeance; obtindrent de l'Empereur qu'il enuoyat ocuper Iueilliers par l'Archiduc Leopold Beau-frere de leur Roy, & tenir cette place en forme de Sequeſtre; juſqu'à ce qu'il euſt jugé à qui de droit cette Succeſſion appartenoit, & terminé en juſtice ce fameux different, où il y auoit tant de nœuds à deſlier, & tant de parties à contenter; que la deciſion

n'en pouuoit estre que fort longue & mal-aisée. Cette inuention de Sequestres s'ils l'auoient pû establir; leur donneroit moyen de s'asseurer auec le temps sous vne apparence de justice, la possession de ce où ils n'auroient point de droit, & dont ils se seroient saisis par vne simple bien-seance. En effet il n'est rien de plus vray, que l'humeur des Pretendans dont il y en auroit tousiours quelqu'vn qui seroit à leur disposition: ou la nature de l'affaire qui ne seroit jamais si nette & si claire, qu'il n'y eust tousiours quelque ombre & quelque nuage qui feroit peine à chasser: ou les formes mesmes de la Iustice si souuent contraires à l'Expedition de la Iustice; feroient naistre tant de difficultez & esclorre tant d'incidens; que les veritables maistres du bien contentieux lassez d'vne longueur sans fin, & desesperant de le pouuoir jamais retirer de mains si puissantes & si auides, que celles qui le leur retiendroient; seroient contrains d'entendre aux propositions qui leur seroient faites d'en receuoir compensation, & de prendre quelque chose de réel & d'effectif, pour vn peu d'esperance mal fondée, & pour quelques tiltres

vains & friuoles. De ſorte que ceux-là deuiendroient apparemment maiſtres legitimes, de ce dont ils n'eſtoient auparauant que Detenteurs de mauuaiſe foy, & ce qui au commencement & dans ſon origine, n'eſtoit que force & que violence; prendroit au progrez & dans la ſuite, le viſage & les couleurs de la Iuſtice.

C'eſt ainſi que les Eſpagnols auoient reſolu de traiter le Duc de Mantoüe; s'il euſt voulu conſentir au Sequeſtre de la Citadelle de Cazal, & que peut-eſtre ils l'euſſent traité encore s'ils euſſent pris cette place de force, comme ils firent de grands efforts pour la prendre. L'offre qu'ils luy firent faire du Cremonois à la reſerue de la Citadelle de Cremone, ou de quelque autre Eſtat de pareille valeur dans la Franche Conté, au lieu du Montferrat; Eſt vn aueu tacite de la violence qu'ils exerçoient, puis qu'ils ſe vouloient metre en quelque deuoir de la reparer, & vn argument manifeſte du procedé qu'ils veulent tenir en l'vſage des Sequeſtres, & dans l'introduction de ce nouueau moyen de s'inſinuer dans les Eſtats qui les acommodent, ſous quelque for-

me d'equité, & en ſauuant les apparences de la juſtice.

Charles le Quint à la verité dans le different qui a ſi long-temps exercé les Ducs de Sauoye de Mantoüe & d'autres Princes, ſur le ſujet du Montferrat; ne proceda point par la voye du Sequeſtre auant que de prononcer ſur cette affaire. Cette entrepriſe luy ſembla trop hardie & trop jalouſe, eü eſgart à la conjoncture où il ſe trouuoit, & il comprit bien que cela refroidiroit la volonté de ceux qu'il vouloit gaigner dans l'Italie, & luy rendroit Ennemis, ceux qu'il deſiroit qui demeuraſſent en Neutralité. Cette crainte tint en arreſt le deſir qu'il auoit d'vſurper le Montferrat, ſous le pretexte dont nous venons de parler, & il ayma mieux traiſner cette affaire en longueur, & s'en ſeruir comme d'vn leurre & d'vne amorce, pour attirer à ſon party le Duc de Sauoye, & pour deſbaucher du noſtre le Marquis de Saluſſe, dans l'eſperance que le Montferrat ſur lequel il auoit auſſi des pretentions, luy ſeroit adjugé; comme Antoine de Leue luy auoit donné à entendre. Enfin apres s'eſtre long-temps joüé de la credulité du Duc, & auoir

trompé le Marquis; Il adjugea le possessoire du Montferrat au Duc de Mantoüe, & en laissa le petitoire à celuy de Sauoye pour le poursuiure ciuilement & selon les formes de la justice, à la Chambre Imperiale. Il n'auoit garde d'agrandir dauantage celuy, sur les Estats duquel il auoit de grands desseins, & qu'il ne pouuoit souffrir estre le maistre de la barriere qui separe la France de l'Italie, & le gardien de la porte par où les François y peuuent entrer. Ses Successeurs ont esté plus entreprenans, & tout ensemble plus inconsiderez que luy, & ils ont osé remuer vne machine, qui ne s'est esbranlée qu'à leur honte & pour leur ruine. Ils ont suscité pour ce sujet vne guerre cruelle & longue dans l'Italie. Mais ce qu'ils ont en cela gaigné a esté de tomber par vn juste jugement de Dieu dans le precipice qu'ils vouloient éuiter, & d'attirer les François en ce pays-là, qu'ils en vouloient pour jamais exclurre.

Reuenons au sujet des Sequestres qui nous a jettez si auant dans cette matiere, & remarquons que c'est vne chose bien estrange; que les Espagnols qui les trouuent si plausibles &

si justes au fait des autres, n'en veulent point oüyr parler aux affaires contentieuses où ils ont interest, & tout le monde sçait que dans la Succession du Portugal, que cinq ou six Pretendans rendit fameuse du temps de nos Peres; Philippe second ne voulut jamais consentir que ce Royaume fust mis en depost: ny faire dependre comme il disoit son droit du jugement d'autruy; qui ne fut pourtant jamais aussi clair & indubitable, que l'a esté celuy du Marquis de Brandebourg & du Duc de Neubourg pour la Succession des Estats de Cleues, & celuy du Duc de Neuers pour la Succession de Mantoüe.

Vn cinquiéme moyen de s'agrandir, & vn droit que l'Empire donne quelquefois de faire progrez & de s'estendre; Est la confiscation des Fiefs qui en releuent. Mais d'autant que nous en traiterons en la troisiéme Partie dans l'affaire du Palatinat, & que nous nous y arresterons expressément, au moins si quelque consideration de prudence ne nous en empesche; nous nous contenterons d'y renuoyer le Lecteur, & passerons outre apres auoir remarqué qu'encore que la Dignité Imperiale ap-

porte ces grands Droits & ces belles prerogatiues, & qu'elle esclate par ces illustres priuileges sur les autres Dignitez Seculieres du Christianisme. Toutefois d'autant que les abus & les excez des grandes Puissances, ne sont pas moins dangereux que les desbordemens des grandes Riuieres, & qu'elles ressemblent au Char du Soleil des Poëtes, qui ne peut sortir de son chemin naturel, ny quiter la ligne Ecliptique, sans brusler vne partie du monde; On a bridé celle des Empereurs comme nous l'auons dit ailleurs, & on luy a esleué des bords pour le dire ainsi, affin qu'elle ne sorte point de son lict, & ne passe pas ses limites: On luy a marqué les routes qu'elle deuoit suiure, & le cours qu'elle deuoit prendre, par les Pragmatiques Sanctions, & par les Resolutions des Dietes des Princes & Estats de l'Empire. Ce sont ces Loix & ces Resolutions qui moderent cette puissance, & qui font la symmetrie du Temperament, & l'harmonie des humeurs de tout le Corps, dont les Empereurs ne sont que les Testes. C'est ce que vouloit dire l'Electeur Maurice de Saxe, lors qu'il disoit que l'Allemagne faisoit autant de

pas

pas vers ſa ruine, que l'Empereur ajouſtoit de nouueaux degrez à ſa puiſſance, & qu'affin qu'elle fuſt touſiours floriſſante & libre; Il eſtoit neceſſaire de conſeruer touſiours leur authorité aux Princes, & leur force aux Conſtitutions de l'Empire, qui eſtoient le contrepoids qui la balançoient.

Mais d'autant qu'il eſtoit mal-aiſé de maintenir la juſteſſe de ce contrepoids, & que l'Ambition non plus que le feu ne dit jamais c'eſt aſſez, & que pour dominer elle rompt toutes les chaiſnes dont la juſtice penſe la lier, & ne reſpecte ny Loix ny Couſtumes pour ſe ſatisfaire; On a cherché de l'appuy pour l'Empire hors de l'Empire, & la ſubſiſtance du Corps & la liberté des Membres; ont eſté particulierement ſous la protection de la France. En quelle maniere s'eſt formée cette protection, ſi c'eſt par Traitez prealables, ou par la Couſtume tournée en force de Loy, qu'a touſiours eü cette Couronne d'acourir au ſecours de l'Empire, & d'empeſcher la diſſolution de ce Corps, & l'aneantiſſement de ſa forme naturelle; Ie n'ay que faire de le rechercher icy. Il ſuffit que les Allemans en tom-

bent d'acord, & qu'ils l'ayent tousiours declaré aux Traitez qu'ils ont fait auec nos Roys, lors que pour se redimer de vexation; ils sont venus implorer leurs offices ou leurs armes. On voit cét Aueu si formel & cette Declaration si expresse, en la Ligue que l'Electeur Maurice & les Princes ses Associez firent auec Henry second, pour sauuer l'Allemagne des fers où Charles le Quint la vouloit metre; qu'il n'y a pas lieu d'en douter. De sorte qu'on ne peut acuser la France de temerité ny d'entreprise, lors qu'elle se mesle des affaires d'Allemagne, & qu'elle interpose ses soins & ses armes; affin que la balance dont nous venons de parler demeure droite, & ne panche ny du costé de l'Empereur, ny de celuy des Princes & des villes libres de l'Empire.

Au 15. Ianvier 1551.

Ie ne parle pas icy, d'autant que je l'ay fait ailleurs, de cette generale & indefinie obligation que les Grands ont, de secourir les Petits quand on les opprime. La Loy commune de l'humanité dont ils ne sont pas exempts, & la Loy particuliere de la Charité, qui entre quelquefois dans leur conduite; exigent ce deuoir de tous ceux qui le peuuent rendre, & la Loy

de leur intereſt, qui eſt la ſuprême & dominante Loy des Princes ; les ſollicite aſſez d'empeſcher que les foibles ne ſoient deuorez par les plus puiſſans, de peur que ceux-cy ne le deuiennent trop ; & que la puiſſance enflammant leur ambition, ne la pouſſe & ne l'eſtende juſques à eux. Ie ne parle pas auſſi d'vne autre obligation plus bornée & plus circonſcrite, que la France a de proteger quelques Princes & Eſtats particuliers de l'Empire, & de leur ſeruir d'azile & de port, en temps de perſecution & de tourmente. Telle eſt la protection & la ſauuegarde qu'elle doit particulierement à l'Electeur de Treues, & qui ayant eſté reſpectée par le Roy de Suede, & ſacrée à des Heretiques victorieux ; a eſté meſpriſée par les Eſpagnols, & violée par ces bons Catholiques auec qui ny luy ny nous n'auions pas guerre.

Il eſt vray que l'aſſiſtance que la France doit à l'Empire quand il eſt menacé de ruine ; n'a gueres paru depuis qu'il eſt entré dans la Maiſon d'Auſtriche, qu'à l'endroit des Membres contre les entrepriſes du Chef : comme auſſi l'oppreſſion & la violence qu'on a voulu re-

pouſſer; ne ſont gueres venuës que de ce coſté-là, & n'ont eü leur origine, que dans les inuaſions que les Princes de cette Maiſon ont voulu faire ſur la liberté des autres. Elle n'a pas neantmoins manqué au dernier Empereur quand il en a eü beſoin: & ſi aux troubles de la Boheme, & apres les heureux commencemens, & les ſignes apparens d'vne ſuite encor plus heureuſe des armes du Palatin, le Roy n'euſt laiſſé couler quantité de François pour fortifier ſes troupes, & enuoyé la plus illuſtre & plus ſolennelle Ambaſſade qui ſoit ſortie il y a long-temps de ce Royaume, pour defiler la Ligue des Proteſtans, & rompre le cours de leur proſperité; l'Empereur auroit couru fortune d'eſtre deſpoüillé de ſes Eſtats: d'eſprouuer le meſme ſort qu'il a fait ſouffrir au Palatin, & de deuenir penſionaire des Eſpagnols; comme l'autre l'a eſté des Hollandois.

Il eſt aiſé à conclurre de ce que nous auons dit cy deſſus; que ce n'eſt pas ſans raiſon que la Maiſon d'Auſtriche fait de l'Empire, la baſe & le centre de ſa pretenduë Monarchie. Que ce n'eſt pas ſans raiſon que le feu Empereur, eſcriuant au Roy d'Eſpagne, pour luy faire

agréer la tranſlation de l'Electorat du Conte Palatin en la perſonne du Duc de Bauiere; luy repreſentoit qu'il conſiderat, que ç'auoit touſiours eſté le ſentiment de leurs Predeceſſeurs, que le ſiege ſur lequel ſe deuoit repoſer la grandeur de leur Maiſon, eſtoit l'Allemagne, & que ce qu'il y auoit de plus haut & de plus eſclatant dans l'Allemagne, eſtoit l'Empire. Qu'il falloit conſeruer cette Dignité dans leur Maiſon preferablement à toute autre choſe, & que la promotion de Bauiere & de ſes Succeſſeurs à l'Electorat, rendant ſuperieurs en nombre les ſuffrages des Electeurs Catholiques, qui feroient touſiours pour les Princes de leur Race; la poſſeſſion de l'Empire s'y affermiſſoit, & ce qui eſtoit electif en la forme & ſelon les apparences; y deuenoit hereditaire en effet & dans la ſubſtance. Et le feu Roy qui auoit tant de lumieres naturelles & aquiſes des choſes du monde, & en qui le bon ſens auec lequel il eſtoit né, s'eſtoit ſi fort eſclaircy par l'experience qu'il s'eſtoit formée; diſoit en ſens contraire au Prince d'Anhalt, *A Haal 16. Ianuier 1610.* lors qu'il luy fuſt enuoyé de la part des Princes d'Allemagne, qui auoient fait Ligue auec

luy, pour se deliurer pour vne bonne fois des atteintes & des alarmes qu'ils receuoient si souuent de la Maison d'Austriche ; Qu'il falloit arracher l'Empire de cette Maison où il sembloit auoir pris racine, & le faire passer à vne autre qui fust Catholique, mais qui fust moins ambitieuse, & qui ayant les aisles plus courtes & plus foibles, ne peust les estendre si loin ny voler si haut.

Mais la mort fit tomber ce magnifique projet, lors qu'il n'estoit encore qu'en fleur, & l'execution en est peut-estre reseruée à quelqu'vn de ses Descendans, qui heritera de ses pensées magnanimes, & marchera sur ses traces genereuses ; comme fait le Roy d'aujourd'huy. Il est certes aussi digne imitateur des vertus de son pere, que legitime Successeur de son Royaume. Il brusle du mesme zele que luy, pour l'establissement du repos de la Chrestienté, & a cette satisfaction qu'il n'aura rien oublié, pour couper cette fatale Succession de l'Empire en la Maison qui l'ocupe, & ce passage de mauuais augure qui s'en fait de l'vn à l'autre, en la personne de ses Princes. Qu'il n'espargne rien pour faire en sorte que l'Em-

pire se reduise à son premier estat, & sous son ancienne forme : que ce qu'on y veut rendre absolu & Monarchique; se tempere par l'Aristocratie qui luy est conuenable & propre, & que tout se gouuerne en Allemagne, selon les Loix & les Constitutions desia establies, & non par l'ambition & par les caprices de ceux qui se veulent metre au dessus des Constitutions & des Loix ; Affin que par le restablissement de ce bel ordre, & par l'obseruation des choses qui le doiuent maintenir ; La paix qu'on veut donner au monde y vienne auec vne entiere seureté, & que le souuenir des maux passez dont on ne craindra point le retour; ne serue qu'à augmenter la douceur des biens presens qu'on n'aura pas peur de perdre. Nous touchons tantost au temps de ce bienheureux estat, & quoy que la guerre semble n'auoir jamais esté plus forte ny plus eschauffée qu'elle l'est à present ; ce ne sont que les derniers abois qu'elle rend, & des eslans plus vifs de la clarté d'vn flambeau qui est prest de s'esteindre.



DISCOVRS QVATRIEME.

Que Charles le Quint jugea que pour paruenir à la Monarchie, il se deuoit rendre maistre de l'vn de ces trois pays; de la France de l'Italie ou de l'Allemagne. Qu'il les manqua tous trois, & ne peût subjuguer qu'vne partie de l'Italie.

APRES auoir esclaircy & deuelopé ce principe de la Doctrine que Ferdinand laissa à ses descendans, pour paruenir à la Monarchie; Il nous faut voir comment ceux-cy en ont profité, & quelle a esté la moisson d'vne si admirable semence. La mort qui enleua Philippe d'Austriche durant la vie de l'Empereur Maximilian son pere; ne luy permit pas de pousser ses pensées hors de l'Espagne, ny de trauailler à l'ouurage dont son Beau-pere auoit dressé le plan, & qui ocupa si long-

long-temps & ſi vainement ſon fils Charles. Celuy-cy donc ne manqua point de tourner les premiers pas de ſa jeuneſſe vers l'Empire, & quoy que la montée qui conduiſoit à cette haute Dignité, fuſt fort roide & ſcabreuſe, & qu'il y euſt bien des Ennemis à ſurmonter & des barrieres à rompre, auant que d'y arriuer; Il ne laiſſa pas de l'entreprendre. La Tige maternelle d'où il eſtoit ſorty eſtoit fort ſuſpecte aux Allemans, qui euſſent voulu n'eſtre ſoumis qu'à vn ſang purement Germanique, & qui ne fuſt alteré par le meſlange d'vn ſang ſuperbe & cauteleux; comme eſtoit alors celuy d'Eſpagne. Il trouuoit outre cela ſur ſon chemin vn Concurrent puiſſant & braue, & François premier aſpiroit auſſi bien que luy à l'aquiſition d'vne Maiſtreſſe, (c'eſt ainſi qu'il appelloit l'Empire) qui eſtoit digne de toute ſon amour de toute ſa fortune & de toute ſa puiſſance.

Il vint neantmoins à bout de ces deux obſtacles, & il fuſt aſſez heureux pour adoucir l'auerſion des Allemans, & pour triompher des pourſuites de François. La maniere de proceder de ces deux Princes en cette glorieu-

Ppp

ſe recherche fuſt fort differente. Celuy-cy qui eſtoit peut-eſtre trop magnanime pour vn Prince, aumoins pour le Siecle auquel il viuoit, & dont la grande Ame ne reſpiroit que generoſité & franchiſe; diſoit que Charles & luy trauailloient à la pourſuite de l'Empire, comme deux honneſtes hommes pretendoient à l'amour d'vne belle Dame; qu'ils deſiroient ſans ſe vouloir mal, & eſtoient pour ce ſujet piquez d'emulation, & non pas pouſſez de hayne. Auſſi n'ayant agy en cette Concurrence qu'auec des offices qu'auec des promeſſes & auec de l'argent; Il demeura inferieur à ſon Riual, qui outre l'auantage de la naiſſance paternelle, ajouſta à ces choſes les menaces & la force, & fit ſes ſollicitations en equipage d'homme de guerre, & acompagné d'vne bonne armée. Cette haute pretention ayant eſté couronnée du ſuccez que Charles auoit deſiré; luy en fit conceuoir vne autre à laquelle elle ſeruoit de planche, comme nous auons dit, qui eſt celle de la Monarchie Chreſtienne: & la jeuneſſe où il ſe trouuoit alors luy faiſant voir deuant luy vn long eſpace de vie; luy faiſoit auſſi eſperer qu'il auroit aſſez

de temps pour passer la carriere où il vouloit entrer, & pour jouÿr mesme longuement du bien qu'il deuoit recueillir au bout de la course.

Mais l'execution de ce grand projet ne respondit pas aux esperances qu'il en auoit eües, & la fortune les fit disparoistre lors qu'elles se monstrerent les plus belles & les plus riantes. La Monarchie dont il estoit si fort épris, luy eschapa presque d'entre les bras, & ressembla pour luy à ces pommes des Fables, qui descendent sur le bord des leures de l'affamé Tantale, & qui apres les auoir baisées se reculent & s'enfuyent. Cela luy arriua deux fois, la premiere apres la Iournée de Pauie où François premier fust fait prisonnier, & la seconde apres la deffaite de la Ligue Protestante d'Allemagne, où le Duc de Saxe le fust aussi. En celle-cy on l'arresta lors qu'il estoit le plus esbranlé, comme nous l'auons desia plusieurs fois dit, & la preuoyance de Paul III. l'empescha de passer outre, & coupa pour le dire ainsi les aisles à sa victoire, dans la force de son vol & dans la rapidité de son mouuement. En l'autre il fust esbloüy par cette inesperée pros-

perité, comme par vn excez de lumiere, & se trouuant plus haut qu'il ne s'estoit proposé; la teste luy tourna de telle sorte, qu'il ne sceut prendre sur nous les auantages qu'il auoit deuant les yeux, ny donner la main à la fortune, qui le vouloit mener effectiuement, où il n'alloit auparauant que du desir & de la pensée.

Quoy que c'en soit, Charles n'eust pas plustot tourné les yeux vers sa pretenduë Monarchie, & enuisagé ce charmant objet; qu'il se trouua combatu de deux difficultez pour l'obtenir, que luy ny les siens n'ont jamais pû surmonter, ny fermer l'vne de ces deux playes, que l'autre ne se soit ouuerte. La premiere & la plus importante a esté la sterilité de gens de guerre, qui a pourtant esté moindre en Charles qu'en ses Successeurs: & la seconde la disette d'argent dont Charles a esté fort trauaillé, & que ses Successeurs ont moins sentie. Et neantmoins à cause de cela il leur est arriué pour leur grand dessein, comme à celuy qui voudroit construire vn grand Edifice en vn lieu où il y auroit faute de materiaux, & qui n'ayant point à sa disposition de

carrieres ny de forests pour auoir de la pierre & du bois; ne sçauroit presque d'où en recouurer, ny par où en faire venir. Sur tout Dieu a permis que la chose la plus necessaire pour l'acomplissement de leur ouurage, qui estoit vne abondance durable d'hommes; leur ait fait faute. Sans elle comme tout le monde sçait, on ne sçauroit entreprendre ny continuer de grandes guerres. Sans elle on ne sçauroit faire de progrez permanens, ny de conquestes qui tiennent. Sans elle vn Prince belliqueux peut bien courir & rauager vne grande estenduë de pays; mais il ne sçauroit y prendre racine ny s'y affermir, & cét amas de Bergers & de Vagabonds d'où est sortie la Republique qui a commandé à toute la terre; a commencé la Monarchie que ses descendans ont esleuée, en faisant prouision d'hommes: en changeant les habitans des villes conquises en Citoyens & Bourgeois de Rome, & en establissant dans l'enceinte de celle-cy la principale masse, d'où se formeroient les armées: d'où se tireroient les garnisons, & d'où s'enuoyeroient les Colonies.

Ces choses pourtant ne refroidirent point

l'ardeur de Charles, & ces difficultez ne firent qu'enflammer dauantage ſon courage pour les vaincre, & ſur tout pour taſcher de s'ouurir quelque ſource de gens de guerre qui fuſt abondante, & de s'aſſeurer de quelque pays fort peuplé, qui fuſt la pepiniere de ſes armées, & la reſſource de ſes pertes. Pour cela il y auoit l'Italie qui eſtoit fort riche & aſſez peuplée: l'Allemagne qui eſtoit fort peuplée & aſſez riche, & à qui les Pays-Bas dont il eſtoit Seigneur, ſeruoient de liziere & de frange: & la France qui auoit l'vne & l'autre de ces deux conditions en vn degré quaſi pareil, & qui eſtoit preſque également peuplée & riche. Quant à celle-cy il n'auoit point de pretexte pour l'attaquer legitimement, & il n'eſtoit point d'Eſtat dans le monde, dont la poſſeſſion fuſt plus nete & moins embroüillée pour ſon maiſtre. Outre que c'eſtoit alors vne maſſe ſi forte & ſi bien liée, & que l'vnion des membres & du Chef eſtoit ſi eſtroite & ſi ferme; qu'en l'eſtat où ſe trouuoit alors Charles, il n'y auoit pas lieu d'eſperer de la pouuoir porter par terre, non pas meſme de la pouuoir eſbranler. Il falloit donc pour cét effet atten-

dre qu'il fuſt deuenu plus puiſſant, & que la fortune luy offrit quelque juſte ſujet, ou quelque couleur ſpecieuſe pour l'entreprendre; ce qui n'arriue que trop ſouuent dans l'intrigue des affaires, & dans l'embaras des choſes du monde.

Pour ce qui eſt de l'Allemagne, & de ce vaſte & belliqueux pays où les gens de guerre ne tariſſent point, & où l'on voit auſſi bien naiſtre que mourir les hommes dans les armées; c'eſtoit vne entrepriſe qui portoit auec elle des difficultez extrêmes, & en quelque façon inuincibles. Car bien que Charles fuſt alors inueſty de la Dignité Imperiale, qui eſt particulierement reconnuë & reuerée en ce pays-là, & qu'il y euſt vn aſſez conſiderable Patrimoine ; Si eſt-ce que cette Dignité n'eſtant en elle-meſme qu'vn ſimple Tiltre perſonnel, ou aumoins n'apportant pas à celuy qui en eſt pourueu vn pouce de terre qui luy appartienne: Et d'ailleurs la puiſſance qui luy eſt jointe n'eſtant que ſubalterne & dependante des Reſolutions des Dietes, & des Contributions volontaires des Princes & des villes libres de l'Empire; Cela & tout le reſte des

Eſtats de Charles eſtoit fort peu de choſe, pour l'oppoſer à la puiſſance de ces Princes & de ces villes, qui ne manqueroient pas de s'vnir pour defendre la commune liberté dés qu'elle ſeroit menacée, & d'attirer à leur party d'autres Puiſſances qui prendroient de la jalouſie d'vn deſſein ſi ambitieux, & s'intereſſeroient à ne laiſſer point eſleuer vne nouuelle Monarchie, au milieu du Chriſtianiſme. De ſorte qu'il comprit bien qu'il ne donteroit jamais l'Allemagne tant qu'elle ſeroit entiere, & qu'il n'y auoit que le vent de la diuiſion qui le peut mener au port où il aſpiroit, & pour lequel il auoit à eſquiuer tant d'eſcueils, & à eſſuyer tant de tourmentes. Et ainſi que pour venir à bout de l'Allemagne il luy falloít exciter des partis, & allumer de la diſcorde dans l'Allemagne : ou eſtre touſiours tendu & touſiours preſt, pour acourir à toutes les nouueautez qui y paroiſtroient, & à tous les ſignes de broüillerie, qu'il y verroit naiſtre.

Mais attendant que la fortune fit venir vn temps ſi propice, & vne conjoncture ſi fauorable; l'objet le plus preſent qui ſe trouua alors

alors pour tenter l'humeur de Charles, fust l'Italie, & ce beau pays eust tant d'atraits pour luy donner de l'amour; que sa passion de conquerir commença à s'y attacher, & à y jetter sa premiere flamme. Cela certes n'estoit point estrange ny pour l'Empereur ny pour l'Italie. L'auantageuse situation de celle-cy, par laquelle elle tient à la France à l'Espagne à l'Allemagne, & aux Estats du Grand Seigneur. La grandeur & la magnificence de ses villes: la fertilité de la plus grande partie de son terroir: les ports de mer dont elle abonde, & la quantité d'argent que le commerce y attire. L'esprit de ses habitans & le temperament de leur Ame; qui fait qu'on trouue presque tousjours en vne mesme personne vn excellent Negotiateur auec vn grand homme de guerre. Sur tout le Siege du Chef de l'Eglise qu'elle contient, & les auantages qu'en pourroit tirer pour les choses temporelles, celuy qui en seroit le maistre; Tout cela estoit capable de toucher vne Ame moins sensible à la grandeur, que n'estoit celle de Charles, & de donner dans vne veüe moins auide de domination, que la sienne.

Quoy que cela fust ainsi, & quelques appas qu'eust l'Italie pour l'obliger d'en entreprendre la conqueste ; l'execution pourtant n'en estoit pas fort aisée, & il y auoit bien du chemin à faire & de mauuais pas à franchir ; auant que d'y arriuer. Car encore que Charles y eust desia vn pied, & qu'il en possedat vne des plus belles portions & vn des plus puissans membres, qui est le Royaume de Naples ; Il est à considerer que cét Estat n'estant qu'à l'vn des bouts, & estant par consequent frontiere du reste ; Il ne pouuoit s'y auancer sans rencontrer l'Estat de l'Eglise, & sans y entrer hostillement ; ce qui estoit vne matiere odieuse, & vne entreprise à donner du scandale au reste des Chrestiens, & à jetter vne mauuaise odeur parmy la pluspart de ses sujets, & jusques dans l'Espagne mesme. Que les Italiens n'estoient point gens à se laisser surprendre aux artifices, & esbloüir aux apparences. Qu'ils voyoient fort auant dans l'auenir, & fort clair dans l'intention des autres. Qu'ils éuenteroient son dessein au moindre bruit qu'il en feroit, & en sentiroient l'odeur pour peu qu'il en sortit & s'en exhalat au dehors.

Que la jalousie qu'ils auoient pour leur liberté estoit si tendre; qu'il ne falloit que fort peu de chose pour la réueiller, & que la deffiance leur estoit si naturelle, & qu'ils l'aiguisoient si fort par la viuacité de leur esprit, & par la subtilité de leurs speculations; que non seulement ils prenoient ombrage de ce qui estoit: mais qu'ils soubçonnoient mesme souuent ce qui n'estoit pas, & se donnoient quantité de fausses alarmes, pour ne se trouuer pas endormis, quand il en arriueroit de veritables.

Toutefois comme en certaines ocasions ce Prince estoit heureux au delà de ses esperances, & prudent par dessus les autres Princes de son temps pour bien vser des ocasions; la fortune luy en presenta vne si fauorable pour son dessein, & il la sceut mesnager auec tant de circonspection & de sagesse; qu'il se trouua enfin saisi du centre, & maistre de la partie la plus noble de l'Italie, qui est l'Estat de Milan. Cét Estat est le milieu dont les extremitez confinent presque à tous les autres Estats d'Italie, & la ligne qui fait la communication de l'Espagne auec l'Italie, par le moyen de Genes

qui en eſt comme vn acceſſoire: & de l'Italie auec les Suiſſes les Griſons & le reſte de l'Allemagne, par le moyen de la Valteline. C'eſt la place d'armes & le lieu d'aſſemblée, pour receuoir des Pays-Bas, ou pour y enuoyer d'Italie d'Allemagne & d'Eſpagne les gens de guerre, dont ces Eſtats auroient beſoin.

Tellement que depuis que l'Empereur ſe fuſt aſſeuré de cét Eſtat, & qu'il euſt mis le pied en Piedmont & dans la Toſcane; Il faiſoit ſon conte, & prenoit ſes meſures de cette ſorte. Tenant deſia comme enuironné tout l'Eſtat Eccleſiaſtique, & en jalouſie le Golfe de Veniſe par le moyen des Coſtes de Naples; Il vouloit faire fortifier Sienne Porthercule & quelques autres places qu'il tenoit de ce coſté-là, pour brider toute la Toſcane. Il vouloit auoir le Montferrat du Duc de Mantoüe en eſchange du Cremonois, & le tranſporter au Duc de Sauoye à la reſerue de Cazal Trin Montcalue & Pontdeſture, pour retirer de luy Vercel Gatinare Iurée Saint Germain Mazin & Creſcentin. Il vouloit rendre ces dix places ſi fortes, & en faire de ſi puiſſantes barrieres contre les irruptions des François;

qu'ils perdissent à jamais l'esperance de les forcer, & de penetrer dans l'Italie : & les Italiens par consequent la volonté de les y appeller, & de les solliciter à vne protection inutile & à vne deffense impossible. Il se prometoit outre cela de serrer de si pres les Genois, & de les metre si à l'estroit; qu'ils souffriroient vne Citadelle & luy liureroient Sauonne, pour estre maistre du trajet de Barcelonne & de Genes , & que le Duc de Sauoye luy acorderoit encore Nice , pour tenir en sujetion les Costes de Prouence & de Languedoc, & auoir entre ses mains la clef du commerce de ces deux prouinces en Italie.

Il ne restoit pour consommer l'ouurage, & pour acheuer vne circonuallation, qui eust osté aux Italiens toute esperance de secours, & toute apparence de ressource; que d'enuahir la Valteline, & de s'emparer de cette fameuse porte, par où les Suisses les Grisons les Allemans & les François peuuent descendre en Italie. Mais il n'osoit encore auoir que des yeux pour conuoiter cette Vallée, & il eust fait alors trop dangereux d'employer les

mains, pour tafcher de la rauir. Les Venitiens dont les efprits ne furent jamais plus guerriers, ny les armes plus trenchantes qu'en ce temps-là; n'euffent pas volontiers fouffert cette grande vfurpation fur la liberté de l'Italie, & ce blocus particulier pour leur Eftat de Terre-ferme. Outre les bonnes troupes & les excellens Chefs de guerre qu'ils auoient fur pied, pour aller combatre le mal dans fa fource; Ils auoient comme ils ont encore, vne porte de derriere ouuerte du cofté de la mer, & la facilité d'équiper de puiffantes flotes, pour faire diuerfion fur le Royaume de Naples.

Mais ce qui faifoit plus de peur à Charles, & qui temperoit dauantage l'ardeur dont il brufloit pour la conquefte de la Valteline; eftoit l'intereft que les Suiffes prendroient à l'empefcher, & à s'y oppofer de toutes leurs forces. Il eft certain qu'il n'y auoit point alors dans la Chreftienté de Nation plus belliqueufe ny plus redoutée, que celle-là. La diuerfité des Religions qui l'a depuis trauaillée, ne l'auoit pas affoiblie en la diuifant, & le temps qui change & altere tout dans le monde, n'a-

uoit encore rien relaſché de ſa premiere vigueur, ny rien diminué de ſa vaillance acouſtumée. Ces conſiderations ſuſpendirent pour lors le deſſein de l'Empereur, & le firent reſoudre d'attendre, que le temps & la fortune luy fiſſent luire quelque ocaſion plus fauorable, pour l'executer. Cependant on peut voir par la juſteſſe & par la beauté du plan qu'il auoit dreſſé pour ſubjuguer l'Italie; quel grand maiſtre eſtoit ce Prince en la ſcience de conquerir, & quel grand Ingenieur en matiere de deſtruire & de fonder des Eſtats. On peut auſſi voir par le ſuccez de ce qui luy eſt arriué de ce coſté-là; comme Dieu a confondu ſa ſageſſe & s'eſt moqué de ſes projets: comme il les a fait auorter, lors meſme qu'ils ſembloient eſtre le plus heureuſement auancez, & les plus proches de leur terme: & comme ſa poſterité qui s'y eſt attachée; n'a trouué que le trauail d'vne fuſée, qui s'embroüille à meſure qu'on la demeſle, & l'exercice de la Penelope d'Homere, dont la toile ſe defaiſoit à meſure qu'elle eſtoit faite.

Reuenons à l'ocaſion que la fortune fit naiſtre à Charles, & au chemin qu'elle luy ouurit

pour passer plus auant dans l'Italie. Cela prouint de la querelle qui s'alluma entre François premier & les Sforces à raison de l'Estat de Milan, dont ceux-cy estoient en possession, & que l'autre voulut recouurer comme vne piece qui luy appartenoit, & comme vn membre dependant de la Succession qui luy estoit arriuée. Il ne fust pas mal-aisé à vn Prince grand en vertu & en puissance, comme estoit François, de despoüiller de petits Princes comme estoient les Sforces ; pendant qu'ils estoient seuls à luy resister, & seuls soustenans en cette querelle. Mais ils ne demeurerent pas longtemps en cette posture, & les autres Princes d'Italie souffroient trop impatiemment dans le cœur, & comme au centre de leur pays vn Roy de France, qui outre les pretentions qu'il y auoit sur d'autres Estats; auoit encore comme ils se figuroient, trop de puissance pour auoir de petits desseins, & l'Ame trop ambitieuse pour se contenter d'estre simple voysin de ceux, dont il pouuoit deuenir maistre. Mais tout cela ne fust rien au prix de la jalousie qu'en conceut Charles, & il y auoit vn interest plus fort que les autres, à cause du Royaume

aume de Naples dont la possession luy estoit encore mal-asseurée : comme d'vn Estat de nouuelle conqueste, sur lequel François auoit droit, & dont les habitans estoient naturellement amateurs de changement, & auides de nouueauté. Cela le fit resoudre à appuyer vigoureusement le dessein des Italiens, & à trauailler de toute l'estenduë de son pouuoir au restablissement des Sforces.

Mais il ne s'arresta pas là, & il fust si heureux, que non seulement les François furent chassez de l'Estat de Milan, & que les Sforces y rentrerent ; mais que ceux-cy mourans sans Enfans il le retint encore pour soy : ou pour le moins le confera comme Empereur & comme Fief d'Empire à son fils Philippe. Et ainsi les Princes Italiens arriuerent d'vn costé où ils vouloient aller, qui estoit de nous renuoyer delà les Monts : mais ils n'en demeurerent pas où ils pretendoient; qui estoit que l'Estat de Milan ne sortit point d'entre les mains d'vn Prince de leur pays, & de naissance Italienne. En cela la fortune supplanta leur preuoyance, & en se deffaisant d'vn Estranger dont le voysinage leur estoit suspect; Ils eurent le de-

plaisir de voir prendre sa place, à vn autre qui ne l'estoit gueres moins : ou en tout cas qui sçauroit mieux que nous garder sa conqueste, & recueillir les suites de sa victoire ; comme Charles & ses Successeurs le sceurent faire. Il ne faut point oublier icy, qu'apres le gain de la bataille de Pauie, & la prise de François qui se firent durant cette guerre ; l'Empereur leua tout à fait le masque, & se declara ouuertement pour son dessein de la Monarchie Chrestienne. Cela arriua à la Consultation qu'il fit s'il deuoit metre François en liberté, & où le Duc d'Alue opina fortement qu'il ne le falloit point, & que le temps fatal estoit venu, où il falloit assembler tant de differens Estats qui composent la Chrestienté, en vn seul Corps & sous vne seule Teste, pour l'opposer tout entier & tout vny à l'Empire du Turc & à la grandeur Ottomane ; comme le seul moyen qu'on auoit de l'abatre & de la destruire.

Voyez le Discours du Duc d'Alue dans Guisciardin.

Or d'autant que la plus forte opposition & le plus inuincible obstacle, que l'Empereur auoit rencontré en ses desseins, venoient de la France, & que de quelque costé qu'il se

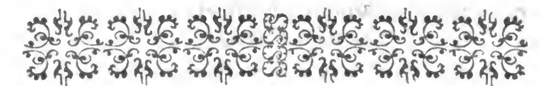
tournat, il ſe trouuoit touſiours en teſte les forces de ce Royaume, ou l'authorité de cette Couronne; Il ſe reſolut de conuertir tous ſes efforts contre nous, & de taſcher de ruiner le fondement, ſur lequel s'appuyoit le ſalut de l'Italie & de l'Allemagne. Mais tous ſes efforts ne firent voir au monde qu'vne impuiſſante volonté de faire du mal, & les diuerſes Expeditions qu'il entreprit pour ce ſujet, du coſté de Picardie de Champagne & de Prouence; n'aboutirent enfin qu'à des retraites honteuſes, ou à de grandes pertes d'armées. Et ce qui parut de plus admirable, & qui fit voir plus ſenſiblement la tromperie du diſcours des hommes, & la vanité de leur ſageſſe; fuſt que l'entrepriſe que Charles ſe figura luy deuoir eſtre la plus certaine & la plus heureuſe, fuſt celle qui luy manqua le pluſtot, & qui luy fuſt la plus funeſte.

En effet au voyage qu'il fit en Prouence, qui eſt l'Expedition dont je parle; Il venoit non comme à vne conqueſte à faire, mais comme à vne poſſeſſion à prendre, & Antoine de Leue qui en auoit eſté le premier autheur, la deſconſeilloit non comme la jugeant difficile;

mais comme l'estimant infaillible, & affin que son Maistre eust & tout le fruit du succez, & toute la gloire du dessein. L'Italie l'Allemagne & les Pays-Bas, s'estoient infectez d'vne certaine Prophetie que l'Empereur y auoit fait semer; que la France deuoit cette année là changer de maistre, & sur cette ridicule crainte, & sur vne esperance qui ne l'estoit gueres moins; le Marquis de Salusse General de l'armée du Roy en Piedmont, quitta son seruice, & par la plus lasche & plus insigne trahison dont on eust jamais ouy parler, fust Deserteur de l'armée qu'il commandoit; comme vn Pilote qui se sauue de son vaisseau au premier signe de la tourmente. C'estoit lors que l'Empereur disoit hautement & dans l'excez de sa vanité; *Qu'il falloit que le Roy de France le despoüillat, ou qu'il despoüillat le Roy de France, & que celuy-cy outre ce qu'il estoit deuint Empereur & Roy des Espagnes: ou que luy outre ce qu'il estoit deuint Roy de France;* c'est à dire le Monarque de la Republique Chrestienne par vne suite necessaire. Et neantmoins l'euenement dementit cette belle Prophetie. Antoine de Leue paya de sa vie qu'il laissa en Prouence, la te-

merité de ſon conſeil, & la nouueauté de ſa diſſimulation, & l'Empereur euſt la honte auec ſes Ferrant Gonzague Marquis de Gaſt & Duc d'Alue; de ſe retirer ſans auoir rien fait que d'auoir perdu trente mille hommes, pour ne prendre que ce que nous ne deffendions point, & pour n'entrer qu'aux places que nous auions abandonnées.





DISCOVRS CINQVIEME.

De la troisiéme entreprise de Charles le Quint pour paruenir à la Monarchie, & comme elle luy manqua.



L'EMPEREVR ayant manqué son coup du costé d'Italie & du costé de France, s'attacha à vne troisiéme entreprise: Et comme ceux qui attaquent vne place par vn endroit qu'ils ont trouué plus fort qu'ils ne s'estoient imaginez, changent de dessein & l'attaquent par vn autre, qu'ils croyent estre plus foible & moins en defense; Il se resolut d'essayer si le vent du Septentrion luy seroit plus fauorable, & la conqueste de l'Allemagne plus aisée. Nous proposerons icy deux Chefs à considerer, qui seruiront à aiguiser l'intelligence & ouurir le Raisonnement de ceux qui sont encore aux Elemens de la Politique, & si j'osois destourner vn terme en

quelque façon ſacré, à vn vſage qui ne l'eſt pas; qui ne ſont que Cathecumenes en cette Science. Auſſi n'eſt-ce que pour ceux-cy que j'eſcris, & je ne ſuis pas ſi vain; que je pretende inſtruire & diſcipliner ceux qui ſont actuellement Miniſtres: mais ſeulement ceux qui le peuuent deuenir, & qui trauaillent à ſe munir des connoiſſances neceſſaires & des diſpoſitions propres, à receuoir cette noble forme. Car pour les autres de la conduite deſquels j'enrichis mon ouurage, & mes Diſcours tirent l'eſprit & la vie; Ie ne ſerois pas moins ridicule ſi je l'auois entrepris; que les Aſtres s'ils auoient raiſon & liberté, qui voudroient eſclairer le Soleil, de qui ils tiennent toute la clarté qu'ils ont, & tous les rayons qu'ils nous enuoyent.

Le premier Chef donc duquel je veux parler, eſt ce que j'ay deſia deſigné de la conſtitution & de l'aſſiete, où l'Empereur trouua l'Allemagne; c'eſt à dire comme d'vne maſſe forte & eſpeſſe, qui ne pouuoit eſtre renuerſée toute entiere, & qu'il falloit diuiſer & metre en pieces, pour l'vſurper toute en les recueillant l'vne apres l'autre. Cette diuiſion deuoit eſtre

en partie vn ouurage de la fortune, & vn effet de quelque maligne influence qui tombat ſur ce pays-là : & en partie vn coup de l'induſtrie humaine, & vn fruit de cette Raiſon d'Eſtat, qu'on appellera ſi l'on veut PRVDENCE ou MALICE. Quant à ce ſecond il eſt certain que Charles eſtoit vn grand ouurier de diuiſion, & vn abile ſemeur de diſcorde : & il eſt certain auſſi, qu'il n'eſt pas mal-aiſé de ſemer de cette graine, & de la faire fructifier par tout où il y a des Intereſts differens, & où pluſieurs peuuent pretendre à vne meſme choſe, de droit ou par bien-ſeance. Mais pour le grand deſſein qu'auoit Charles qui eſtoit d'vſurper toute l'Allemagne, & de tant de membres Souuerains qui la compoſent, d'en faire vn Corps Monarchique ; Il ne ſuffiſoit pas d'vne legere & courte diſcorde, & ce n'eſtoit pas aſſez qu'elle fuſt deſchirée en partis, ſi elle ne l'eſtoit long-temps, & ſi elle ſe pouuoit bien-toſt rejoindre. Il luy falloit pour cela quelque choſe de permanent & de durable. Il auoit beſoin que le feu qui s'allumeroit fuſt long & opiniaſtre, & que la matiere qui l'entretiendroit fuſt bien combuſtible ; mais qu'elle ne

le ne se consumat point. Autrement il n'est rien de plus naturel & de plus ordinaire, qu'vn Interest general comme est celuy de la liberté qu'on opprime; rallie ceux que quelque interest particulier auoit separez: que des humeurs contraires s'acordent à repousser vne commune necessité, & l'on a souuent veu que la presence des Ennemis, a remis la concorde & la bonne intelligence dans les armées; qui n'estoient auparauant que partialitez & que broüillerie.

Mais la fortune fit en faueur de Charles, ce que son industrie n'auoit sceu faire pour ses Interests, & elle alluma ce feu long & opiniastre dont il auoit besoin; en suscitant vne Heresie, qui coupant toutes les attaches du Corps Germanique, rompit pour jamais toute l'vnion de ses membres. La chose n'est que trop connuë & trop esprouuée, qu'il n'y a point de sujet où les volontez soient plus irreconciliables; que celuy où les Entendemens ont des sentimens contraires pour ce qui regarde le salut: ny des playes si mal-aisées à fermer, que celles que fait l'Heresie au Corps Politique. C'est pourquoy Charles conniua à la naissan-

ce de celle de Luther, & ne l'estouffa point quand il le pouuoit; s'imaginant peut-estre qu'il l'estoufferoit quand il voudroit, & apres auoir batu de ce fleau ses Ennemis; qu'il le supprimeroit, & par le moyen mesme de ceux qu'il en vouloit batre. Mais il se trompa en l'vn & en l'autre, & Dieu ne permit pas qu'vn poison si subtil que le sien fit son operation, ny qu'vne malice si estudiée fust heureuse. Car cette nouuelle Secte eust tant d'appas pour les Princes à qui elle abandonnoit les biens de l'Eglise, qui estoient grands en Allemagne, & tant d'agréemens pour les peuples qu'elle affranchissoit de tout ce qui mortifioit le sang & la chair, comme nous l'auons remarqué ailleurs; qu'il n'en fust jamais qui fit vn progrez si soudain, ny dont le cours fust si rapide & si impetueux. De sorte que soit que l'Empereur ne se sentit pas alors assez fort pour la heurter, ou qu'il voulût laisser refroidir le zele dont toutes les Sectes naissantes bruslent: soit que des ocasions plus pressantes l'appellassent ailleurs, comme la deffense de l'Estat de Milan en Italie; Il se proposa de laisser pour quelque temps en repos les Reli-

gionnaires d'Allemagne : de ſe preualoir des auantages que la ſouffrance de cette Nouueauté luy pourroit apporter ; & de ſe ſeruir des demandes des menaces & des forces des Innouateurs, pour les deſſeins qu'il auoit en Italie & en France ; comme nous l'auons repreſenté.

Cependant le deſtin des choſes du monde, & l'enchaiſnement des affaires de l'Europe ayant voulu, que les efforts que Charles auoit fait en Italie & en France ; euſſent eſté imparfaits en l'vne & vains en l'autre : & n'y ayant point lieu d'eſperer de rien faire dauantage en des lieux, où il s'eſtoit eſpuiſé d'inuentions & de forces, & où il auoit tant perdu pour n'auoir rien gaigné, comme en France, & ſi peu gaigné pour auoir tant trauaillé & tant vaincu, comme il auoit fait en Italie ; Il ſe reſolut de s'appliquer tout entier à la conqueſte de l'Allemagne, & de reueiller tout de bon le deſſein qu'il auoit juſques alors laiſſé dormir, de la reduire. Pour cét effet & ce ſera le ſecond Chef dont nous auons parlé cy deſſus ; nous apporterons icy les conſiderations qui vray-ſemblablement luy paſſerent

Il auoit fait priſonniers & François premier & Clement 7.

par l'esprit, & le Raisonnement sur lequel il affermit sa resolution: Il s'embarqua à cette entreprise, & mit la voile au vent qui ne luy fust pas enfin propice.

L'Allemagne donc deschirée en elle-mesme par des Religions differentes, & la vertu du mal ayant esté si efficace & son progrez si actif; que le nombre des parties saines se trouuoit de beaucoup inferieur à celuy des parties malades, & celles-cy plus incapables de reuenir en santé par la proximité & par l'influence des autres; que celles-là d'estre gastées par la contagion & par la malignité des premieres. Outre cela le temps ayant fait ouurir les yeux aux Protestans, & la diuerse face d'affaires par laquelle l'Empereur les auoit promenez, entre des mouuemens contraires d'esperance & de crainte, de promesses & de menaces; leur ayant fait comprendre que son intention n'auoit jamais esté de se seruir d'eux, que pour estre les instrumens de ses desseins & les Ministres de ses passions, pour tourmenter l'Italie & faire de la peine à la France. Lassez de tant d'artifices & de tant de changes, & connoissant l'humeur de Char-

les impatiente de repos, & ſon eſprit tranſporté d'vne perpetuelle ambition, & agité d'vn flux & reflux continuel de projets turbulens & de penſées guerrieres. Conſiderant qu'ayant tant remué & tant bouleuerſé ailleurs, tantoſt auec ſuccez & tantoſt inutilement, & y ayant jetté ſes derniers hameçons & employé ſes derniers efforts, ſans y auoir pû prendre ny enleuer ce qu'il deſiroit. Ne doutant point qu'il ne deut finalement venir à eux, comme à vne proye de priſe apparemment plus facile, & comme à des Victimes qu'il vouloit ſacrifier à l'Idole qu'il ſeruoit interieurement, qui eſtoit l'Ambition; ſous pretexte de les immoler à la Religion qu'il profeſſoit exterieurement; Ils ſe reſolurent de ſonger à leur ſeureté, de n'attendre pas ſeulement le mal pour le repouſſer; mais de luy aller meſme au deuant pour le combatre, & d'eſtre les premiers ſur les rangs, ſur leſquels ils preuoyoient que l'Empereur ne tarderoit point de ſe metre. Pour cét effet ils firent vne Ligue à Smalchalde, qui euſt pour principal fondement, de donner à Charles vn Coadjuteur en l'Adminiſtration de l'Empire, & de

Le 17. Auril 1532.

faire reuiure vne des Constitutions de la Bulle d'Or, qui porte, *Que pour destourner la Succession de l'Empire, il n'y pourra auoir successiuement trois Empereurs d'vne mesme Race.*

Celuy-cy de son costé qui se sçauoit également seruir quand il le falloit, de la force & de la ruse; voyant qu'il ne pouuoit acabler les Protestans en les surprenant comme c'eust esté son dessein; ne marchanda point à leuer le masque, & à aller hautement à eux, & comme l'on dit à Enseignes desployées. Pour en venir plus facilement à bout, & pour s'aplanir entierement le chemin de la victoire; Il vsa d'vn double artifice qui luy reussit d'abord, & eust vn effet present tel qu'il l'auoit projetté. Il fit courir le bruit à Rome, qu'il s'alloit opposer à l'Heresie qui se desbordoit excessiuement, & qui auoit fait dessein de passer d'Allemagne en Italie, par le débris de la vraye Religion & sur la teste des Catholiques. Il n'en falloit pas tant que cela pour piquer l'esprit du Pape, & pour reueiller son zele enuers la Religion qu'on attaquoit en sa personne. Il sçauoit bien que c'estoit à luy à qui l'Heresie en vouloit particulierement, & que

les premiers souspirs qu'elle auoit jettez & les premiers efforts qu'elle auoit faits venant au monde; auoient esté contre sa puissance. Il consideroit que le nombre des Ennemis estoit grand, & qu'ayant à aprehender vne semblable fureur, à celle des troupes que mena Furstenberg à Rome au nom & sous l'authorité de Charles Prince Catholique, qui ne fust neantmoins que passagere; Il auoit à craindre de plus la jonction de la durée à la violence, de la part de ceux qui y viendroient en leur propre nom, & sous les auspices de l'Heresie. C'est pourquoy il ouurit en faueur de l'Empereur les Tresors du Vatican, & ceux du Chasteau saint Ange: luy acorda des Croisades & des Decimes dans tous ses Estats de l'ancien & du nouueau monde: fit faire de belles & fortes leuées de gens de guerre qu'il luy enuoya, & luy procura de tous costez de puissans secours & des subuentions considerables.

L'autre artifice fust, que considerant la grande masse que faisoit le party Protestant d'Allemagne, & des autres Puissances du Septentrion qui estoient de la Ligue de Smalchal-

de; Il jugea qu'il luy falloit trauailler à diminuer cette masse: à desrober à cette Ligue le plus grand nombre qu'il pourroit de Princes qui n'y estoient pas encore entrez, & à empescher que ce torrent ne se grossit & ne s'enflat, du concours & de l'affluence de toutes les Eaux qui s'y pourroient rendre. Il sçauoit quelle estoit la nature des Ligues & leur foiblesse; Il sçauoit que celles qui se faisoient pour attaquer & pour conquerir, estoient plus fragiles & d'vne plus facile dissolution; que celles qui ne se faisoient que pour conseruer & pour deffendre. Qu'en celles-là il n'y auoit gueres que les plus ambitieux & les plus puissans qui eussent haste de s'embarquer; d'autant que c'estoient eux qui deuoient recueillir le principal fruit de la victoire, & en faisant la part aux autres des choses conquises; garder deuers soy ce qu'il y auroit de plus riche & de plus beau du butin & de la despoüille. Que les plus moderez & les foibles s'y engageoient le plus tard qu'ils pouuoient; ceux-là à cause de la fortune de la guerre qui est tousiours pleine d'obscurité & d'incertitude: & ceux-cy d'autant que si elle leur

leur eſtoit contraire, & ſi le vaiſſeau dans lequel ils ſe ſeroient mis venoit à faire naufrage; Ils ſeroient les premiers emportez par le mal-heur, comme ayant moins de moyen de luy faire reſiſtance: & les premiers ſubmergez; comme ceux à qui il ne demeureroit d'abord ny Eſquif ny Table pour ſe ſauuer.

Sur ce fondement, & affin de donner couleur de n'entrer point dans la Ligue, à ceux qui n'eſtoient pas ſi deſireux de remuement, ny ſi tranſportez de hayne contre luy, que le Duc de Saxe & le Lantgraue de Heſſe; Il s'auiſa d'en eſloigner la cauſe de la Religion, pour laquelle les plus froids & les plus timides, ont couſtume de s'eſchauffer & de s'enhardir, & les plus impies & les plus prudens, ont honte de paroiſtre ſans zele & ſans violence. Cela l'obligea de donner à entendre par l'Allemagne; que la fin de ſes armes n'eſtoit pas de toucher à la nouuelle Religion, ny à la liberté des Conſciences. Que ſon deſſein ſeulement eſtoit de reprimer la Rebellion, qui ayant eſté conceüe dans la teſte du Duc de Saxe & dans celle du Lantgraue; s'eſtoit eſcloſe dans l'Empire. Comme au contraire, que

l'intention de ces Princes n'estoit ny de defendre ny de preseruer leur Religion, qui n'estoit ny attaquée ny menacée; mais de supprimer la Maison d'Austriche dont il estoit le Chef, & d'esteindre ou de s'approprier l'Empire dont elle estoit depositaire.

Ce pretexte arraché à la Rebellion; Il ne doutoit point qu'elle ne fust moins puissante qu'elle n'eust esté, si les Conjurez eussent pû couurir leur dessein d'vn voile si specieux que celuy de l'honneur de Dieu: & que les plus sages & les moins interessez des Protestans, ne fussent bien-aises de voir quels seroient les premiers succez des armes, & de quel costé inclineroit la victoire; sçachant bien que si elle fauorisoit ceux de leur Secte, ils seroient tousiours les bien-venus parmy eux, & que les mains de la societé leur seroient tousiours données. Au contraire si le Ciel se declaroit en faueur de Charles, & s'il venoit à triompher des forces Confederées; Ils s'imaginoient que la foudre preparée contre la Rebellion, ne tomberoit que sur les vaincus, qui seuls auroient esté rebelles: & que la vengeance s'arresteroit sur les bords de leurs

Eſtats, d'où il ne ſeroit rien ſorty de criminel, ny aucun vent qui euſt eſmeu le trouble & excité la Reuolte. De ſorte que l'Empereur tenoit pour certain, que ſi rien ne ſe remuoit contre luy, que ce qui paroiſſoit en Allemagne; Il en viendroit aiſement à bout, & que ces grandes forces qu'il voyoit ſur pied; reſſembleroient aux eaux d'vn torrent, qui deſcendent auec orgueil & s'eſpanchent auec du bruit & du rauage; mais qui ne courent pas loin, & dont on ne voit bien-toſt apres que les traces par où elles ont paſſé, & des marques de leur violence. A ces conſiderations de prudence; Il ajouſta celles de l'intereſt particulier, pour en fortifier la vertu & en aiguiſer la pointe. Il fit de grandes promeſſes d'honneur & de biens, aux Ambitieux & aux Auares qui luy pouuoient eſtre vtiles, & auec ce leurre il attira à ſon party le Duc Maurice de Saxe; à qui il promit l'Electorat & les Eſtats de ſon Couſin, qui ſont encore aujourd'huy entre les mains d'vn des deſcendans de ſon frere Auguſte. Ce Siecle nous a fait voir quelque choſe de ſemblable, que nous rapporterons en la troiſiéme Partie.

Pour ce qui eſt des Eſtrangers que les Proteſtans pourroient engager dans leur querelle; Il ſçauoit bien qu'il n'y auoit que le Roy de France qui les peût puiſſamment aſſiſter, & qui peût fournir à vne grande deſpenſe, & aux beſoins d'vne longue guerre. Qu'il n'y auoit que luy qui peût long-temps nourrir ce Monſtre, qui mange touſiours ſans ſe ſouler jamais, & qui manque touſiours d'aliment ſuffiſant; bien qu'il ait tout celuy que l'induſtrie & la force luy puiſſent faire venir. Mais pour cecy il preuoyoit que les Allemans eſtans naturellement courageux & fiers, & nourris d'vn air comme eſt celuy du Septentrion, qui enfle & qui inſpire communement vne grande opinion de ſoy-meſme; ne ſe reſoudroient que fort tard à ſe rendre ſuplians, & à faire connoiſtre au monde qu'ils auoient beſoin du ſecours d'autruy. Qu'ils ne le demanderoient que quand ils ſe verroient perdus, & n'auroient recours à ce remede, que lors que le mal ſeroit deuenu plus puiſſant que ce remede, & que la nature opprimée n'auroit ny force ny vertu pour le ſupporter. Que c'eſtoit l'ordinaire des Princes dont on imploroit

l'assistance, d'essayer premierement de diuertir le mal, & de conjurer la tempeste qui tomboit sur leurs Alliez, par offices & par intercessions; auant que de venir à la force. Et par consequent qu'on estoit renuersé, auant qu'il parût personne pour appuyer, & qu'on auoit receu le coup de la mort, auant qu'il se trouuat des mains pour arrester le bras qui frapoit. En vn mot que c'estoit la nature des secours que les Princes enuoyent les vns aux autres; d'estre preparez lentement : d'estre enuoyez moindres que n'est le besoin de ceux qui les demandent, & d'estre donnez plus petits que n'est l'intention de ceux qui les donnent.

Que cela estant commun à tous les Estats; Il estoit en ce temps-là particulier à la France, & qu'elle faisoit souuent de faux frais & des auances perduës; pour ne les pas faire assez à temps, ou ne les faire pas assez grandes. Que pour celle-cy elle ne se resoudroit pas d'agir puissamment, ny de faire de grands amas d'argent & d'hommes en faueur des Allemans; sans sçauoir pourquoy, sous quelles conditions, & quel seroit le fruit de tant de bien

hazardé & de tant de vies exposées. Qu'elle voudroit auoir quelque gage de la foy de ceux auec qui elle faisoit Societé; comme la prudence Politique le conseille: & demanderoit des places de seureté pour la retraite de ses armées, & pour ne demeurer pas la proye des Ennemis & le joüet des Amis en cas de disgrace; comme les maximes de la guerre le commandent, & semblables conditions de longue contestation & de resolution difficile.

Qu'au contraire c'estoit le naturel des Allemans de ce temps-là, de vouloir estre secourus quand ils en auoient besoin, plus gratuitement que gens du monde, & apres qu'on auroit fait tout ce qu'on auroit pû pour l'amour d'eux; de penser qu'on n'en auroit jamais assez fait, & qu'on leur en deuroit encore de reste. Qu'ils auroient de la peine à se resoudre de bailler des places de seureté, pour la retraite des armées de ceux qui les secourroient: de se brider eux-mesmes par des blocus volontaires, & de faire des playes à l'Empire qui ne se fermeroient peut-estre jamais. Que si la preuoyance de l'auenir & la constitution du temps present requeroient, que les

François s'acommodassent de quelque chose pour asseurer leur retour en leur pays, quand ils se seroient engagez dans celuy des autres; Ceux-cy entreroient en deffiance de leur dessein, & craindroient que sous vne protection apparente ; Ils ne voulussent introduire parmy eux vne vsurpation veritable, & repousser vne seruitude en les precipitant en vne autre. Qu'il ne leur faudroit que cét ombrage pour s'accorder sans eux, quand ils pourroient s'acorder auantageusement, & pour les laisser dans le bourbier, dont ils seroient sortis par leur assistance. Qu'il ne leur faudroit mesme que ce pretexte pour tourner leurs armes contre leurs Liberateurs, & pour passer de la defection à l'hostilité, & deuenir Ennemis declarez, de Confederez Infideles.

Que la France feroit de grandes considerations sur tout cela, & delibereroit longtemps auant que de s'embarquer à vne si haute entreprise, & à vne expedition si jalouse. Et par consequent il se prometoit d'auoir dissipé ce grand amas de troupes tumultuaires qui rendoit les Protestans si orgueilleux, & aneanty la Ligue ennemie ; auparauant

qu'elle euſt cherché quelque autre appuy eſtranger, & que la France ſe fuſt remuée. Cela luy reuſſit comme il l'auoit projetté, & il euſt deſlors acheué ce qu'il auoit heureuſement commencé, & qu'il auoit plus qu'à demy fait; s'il n'en euſt eſté empeſché par des cauſes que nous auons apportées ailleurs.

A cette Ligue en ſucceda vne autre ſous la direction de l'Electeur Maurice de Saxe. Elle fuſt veritablement plus ſage que la premiere, & euſt recours à la France ſans laquelle l'experience luy auoit appris, qu'elle n'auroit que des ſuccez imparfaits & vne proſperité de peu de durée. Auſſi fuſt elle plus heureuſe que la premiere, & l'entrée de Henry ſecond dans l'Allemagne, & l'apparition de ce nouuel Aſtre qu'on peut en quelque façon dire auoir haſté l'Occident de l'Empereur, & fait cacher ſa lumiere, luy donnerent vne telle eſpouuante; qu'il fit rechercher d'accommodement les Proteſtans, & leur offrir des conditions ſi auantageuſes pourueu qu'ils ſe deſtachaſſent de la France; qu'ils les accepterent, & firent
En l'année 1552. leur paix à Paſſau ſans y comprendre le Roy, qui

qui n'auoit pas espargné sa propre personne pour les assister. Ils la firent sans se souuenir encore de deux Princes qu'ils luy auoient baillez pour Ostages, & qu'il rendit auec autant de generosité qu'il leur auoit tesmoigné de franchise, à ne leur demander point d'autres gages de leur foy, ny d'autres arres de leur constance. Ce n'eust pas esté assez à Maurice d'auoir violé sa foy, & manqué à vn si magnanime Protecteur; luy qui auoit trahy son propre sang, & fait la guerre à son Cousin Federic pour auoir ses Estats & sa dignité Electorale; si pour consommer la lascheté & couronner l'ingratitude, il n'eust encore acordé à l'Empereur, que les troupes de la Ligue passeroient à son seruice, & seroient employées contre la France, qui auoit tant contribué à les rendre victorieuses, & à deliurer l'Allemagne de seruitude.

Le pretexte dont les Allemans colorerent cette sale procedure, & le plastre dont ils couurirent cette noire tache; fust le recouurement de la ville de Mets, dont Henry second s'estoit acommodé en passant, du consentement de l'Euesque & du peuple, qui aymoit

mieux viure ſous la domination d'vn puiſſant & juſte Monarque, comme eſtoit Henry; que ſous la tyrannie & ſous la foibleſſe de pluſieurs Maiſtres, comme eſtoient les Magiſtrats qui le gouuernoient. Outre que le Roy ayant eü le vent de l'infidelité de Maurice, dont l'humeur intereſſée & changeante ne luy eſtoit pas inconnuë, & voyant paroiſtre des ſignes d'vne future tempeſte qui pourroit fondre ſur la France; Il creut que le moins qu'il pouuoit faire, eſtoit de ſe ſaiſir de quelque place importante, pour metre vn frein à la legereté des Confederez, & pour les empeſcher de le tromper de peur de perdre cette place. Et en tout cas pour couurir & remparer ſa frontiere aux deſpens de ceux, pour l'amour deſquels il auoit mis ſon Eſtat au hazart, apres auoir ſi liberalement expoſé ſa vie & le bien de ſes ſujets pour les deffendre. Cela n'eſtoit que trop juſte, & il n'y auoit rien que le droit de nature ne permit, & que la loy de la guerre ne commandat. Et certes qui ſe ſouuiendra ſous quel tiltre & auec quelle couleur l'Empereur s'empara de Cambray & de Conſtance, qui eſtoient villes Imperiales, & que ce fuſt ſeule-

ment pour faire de celle-là vn rempart contre la France, & de celle-cy vne bride pour gourmander les Suisses; jugera que le Roy auroit esté trop delicat & trop foible, si sur de meilleurs fondemens, & sur de plus fortes considerations, il eust fait scrupule d'ocuper vne ville, où les souhaits de la plus grande partie des habitans l'appelloient: & d'entrer dans leurs murailles, apres s'estre logé dans leur cœur & dans leurs affections.

Toutes les forces donc de l'Empire tournerent contre Mets, qui fust l'escueil où la fortune de l'Empereur acheua de se briser, & où il commença à comprendre qu'il luy falloit quiter le monde, où il ne pouuoit plus estre ce qu'il auoit esté: & descendre du Theatre, où il ne pouuoit plus paroistre que comme vn Prince mal-heureux, & dont la fortune vouloit faire exemple. La Iournée de Renty fit la conclusion de la Piece, & la peur qu'il eust d'y estre enleué; comme infailliblement il l'eust esté par Monsieur de Guise, si vn des Chefs de l'armée du Roy n'eust fait sonner la retraite, dans la chaleur du combat & au fort de la victoire. La peur dis-je que Charles eust

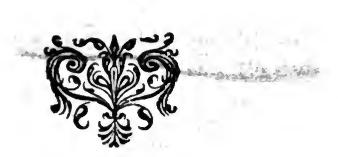
de cét accident; le confirma en cette noble & hardie resolution qu'il auoit faite de quiter le monde, & de renoncer à l'Ambition à l'Empire & à tant de Royaumes. Il voyoit bien par les experiences qu'il en auoit faites, & par les disgraces qu'il auoit receües depuis l'auenement de Henry à la Couronne; que le Genie de ce Prince estoit superieur au sien, & qu'il ne deuoit pas opposer le penchant de l'âge & les infirmitez de la vieillesse, à l'ascendant & à la vigueur d'vne jeunesse florissante. Il consideroit que Henry estoit en possession de luy faire des affronts à la guerre: qu'il auoit tousiours eü l'auantage sur luy dans la Negotiation & aux Traitez: qu'il auoit sceu se destourner des pieges qu'il luy auoit tendus à Rome & au Concile, & qu'ayant dissipé les menées qu'il y faisoit pour susciter contre luy toute la Chrestienté Catholique; il auoit eü l'adresse de luy jetter à dos toute l'Allemagne Protestante.

Voila donc Charles hors du monde où il auoit fait tant de bruit & tant remué de choses. Voila son dessein de la Monarchie eschoüé, & les trois pays en seureté; chacun desquels

luy euſt pû ſeruir de planche s'il l'euſt conquis, pour paſſer à la conqueſte du reſte. Mais ce qui eſt le plus conſiderable, & la plus grande ſupercherie que la fortune luy ait faite; Eſt qu'il a veu de ſon viuant l'Empire ſortir de ſa Maiſon, & paſſer à celle de ſon Cadet. Qu'il a veu faire cette breſche ſans l'auoir pû empeſcher, & a veu ſa puiſſance & ſon credit trauailler inutilement pour la reffaire. L'inclination des Allemans de n'auoir point d'Empereur qui ne fuſt de leur Nation, & le beſoin qu'il auoit d'eux aux guerres qu'il auoit ſur les bras; l'obligerent à conſentir que ſon frere fuſt nommé Roy des Romains. Il y conſentit certes ſe promettant de faire en ſorte auec le temps, ou que Ferdinand en donneroit la demiſſion en faueur de ſon fils: ou de faire nommer ſon fils Roy des Romains en cedant l'Empire à ſon frere.

Mais Ferdinand qui n'auoit rien oublié pour s'eſleuer à cette Dignité: qui auoit eſté pour ce ſujet complaiſant aux Allemans au prejudice meſme de ſa conſcience, & qui s'eſtoit veu reprocher à Rome en la perſonne de ſes Ambaſſadeurs; qu'il s'eſtoit fait paſſage à

l'Empire par le mépris de la Religion, & par les injures qu'il auoit souffert luy estre faites; n'auoit garde de se demetre volontairement d'vne chose, qu'il auoit si cherement achetée: & il auoit trop de passion pour son fils, pour luy preferer son Neueu en la plus haute Dignité du Christianisme. De sorte que l'Empereur ayant enuoyé sans effet auant sa retraite, la Reyne de Hongrie sa sœur vers Ferdinand & vers Maximilian son fils, pour obtenir ou vne demission de la Royauté des Romains: ou vne substitution à la mesme Royauté en faueur de son fils Philippe; aquiesça à ce qu'il ne pouuoit éuiter: suiuit la force de la destinée qui l'eust entraisné, & remit l'Empire à son frere qu'il n'auoit pû faire tomber en la personne de son Successeur.





DISCOVRS SIXIEME.

Que Philippe second s'attacha principalement à la France, pour s'ouurir par là le chemin à la Monarchie. Que ses Successeurs ont tasché de s'establir dans le cœur de l'Allemagne, pour faire reuenir l'Empire à leur Maison, & pour passer de là à la Monarchie.



PHILIPPE second fust malade, comme ses descendans l'ont aussi esté depuis, de la passion de Charles, & recueillit l'amour de la Monarchie comme vne piece de son heritage. Mais d'autant que l'Angleterre qui eust fort aydé à acheminer ses desseins, luy eschapa, & que l'Empire qui luy eust fourny des pretextes & des forces pour l'execution de plusieurs grandes entreprises, luy auoit manqué; Il laissa pour quelque temps reposer sa passion: ou n'en fit point pa-

roiſtre d'autre, que celle de conſeruer ce que ſon pere luy auoit laiſſé, & d'affermir ce qu'il auoit trouué de tremblant dans ſes Eſtats. Il obtint à la verité d'abord quelques auantages eſclatans ſur Henry ſecond, qui n'euſt pas le meſme aſcendant ſur le fils qu'il auoit eü ſur le pere, & qui expia l'infraction de la Treue, où Meſſieurs de Guiſe la Ducheſſe de Valentinois & les Caraffes le precipiterent; par la perte des batailles de Saint Quentin & de Grauellines, & par la paix de Cateau Cambreſis, où il rendit en vn jour ce qu'on n'euſt ſceu prendre en pluſieurs années, & ouurit la porte aux guerres ciuiles en la fermant aux eſtrangeres. Depuis la continuation de la deſcouuerte des Indes qui luy fit depeupler l'Eſpagne, & troquer des hommes dont il auoit fort à faire, contre de l'argent dont il n'auoit pas tant de beſoin. La defection des Flamens contre leſquels il n'euſt pas aſſez de puiſſance; bien qu'il poſſedat tant de Royaumes: ny aſſez de ſageſſe; quoy qu'on l'ait nommé le Salomon de ſon Siecle, & l'humeur mutine & inquiete des Moriſques; le refroidirent vn peu de ſon grand deſſein, & rallentirent en luy cét Eſprit

Eſprit Monarchique, qui auoit tant agité Charles le Quint.

Mais dés qu'il euſt oüy le bruit que les differens de la Religion faiſoient parmy nous, & qu'il euſt veu l'embaras où les guerres ciuiles nous auoient plongez; Il réueilla vn deſir qui n'eſtoit qu'aſſoupy: Il embraſſa l'ocaſion qui luy rioit: Il ſe propoſa de ſe frayer le chemin à la grandeur premeditée, ſur les ruines de la France. Il jugea bien qu'il ne pourroit trauailler ſur vne plus riche eſtoffe pour la beſoigne qu'il meditoit: qu'il trouueroit parmy nous ce que peut-eſtre il chercheroit ailleurs inutilement, & que les Eſpagnols ayant d'ordinaire ſur nous cét auantage, qui naiſt du temperament du corps & de la conſtitution du Climat, d'agir auec plus de preuoyance; l'abondance de richeſſes & d'hommes dont ce Royaume ne ſe ſçauroit eſpuiſer, les gueriroit d'vn defaut auquel nous ne ſommes pas ſujets; qui eſt de faire lentement & auec vne longueur ruineuſe, les apprets de leurs entrepriſes. Cela pourtant n'eſt pas arriué, & la meſme Prouidence qui n'a point ſouffert juſques icy, que les hommes ayent coupé les

Iſtmes & les Deſtroits qui ſeparent les Mers qu'il a voulu eſtre diuiſées; n'a pas voulu que les auantages que l'vne des Nations a ſur l'autre, ſe conjoigniſſent auec durée ſous vne ſeule. Quoy que Philippe ait fait joüer toute ſorte de machines, & mis en beſoigne toute ſorte d'ouuriers; Il n'a jamais pû faire cette liaiſon, & la France n'a pû ſe donner à luy, bien que ce fuſt ſon enuie: & il n'a ſceu la receuoir, bien que ce fuſt ſa paſſion. Bref apres auoir conſumé tant de forces, & jetté tant de millions parmy nous: apres y auoir tant trafiqué & tant fait la guerre: apres y auoir remué la bonne & la mauuaiſe Religion pour paruenir à ſon but; Il ne luy eſt reſté pour ſe conſoler d'auoir manqué le veritable ſujet de ſes armes & de ſes prattiques, qui eſtoit d'vſurper la Couronne; que la beauté du pretexte, qui eſtoit de nous donner vn Roy Catholique.

Ie ne laiſſeray pas de remarquer icy pour le diuertiſſement du Lecteur, & pour vn exemple illuſtre de la vanité des grandeurs, & de l'inſtabilité des choſes humaines; qu'il n'eſt gueres poſſible de trouuer vne vie plus meſlée de bien & de mal, & plus tiſſuë d'accidens

heureux & finiſtres; que celle de Philippe. Il eſt certain que ſi ce Prince a beaucoup gaigné d'vn coſté; il a beaucoup perdu de l'autre, & que ſi vne partie de ſes deſſeins luy a reuſſi, l'autre a manqué & s'eſt auortée. L'acompliſſement de ſon mariage auec la Reyne d'Angleterre, qui auoit rencontré tant de contradictions & d'eſcueils : les victoires de Saint Quentin & de Grauellines, dont nous auons deſia parlé : le reſtabliſſement du Duc de Sauoye deſpoüillé pour les Intereſts de ſa Maiſon, & les François chaſſez de l'Italie: tant de pays conquis & tant de Mines deſcouuertes aux Indes Occidentales : la Succeſſion du Portugal auec ſes dependances, qu'il s'aſſeura auec les armes contre cinq fameux Concurrens: la ſuppreſſion des Priuileges & de la liberté des Aragonois: la deffaite des Moriſques: le gain de la bataille de Lepanthe, où il euſt ſi grande part, & la repriſe de Thunis & de la Goulete; ſont à la verité de grandes pieces, & qui feront du bruit juſqu'à la derniere poſterité.

Mais d'ailleurs la mort de la Reyne d'Angleterre ſans Enfans, & par conſequent la poſ-

ſeſſion de ce beau Royaume eclipſée : la perte de la vraye Religion aux Pays-Bas, ſans que pour le moins il y ait pû conſeruer comme nos Roys ont fait parmy nous, la fidelité & l'obeiſſance qui luy eſtoient deües : la France qui s'eſt ſauuée de ſes mains lors qu'il la tenoit comme priſe : l'attaque des Gelues & les deſcentes de ſes troupes en Irlande qui luy furent mal-heureuſes, & l'inuincible qui deuoit metre à la chaiſne toute l'Angleterre, & pour laquelle les Rodomons qu'elle portoit, diſoient qu'ils ne deſiroient en cela ſinon que Dieu ne ſe meſlat de rien, & qu'il les laiſſat ſeulement faire. Cette inuincible dis-je qui ne fuſt que le joüet d'vn grain de vent, & l'exemple du plus grand naufrage qui ait diffamé l'Ocean depuis le temps de Tybere. En vn mot de trois places que ſon pere luy auoit recommandé de garder auec plus de ſoin & de jalouſie, comme les clefs de l'Eſpagne des Pays-Bas & de l'Affrique ; Cadis fuſt priſe par les Anglois, Fleſſingue par les Hollandois, & la Goulete par le Bacha Pialy. Ces diſgraces neantmoins & cette bizarrerie d'accidens n'ont pas empeſché, que ce Prince n'ait aquis

vne reputation qui a volé par tous les lieux de la terre, & qui ſe rafraiſchira dans tous les âges du monde; ce qui n'eſt ny merueilleux ny nouueau, puis que ç'a touſiours eſté le deſtin de la pluſpart des grands hommes, d'eſtre expoſez à ce flux & reflux de fortune, & de mourir riches d'honneur apres auoir fait pluſieurs pertes.

Quoy qu'il en ſoit du cours & de la Cataſtrophe de la vie de Philippe; Il ne peût s'empeſcher auant mourir de tourner les yeux du coſté de la Monarchie, & de jetter quelque œillade vers l'Allemagne où eſt l'Empire, qui en eſt le fondement & le centre. C'eſtoit peut-eſtre pour monſtrer à ſes Succeſſeurs la route qu'il leur falloit ſuiure pour y arriuer, & l'endroit par lequel ils pourroient rappeller & faire reuenir l'Empire dans leur Maiſon. De là vint l'Expedition de l'Admirante d'Aragon delà le Rhin, dont nous parlerons amplement en la troiſiéme Partie au Traité de la Succeſſion de Cleues. De là vint le renouuellement de la meſme entrepriſe par Spinola ſous les Archiducs de Flandres & ſous Philippe III. Et bien que l'vne & l'autre de ces deux Expe-

ditions ait eü vne fin plus prochaine, qui estoit la communication de l'Allemagne & des Pays-Bas, & la commodité de faire plus auantageusement la guerre à leurs Ennemis, & de les tirer d'entre leurs Canaux & leurs Riuieres; Si est-ce que les Espagnols qui n'ont jamais l'esprit que trop embarassé des considerations de l'auenir, & qui en toutes leurs actions ont tousiours plus d'vn but où ils visent; Outre le dessein particulier & present dont nous auons parlé, auoient encore en teste cét autre general & esloigné, de s'ourir le chemin à l'Empire, & de là à la Monarchie.

Les Successeurs de Philippe ne se sont pas d'abord jettez à des entreprises si vastes. Ils n'ont pas d'abord monstré des desseins qui ayent pû beaucoup estendre leur domination & allonger leurs limites, & jusqu'à la mort du feu Roy; les Pays-Bas ont esté le champ où ils se sont le plus exercez, & où ils ont dauantage paru, tantost en qualité d'Assaillans & tantost en qualité de Soustenans. Vn peu deuant & incontinent apres la mort de ce Prince, qu'on a à bon droit appellé GRAND, & à

qui entre tous nos Roys on pourroit justement eriger le tiltre d'incomparable, s'il n'eust point laissé de Successeur qui l'eust esgalé; les armes d'Espagne exciterent du trouble, & causerent quelque innouation en Allemagne sur le sujet de la Succession de Cleues. Mais elles se firent principalement sentir en Piedmont contre le Duc de Sauoye, & firent trois efforts reiterez pour despoüiller ce Prince, & se saisir de l'entre-deux qui separe la France de l'Italie. Ce jeu sanglant où la France agit tantost auec langueur & mollesse, & tantost auec quelque force & quelques eslans de courage; dura jusqu'aux troubles de la Boheme, & aux derniers mouuemens de l'Allemagne. L'Empire aussi depuis Charles le Quint jusqu'à ce temps-là, auoit si fort changé de ce qu'il estoit; qu'il ne luy en restoit presque que le nom & les armes, & au lieu de ce vol hautain & superbe que ses Aigles prenoient autrefois, & qu'elles ont pris depuis; Elles ne battoient plus que d'vne aisle.

Mais apres que le Conte Palatin eust commencé cette celebre querelle, qui n'a pû finir encore par le hazart de plus de quinze batail-

les, & irrité ceux qu'il n'a ſceu depuis ny vaincre ny apaiſer. Apres qu'il euſt enleué la Boheme à l'Empereur, & porté la guerre juſqu'au cœur de l'Auſtriche, & aux Faux-bourgs de Vienne; les deux Puiſſances Auſtrichiennes eſtant vnies, eurent bien-toſt la reuanche de cét affront, & ayant changé la face de l'action, & conuerty la defenſe en attaque, pouſſerent ſi auant la victoire; qu'il s'en fallut peu qu'elles ne la miſſent en ſon comble, & ne la viſſent couronnée du gain entier de l'Allemagne. Cela fuſt ſans doute arriué, ſi l'impatiente auidité des Eſpagnols, comme nous l'auons pluſieurs fois dit, ne leur euſt fait oublier cette vieille Maxime qui leur a eſté ſi familiere; de n'entamer jamais de nouuelles conqueſtes, qu'on n'ait bien aſſeuré les premieres: & ſi les Eſtats du Duc de Mantoüe qui deuoient changer de maiſtre; ne leur euſſent fait abandonner la certitude pour l'eſperance, & expoſer ce qu'ils poſſedoient en Allemagne, pour vſurper ce qu'ils n'ont pas aquis en Italie.

Mais laiſſons l'affaire de Mantoüe juſqu'à la troiſiéme Partie, où nous en traiterons au long,

long, & reuenons au dessein des Roys d'Espagne de faire reuenir l'Empire chez eux, & de metre sous les aisles de ses Aigles tous les Estats qu'ils possedoient, pour y joindre ceux qu'ils ne possedoient pas, & qui leur estoient necessaires pour former le rond de leur Monarchie. Ils virent bien qu'apres s'estre saisis des auenuës & emparez des lizieres de l'Allemagne, s'ils ne vouloient que s'auancer pied à pied dans ce grand & vaste pays; la besoigne seroit trop longue, & qu'ils rencontreroient sur leur chemin tant de mauuais pas & tant de trauerses; qu'ils seroient peut-estre contrains de s'arrester, ou de retourner en arriere. Cela n'empescha point que d'vn costé ils ne projettassent d'enuahir la Valteline, pour la communication de l'Italie & de l'Allemagne, & de l'autre de s'establir delà le Rhin pour le commerce de l'Allemagne & des Pays-Bas.

Quant au premier l'humeur des habitans de cette vallée, qu'ils preparoient de longue main à la Reuolte contre les Grisons leurs Souuerains, & la graine de discorde qu'ils y auoient semée, & qu'ils cultiuoient auec grand soin; leur faisoient esperer qu'ils y trouue-

roient tousiours la porte ouuerte lors qu'ils y voudroient entrer, & que les gages leur demeureroient durant la contestation des Parties. Quant au second la mort prochaine du Duc de Cleues sans Enfans, & la concurrence de plusieurs Pretendans à cette riche Succession; ne leur permetoient pas de douter que s'ils ne pouuoient l'attraper toute; Ils n'en tirassent tousiours à eux quelque membre important, & quelque piece considerable. Mais leur preuoyance donna plus auant, & par vn intrigue ourdy certes auec beaucoup d'esprit, & continué auec constance, dans la famille des Princes de l'autre Branche de leur Maison; Ils tascherent de s'ancrer dans le cœur de l'Allemagne: d'y aquerir de beaux Estats, & de s'oster la grande pierre de scandale, & le fatal obstacle qui les empeschoit de paruenir à l'Empire; qui estoit d'estre estrangers de l'Empire, & de n'estre point membres du Corps Germanique.

Deux principales considerations leur donnerent cœur à former ce dessein, & à ourdir cét intrigue. La premiere la foiblesse où l'Empire estoit tombé depuis la mort de Charles le

Quint, & le besoin qu'auoient les Empereurs Regnans de leur assistance & de leur protection, contre les frequentes inuasions des Turcs dont la Hongrie estoit trauaillée, & contre les entreprises des Protestans, qui estoient tenus en eschec & empeschez de remuer, à l'aspect de leur puissance. La seconde consideration estoit l'imbecillité de l'esprit, & la bassesse des inclinations de l'Empereur Rodolphe; sous le regne duquel se commença la piece que nous allons estaller. L'humeur de son frere Mathias perpetuellement inquiete, & à qui la nouueauté le trouble & la broüillerie; estoient de merueilleux appas pour le faire aller où l'on vouloit, & celle des deux Cadets Maximilian & Albert, qui n'auoit ny action ny vigueur, & estoit toute dans la dependance, dans la soumission & dans vne obeissance presque aueugle.

D'autre costé le Genie de Ferdinand Archiduc de Grets leur Cousin & Beau-frere de Philippe III. Prince nourry à la deuotion, & par l'acoustumance qu'il auoit prise de dependre, & de se laisser conduire aux choses spirituelles; tres-disposé à se laisser gouuerner, & à

ſouffrir direction aux temporelles. De quoy il ne faut point s'eſmerueiller, puis qu'il arriue aſſez ſouuent que l'vne de ces dependances attire l'autre, tant de la part de ceux qui ſe ſoumetent & qui ſuiuent; que du coſté de ceux qui gouuernent & qui conduiſent, & qui non contens d'vne ſi abſoluë & ſi delicate domination, que celle qui s'exerce ſur l'eſprit; ont bien de la peine à s'empeſcher de l'eſtendre ſur les objets materiels: & s'ils ne font des vſurpations ſtables & fixes en ce pays-là; d'y faire au moins de temps en temps des irruptions & des courſes. Bref de la part des objets meſmes qui ſont aſſez ſouuent compliquez & mixtes, & compoſez de ce qui regarde l'eſprit & de ce qui concerne la matiere; & pour leſquels par conſequent les Princes n'ont pas moins beſoin du Conſeil de Conſcience, que du Conſeil d'Eſtat, & d'eſtre eſclairez des lumieres de la Morale Chreſtienne, que de celles de la Politique. De ſorte qu'encore que Ferdinand aymat naturellement la Iuſtice, & euſt auerſion de ce qui choquoit la probité; Il n'eſtoit pas difficile de le faire conſentir à beaucoup de choſes, qui choquoient la juſtice & la

probité ; en les colorant des apparences de la Religion, & en les dorant du pretexte de la plus grande gloire de Dieu.

Outre que ce Prince ayant vn Foible, auquel sont sujets tous ceux qui sont comme il estoit, d'vn naturel benin & d'vne temperature douce, qui est de ne pouuoir souffrir vne longue importunité ; les Espagnols preuoyoient bien que l'attaquant par là, ils en obtiendroient plusieurs choses ausquelles il auoit de la repugnance: qu'il les acorderoit pour se redimer de vexation, & que pour le contraindre de se rendre ; Il ne faudroit que redoubler les bateries, & le sommer souuent de se rendre ; ce qui est arriué plusieurs fois. Comme aussi il est arriué qu'en consideration du zele pour la Religion: de l'amour pour la justice, & des autres bonnes qualitez de ce Prince ; Dieu luy a enuoyé des prosperitez auec lesquelles ses vertus morales n'auoient point de proportion: & que pour la peine de ses defaux & de ses foiblesses, qu'il a laissé seruir d'organe & d'instrument aux passions d'autruy ; Il luy a enuoyé des disgraces si extrêmes, qu'il s'est veu trois fois sur le point d'estre perdu sans res

ſource, & ſur le penchant d'vn abyſme, d'où ceux qui y tombent ne remontent point. Mais enfin les proſperitez l'ont emporté ſur les diſgraces, & il a eü cette ſatisfaction auant mourir, de voir la promotion de ſon fils à la Royauté des Romains; bien qu'on la tienne illegitime, & la grandeur de ſa Maiſon en quelque ſorte de ſeureté, & en quelque eſtat de conſiſtance.

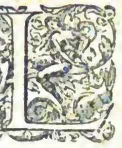
Reprenons ce que nous auons quité. Ferdinand auoit vn frere appellé Leopold, qui n'eſtoit pas à la verité Prince de haute entrepriſe ny de grande ambition; mais qui n'eſtoit pas auſſi dépourueu de ſens commun ny de chaleur Martiale, & qui eſtant obligé de dependre comme Cadet des mouuemens de ſon frere aiſné; les Eſpagnols jugeoient bien qu'il ſeroit par conſequent obligé de dependre d'eux, qui donneroient la Loy aux actions & à la conduite de l'autre, & qu'il ſeroit vn inſtrument aſſez propre pour auancer les deſſeins qu'ils auoient ſur la liberté des Griſons, & pour l'vſurpation de la Valteline.





DISCOVRS SEPTIEME.

Comment les Successeurs de Philippe ont tasché de s'establir dans l'Allemagne. Des motifs qui obligerent les Bohemiens à se soustraire de la Domination de l'Empereur Ferdinand, & d'appeller à la Royauté de la Boheme l'Electeur Palatin.



LES conditions de ces Princes soigneusement obseruées, comme nous venons de dire, & leur Fort & leur Foible bien reconnu par les Espagnols; Ils commencerent à trauailler à leur besoigne, & à faire joüer leurs artifices. Pendant que Rodolphe faisoit de son Cabinet vn Laboratoire & vne Forge, & reduisoit toutes les pensées de l'Empire à chercher la Pierre Philosophale, & à faire des Montres & des Horologes; Ils firent vn Traité *L'an 1606.*
auec Paul V. & auec les Archiducs, par lequel,
Et le tout pour la conseruation & l'exaltation de la Re-

ligion Catholique, fust resolu d'vn commun consentement de declarer à Rodolphe, que luy mourant sans Enfans masles legitimes, le plus vieux de la Maison d'Austriche luy succederoit aux Estats hereditaires. Laquelle Declaration faite il tascheroit de le faire eslire Roy des Romains, de peur que l'Empire ne tombat entre les mains d'vn qui ne fust point Catholique. Que si cela ne se pouuoit, il le declareroit Roy de Boheme. Que cette Protestation se feroit à l'Empereur auec vne armée, afin de contraindre les Bohemiens d'accepter cette Declaration en cas de refus, & les Confederez s'obligeoient de l'assister d'argent & d'hommes s'ils en estoient requis, &c.

En cecy le zele du Pape est excusable, qui auoit veritablement pour fin *la conseruation & l'exaltation de la Religion Catholique dont il estoit le Chef*: qui croyoit qu'elle ne pouuoit receuoir vne plus dangereuse blessure, que si l'on laissoit asseoir la Couronne Imperiale sur vne teste Heretique, & à qui on auoit sans doute donné à entendre; que l'Election du Royaume de Boheme estoit vne vsurpation faite par les Bohemiens, dont on se vouloit deliurer, & vn droit enuahy par ces peuples, qu'on vouloit rappeller à sa source. Outre cela les Papes pretendent auoir quelque droit de Superiorité & d'Inten-

d'Intendance aux choſes qui regardent l'Empire, & qui concernent les Electeurs; vn deſquels eſt le Roy de Boheme. Ils pretendent auoir eſté les Fondateurs de l'Empire d'Occident, & que Leon III. fit la ſeparation de la maſſe qui appartenoit aux Empereurs Grecs, & en attribua à Charlemagne les parties Occidentales, comme des membres trop eſloignez de leur premier Chef, pour en receuoir les influences & la vie. Ils ſe diſent les Inſti- *Gregoire 5.*
tuteurs du College Electoral, & les Autheurs de la reduction des ſuffrages pour la creation des Empereurs, au nombre où l'on les voit aujourd'huy. C'eſt ainſi que l'a eſcrit entre les Modernes vn certain Lonigy, non pas problematiquement, & comme vne choſe ſouſtenable; mais affirmatiuement & par reſolutions abſoluës, aux Aphoriſmes qu'il publia à Rome, ſur la promotion à l'Electorat du Duc de Bauiere, lors qu'il en enuoya demander la confirmation à Gregoire XV.

Sur ces fondemens & auec ces tiltres, les Papes preſument de ſe pouuoir legitimement meſler des affaires de l'Empire, & d'eſtre obligez d'empeſcher que ce qui eſt de leur Inſti-

tution, & qui a emané de l'authorité du ſaint Siege; ne tourne au prejudice de l'Egliſe, & ne ſerue à faire du degaſt dans la Vigne de Dieu, dont la garde leur eſt commiſe. Si les Papes ſont bien ou mal fondez en ces pretentions, & s'il y a des Repliques pertinentes & de juſtes exceptions contre ces Aphoriſmes; c'eſt le fait des Intereſſez, & non pas le mien de le rechercher. Ie dis ſeulement que pourueu que ces pretentions demeurent aux termes de la probabilité & de la vray-ſemblance; Ils ſont à couuert de l'injuſtice & de la mauuaiſe foy, quand ils les veulent faire valoir: & que les opinions veritablement probables, ſont des principes ſuffiſans pour agir legitimement & en conſcience, comme je le monſtreray en la troiſiéme Partie.

Mais pour ce qui eſt des Eſpagnols, outre qu'ils auoient vne autre viſée, que celle de la Religion, comme nous auons dit, ou pour le moins qu'ils ne la regardoient qu'obliquement; Ie ne ſçay comment on pourroit excuſer leur procedure, & adoucir la violence auec laquelle ils ont troublé le repos de l'Empereur, & la paix de l'Empire. Ils ſe ſont ingerez

où ils n'auoient aucun droit d'interuenir, & jettez comme par vne bresche, où ils ne pouuoient entrer par la porte. Ie ne sçay par quelle Loy de conscience; ils ont pû susciter vn sujet contre son Souuerain : Ils ont pû rendre Mathias felon contre son frere Rodolphe, & faire contraindre celuy-cy à main armée & auec vn bras esleué, de faire la volonté de l'autre; quand mesme elle eust esté juste, quand mesme elle eust esté sainte. Ie ne sçay par quel droit des Gens ils ont voulu faire despoüiller vn Royaume de tout temps Electif, de ses Libertez & Franchises qui ne leur estoient pas inconnuës, & violer des Priuileges qui auoient esté jusques alors inuiolables.

Que s'ils veulent en cecy comme en plusieurs autres choses se couurir de leur vieux Manteau, & dire que c'estoit pour roigner tousiours les aisles à l'Heresie, & pour luy couper chemin de peur qu'elle ne passat outre en Allemagne. A cela on leur auroit pû respondre, que la fin estoit veritablement bonne, mais que les moyens ne l'estoient pas, & qu'ils prenoient vne route pour y paruenir, où il y auoit tant de mauuais pas à franchir, & tant

de precipices à éuiter ; qu'il n'y auoit pas moins à craindre qu'à esperer pour la Religion, & que le hazart estoit également incertain entre le gain & la perte. Qu'en cecy il falloit laisser agir le Ciel & gouuerner la Prouidence. Qu'il falloit s'en remetre à elle, qui mene les choses à leur fin selon le bon plaisir de sa volonté, & non pas selon les fantaisies des hommes. Que ce n'estoit pas à eux à faire venir les temps qui ne sont pas ordonnez dans les Decrets du Conseil Eternel : ny à haster la maturité des Euenemens, qui n'arriueront qu'en leur saison, & ne s'esclorront qu'aux heures prefixes de leur terme. Qu'elle entendoit cependant qu'ils se continssent dans les limites de l'ordre receu : que pour luy plaire ils ne s'esgarassent point du droit commun, & n'entreprissent jamais de l'honnorer par le vice, ny de chercher sa gloire dans le chemin de l'injustice de la violence & de la mauuaise foy. Cependant on peut voir par ce procedé des Espagnols; combien leur Appetit de dominer est licentieux, & leur ambition effrenée: combien ce feu est actif & deuorant, & comme il se nourrit de toute sorte de matiere:

comme il ne consume pas seulement ceux qui ne leur sont rien; mais comme il brusle encore leurs propres parens, & dissout le ciment du sang & des Alliances. Reuenons à nostre sujet.

Apres que le Complot dont nous venons de parler fust formé, & la Conjuration resoluë contre Rodolphe; On ne fust pas longtemps sans en voir des esclats, & Mathias ne tarda point à luy donner jour par des attentats memorables. Pour cét effet il fit auancer vers Prague où estoit l'Empereur, vne armée qu'on auoit assemblée en Goritie, & l'ayant comme inuesty en cette ville capitale de Boheme; luy fit en cét estat & auec cét equipage, la Protestation qui auoit esté concertée auec les Espagnols & le Pape. Qu'eust fait vn homme desarmé & pauure de cœur & d'experience, comme estoit Rodolphe, en ce destroit où il s'estoit laissé enfermer; que de receuoir la Loy de celuy qui auoit la puissance de la luy donner, & d'abandonner sa teste à vn joug qu'il luy estoit force de subir? Il se fit donc vn Acord au mois de Iuin de l'an 1608. par lequel il est porté *Qu'il cede à son frere Mathias la Couron-*

ne de Hongrie, le Sceptre le Chapeau Royal & les autres ornemens, qui luy furent portez par le Cardinal Dietresthein. *Qu'il reserue pour soy le Tiltre de ce Royaume, pour le porter conjointement auec Mathias, comme aussi il luy cede la haute & basse Austriche, dont il se reserue le Tiltre, deschargeant les habitans dudit pays du serment de fidelité qu'ils luy auoient presté. Consent que ledit Archiduc soit nommé à la Couronne de Boheme, en cas que luy meure sans heritier masle, le tout sans prejudice aux Estats dudit Royaume de leur droit d'Election & de leurs autres Priuileges.* Les Estats dudit Royaume consentirent à ladite Succession future, moyennant deux conditions, qui furent *sans prejudicier aucunement à leurs Priuileges, & que ledit Archiduc pendant la vie de sa Majesté Imperiale, ne s'immisceroit en aucune sorte au Gouuernement dudit Royaume, ny des Prouinces incorporées à iceluy, & au cas qu'il y contreuint; qu'il seroit priué & descheu du droit de la Nomination qui luy estoit acordée, & qu'il s'intituleroit seulement Designé Roy de Boheme.* Encore Rodolphe ne fust pas entierement degradé par ce Traité, ny la liberté des Bohemiens totalement supprimée. Il y a tousiours vn milieu entre deux extremitez, & quelque sorte d'espace pour passer de l'vne à l'autre. Toutes les

bleſſures qu'on reçoit ne ſont pas mourir ſubitement, & la vigueur que ces peuples teſmoignerent, & la reſiſtance qu'ils firent en l'ocaſion dont nous parlons; ſauuerent à l'Empereur & à eux, ce reſte de liberté qui paroiſt en ce Traité.

L'audace de Mathias, & les menées des Eſpagnols n'en demeurerent pas là, & ne s'arreſterent point en ſi beau chemin. Ils n'auoient pas ſi bien commencé pour ne pas pourſuiure, ny eſbauché ſi heureuſement pour ne finir pas leur beſoigne. Le ſort en eſtoit jetté, & c'eſtoit vne deſtinée inuiolable dans leur eſprit; d'abolir le droit d'Election des Eſtats de Boheme, & de rendre ce Royaume ſucceſſif & hereditaire. Pour cela il falloit continuer à mater les Bohemiens: Il ne falloit point ſe laſſer d'appeſantir leur joug, & d'approfondir leur ſeruitude. Il falloit rompre tous les obſtacles, & ouurir toutes les barrieres qui s'oppoſoient à ce deſſein. Le Cardinal Cleſſel confident de Rodolphe, & Intendant des affaires de Boheme, leur faiſoit vne eſtrange oppoſition dans le Conſeil, & ne feignoit point de leur reſiſter ouuertement, & de rompre tou-

tes leurs mesures. Ce fust le sujet pour lequel Mathias à la suggestion du Conte d'Ognate Ambassadeur du Roy Catholique; le fit emprisonner sans le sceu de l'Empereur, & sans la participation du Nonce resident en cette Cour. Et ainsi ayant desarmé Rodolphe de ce fidele & courageux Ministre, & abatu cette Teste qui influoit la vigueur & les esprits aux Bohemiens; Il les creut ranger facilement à tout ce qu'il desireroit.

Apres ces Equipées de Mathias dont nous venons de parler, & les nouueautez qu'il introduisit en la Cour de l'Empereur. Apres y auoir fait quelque temps tout ce qu'il vouloit, & gouuerné à son gré l'Empire sous le nom & l'authorité de son frere; Il y paruint à la fin. Mais il ne fust pas si tost assis au Trosne, où les Espagnols l'auoient aydé à monter; qu'ils luy firent adopter son Cousin Ferdinand, à l'exclusion de Maximilian & Albert ses freres, & le declarer son Successeur à la Hongrie Boheme & Estats hereditaires. Cette Declaration ne fust point sterile & vaine. Elle fust suiuie de son effet, comme l'esclair l'est quelquefois de la foudre qu'il a precedée.

Mathias

Mathias fait venir Ferdinand à Prague, où par fraude & auec argent, mais plus veritablement à la faueur d'vne armée qu'il auoit dans la Boheme; Il le fait couronner Roy ſans vſer du mot d'ELECTION, & ſans qu'il parût que l'authorité des Eſtats y fuſt interuenuë; qui eſtoit le blanc où viſoient les Eſpagnols, & pour lequel il y auoit long-temps qu'ils ſe donnoient de la peine. L'acheuement de la beſoigne & la concluſion de la piece furent, qu'ils firent vne Tranſaction auec Ferdinand par laquelle il fuſt reſolu, *Que l'Election des Royaumes de Hongrie & de Boheme ſeroit abolie, & que le Roy d'Eſpagne ſuccederoit à ces Royaumes; au cas que la Ligne droite maſculine de Ferdinand vint à manquer. Moyennant quoy le Roy d'Eſpagne luy cedoit tous les droits qu'il auoit en ce pays-là comme petit fils de l'Aiſné de la Maiſon.* 1617.

Surquoy il eſt à remarquer, que tout cela ſe fit & s'arreſta entre les Eſpagnols & Ferdinand, de pleine authorité & de pure violence, & ſans le ſceu & participation des Eſtats de ces Royaumes qui ſont electifs. Et ce fuſt le ſujet du grand mal de cœur qu'en conceurent les Bohemiens, quand ils le ſceurent, & la

Aaaa

grande pierre de ſcandale où ils ſe heurterent, & qui les porta à la reſolution qu'ils prirent apres, de rejetter Ferdinand pour leur Roy, & d'appeller en ſa place Federic Conte Palatin; ſous lequel s'eſt fait en Allemagne vn intrigue d'affaires, que vingt & cinq ans de guerre n'ont pû denoüer, & que mille incidens nouueaux qui naiſſent tous les jours, ne permettent point aux plus ſages, de deuiner quel en ſera le demeſlement, & par quel deſtour on ſortira de ce labyrinthe.

Que la Tranſaction dont nous venons de parler, ait eſté le principal & plus violent motif du ſouleuement des Bohemiens; Il appert de la Declaration des Eſtats de ce Royaume ſur la Rejection de Ferdinand du 23. May 1618. par laquelle ils ſe plaignent entre autres choſes, *Qu'on auoit voulu tranſporter le Royaume à vne autre Branche.* Il appert de la Letre qu'eſcriuit l'Electeur Palatin à l'Empereur, du 25. Iuin de la meſme année, ſur les mouuemens arriuez en Boheme, dans laquelle il dit formellement, *Que les Autheurs de ces troubles eſtoient gens, qui cherchoient l'acroiſſement de quelque Grandeur Eſtrangere,* & repreſente *l'eſmotion que ſentiroient les prouinces*

de l'Empire, si l'on y introduisoit les Estrangers, comme on auoit fait au Duché de Iuilliers. Il appert enfin de la Declaration faite par les Bohemiens l'an 1619. sur l'Election de Federic premier, où ils disent clairement, *Que Ferdinand auoit voulu faire passer le Royaume sous vne Domination estrangere.*

Mais d'autant qu'il n'est rien de si aisé que d'acuser, & de colorer vne accusation: que chacun se flate en sa propre cause: qu'il l'ajuste & l'embellit comme bon luy semble, & que le papier souffre tout ce qu'on y met dessus, comme vn Miroir represente tout ce qu'on met deuant luy; apportons le tesmoignage de Ferdinand mesme, & les preuues qu'il a fournies aux plaintes des Bohemiens. Il est certain qu'au lieu que ses Predecesseurs parlant de leurs Estats; mettoient tousiours, *De nos Royaumes & Prouinces hereditaires*, le mot *d'hereditaires* tombant seulement sur les Prouinces, & non pas sur les Royaumes; Il l'a transporté à la teste, affin qu'il s'attachat & s'incorporat aussi bien aux Royaumes qu'aux Prouinces, & a mis, *De nos hereditaires Royaumes & Prouinces.* Et aux Letres Monitoires du 30. Auril 1620. contre l'Electeur Palatin, par les-

quelles il le somme, *de quiter dans vn mois la Couronne de Boheme*, il pretend, *que ce Royaume luy est escheu par droit naturel & successif.*

Il y pouuoit auoir vn autre sujet, dont la connoissance estoit sans doute paruenuë jusqu'aux Bohemiens; qui les obligea à penser de changer de maistre, & à chercher vn autre joug que celuy de Ferdinand; dont la personne d'ailleurs ne leur estoit pas desagreable. C'est la forte & implacable auersion que ce Prince auoit des Heresies, & vn zele ardent & fixe dont il brusloit, de les exterminer aux pays de sa domination, & par tout où son authorité seroit reconnuë. Il en auoit fait vœu à l'âge de vingt ans à nostre Dame de Lorete: il le renouuella à l'âge de quarante trois à nostre Dame de Celles, qui est entre l'Austriche & la Styrie, & le reconfirma vn peu auant mourir, au raport du P. Lamorman en son Liure des vertus de cét Empereur.

Certes le zele de voir ruiner les Heresies, & metre tousiours des pierres viues au Temple de Dieu, pour vser des termes de l'Apostre; est fort loüable en luy mesme, & pour n'en

ſentir point quelque chaleur ; Il faut eſtre tout à fait deſtitué de charité enuers le prochain, qui eſt vne des fins du Chriſtianiſme: Il faut manquer de pieté enuers l'Egliſe, à qui les Heretiques font la guerre: Il faut n'auoir point d'amour pour la gloire de Dieu, qui eſt profanée par de faux Cultes. Mais bien que ce zele puiſſe eſtre ſi chaut qu'on voudra dans le cœur, & s'y conuertir en fournaiſe: bien qu'il puiſſe s'augmenter à l'infiny dans ſon principe; Si eſt-ce qu'il ne doit point ſortir au dehors que temperé de diſcretion, ny laiſſer aller ſa chaleur que par meſure & par regle. Il ne doit point tendre à ſa fin que par des moyens conuenables: que par les moyens que Dieu a ordonnez, ou qu'il a laiſſez à la prudence de choiſir. Sur tout il doit s'aſſeurer, que ſes operations ſe font bien mieux d'ordinaire, auec des mains douces & pacifiques; qu'auec des mains violentes & ſanguinaires, & ſuppoſer que c'eſt vne mauuaiſe inuention de vouloir tuer pour guerir, & abatre vn Edifice pour l'empeſcher d'eſtre bruſlé. Qu'à la verité il y a des conſtitutions & des rencontres, où l'on ſe ſert de quelque remede fort, pour

arrester la contagion des maladies qui se communiquent,&où l'on coupe des maisons,pour empescher que le feu qu'on ne peut esteindre, ne prenne à d'autres, & ne consume ce qui se peut conseruer. De cela j'en ay donné quelques Regles en la premiere Partie, & j'en dis tousiours quelque chose çà & là, selon que je le juge necessaire, & que les abus que j'y voy commetre m'y obligent.

Mais principalement il ne faut point manquer en allumant ce zele dans l'esprit des Princes; d'y respandre aussi les lumieres necessaires pour le conduire, & l'on se doit souuenir de ce que j'ay remarqué ailleurs, & qui ne sçauroit estre trop souuent representé; que les Grands ne peuuent faire de petites fautes,ny les Causes generales se desregler auec des ruines mediocres. Sebastien penultiesme Roy de Portugal,auant que ce Royaume fust passé sous la domination d'Espagne; est vn exemple remarquable de ce que je viens de dire. La Reyne Catherine sa Mere en ayant confié l'Education à des Religieux, gens de bien à la verité & de doctrine eminente selon leur profession, mais peu versez aux affaires du mon-

de, & en la ſcience des Princes; Leur plus grand ſoin fuſt d'imprimer profondement dans l'Ame de celuy-cy naturellement courageux, le deſir de faire la guerre aux Mahometans, & de conuertir ce grand principe de valeur auec lequel il eſtoit né, à la deſtruction de ces Infideles. Cela certes eſtoit fort bon. Mais les preceptes ſe donnoient & cette impreſſion ſe faiſoit ſans diſcretion & ſans choix, ſans temperament & ſans regle; ce qui gaſtoit la bonté & corrompoit la vertu de cette culture. Auſſi le fruit qui en reuſſit ne fuſt ny profitable à la Religion; bien que ce fuſt ſon principal but: & fuſt fatal à l'Eſtat, qui en changea de face, & tomba ſous vn joug qu'il a touſiours depuis porté impatiemment, & qu'il a enfin ſecoüé ayant perdu toute ſa patience.

Quant aux Vœux de Ferdinand qu'on fait tant valoir, de ne ſouffrir point d'Heretiques aux lieux de ſa domination, & d'y effacer juſqu'aux moindres traces de l'Hereſie. Sans parler de la nature de ces actes qui peuuent eſtre excellens en eux-meſmes; Ie trouue qu'il y a de l'imprudence en la ſolennité, & en cette

condition esclatante de les auoir faits publiquement, & au sceu de quantité de personnes. Il y a certes des actions qu'il faut faire à la veüe du monde: qu'il faut exposer à vn grand jour, & les metre pour vser de la comparaison de nostre Seigneur, en des lieux eminens, comme ces villes qui sont basties sur le sommet des Montagnes; affin qu'elles soient mieux apperceües, & que ceux qui les verront en donnent de la gloire à Dieu: Et vn Docteur qui feroit vœu de s'appliquer tout entier à combatre les Heresies, & à purger par sa doctrine les Esprits de ce venin, qui est d'autant plus dangereux & mortel, qu'il est moins senty de ceux qui meurent; feroit certes vne action de grand prix, & d'vn ordre en quelque façon Heroique. Mais qu'vn Souuerain qui veut employer les Proscriptions & les Suplices, contre ce genre de maladies; n'y apporte pas plus de circonspection & de secret que feroit vn particulier, & qu'il fasse bruire son zele & esclater son dessein, par quelque publique formalité; Qu'est-ce autre chose, que d'auertir ses Ennemis de se tenir sur leurs gardes? Que de réueiller ceux qui dorment,

dorment, de peur qu'ils ne ſoient ſurpris? Que de leur donner la volonté & le loiſir de ſe metre en eſtat de ſe deffendre: de chercher des Amis & des Protecteurs: de ſe fortifier d'Alliances, bref de les jetter dans le deſeſpoir, qui eſt plus à craindre que la vaillance. C'eſt ce qui eſt arriué aux Bohemiens, & c'eſt la ſeconde ſource des troubles de la Boheme que Ferdinand a ouuerte, & vn des principes des mouuemens de l'Allemagne qui durent encore.

FIN.





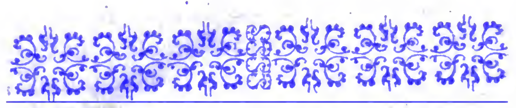


TABLE DES DISCOVRS DE LA SECONDE PARTIE DV MINISTRE D'ESTAT.

LIVRE PREMIER.

Discours Premier.

LIVRE SECOND.

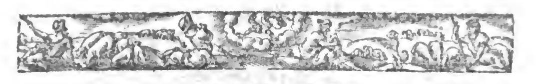
Discours Premier.

LIVRE TROISIEME.

Discours Premier.

FIN.





PRIVILEGE DV ROY.



OVIS PAR LA GRACE DE DIEV ROY DE FRANCE, ET DE NAVARRE, A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maistres des Requestes ordinaires de nostre Hostel, Baillifs, Seneschaux, Preuosts, leurs Lieutenans, & à tous autres de nos Iusticiers, & Officiers qu'il appartiendra, Salut. Nostre cher & bien amé *le sieur de* SILHON, nous a fait remonstrer qu'il a composé vn Liure intitulé, *La Seconde Partie du Ministre d'Estat*, lequel il desireroit faire imprimer, s'il nous plaisoit de luy accorder nos Lettres sur ce necessaires. A CES CAVSES, Nous luy auons permis & permettons par ces presentes, de faire imprimer, vendre & debiter ledit Liure en tous les lieux de nostre obeissance, par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, en vn ou plusieurs volumes, en telles marges & caracteres, & autant de fois que bon luy semblera, durant l'espace *de dix ans* entiers & accomplis, à compter du jour que chaque volume sera acheué d'imprimer pour la premiere fois: & faisons tres-expresses defenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soyent d'imprimer, faire imprimer, vendre ny distribuer durant ledit temps, ledit Liure, ou partie d'iceluy, en aucun lieu de nostre obeissance, sous pretexte d'augmentation, correction, changement de titre, fausses marques, ou autrement, en quelque sorte & maniere que ce puisse estre, sans le consentement de l'exposant, ou de ceux qui auront droit de luy. Defendons mesmes à tous Marchans Libraires, & autres qui ne seront nos

ſujets d'en apporter en ce Royaume, de ceux qui pourroyent eſtre imprimez hors iceluy : le tout à peine de deux mil liures d'amende, payables ſans deport par chacun des contreuenans, & applicables vn tiers à nous, vn tiers à l'Hoſtel Dieu de Paris, & l'autre tiers au Libraire que l'expoſant aura choiſi, de confiſcation des Exemplaires contrefaits, & de tous deſpens, dommages & intereſts : *à condition qu'il ſera mis deux Exemplaires dudit Liure en noſtre Bibliotheque publique, & vn en celle de noſtre tres-cher & feal le Sieur Seguier Cheualier Chancellier de France, auant que de l'expoſer en vente, à peine de nullité des preſentes*. Du contenu deſquelles nous vous mandons que vous faciez joüir & vſer plainement & paiſiblement ledit expoſant, & ceux qui auront droit de luy, ſans qu'il leur ſoit donné aucun empeſchement. Voulons auſſi qu'en mettant au commencement ou à la fin dudit Liure vn Extrait des preſentes, elles ſoyent tenuës pour deuëment ſignifiées, & que foy y ſoit adjouſtée, & aux copies collationnées par vn de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, comme à l'original. Mandons au premier de nos Huiſſiers ou Sergens ſur ce requis, de faire pour l'execution des preſentes tous exploits neceſſaires, ſans demander autre permiſſion. Car tel eſt noſtre plaiſir, nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & autres Lettres à ce contraires. Donné à Paris le 21. jour de Nouembre, l'an de grace mil ſix cens quarante deux. Et de noſtre Regne le trente-troiſieſme. Par le Roy en ſon Conſeil, Signé CONRART. Et ſcelé du grand Sceau de cire jaune.





LEdit Sieur de Silhon a cedé & transporté le present Priuilege à Pierre Rocolet, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy, pour en joüir & vser conformement audit Priuilege, ainsi qu'ils ont accordé entre-eux.

Acheué d'imprimer le 5. jour de Decembre 1642.

Les Exemplaires ont esté fournis.

